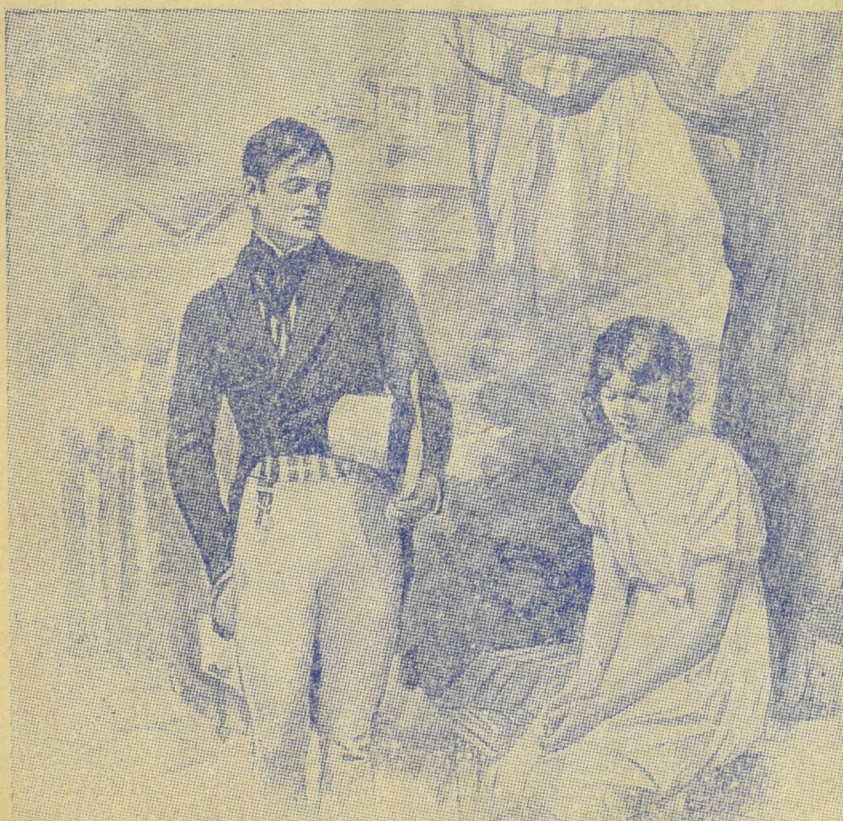


La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 6

Juin 1925





4 sur 5

Les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans — de même que des milliers plus jeunes — sont victimes de la terrible pyorrhée. Y échapperez-vous?



La Pyorrhée est une maladie des gencives — *non* des dents

C'est là un fait important que tous devraient connaître. Et si tout le monde le *savait*, le nombre des victimes de la pyorrhée ne tarderait pas à décroître.

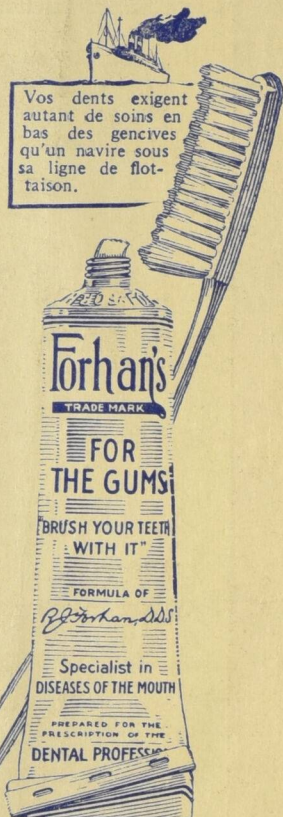
Vous pouvez avoir pour vos dents les meilleurs soins — les brosser plusieurs fois par jour — et malgré cela avoir la pyorrhée. Une fois que la pyorrhée s'est installée, il se forme des poches de pus, les gencives deviennent faibles et flasques, les dents se déchaussent et finissent par tomber, si blanches et saines qu'elles puissent être.

La Forhan pour les gencives contient la juste proportion d'Astringent, tel qu'il est employé par les

dentistes dans le traitement de la pyorrhée. Ce dentifrice protège les gencives, les gardant fermes, saines et roses; il nettoie et blanchit les dents, et tient la bouche fraîche, parfumée et en bonne santé. Si vous ne tenez pas à abandonner votre pâte dentifrice accoutumée, au moins brossez-vous les dents et les gencives une fois par jour avec la Forhan.

La Forhan est plus qu'une pâte dentifrice ordinaire; elle enrayer la pyorrhée. Des milliers s'en trouvent bien depuis de nombreuses années. Dans votre propre intérêt, exigez la pâte Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal.



Forhan's

POUR LES GENCIVES

Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire

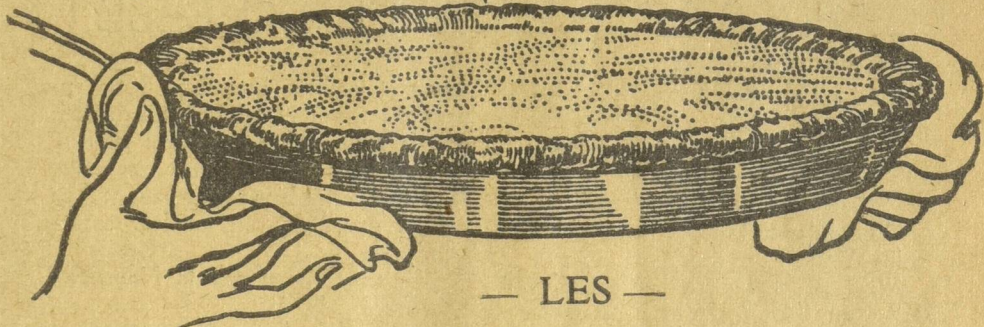
— elle enrayer la pyorrhée



INCOMPARABLE POUR LES TARTES!

— elles réaliseront votre attente, vous donneront des tartes succulentes, veloutées, crémeuses, fondantes dans la bouche. Vous ne saurez jamais combien une tarte peut être délicieuse avant d'en avoir goûté une apprêtée avec les Garnitures de Tartes

“MEADOW-SWEET”



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

“Meadow-Sweet”

au CITRON
FRAMBOISES

ORANGE
FRAISES

ANANAS
CERISES

— sont des plus économiques — chaque boîte contient une quantité suffisante pour remplir 4 tartes. Essayez-les aujourd'hui même — elles sont en vente chez votre épiciers. **Méfiez-vous des imitations.**

LE MODE D'EMPLOI EST INDIQUE SUR CHAQUE BOITE.

FABRIQUE PAR

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original
à l'authentique



APRÈS LA NAISSANCE DU BÉBÉ

"SAIS-TU que tu as très bonne mine."

"En effet, je suis très bien portante."

"Et comment va l'enfant?"

"Il ne peut pas être mieux."

"Et qu'as-tu fait pour avoir si bonne mine?"

"Au début, nourrir l'enfant m'avait tellement fatiguée et j'étais si malheureuse que le découragement me prit. Je suppose que le bébé était très agité parce que j'étais moi-même nerveuse, et cela m'épuisait de toujours le surveiller."

"Je m'étais bien aperçue que tu étais à bout la dernière fois que je suis venue."

"Je me sentis à la fin tellement misérable que je fis venir maman et le lendemain, elle me faisait prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs."

"J'aurais dû t'en parler, puisque tout le monde à la maison en prend."

"Durant les premiers jours, je ne m'apercevais pas que ça me faisait du bien, mais bientôt je m'aperçus que je dormais mieux, que j'avais moins de

soucis et meilleur caractère. Mon appétit me revint et au fur et à mesure que je recouvrais mes forces, le bébé dormait mieux et était plus tranquille. Il va tout à fait bien maintenant et il ne peut à son âge avoir meilleur caractère."

"Comment as-tu pris la Nourriture pour les Nerfs?"

"Une pilule après chaque repas et une avant de me coucher. Je pourrai bientôt m'en passer, mais pas avant d'être sûre que je suis tout à fait remise."

"C'est splendide. Ma confiance dans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est plus grande que jamais, et ce n'est pas peu dire, car tu te souviens le bien qu'elle m'a fait quand j'ai eu ma crise nerveuse. Ta mère est-elle repartie?"

"Oui, et je t'assure que je bénis le jour où elle est venue à mon secours pour m'aider et me donner de bons conseils. Si elle n'avait pas connu la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais perdue."

60 pilules, 60 sous, chez tous les marchands.

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . .75c

Montréal et
banlieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 18. No 6

Montréal, juin 1925

LA REVUE

POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Édits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA FORET EN FEU

Les chaleurs prochaines nous font déjà craindre pour nos arbres. Chaque année, des forêts entières s'enflamment comme des torches; des villages nouvellement élevés par le colon sont ravagés en un moment. Les précautions, quelles qu'elles soient, restent à peu près vaines.

Les causes de ces sinistres sont connues: foyers allumés par des vagabonds, des hommes de bois, ou encore par des touristes campeurs, imprudences commises par des fumeurs qui jettent des tisons ou des cigarettes mal éteintes dans les broussailles, escarilles échappées des locomotives le long des voies ferrées qui traversent les bois; peut-être aussi combustions spontanées causées par le rayonnement du soleil à travers des fragments de verre jetés inconsidérément dans l'herbe sèche — enfin actes de malveillance — car, s'il faut en croire la statistique, cette triste cause entre encore pour un pourcentage de quelque importance dans le chiffre annuel des incendies de forêts.

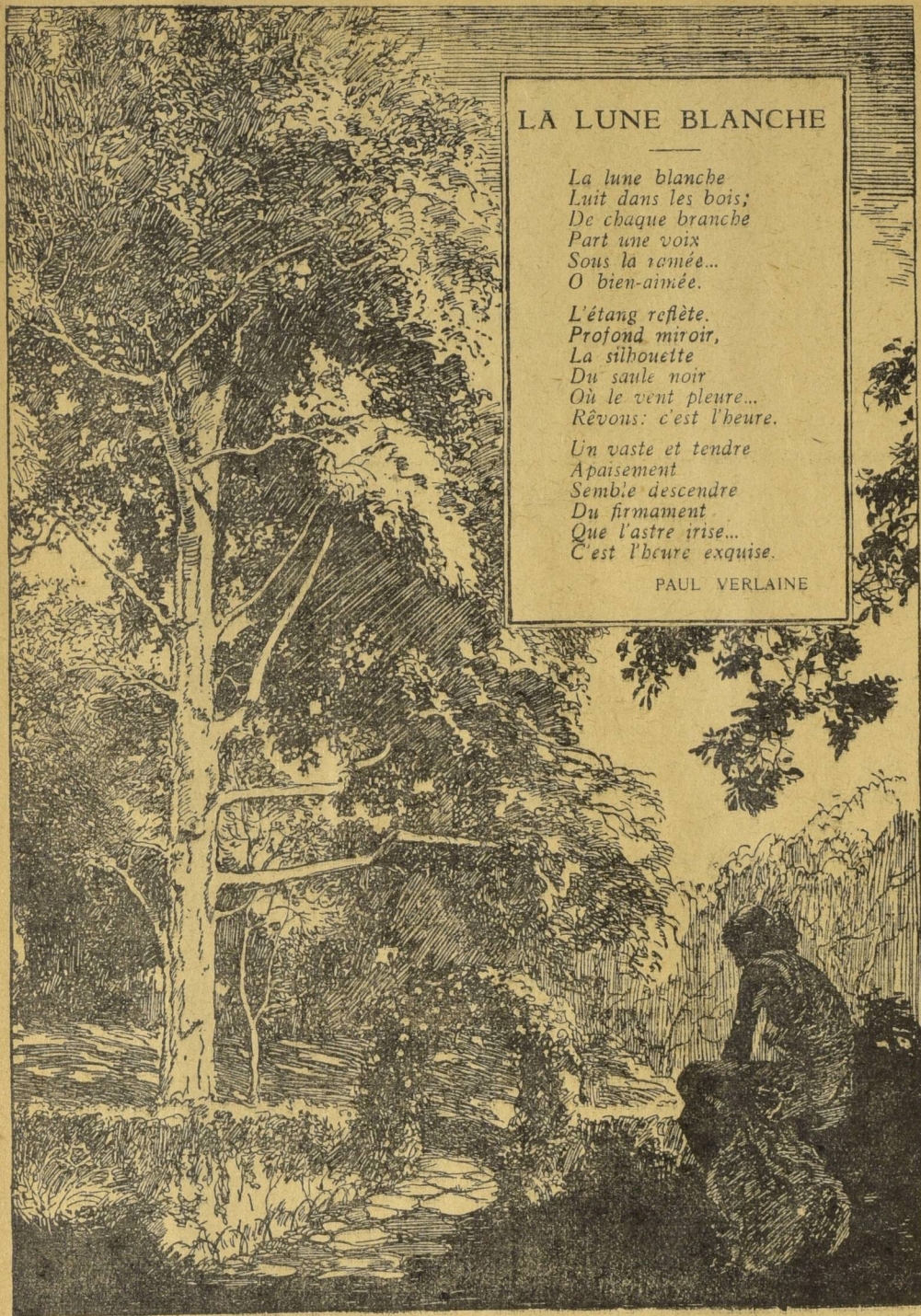
L'an dernier, il fut suggéré à ce mal violent un remède énergique: le déboisement organisé de nos forêts. Puisque tous nos arbres sont voués à perte, aussi bien les abatte soi-

même et en tirer profit. Nous ne savons que penser de cette mesure qui a rencontré de nombreux adversaires. C'est à nos ingénieurs forestiers qu'il appartient de nous renseigner. Ce péril qui nous menace, d'autres pays le craignent comme nous, la France notamment.

Les grandes propriétés forestières disparaissent là-bas. Au dernier Congrès international du bois, il fut établi que les Français abattaient deux fois plus d'arbres que ne le permettait une exploitation raisonnée de leurs ressources. On professe qu'il n'est pas de forêt de quelque étendue qui ne puisse être l'objet d'exploitations abusives sans porter le trouble dans les industries régionales. Les conditions, il est vrai, sont tout autres en France que chez nous. Cependant, partout, on reconnaît aux arbres une action bienfaisante, sur le climat, l'alimentation des sources, le régime des eaux, sur les terres toujours prêtes à glisser qu'ils retiennent, etc.

Et pourtant, que valent toutes ces raisons contre la menace que constituent les forêts pour nos établissements des régions lointaines!

Jules JOLICOEUR.



LA LUNE BLANCHE

*La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...
O bien-aimée.*

*L'étang reflète.
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...
Rêvons: c'est l'heure.*

*Un vaste et tendre
Apaisement
Sembie descendre
Du firmament
Que l'astre irise...
C'est l'heure exquise.*

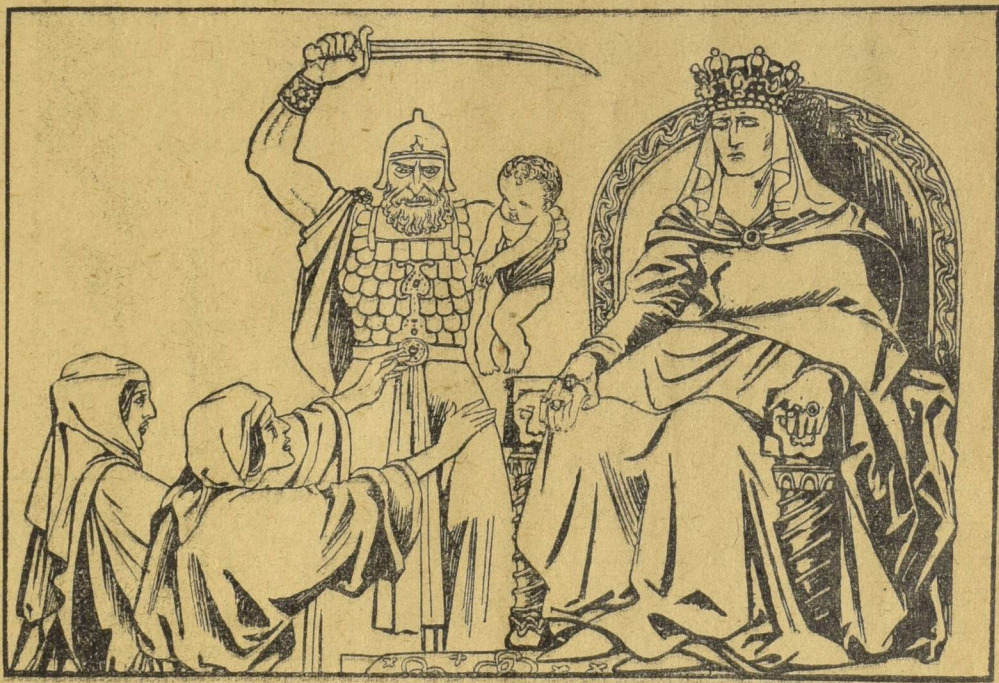
PAUL VERLAINE

Deux mères se disputent le même enfant

Salomon, dans sa sagesse, régla de l'heureuse façon que l'on sait un cas du genre. Deux mères réclamaient le même enfant. Ils en appelèrent au roi Salomon qui fit venir par devers lui les deux femmes et l'enfant, que portait un garde du palais. Et les mères persistant, au pied de son tribunal, à réclamer chacune pour soi l'enfant, Salomon trouva un trait de gé-

tier, à son ennemie. Elle préférait le perdre ainsi que de le voir mourir à ses yeux. Salomon comprit à sa douleur qu'elle en était la mère et lui remit l'enfant.

Il s'agit maintenant d'un enfant de deux ans qu'on trouva, il y a quelques mois, dans une chambre de pension, abandonné. Les journaux reproduisirent la photographie du petit malheu-



Un trait connu de la sagesse du roi Salomon

nie. Il donna au garde l'ordre de trancher en deux l'enfant et de le partager ainsi entre les deux mères. L'une se soumit au jugement de Salomon, mais l'autre, tombant à ses pieds et les couvrant de ses larmes, le supplia de remettre plutôt l'enfant, tout en-

reux et racontèrent comment la découverte en avait été faite.

Le journal tomba sous les yeux de Mme X, femme d'un fermier à l'aise d'un village de l'Ontario. "Ce ne peut être que mon petit Jacques!" soupira-t-elle, des larmes pleins les yeux.

L'enfant avait disparu quelques mois auparavant. S'était-il perdu? Avait-il été enlevé? En dépit de toutes les recherches, jamais les époux X n'en avaient eu de nouvelles.

La mère montra la photo du journal à son mari, aux voisins, aux parents, et tous convinrent que c'étaient là les traits de leur petit garçon. A l'Assistance Maternelle de la ville d'Hamilton, où ils se rendirent, on leur amena l'enfant. La mère le prit dans ses bras, le couvrant de caresses, lui disant: "Enfin, mon petit Jacques chéri, je te retrouve". L'enfant lui faisait des tendresses à son tour et l'appelait "Maman". Il ne pouvait y avoir de doute pour les autorités de cette institution; l'enfant fut remis à cette mère.

Mais, quelques jours plus tard, une autre femme le lui réclama. C'était un enfant illégitime qu'elle avait elle-même abandonné dans cette pension, faute d'argent pour subvenir plus longtemps à ses besoins.

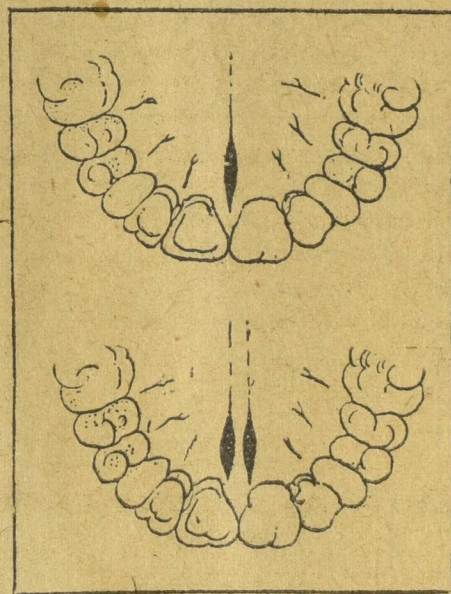
La justice fut saisie de la chose et ce fut maintenant au magistrat à décider laquelle de ces deux femmes était vraiment la mère de l'enfant. Jusqu'ici, la première de ces deux mères semblait être la véritable. Cinquante témoins, pour le moins, avaient reconnu son enfant. Mais la seconde, au jour de l'enquête, en fit déposer autant et quand on la confronta avec le petit, il sembla la reconnaître et l'appela "maman" et lui fit autant de caresses qu'à la première.

Le bébé ne reconnaissait plus sa mère. Le magistrat était bien embarrassé. Il avait à trancher un cas plus complexe que celui dont Salomon sortit victorieux. Car eût-il voulu couper en deux l'enfant, objet du litige, les mères l'eussent certainement imploré

de n'en rien faire et de le tirer plutôt au sort, car toutes deux semblaient l'aimer également.

On eut recours à la science, à toutes les méthodes connues d'identification. On prit ses empreintes digitales, ainsi que celles des deux mères; on fit l'analyse du sang, tant de l'enfant que des femmes: tous les trois tombaient dans la catégorie 3.

Si les yeux du petit sont bleus et ceux de la première mère bruns, ceux



La dentition de la mâchoire supérieure et le palais présentent certains signes particuliers par quoi on identifie assez souvent les enfants

du mari de cette dernière sont bleus, et de même ceux de la seconde femme. De plus, l'enfant ne portait aucun signe particulier; ses oreilles, ses yeux, son nez, son crâne, ses pieds, ses mains, toutes les parties de son corps étaient de conformation ordinaire. Il était de ces êtres dont on dit sur les passeports: rien à signaler. De même en était-il des mères, sauf, dans un autre ordre, que l'une était plus intelligente que l'autre, de façon mar-

quée. Mais, d'un autre côté, le petit ne donnait aucun signe d'idiotie ni non plus d'intelligence!

Tout effort restait vain; le magistrat ne pouvait se prononcer. Il renvoya l'enfant à l'Assistance Maternelle avec ordre de l'élever avec grands soins et plus tard de lui fournir une instruction convenable.

Quant aux parties, il les renvoya dos à dos.

Mais qu'on imagine le désespoir des mères! Que préférez-vous? Perdre un trésor dans un abîme insondable ou l'avoir toujours en vue, de l'autre côté d'un abîme qui ne peut être traversé? Telle est la situation de chacune de ces mères. Elles souffraient moins, il est certain, de savoir leur enfant perdu que, après l'avoir retrouvé et le savoir vivant, tout proche d'eux, ne pouvoir le choyer, le nourrir, l'élever, en faire le compagnon de toute une vie.

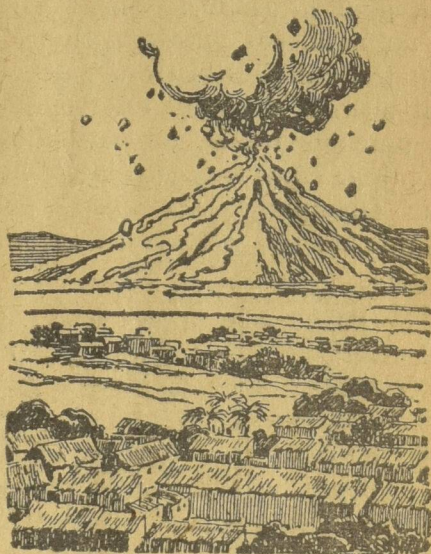
— 0 —

UN VOLCAN MEXICAIN ENTRE EN ACTIVITE

On mande de Mexico qu'il y avait 400 ans que le volcan Popocatepetl (la montagne qui fume) n'existait plus que de nom. Or, depuis quelques semaines, des colonnes épaisses de fumée s'échappant du cratère s'élèvent vers le ciel. Les cendres se répandent sur les pentes du volcan et pénètrent jusque dans les villages limitrophes d'où les habitants s'enfuient terrifiés. Le Popocatepetl fait entendre de sinistres grondements. Et ses mugissements ne sont pas faits pour calmer la population, qui se réfugie dans la ville d'Acacaméca.

Le mot Popocatepetl vient de deux mots astèques; "popoca", fumer, et

"teptl", montagne. Ce volcan a 16,000 pieds de haut et fait face à une autre montagne, l'"Ixtaccihuatl", en astèque: "femme blanche". Pour se rendre propice le dieu du feu qui était censé habiter les cavernes du Popocatepetl, les anciens Mexicains immolaient à Acacaméca force victimes humaines. Depuis la chute de Montezuma (1521) et la conquête du Mexique



par Cortès, les populations devenues chrétiennes vont au "Sacro Monte" implorer l'intercession d'un saint moine franciscain Pedro Valencia, venu avec onze de ses confrères pour évangéliser le Mexique encore païen. On voit encore au "Sacro Monte" la grotte où il priait.

— 0 —

/ Un livre est comme un ami qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux votre confiance qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans votre âme.

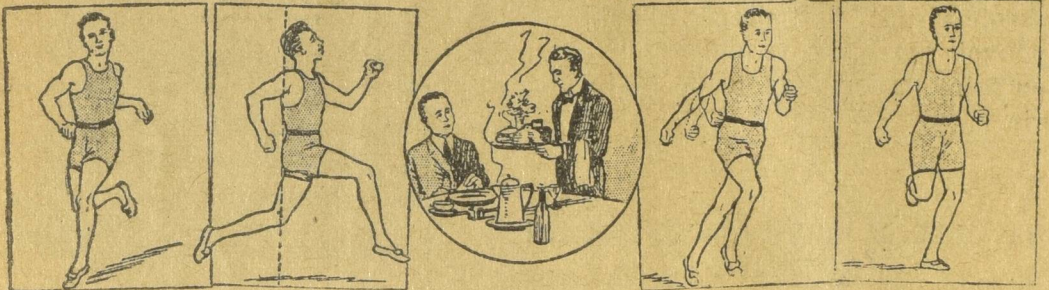
LE PLUS GRAND ATHLETE MODERNE

Paavo Nurmi, coureur Finlandais

Le SPORT peut exercer sur les destinées d'un pays une très grande influence. La Finlande, ignorée hier, et qui, pour le reste du monde, n'était qu'un nom, est entrée, grâce à ses athlètes, dans l'Histoire moderne. Savait-on hier si c'était une république ou une monarchie, un pays libre ou en tutelle? Les succès remportés, aux Jeux Olympiques de Paris, par le groupe de ses athlètes, impression-

chell se dit qu'un petit pays assez vigoureux pour donner au monde ses meilleurs athlètes et des jambes comme celles de Nurmi devait avoir les reins solides. En effet, les Finlandais sont robustes, actifs, intelligents, honnêtes et sobres. M. Mitchell a fait un bon placement.

Nurmi a fait l'admiration des athlètes américains, durant son séjour aux Etats-Unis, par les records qu'il établit et aussi par ses méthodes de pratique, sa tenue en forme, son régi-



Nurmi est une énigme pour les athlètes. Il se balance les bras d'un côté à l'autre, lève les genoux plus haut que l'enseignent les entraîneurs, mange et boit à sa fantaisie, court à pied ferme et non sur la pointe

nèrent si vivement les Américains, classés seconds, que M. Charles E. Mitchell, président de la National City Bank of New-York, s'empessa de souscrire des montants considérables à trois emprunts de la Finlande, ce à quoi se refusaient jusqu'à l'an passé les financiers des deux continents.

Les jambes de Nurmi ont apporté la prospérité à son pays. Estimées qu'elles sont à \$10,000,000, elles constituent pour les prêteurs une excellente garantie. En plus, M. Mit-

me, sa façon de courir, etc. Nurmi se moque de toutes les traditions athlétiques; il a dérouté tous les entraîneurs, professeurs de culture physique et experts des Etats-Unis. Voici comment:

Depuis plusieurs générations, par exemple, on enseigne aux jeunes athlètes à courir, non de pied ferme, comme les Grecs et les Peaux-Rouges, mais sur la pointe du pied, plus exactement sur le ballon ou éminence à la base du gros orteil.

On croit par cette méthode accélérer la vitesse et réduire la dépense de force: Nurmi, lui, court les pieds à plat sur le sol. Et c'est ainsi que courent tous les athlètes finlandais.

Il y a à cela une raison, que donne Nurmi. En Finlande, la course est pour tous une récréation, non un sport réservé aux seuls spécialistes. Un coureur sur orteils atteint à une vitesse énorme, mais s'épuise plus tôt qu'un coureur de pied ferme, dont la carrière est toujours plus longue et dont les progrès, s'ils sont plus lents sont plus sûrs.

Autre chose. Nurmi, en courant, lève les jambes plus haut qu'il n'est enseigné en Amérique et en Europe.

Il est aussi admis qu'un coureur double la force de ses jambes, en se balançant les bras de trois manières reconnues. Nurmi se balance bien, mais de gauche à droite et de droite à gauche, c'est-à-dire d'une manière qui n'est pas approuvée par les experts.

Ces derniers accordent beaucoup d'importance à l'angle de course, Nurmi aucune. Vous avez remarqué qu'un coureur, au départ comme durant la course, se tient le corps penché, à un certain angle, qui varie suivant les écoles. Nurmi se tient tout droit. En courant, son corps est presque perpendiculaire à la piste. Et quel cas ne fait-on pas de la diète? Nous savons que tous les athlètes, tant que dure l'entraînement, se soumettent à un régime sévère. Nurmi mange et boit à son appétit. Il prend trois bons repas par jour et plusieurs tasses de café à chacun. Il boit même de l'alcool.

C'est dans son endurance que réside le secret de Nurmi—endurance commune à tous les athlètes de la

Finlande et qui fit l'admiration du monde entier.

En Finlande, l'hiver dure sept mois et c'est pour tous les Finlandais, hommes et femmes, jeunes et vieux, sept mois d'exercices violents. On s'y livre à la nage dans l'eau glacée, au patinage, au ski, au ballon dans la neige, aux courses de traîneaux, etc.

Tous les dimanches, se donnent dans les villes et villages des sortes de carnivals sportifs qui rappellent les jeux que tenaient les Grecs de l'antiquité, dans chaque ville, et où se rencontraient les athlètes de la région. L'été, on s'y dispute les prix de danse, chant, base-ball, tennis, croquet, polo, course et lutte.

On estime qu'un Finlandais sur dix est un athlète à peu près complet. Aucun peuple moderne ne se rapproche autant des anciens Grecs. La Finlande encourage plus le sport qu'aucun autre pays du monde. Le gouvernement, chaque année, consacre des millions de marks à l'encouragement des jeux athlétiques.

—o—

LES TAXES POSTALES EN RUSSIE

Suivant des renseignements donnés par l'administration des postes soviétistes, en 1922, les taxes postales étaient alors les suivantes en Russie:

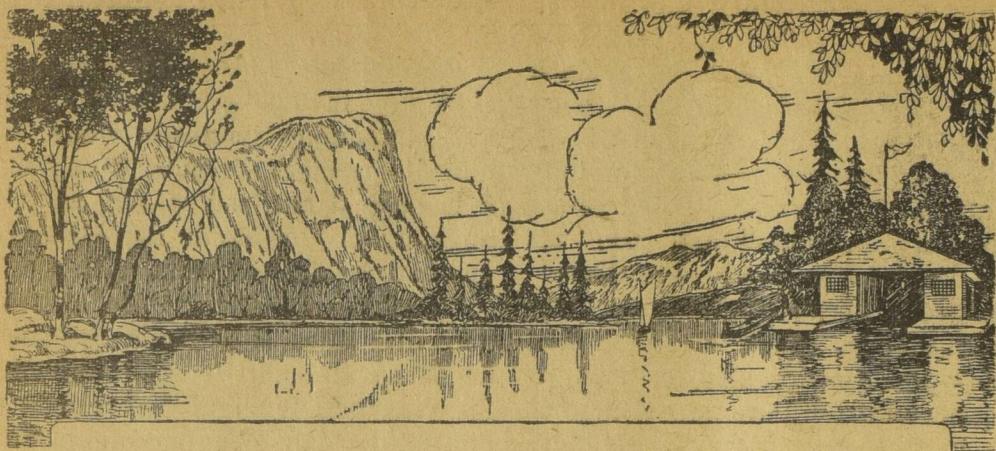
Pour une lettre de 20 grammes : 200,000 roubles;

Une carte postale: 12,000 roubles;

Un imprimé 40,000 roubles;

Recommandation: 200,000 roubles.

Les timbres à l'effigie du tsar continuaient à être employés. Les timbres de 1 à 14 kopecks se vendaient un million de fois le prix indiqué et ceux de 1 à 10 roubles, 10,000 fois le prix indiqué.



LES PLAISIRS DU CANOTAGE

À la conférence de la vie en plein air tenue récemment à Washington, on a fait ressortir l'heureux effet que des excursions périodiques à pied ou en canot, dans des régions boisées, exercent sur la santé des gens. Plusieurs genres de sports en forêt se pratiquent au Canada, mais le premier d'entre eux est sans contredit le canotage dont nos écrivains ont vanté les charmes en vers et en prose. Les cartes de plusieurs itinéraires de voyage en canot ont déjà été dressées pour le bénéfice des touristes, et nous pourrions en donner la liste, mais il nous a semblé préférable de décrire un itinéraire typique (dans l'Ontario septentrional), donnant aux excursionnistes une idée de ce que sont les autres, au sujet desquels ils pourront obtenir tous les renseignements voulus.

L'itinéraire choisi est un de ceux que l'on trouve en grand nombre dans le lac Timagami, 300 milles au nord de Toronto et 400 milles au nord-ouest de Montréal. Le touriste décharge son canot à la station de Ti-

magami et après l'avoir déposé dans le lac, à quelques verges de distance, il est prêt à partir pour une randonnée à travers des paysages qui comptent parmi les plus beaux du monde. S'étendant comme les tentacules d'une gigantesque pieuvre, les bras du lac forment plus de 4,000 milles de rivage et contiennent 1,600 îles. On peut facilement trouver un guide et se procurer du matériel de campement ainsi que des vivres.

Un itinéraire que l'on peut considérer comme typique est celui d'un voyage circulaire à partir du village de Timagami. Il comprend la traversée du lac Evelyn et la descente de la rivière Montréal; le retour au lac Timagami s'effectue par le lac Animani-pissing. La distance totale est d'environ 120 milles et peut être franchie sans fatigue dans le cours d'une semaine. Il n'y a aucun portage long ou difficile, et pourvu que l'on soit raisonnablement prudent, cet itinéraire ne comporte pas plus de dangers que tout autre voyage en canot.



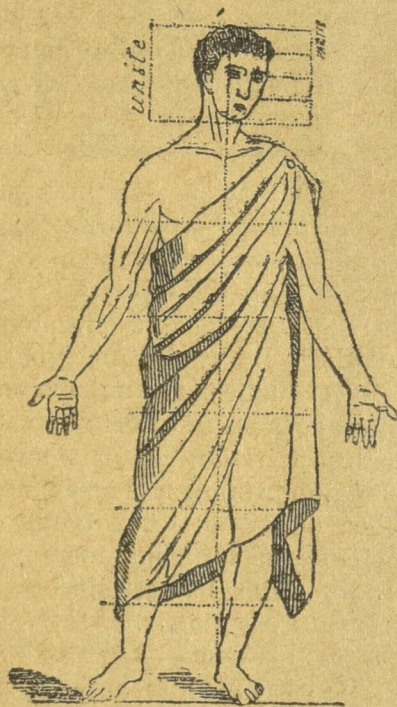
LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LECONS

Proportions du corps humain.—Des- sin académique

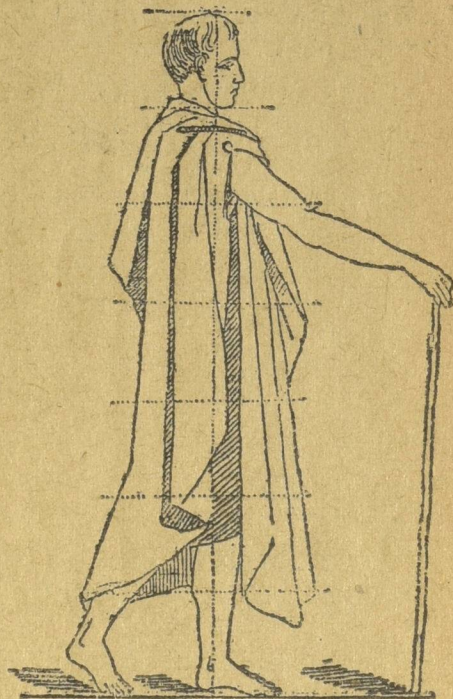
On nomme **académie** le dessin d'un corps humain.

Les proportions d'ensemble en font l'harmonie.

Les degrés d'embonpoint ou de maigreur rendent variables les largeurs et les épaisseurs. Le terme moyen est celui que nous décrivons dans nos figures. On divise la hauteur



Homme vu de face



Homme vu de profil

de l'homme en sept parties: celle de la tête égale la septième partie de la hauteur totale, qui est l'UNITE. On la subdivise par quarts (comme pour la face). On donne à chaque quart le nom de partie.

Homme vu de face

Les divisions, du sommet du crâne aux pieds:

La première s'étend du crâne au-dessous du menton;

La 2e, du menton à la ligne passant sous les pectoraux;

La 3e, des pectoraux à la ligne des hanches;

La 4e, des hanches à la moitié de la cuisse;

La 5e, de la moitié de la cuisse au milieu du genou;

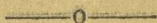
La 6e, de la moitié du genou au-dessus du mollet;

La 7e, du dessous du mollet à la plante des pieds.

C'est à la moitié de la hauteur totale que se termine le TRONC et que commencent les CUISSÉS.

Ces mesures-là sont les plus importantes; ce sont celles qu'il faut retenir. Il en existe d'autres, mais trop compliquées pour des débutants.

Chez la femme, le tronc a plus de longueur que chez l'homme; les hanches sont saillantes, les épaules étroites, la poitrine moins large.

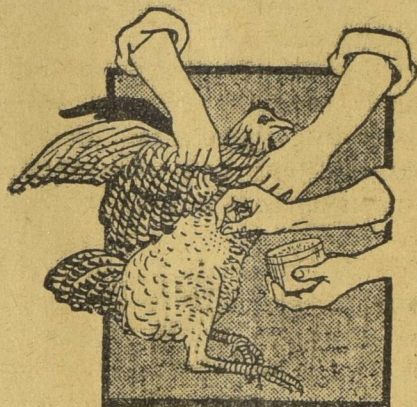


COMMENT DEBARRASSER LES POULES DE LEURS POUX

Les poules souffrent souvent des ravages des parasites, au point de voir leur santé décliner et leur ponte s'affaiblir. Il n'existe pas moins de sept espèces de poux chez la poule, cinq espèces sur le pigeon, trois espèces sur le canard, l'oie, etc., qui vivent et se reproduisent rapidement sur ces oiseaux. Quelques parasites vivent sur sur le corps, d'autres sur les plumes, surtout sous les ailes et sous la queue. Pour se rendre compte du développement rapide de cette vermine, il faut savoir que les oeufs éclosent au bout de huit jours et que les poux atteignent leur développement complet en vingt jours.

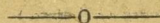
Pour lutter contre ces parasites, saupoudrez de poudre insecticide, en ayant soin de bien relever les plumes et d'utiliser un appareil projecteur : soufflet ou boîte à trous. Un remède tout récent doit être judicieusement recommandé: c'est le fluorure de sodium que l'on trouve facilement dans le commerce.

On l'emploie en poudre ou en bains. Après s'être assuré qu'aucune blessure n'existe sur la peau, on poudre les poules au printemps, au moment de l'incubation, afin de préserver les poussins des parasites.



Après avoir relevé les plumes, on place une pincée de fluorure sur la tête, une sur le cou, deux sur le dos, une sur la poitrine, une sous chaque cuisse, une sous chaque aile étendue, une en dessous du cloaque, une à la base de la queue, soit, au maximum, douze pincées en une fois car cet insecticide est irritant.

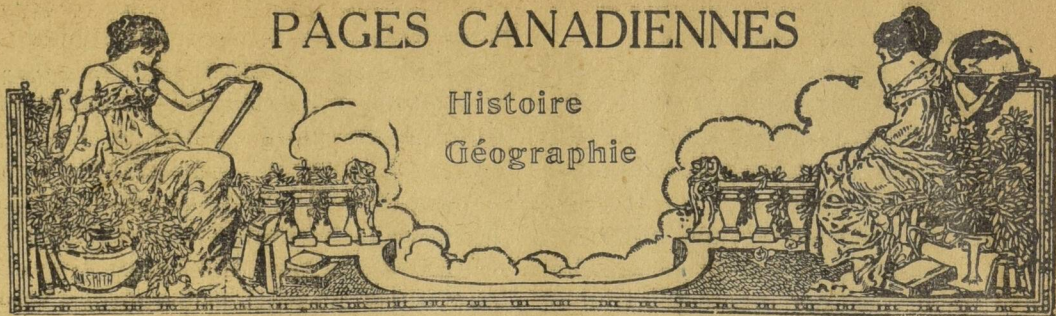
Le meilleur moyen de sécher les volailles, quand on les baigne, c'est de mettre à leur disposition un bain de cendres dans lequel elles se saupoudreront avec plaisir.



La vertu est un état de guerre, et pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



POURRA-T-ON JAMAIS SAVOIR QUI A DECOUVERT L'AMERIQUE?

Pourquoi les Irlandais revendiquent cet honneur

Plus on va, plus on diminue l'honneur qui revient à Colomb de la découverte de l'Amérique. Les historiens le bêchent, lui trouvent une foule de devanciers — venus des vieux pays du Nord et d'ailleurs, bien avant 1492. Dans un récent numéro de **La Revue**, nous racontions comment, 500 ans avant Colomb, le chef norvégien Erik le Rouge explora le Groenland ; comment des Scandinaves firent la découverte du Canada et s'aventurèrent jusqu'à Tadoussac.

Donald MacMillan, l'explorateur des mers arctiques, affirme qu'une tribu guerrière Eskimo, du littoral du Labrador, a conservé certaines légendes par quoi on peut établir la nationalité des premiers hommes venus en Amérique. Et ces hommes auraient été des fils de la verte Erin.

Cela se peut très bien ; c'est aussi peut-être simple vantardise. L'orgueil national des Irlandais est grand. Certains d'entre eux ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que nos premiers parents, au Paradis terrestre, conversaient en gaélique ?

D'un autre côté, cet honneur d'une aussi grande découverte, les Irlandais ne sont pas seuls à le revendiquer. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Portugais, les Espagnols, les Chinois, les Japonais, les Scandinaves, les Gallois eurent, tour à tour, les mêmes prétentions.

Suivant le Père Devine, jésuite, historien canadien très estimé, le littoral entre Chesapeake Bay et la Floride, plusieurs siècles avant la venue de Christophe Colomb, était connu sous le nom de Irland it Mikla, traduisons : la Grande Irlande.

Avec Mgr Luke Evers, il place la première expédition irlandaise, en terre nouvelle, environ l'an 500.

Ce fut Brandan le Navigateur—devenu plus tard Saint Brandan, évêque de Clonfert—qui dirigea cet aventureux voyage. Il s'embarqua à Shannon, vers 540, et navigua sept ans sur l'Atlantique, à la recherche de la Terre de Jouvence, Hy-Breasill, dont parlait une vieille légende de l'époque.

Il se mit de fait, à la recherche des pays de l'ouest dont on lui avait parlé, dans le but d'en évangéliser les indigènes. Après quarante journées de mer, il traversa une zone de noirceur—ce qui peut vouloir dire les bancs brumeux de Terre-Neuve—et atteignit un pays d'une riche végétation. Puis, au bout de quarante autres jours, lui

et ses moines et ses marins entrèrent dans une grande rivière qui coulait à travers le pays. Était-ce l'Ohio?

Dans l'ouvrage de Gravier: **La découverte de l'Amérique**, par les Normands, on trouve, traitée à fond, cette question de la découverte de l'Amérique par les Irlandais.

Pour compléter cet article, nous apportons le témoignage d'un géographe irlandais sur "la découverte précolombienne de l'Amérique", M. Barry O'Delany, comme on le verra, ne manque pas de preuves pour démontrer que notre continent fut bel et bien découvert par ses ancêtres:

"Il est presque universellement admis aujourd'hui que l'honneur de la découverte précolombienne de l'Amérique revient à l'Irlande. Le seul point sur lequel il semble exister quelque incertitude, est de savoir si la gloire de cette découverte revient à l'Irlande païenne ou à l'Irlande chrétienne. Dans son savant ouvrage: "Histoire de la découverte de l'Amérique", l'auteur Paul Gaffarel, dit, en faisant allusion aux divers voyages supposés précolombiens au Nouveau-Monde, par les Irlandais: "Il y a deux parts à faire "dans ces voyages; la première, toute "de tradition, mais de tradition persistante, et marquée par des légendes, soit d'origine païenne, soit d'origine chrétienne. La seconde repose "sur des témoignages plus authentiques. Le premier de ces Irlandais, au "cœur intrépide dont la légende a "conservé le souvenir, se nommait "Condla le Beau. Il était fils de Conn "Cet Cathac, roi d'Irlande de 123 à "157 de notre ère. Cette légende était "populaire en Irlande. On la trouve "sous diverses formes, et est modifiée "par les civilisations et religions différentes: mais le fonds subsiste le

"même; il s'agit toujours d'un voyage "par mer dans la direction de l'Ouest "à la recherche d'une terre merveilleuse. Dans une autre légende, presque aussi populaire que la précédente "celle de Cuculain, prince de Cualaigne et Muirthenne, dans l'Ulster, il "est question d'un pays situé à l'Ouest, "au-delà de la grande mer. Le fils de "Fionn, Oisín, bien plus connu sous le "nom d'Ossian, est aussi le héros d'une "légende dont le retentissement fut "autrement considérable. Assurément, "toutes ces légendes païennes sont "étranges et fabuleuses, mais on les a "trop dédaignées. Elles cachent un "fonds de vérité. Les légendes chrétiennes sont également remplies d'événements extraordinaires, mais elles "confirment la réalité des voyages entrepris par les Irlandais dans la direction de l'Ouest."

Le principal héros de la découverte de l'Amérique par l'Irlande chrétienne, est saint Brandan, évêque de Clonfert. La plupart des autorités placent sa naissance en 460, mais quelques-uns soutiennent qu'elle n'a eu lieu qu'environ vingt années plus tard. On raconte que, dans l'année 545, avec quelques fidèles compagnons, saint Brandan s'embarqua sur la côte de Kerry, dans la baie qui porte encore son nom. Gaffarel, dans son "Histoire de la découverte de l'Amérique", décrit ainsi le voyage du saint irlandais: — "Après plusieurs aventures, ils finissent par trouver une terre inconnue. Un immense continent où se rencontrent les productions les plus variées. Pendant quarante jours, les moines essayent de faire le tour de cette terre, qu'ils prenaient pour une île, mais ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve,

"comme plus tard l'Orénoque à Colomb, que l'île est un continent".

Paulo Toscanelli, qui prépara pour Colomb les cartes dont il se servit dans son premier voyage, donna le nom de "Terre de Saint-Brandan" à la contrée appelée maintenant Amérique.

L'Amérique était connue des Scandinaves sous le nom de "Irland it Mikla", ou "Grande Irlande". Leurs annales parlent de trois voyages après celui de saint Brandan, et avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le plus connu de ces voyages, est, peut-être, celui de Ari Marson, parent de l'Eric le Rouge, qui, dans l'année 983, fut poussé par une tempête à "Huitramnaland", ou "Terre des Hommes blancs", aussi appelée "Irland it Mikla". On nous raconte que Marson s'était converti au christianisme pendant son séjour en "la Grande Irlande", où les semences de la foi, semées par saint Brandan, avaient porté fruit et où on parlait encore la langue irlandaise.

En faisant allusion aux annales scandinaves, Gaffarel écrit: "De ces trois documents, il semble donc résulter que les Irlandais avaient découvert à l'Ouest un pays auquel ils avaient donné leur nom, "Irland it Mikla", ou "la Grande Irlande"; que cet autre nom de Huitramnaland, ou "terre des Hommes blancs, ou vêtus de blanc, rappelle le costume des papae; qu'ils avaient conservé l'usage de la langue irlandaise; qu'ils étaient restés fidèles au christianisme". Pour conclure, l'auteur ajoute: "Il ne nous reste plus qu'à déterminer l'emplacement de cette Irland it Mikla. La plupart des savants se sont contentés de reproduire une assertion de Rafn, qui plaçait l'Irland it

"Mikla dans la partie méridionale des Etats-Unis. Mais Beauvois a démontré par une étude attentive des textes, et une rigoureuse argumentation, que la véritable position de l'Irland it Mikla doit être reportée beaucoup plus au nord, soit dans l'île de Terre-Neuve, soit sur la rive méridionale du Saint-Laurent. L'authenticité de cette nouvelle théorie est confirmée par des notions très précises sur les traces persistantes du christianisme dans cette région que recueillirent quelques missionnaires français en Canada."

Le temps et l'énergie dépensés dans la suite par les Irlandais, pour combattre chez eux l'invasion étrangère, les empêchèrent de poursuivre leur découverte par la formation d'autres colonies, ou même de garder une communication avec l'Irland it Mikla.

Mais les Irlandais d'aujourd'hui, exilés dans le Nouveau-Monde, dont l'influence et le nombre sont la cause que cette contrée est souvent appelée "la Grande Irlande", n'ont pas oublié que ce nom fut donné à l'Amérique par leurs ancêtres, qui foulèrent ses rives et les colonisèrent; de longs siècles avant que son existence ne fût même soupçonnée par aucune autre nation.

— o —

La paresse rend tout difficile; le travail rend tout aisé; celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à faire ses affaires quand il est déjà nuit.

* * *

Que votre parole soit oui, oui; non, non. Et qu'une fois dite, elle devienne comme le monument de granit fixé en terre. Tenons nos promesses, faisons honneur à nos engagements; que notre parole soit sacrée.

L'AUTOMOBILE DE DEMAIN

La formule en aurait été trouvée en Allemagne. Ce serait l'automobile-torpille. Sa carrosserie serait à lignes fuyantes, susceptibles d'augmenter la force du moteur et d'économiser l'essence en diminuant la résistance des vents et de l'air. Le moteur est logé à l'arrière.

Ces autos, tels qu'illustrés sur notre vignette, se construisent présentement en Allemagne et en Angleterre.

Jusqu'ici, l'auto a toujours été imaginé et réalisé suivant l'ancienne conception de l'hippomobile, de la voiture à chevaux.

Les premières automobiles étaient de simples bogheis dont on avait retranché les brancards; elles en conservaient les sièges, les lanternes, les roues à rayons et le garde-crotte. Ne voyait-on pas, il y a vingt ans à peine, certains fabricants lancer des automobiles munies du porte-fouet!

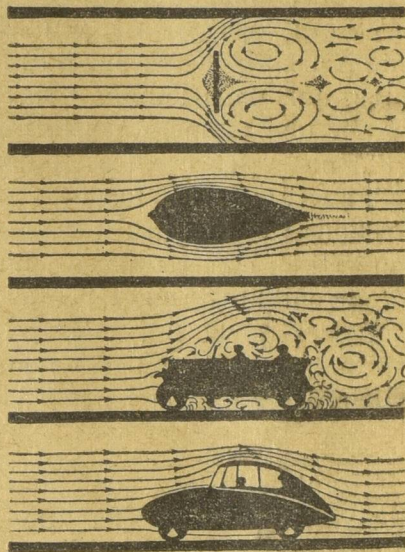
L'évolution de l'auto, quelque rapide qu'elle ait été, a toujours progressé suivant les goûts des anciens carrossiers.

Graduellement mais lentement, le garde-crotte se mua en un garde-boue et marche-pied combinés; l'avant s'allongea en une sorte de capote, recouvrant le moteur. La ligne droite remplaça ensuite les courbes et les angles des voitures de famille. Cependant, le contour général reste encore celui d'une hippomobile.

Une industrie nouvelle se développait parallèlement à celle-ci, l'aviation, où était étudié à fond le pro-

blème des résistances. Les résultats obtenus furent en partie reportés sur l'auto.

Le démarreur automatique ayant remplacé la manivelle de mise en marche, il n'y a plus de raison pour garder le moteur à l'avant.



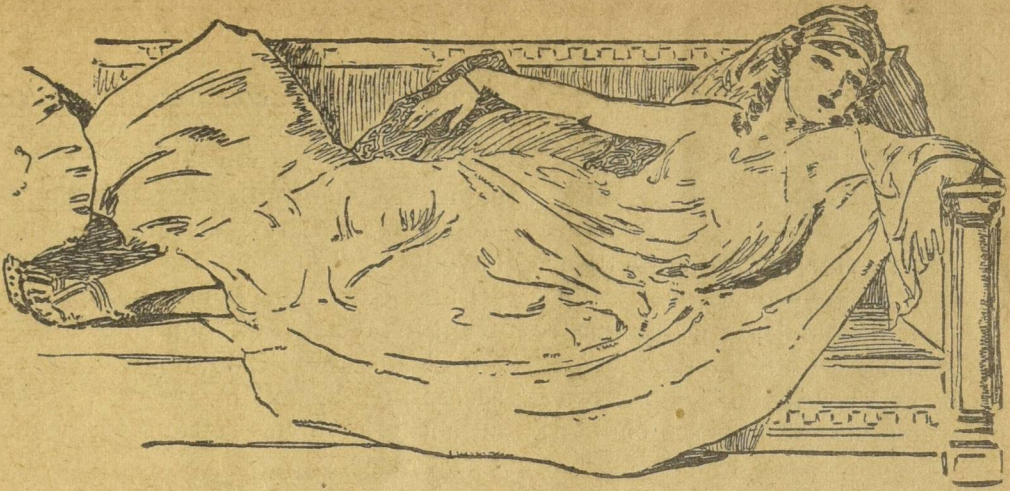
Où l'on voit comment s'exercent les résistances de l'air et du vent sur une auto ordinaire et sur une auto-torpille

Ce qu'on fit pour les autos de course, pour la carrosserie du torpédo, on le fera pour la voiture de plaisance.

L'auto de demain aura la ligne fuyante du fuselage d'un avion. De là, accroissement de force, diminution des résistances, économie d'essence et accélération de la vitesse.

— 0 —

L'effet d'un bon conseil dépend presque toujours de la façon de le donner.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

Chaque année, nous entendons dire: "Bientôt les cheveux repousseront; bientôt, les robes seront portées amples comme des crinolines". Cela peut être vrai des cheveux, mais jamais les robes ne reprendront la forme d'une sonnette. Depuis le milieu de la guerre, la jupe se porte courte; on fit, l'an dernier, l'essai des robes longues, jusqu'aux chevilles, ainsi que l'année d'avant, mais voilà qu'à Paris, on a repris la jupe aux genoux.

La jupe panier et la crinoline ne reviendront pas—que les petites lectrices romanesques en fassent leur sacrifice—non que ces modes ne soient charmantes, au contraire, mais parce qu'il n'y a plus de place pour elles.

Dans le bon vieux temps, quand on ne connaissait que la marche ou la voiture à chevaux, la crinoline n'était pas malcommode, mais voit-on pareil vertugadin dans un tramway, un autobus, un métro, un wagon de chemin de fer ou un taxi? A notre âge con-

viennent les silhouettes minces, les robes étroites, les petits chapeaux.

Il est certain que les modes changeront encore, mais il faudra toujours accorder moins à la fantaisie et toujours plus à la commodité, à l'utilité. Nous vivons dans un âge pratique, et les modes elles-mêmes doivent céder devant l'inévitable. Les costumes que portent les dames peintes par Velasquez, Watteau et Boucher; les adorables petites toilettes, comme on en voit dans les porcelaines de Saxe, tout cela est du passé; on ne les verra plus que dans les bals travestis qui sont une restitution de toutes les belles époques écoulées.

Nous venons de dire: dans les bals travestis. Peut-être pourrions-nous ajouter aussi, dans les bals ordinaires. Là encore, la robe peut s'adornier de quelque fantaisie; là encore, elle se peut porter large et dans les goûts anciens. Ce sont des toilettes qu'on ne porte qu'un soir, comme le soulier de

Cendrillon et dans de confortables limousines, vastes comme le carrosse d'une fée.

LA CUISINE DE LA MARIEE DE JUIN

La jeune mariée, quoi qu'elle dise à ses amies, ne rêve pas que salons somptueux, boudoirs art-moderne, salle à manger toute brillante d'argenterie et de cristal taillé, chambre à coucher coquette et dans ses couleurs

et ornée avec goût! On s'occupe peu, d'ordinaire, de l'atmosphère et de la décoration de la cuisine, et c'est un tort. C'est une pièce de la maison et dans laquelle la plupart des jeunes époux prennent au moins un repas de la journée. Car, sans que personne l'avoue, presque tous les jeunes couples mangent dans la cuisine. On jure, avant le mariage, qu'on n'en fera rien; que c'est commun; qu'un mari, aimant sa femme, ne doit pas la voir, tablier au cou et manches retroussées, à sur-



préférées, devant quoi s'extasieront les visiteuses; elle songe aussi, et beaucoup, à la cuisine où elle fricotera pour son petit mari! Car, à moins de pouvoir se payer, dès le début, une cuisinière (les bonnes ne connaissant rien à la popote) la petite Madame devra se mettre tout de suite à ses chaudrons.

Quel plaisir ce sera pour elle de travailler dans une pièce propre, claire

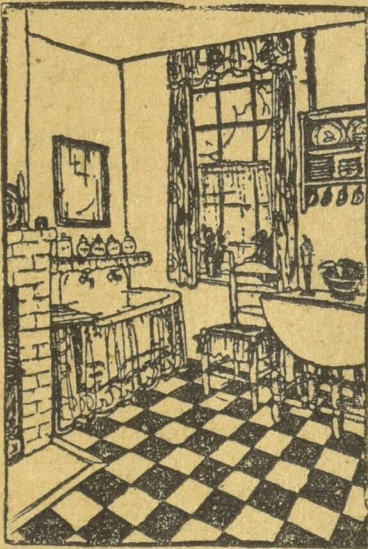
veiller un rôti ou faire des pâtes. Mais bientôt, ces jeunes gens reviennent de ces idées. La salle à manger est loin de la cuisine; le service est long et fatigant. Si on mangeait dans la cuisine!

D'ailleurs une cuisine coquette, comme nous la comprenons, vaut, pour le repas en tête à tête, une salle à manger.

Vous adoptez comme couleurs, le bleu et blanc, ou le bleu et gris, ou le

blanc et noir. Si vous choisissez le bleu, blanc, gris, vous recouvrez votre plancher d'un linoléum carrelé, gris et noir, ou blanc et noir. Achetez comme mobilier, des petites chaises d'habitant, chaises en paille et une table à plusieurs pattes, appelée table gigogne. Au-dessus de cette table, que vous rangez contre le mur et dont vous levez les battants pour manger, vous accrochez un dressoir, deux tablettes, sur lesquelles vous disposez votre service de cuisine, en porcelaine chinoise ou japonaise, coûtant très bon marché. Disposez-vous d'un peu d'argent, émaillez les murs et le plafond blancs pour pouvoir les laver aisément et peignez en bleu les boiseries.

Au-dessus de l'évier, vous pouvez encore poser une tablette frangée de cretonne, sur laquelle vous disposerez



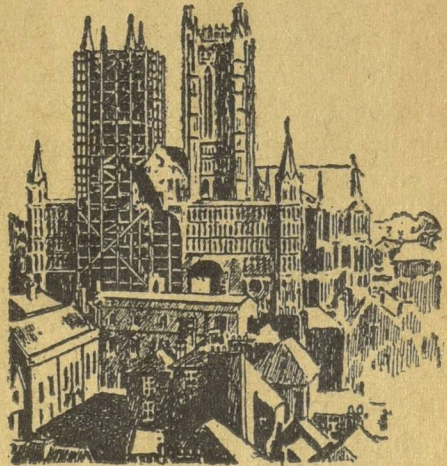
les ingrédients et épices. Au-dessus, placer un miroir, au cadre bleu. A la fenêtre ou aux fenêtres, vous tendez de la cretonne à fleurs, bleu et blanc. Puis, peut-être une petite carpeste ronde ou ovale en catalogne, jetée sur le linoléum, au milieu de la cuisine.

Voilà quelques idées dont toutes les mariées de juin pourront tirer sûrement quelque profit.

— 0 —

LA CATHEDRALE SAINT-PAUL EN PERIL

La cathédrale Saint-Paul, l'un des monuments les plus importants de Londres, est balafrée de lézardes dont la gravité fait craindre à certains un écroulement prochain.



L'architecte en chef de la cité, M. John Todd, propose pour la réfection de l'édifice un plan d'allure colossale qui rappelle les méthodes des architectes américains. Il ne s'agirait de rien moins que de soutenir le dôme par des colonnes en ciment armé et de démolir les piliers pour les reconstruire. En tout cas, les méthodes actuelles par lesquelles on essaye de consolider la cathédrale en remplissant les crevasses des murs avec du ciment liquide sont tout à fait insuffisantes, et la stabilité de l'édifice reste très problématique. Le poids total du dôme est de 60,000 tonnes. La reconstruction qui s'impose pourrait

nécessiter la fermeture de la cathédrale pendant vingt ans, et les travaux coûteront un demi-million de livres sterling, soit 50 millions de francs.

La cathédrale Saint-Paul est occupée par les protestants anglicans ; la cathédrale catholique, où officie S. Em. le cardinal Bourne, est Westminster.

—o—

HISTOIRES DE BALEINES

Le 17 septembre, au matin, le "Berengaria" a heurté des baleines. Le navire en toucha une qui avait 30 pieds de long. Le grand transatlantique en fut ébranlé à tel point que les membres de l'équipage se précipitèrent sur le pont pour savoir ce qui se passait. Le corps de la baleine fut atteint par l'avant du navire et coupé en deux. Le cétacé mit en danger les hélices.

Il y a quelque trente ans, le yacht du prince de Monaco, rencontrant une baleine en Méditerranée, lui blessa l'épine dorsale. Quelques années après la baleine fut repêchée. On remarqua à l'épine dorsale une callosité qui recouvrait comme un noeud protecteur la vertèbre endommagée. La baleine s'était très bien guérie de sa blessure. On peut voir le squelette de cette baleine au musée océanique de Monaco.

—o—

L'INVASION DES SOURIS

D'immenses armées de souris se sont formées dans les districts affamés de l'Ukraine et se sont mises en marche dans l'ouest de la Russie. Les gouverneurs de Volhynie et du dis-

trict de Podolsk ont crié au secours, car c'est un terrible fléau qui s'avance.

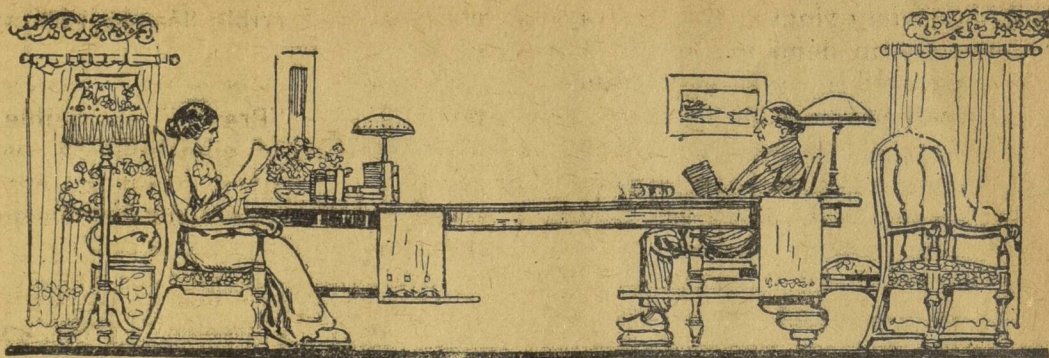
"L'armée des souris, écrit le correspondant de la 'Pravda', est visible à une distance de cinq milles à cause des milliers de corbeaux, hérons et cigognes qui survolent ce banquet mouvant."

Mais le nombre des souris, malgré les ravages des oiseaux de proie, augmente sans cesse. On espère que l'armée rouge, munie de ces excellents gaz asphyxiants que les Allemands fabriquent, interviendra.

—o—

POUR MESURER LA VITESSE DES AVIONS

Il existait déjà des procédés divers, mais M. de Grammont de Guiche a imaginé, pour ne pas immobiliser la vue du pilote, d'avoir recours à un procédé acoustique. Son indicateur de vitesse est constitué par un moulinet porté par l'avion et qu'entraîne dans son mouvement l'organe mobile d'un minuscule alternateur dont le courant alimente un récepteur téléphonique. La hauteur du son perçu au téléphone varie ainsi en même temps que la vitesse de l'avion. Une oreille même peu exercée peut, par ce procédé, percevoir des variations de l'ordre de 2 pour 100 sur cette vitesse. En adaptant deux de ces moulinets aux extrémités des ailes, le pilote est automatiquement renseigné sur la différence des vitesses entre ces deux points, différence importante à connaître, car elle ne peut dépasser une certaine valeur critique sans mettre en danger l'appareil.



BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

CONTES POPULAIRES CANADIENS

Collection Adélaré Lambert. Préparée et Préfacée par Gustave Lanctôt

M. Gustave Lanctôt, avocat, directeur du service français des Archives nationales à Ottawa, auteur de nombreux travaux d'histoire, et qui va bientôt nous donner un grand ouvrage sur Garneau, a réuni en un petit volume certains contes populaires canadiens, pris dans la collection Adélaré Lambert.

Il y a dans la préface de M. Lanctôt, sur le folklore canadien-français, chansons et contes, des aperçus pittoresques, des considérations originales, qui lui donnent une intéressante valeur documentaire :

"Au Canada", écrit M. Lanctôt, "la chanson voyage plus vite et plus loin que le conte. Ce dernier, d'habitude, ne sort que fort peu du cercle de la famille ou de la paroisse. Sa longueur, jointe à la plus ou moins grande monotonie de la narration, ne lui permet pas de se faire entendre dans une réunion un peu nombreuse, ou quelque peu joyeuse. La chanson, au con-

traire, par le ton et par le rythme, s'impose à l'attention et la captive. Elle entraîne par le refrain qu'on reprend en chœur. Elle occupe ainsi la première place après la danse. Or ces soirées de campagne groupent des invités de plusieurs paroisses, parfois même de plusieurs comtés. Ainsi les chansons qui s'y chantent, peuvent représenter l'apport de plusieurs régions folkloriques différentes. Elles atteignent un auditoire nombreux, qui le lendemain les disséminera sur un vaste territoire. Voilà pourquoi, d'autre part, la chanson ne possède peut-être pas un caractère régionaliste aussi marqué que le conte." Voilà pour la chanson.

"Quoique tous les contes du présent volume", continue M. Lanctôt, "nous viennent des États-Unis, ils appartiennent cependant, de fait, libres d'éléments étrangers, au folklore canadien-français. C'est en terre canadienne et de source française que les

ont appris les narrateurs, que le hasard de l'existence a plus tard fait émigrer dans un pays voisin. En somme, ces pièces représentent deux régions de la province de Québec : les contes Lambert et Poudrier viennent de la rive nord, et les contes Bernier de la rive sud du lac St-Pierre. Ce lac, qui résulte, comme chacun le sait, d'un élargissement considérable du fleuve Saint-Laurent, forme avec ses sept milles de large, une très effective barrière aux relations entre les deux rives. Aussi les traditions folkloriques se communiquent-elles en général parallèlement au fleuve, et non d'une rive à l'autre."

Quelle est la nature de ces contes populaires canadiens?

"Les récits du groupe Lambert réunissent plusieurs types caractéristiques de contes. On y trouve d'abord le conte le plus commun, celui qui se compose d'aventures extraordinaires, puis le conte qui est basé sur des événements de la vie quotidienne. Quelquefois ces deux éléments du merveilleux et de la réalité se mêlent assez curieusement dans la même narration. Un conte d'un genre assez rare est celui de **l'Abeille et le Crapaud**, qui relate comment le diable a créé le crapaud pour faire échec à Dieu, qui avait créé l'abeille. C'est la vieille donnée cosmogonique de la lutte entre le principe du bien et le principe du mal, l'un créateur du beau, et l'autre créateur du laid dans la nature."

Les vingt-quatre récits qui composent ce volume **"Contes Populaires Canadiens"**, appartiennent à une collection de contes recueillis, sous la direction de la Section canadienne de la Société de folklore d'Amérique par M. Adélard Lambert, qui émigra de Saint-Cuthbert à Woonsocket, R. I., en

1869, avec toute sa famille, se fixant d'abord à cet endroit, et plus tard à Fall River, Mass.

—o—

NAPOLEON ET LES JUIFS

Dans ses "Souvenirs sur Napoléon" le comte Chaptal raconte que l'empereur avait réuni un jour les Juifs en sanhédrin à Paris. A son dîner, il causait gaiement de diverses choses. Tout à coup, entre le cardinal Fesch, avec un air très préoccupé qui frappa l'empereur.

—Qu'avez-vous donc? lui dit-il.

—Ce que j'ai, c'est facile à comprendre. Comment! vous voulez donc la fin du monde?

—Eh! pourquoi? repartit l'empereur.

—Ignorez-vous, reprit le cardinal, que l'Ecriture annonce la fin du monde pour le moment où les Juifs seront reconnus comme un corps de nation?

Tout autre eût ri de cette sortie du cardinal. Mais l'empereur changea de ton, parut soucieux, se leva de table, passa dans son cabinet avec le cardinal, en sortit une heure après. Et, le surlendemain, le sanhédrin fut dissous.

—o—

La poésie et les beaux-arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les coeurs abattus et met, à la place de l'inquiète salacité de la vie, le sentiment habituel de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie.

* * *

Le mensonge est un des actes les plus déshonorants. Outre le dommage qu'il cause à autrui, en le trompant sur ce qu'il a le droit de savoir, le mensonge est bassesse et lâcheté.

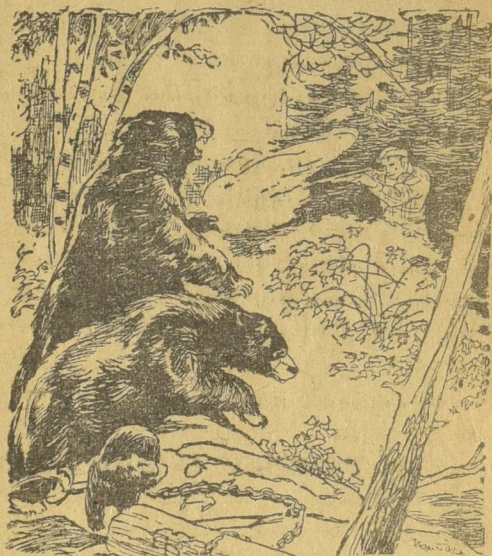
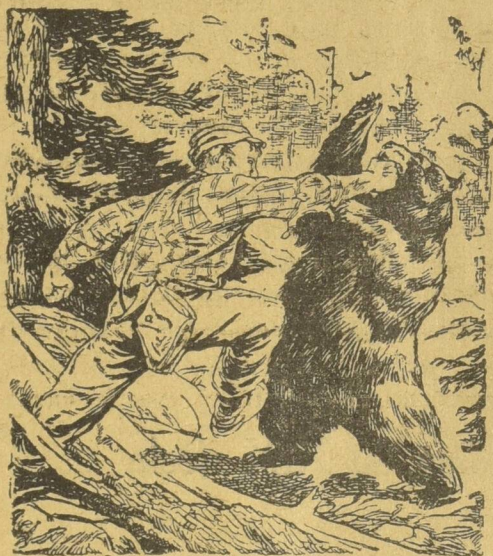
A LA MANIERE DE MONTFERRAND

Un trappeur met un ours hors de combat à coups de poing

Larry McLean, chasseur, trappeur —et boxeur— s'est récemment débarrassé d'un ours d'une manière très galante. L'histoire nous est donnée pour authentique. Elle peut servir à nos lecteurs qui—durant leurs vacances, à la campagne—feraient la même

jamais été attaqué par des animaux, il jugeait cette précaution inutile.

Or donc, un peu après midi, il partit de Woodland, sac au dos. Il entra dans les bois et marchait d'un bon pas, dans la hâte de revoir sa cabane. Il en était à deux milles quand il donna sur une trappe où était prise une ourse énorme. L'animal était bien vivant et, le voyant, essaya de se libé-



rencontre, ce que, tout de même, nous ne leur souhaitons pas.

McLean était parti de la petite ville de Woodland, sur la rivière Sainte-Croix, pour se rendre à sa cabane, dans les bois, située à sept milles de là. Devant rapporter de la ville des vivres pour une semaine, il n'avait pris que son sac et point de fusil. Il s'était très souvent promené dans les bois d'alentour sans arme et n'ayant

rer des mâchoires de fer qui le tenaient à la patte. De rage, elle roulait sur elle-même et poussait des hurlements de douleur. McLean la regardait placidement.

Mais bientôt, un ourson de trois mois environ surgit de la lisière bordant la clairière dans laquelle était emprisonnée l'ourse. Le petit hésita un moment, en le voyant. Puis, il s'approcha de sa mère, la regarda et s'en

retourna vers les bois. Il revint aussitôt, alla se frotter le museau contre celui de sa mère et resta là, regardant le trappeur et réfléchissant sur la conduite qu'il lui faudrait tenir, sans doute.

Cette scène attendrit l'homme qui voulut tout tenter pour rendre l'ourse captive à la liberté et à son ourson. Celui-ci se sauva en le voyant venir et la mère, croyant qu'il ne vint mettre fin à ses jours, se jeta sur lui, de sorte qu'il ne pouvait songer à la délivrer de la trappe. Il alla s'appuyer à un arbre, à 15 pieds de la trappe.

Un troisième personnage survint, le plus dangereux de tous, un ours mâle, gigantesque et menaçant. Il se rapprocha du groupe formé par l'ourse et le petit, revenu de sa cachette à sa vue.

McLean, ne voulant pas être indiscret, pensa que le moment était venu de regagner sa cabane! Il commença de marcher prudemment. Mais l'ours entendit les branches qui craquaient sous ses bottes, l'aperçut et se rua dessus. Le trappeur laissa tomber

quelque nourriture, mais l'animal n'y prit même pas garde. McLean ne se croyait pas de taille à soutenir avec un ours de cette taille et enragé par dessus le marché, un combat corps à corps. Il chercha longtemps à l'éviter, mais le mâle s'étant dressé droit devant lui et allongeant la patte, il lui lança un premier coup de poing sur le museau et un second dans l'estomac. L'animal en fut ébranlé. Il répéta cette manoeuvre plusieurs fois, tant qu'il lui resta de force et jusqu'à ce que l'ours se fût écroulé par terre.

Il était maintenant hors de combat. Courant alors vers sa cabane, il décrocha sa carabine du mur et retourna, bien armé cette fois, vers le lieu du combat. Il retrouva son trio d'ours, la mère qui, épuisée par la perte de son sang, achevait de mourir; le mâle et le petit, de rage impuissante, qui tournaient autour d'elle. Il épaula et les tua tous trois.

Le mâle pesait 1000 livres, la femelle 800, et l'ourson 130. Le butin était d'importance.

— 0 —

Un grand peintre canadien du XIX siècle

Antoine Sébastien Falardeau, peintre d'histoire, naquit le 13 août 1822, au village du Cap-Santé. A quatorze ans, ses goûts pour le dessin étant contrariés par son père qui voulait en faire un honnête cultivateur, il déserte la maison paternelle. Il se rendit à Québec où il occupa les emplois les plus divers, charmant ses rares loisirs par des travaux de dessin et de peinture. Un artiste, M. Théophile Hamel, ayant admiré ses essais, l'encouragea de ses conseils, ainsi

qu'un peintre de portraits en miniature, M. Dassio, natif de Bonifacio, dans l'île de Corse, que des malheurs avaient ruiné et exilé de sa patrie.

Mais bientôt, il fut pris par le désir d'aller étudier en Europe. Réunissant le peu d'argent qu'il avait retiré de la vente de ses quelques tableaux et de ses effets, il partit pour Montréal où il fut présenté au gouverneur, lord Cathcart, qui le reçut avec bienveillance et lui remit une lettre de re-

commandation, qui lui servit plus tard de passeport jusqu'à Florence.

Débarqué à Marseille, il prit le bateau à vapeur pour Gênes et Livourne. Après bien des misères et d'inutiles démarches, il put enfin entrer à l'Académie des Beaux-Arts de Florence, protégé qu'il fut par M. Archibald Scarlett, secrétaire du ministre plénipotentiaire de l'Angleterre près la cour de Toscane. Antoine Sébastien Falardeau se livra dès lors au travail avec une ardeur extrême et fit de rapides progrès dans son art.

Trois années plus tard, il connut à Florence Charles Lefebvre, le paysagiste parisien, qui le prit en affection. Il connut à Livourne quelques succès; des amateurs étrangers lui achetèrent des copies d'antique.

Il fit alors son tour d'Italie, parcourant la Lombardie, visitant Milan, Bologne, Parme, Venise, Rome, Naples, étudiant dans les musées de toutes ces villes, les chefs-d'oeuvre de chaque ville, les chefs-d'oeuvre de chaque grande école de peinture.

En décembre de l'année 1851, pendant son séjour à Parme, Falardeau participa à un concours pour une copie du "Saint Jérôme" de Corrège, dont l'issue devait le rendre célèbre et lui mériter de grands honneurs.

L'abbé Casgrain raconte ainsi la chose : "Le tableau que Falardeau avait la témérité de copier est une des oeuvres les plus admirées de la Renaissance italienne.

Plusieurs autres artistes tenaient aussi le pinceau devant la célèbre toile. Les curieux et les amateurs suivaient avec intérêt cette joute du talent. Bientôt les têtes se pressèrent derrière l'épaule de l'Americano, comme disaient les Italiens.

A mesure que l'oeuvre sortait de la toile, l'admiration croissait et attroupa la foule.

Avant même la fin du concours et la décision du jury, qui allait bientôt lui décerner le premier prix, l'Académie des Beaux-Arts l'admit, à l'unanimité, au nombre de ses membres honoraires.

De ce jour commença une ère nouvelle pour notre héros.

Le duc de Parme Charles III de Bourbon, voulut voir cette peinture dont on faisait tant de bruit.

Accompagné de la duchesse de Parme, de don Carlos d'Espagne, et de sa suite, il rendit visite à l'artiste.

Le prince était excellent connaisseur en peinture.

Il fut frappé d'admiration.

—Très bien, très bien, jeune homme, dit-il à Falardeau, vous avez merveilleusement compris l'original.

Et, après quelques instants de silence :

—Si cette toile n'est pas achetée, ajouta-t-il, je la réclame pour moi.

—Je regrette de ne pouvoir me rendre au désir de Votre Altesse, répondit Falardeau, mon tableau n'est pas à vendre. J'ai l'intention de retourner bientôt au Canada, mon pays natal, et je désire l'emporter avec moi.

Et le duc passa outre.

Cependant notre ami n'était pas riche.

Il alla faire part de la proposition de Charles III au directeur de l'Académie.

Celui-ci réfléchit et lui donna un conseil qui lui porta bonheur.

Le lendemain, le duc s'étant arrêté de nouveau devant le "Saint Jérôme", proposa une seconde fois à l'auteur de le lui acheter.

L'artiste lui fit la même réponse que la veille.

—Cependant, ajouta-t-il, puisque Votre Altesse semble si désireuse de posséder mon oeuvre, j'ose le prier de vouloir bien me permettre de lui en faire cadeau. Il attendit la réponse du duc; mais celui-là s'éloigna sans dire un seul mot.

Le lendemain matin, il retourna à l'Académie pour y faire enlever sa toile. Mais Son Altesse l'avait devancé. Le tableau avait déjà disparu. Quelques heures après, le prince, détachant de son cou une magnifique épingle en brillant, lui dit en la lui présentant:

—CHEVALIER, voilà pour votre cadeau.

Puis, il ajouta en souriant:

—Veuillez, je vous prie, passer chez mon chancelier.

Le titre de chevalier que le duc venait de lui donner et l'air quelque peu mystérieux avec lequel il appuya sur ces dernières paroles, intriguèrent vivement le peintre.

Ainsi se hâta-t-il de passer chez le chancelier qui lui remit des lettres patentes en vertu desquelles M. Antoine Sébastien Falardeau était créé chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

D'illustres amitiés lui vinrent.

En Canada, tout le monde se réjouit de ses succès.

La fortune arriva bientôt sur les pas de la gloire.

La grande duchesse de Mecklembourg-Schwérin et l'impératrice douairière de toutes les Russies lui demandèrent aussi plusieurs tableaux.

Le 17 septembre 1861, il laisse un moment sa palette et ses pinceaux pour offrir sa main à une noble fille de Florence, Mlle Catherine Manucci-

Benincassa, fille du marquis Manucci-Benincassa.

L'année suivante, il quitta Florence pour le Canada, accompagné de sa jeune épouse. Son voyage fut de courte durée; il retourna bientôt à Florence continuer son oeuvre.

La biographie de l'abbé H. R. Casgrain s'arrête là.

—0—

ARMES

Le gouvernement français a déposé un projet de loi restreignant la fabrication et la vente des armes et munitions. "Aucune arme ne pourra être délivrée que sur la présentation d'une autorisation écrite et nominative accordée à l'acheteur par le préfet et le sous-préfet de l'arrondissement. Les mineurs et les étrangers ne pourront, en aucun cas, recevoir d'autorisation de cette nature."

Les fabricants et commerçants d'armes, comme les préfets et sous-préfets, devront avoir un registre à souche avec nom et qualité de l'acheteur, nature de l'arme, etc. Les contraventions comporteront une amende de \$100 à \$2,000 avec emprisonnement de six mois à cinq ans, ou des peines moindres selon les cas.

Qu'attend-on pour désarmer les malfaiteurs, au Canada?

—0—

Ce qui vient par la guerre s'en retournera par la guerre; toute dépouille sera reprise, tout butin sera dispersé; tous les vainqueurs seront vaincus, et toute ville pleine de proie sera sacquée à son tour.

* * *

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

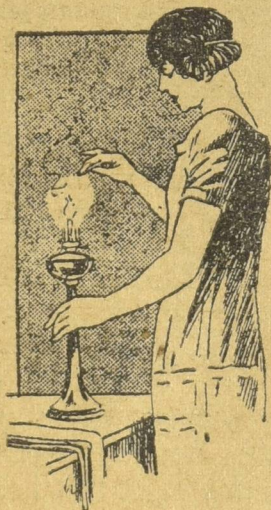


DANS LE MONDE DES INVENTEURS.

VOICI UN MOYEN DE RECONNAÎTRE LA COMPOSITION D'UN TISSU

Il existe évidemment des procédés scientifiques basés sur l'emploi du microscope ou de réactifs chimiques, mais ils ne sont pas à la portée de tous.

Voici un moyen que tout le monde peut employer: la laine brûle dès qu'on l'approche de la flamme, elle



s'éteint dès qu'on l'en éloigne et garde au bout de la fibre une petite masse charbonneuse. La laine brûlée dégage une odeur de corne brûlée.

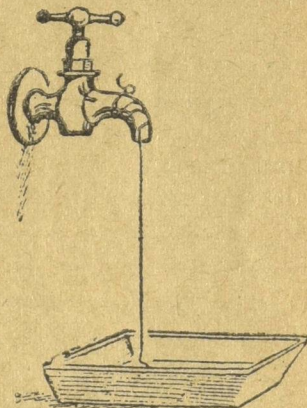
La fibre de coton brûle quelques instants encore après qu'on l'a éloignée de la flamme. Le coton n'a pas d'odeur en brûlant et ne présente pas de masse charbonneuse.

La soie brûle en laissant une petite masse charbonneuse au bout de la fibre. Son odeur est spéciale.

VOUS N'ENTENDREZ PLUS LE GOUTTE A GOUTTE DE VOTRE EVIER

Quand vous avez un cliché ou, des épreuves en les laissant sous un robinet qui laisse échapper un mince filet d'eau, cette eau, en tombant, fait du bruit.

Si le bruit de l'eau qui tombe est intéressant, voire même imposant, quand vous vous trouverez devant une cascade, dans un beau décor de montagne, il est absolument insupportable



ble lorsqu'il s'agit d'éliminer l'hyposulfite sur l'évier de la cuisine ou la cuvette du cabinet de toilette.

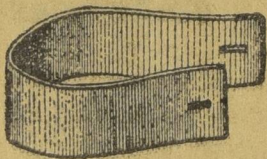
Il existe un moyen fort simple de rendre muette une cannelle.

Prenez un fil, attachez-le à l'endroit d'où l'eau s'écoule et laissez-le tomber jusque dans la cuvette où elle tombe.

L'eau suivra le fil sans faire ce petit bruit insupportable et vos nerfs seront au repos.

POUR LES MANCHETTES SOUPLES

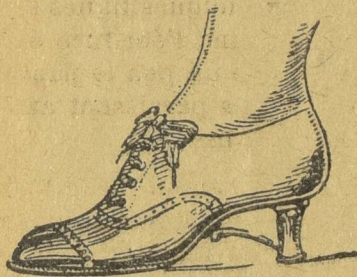
Les manchettes souples employées aujourd'hui ont l'inconvénient de se déformer très rapidement, par le fait même qu'elles ne sont pas amidonnées. Deux inventeurs ont imaginé une



monture rigide, ou conformateur, destiné à être glissé dans la partie de la manchette qui forme revers. Ce conformateur sera léger, et demi-souple, en aluminium ou en celluloïd, à coins arrondis, et muni de trous correspondant aux boutonnières de la manchette.

LE TALON LOUIS XV NE FATIGUERA PLUS

Talons Louis XV? Talons bottier? Bah! bah! tout cela est bien vieux jeu.



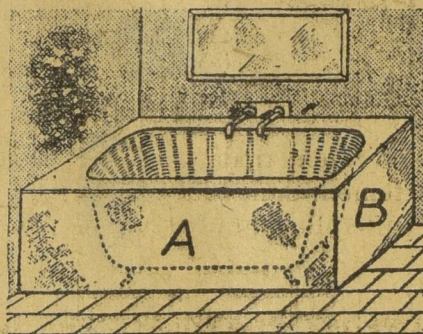
Il faut du neuf. En voici: le nouveau talon proposé se compose d'abord d'u-

ne sorte d'arceau renversé, plus ou moins mouluré, ornementé. Cet arceau est destiné à supporter le poids du corps. Mais, pour éviter une fatigue exagérée due à la cambrure du cou-de-pied, un prolongement part de l'arceau pour aller soutenir le pied. Cela ne manque pas d'originalité.

(Bréveté)

LES BAIGNOIRES MODERNES

Chacun sait que l'espace vide entre une baignoire et le mur forme pour la poussière un refuge d'où il est malaisé de la déloger. Un nouveau dispositif permet d'éviter cet inconvénient: il consiste en une sorte de caisse métallique, que l'inventeur nomme masque,



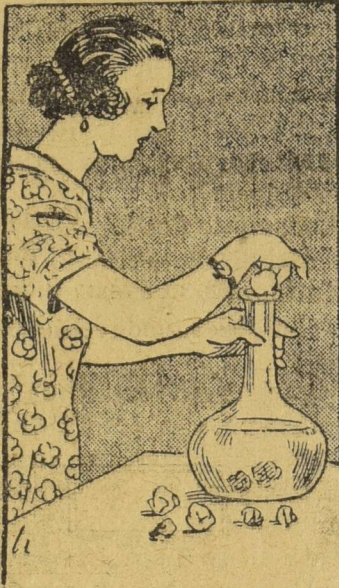
A, baignoire. B, masque métallique

et qui enveloppe complètement la baignoire. Elle est faite de panneaux en tôle émaillée, que l'on fixe dans le plancher et dans les murs. La baignoire se trouve ainsi dissimulée, et la poussière ne peut plus s'accumuler dans les encoignures.

En outre, l'aspect est tout à fait heureux, et la baignoire prend l'apparence d'une piscine: tout en ce monde est affaire d'illusion!... (Bréveté.)

POUR NETTOYER LES CARAFES OU FLACONS DE CRISTAL

Faire avec du papier de journal des boulettes plus ou moins grosses. Les introduire dans le vase que l'on désire nettoyer. Verser dessus de l'eau de sa-



von légèrement tiède. Agiter et tourner fortement dans tous les sens. Rincer ensuite plusieurs fois à l'eau froide.

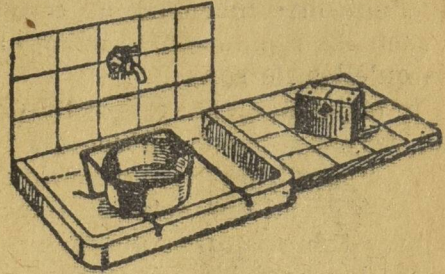
UN SUPPORT PRATIQUE POUR UN RECIPIENT A ACIDE

Pour diluer l'acide sulfurique et faire attention de ne pas recevoir d'acide, ni d'en renverser lorsqu'on remplit les batteries, une méthode des



plus pratiques à préconiser est celle que j'ai vu employer par un ouvrier à une station de recharge d'un garage.

Le travail s'effectue dans une casserole émaillée qui est suspendue au centre d'un large évier par un simple support portatif en fil métallique. Ce support est en fer galvanisé, solide, et peut se plier, pour être rangé commodément lorsqu'on ne l'emploie pas, en accrochant le support, qui reste au bas de l'évier.



Placez le récipient sur l'évier, sans bloquer l'écoulement, ni se trouver sous le robinet, est plus facile pour verser et pour empêcher une perte d'acide inutile, la dilution de ce dernier s'opérant lorsqu'on ouvre le robinet. La méthode s'applique aussi lorsqu'on emploie des bains d'acide pour nettoyer ou désencrasser de petites pièces de mécanisme.

POUR FAIRE DE L'ENCRE SYMPATHIQUE

Avec du jus de citron et une plume neuve, on écrit quelques lignes sur du papier blanc. Quand l'écriture est sèche, si on expose un peu le papier au feu, les caractères paraissent aussitôt d'une couleur brune.

On peut aussi employer différents acides ou les suc des divers fruits pour arriver à ce résultat. Le jus de cerise donnera une couleur verdâtre; celui de l'oignon, noirâtre; le vinaigre, une couleur rouge, etc...

Le miracle du Canada et le miracle de l'île Maurice

L'un des petits pays que nous devrions le mieux connaître — à cause des liens de parenté qui nous unissent à lui, une origine commune et aussi un sort identique — est Maurice, ancienne Ile de France.

Un Mauricien, M. Clément Charoux, écrivit même dernièrement dans "Les Annales", qu'"un miracle peut-être plus grand que celui du Canada, toujours français après des siècles de domination anglaise est celui de l'île Maurice".

Ce qu'il faudrait démontrer!

Mais avant tout, qu'est-ce que l'île Maurice? M. Charoux va nous le dire:

En 1810, quand le drapeau français, après une lutte héroïque dont le souvenir est gravé sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile (combat du Grand-Port), dut abandonner l'Ile, entouré de tous les honneurs de la guerre, nos aïeux spécifièrent que les conquérants respecteraient la religion, la langue, les moeurs des colons et de leurs descendants. Ils prenaient là, pour eux et leur postérité, une responsabilité très grave. Ils se traçaient et ils lui traçaient un devoir sacré. Que le visiteur qui, après cent quinze ans d'occupation britannique, débarque chez nous, dise si nous y avons failli!

Un peu au mépris de nos droits stricts, la langue anglaise a été rendue obligatoire dans nos écoles et à notre Cour suprême: après cent quinze ans, personne, dans les circonstances ordinaires, ne la parle; les trois quarts de la population l'ignorent. Les fonctionnaires anglais vivent en mar-

ge de notre vie. Ils peuvent être nos amis: leur principale qualité doit être de parler le français. Le gouverneur, sir Hesketh Bell, à son arrivée dans l'île, il y a huit ans, n'hésita pas à prononcer son premier discours officiel en français.

La Compagnie des Messageries Maritimes établit un véritable trait d'union, tant pour les passagers que pour les marchandises, entre la France et Maurice.

Le paquebot qui, deux fois le mois, "fait voile" pour la côte d'Afrique et Madagascar a une longue traversée à faire: il naviguera de trente à trente-cinq jours sur la mer: la Méditerranée, le canal de Suez, la mer Rouge, l'océan Indien, enfin l'île de la Réunion et le terminus: Port-Louis-de-l'Ile-Maurice.

Au débarcadère, au seuil de la vaste place d'Armes plantée de flamboyants et de calebassiers d'Amérique, l'ombre d'un illustre Français nous accueillera. L'effigie de bronze de Mahé de La Bourdonnais, ancien gouverneur général et véritable fondateur de la colonie, se dresse là, sentinelle avancée de l'énergie et du patriotisme. Elle monte la garde à l'entrée de ce pays où se marqua à jamais l'empreinte du génie français.

Nous sommes en ville. Et le voyageur non averti constate avec stupéfaction que, dans cette colonie anglaise de "Mauritius", tout le monde ne parle que le français, ou un patois français; le batelier hindou qui l'a conduit au quai, le cocher et le chauff-

feur de taxi qui lui offrent un véhicule, l'agent de police dont il réclame un renseignement, l'épicier chinois chez lequel il fait quelque emplette, le chef de gare qui, tout à l'heure, lui indiquera le train pour les hauts plateaux.

Le mouvement, l'animation qui règnent dans les rues bordées de magasins et de bureaux importants, lui seront peut-être un autre sujet d'étonnement. Port-Louis, ville tropicale, ignore la sieste, la farniente des heures chaudes, si apprécié en d'autres colonies. Ici, on n'a pas le temps. Du lever du soleil à la fin de l'après-midi, où les travailleurs s'évaderont vers les villes jardins des plaines Wilhems, elle sera une ruche vibrante. Automobiles, camions, voitures à chevaux, chars à boeufs, s'entre-croisent dans un bourdonnement d'activité.

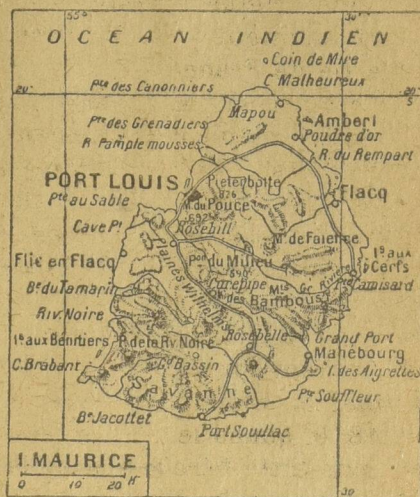
Tout le centre de la ville est consacré au commerce et à l'industrie, ses cinquante mille habitants résidant surtout dans les faubourgs.

Les voies ont pour la plupart conservé leurs noms d'autrefois : rues du Rempart, de l'Intendance, de la Comédie, de la Corderie; rues de Bourbon, de Touraine, de Chartres; rues Magon, d'Entrecasteaux, de Suffren, et rue Monsieur, et rue Madame, et rue Dauphine, et d'autres noms encore, archaïques et charmants.

L'île compte 376,000 habitants. Près de 265,000 sont des Indiens immigrés dans la colonie pour les besoins de l'industrie sucrière. Le reste, qui constitue la population mauricienne proprement dite, est de descendance française, africaine ou mixte.

Le vrai miracle de la race est non seulement que la langue, les mœurs et les traditions françaises se soient

perpétuées à Maurice en dépit de la domination anglaise, mais que les descendants des fondateurs de l'île, loin d'être absorbés par les éléments hétérogènes sans cesse croissants, s'assimilent, au contraire : Anglais, Hindous, Chinois. Si les masses asiatiques conservent leurs dialectes et leurs coutumes res-



Carte de l'île Maurice

pectifs, seule la langue française règne en maîtresse sur ce coin de sol. Le doux parler de France fleurit sur toutes les lèvres, établissant entre des êtres de races, de mœurs et de mentalités différentes quelque chose comme une fraternité.

— 0 —

L'amour-propre qui s'affirme par le mépris des autres, si vils qu'ils soient, est toujours répugnant. Un homme frivole, léger, peut ridiculiser, contredire et railler autour de lui; mais l'homme qui se respecte semble avoir renoncé par cela même au droit de penser mal de son prochain. Et que sommes-nous tous pour oser nous élever au-dessus de notre voisin?

LE QUATRIEME CENTENAIRE DE VASCO DE GAMA (1469-1524)

Le célèbre navigateur portugais naquit vers 1469 à Sines, ville de la province de l'Algarve, située sur la côte de l'Océan. Il reçut une éducation soignée et virile, navigua de bonne heure et s'aventura jusqu'aux côtes de Guinée. Désigné, dès l'année 1487, par le roi Jean II de Portugal pour diriger une expédition destinée à gagner l'Inde en contournant l'extrémité méridionale de l'Afrique, Gama vit ce projet retardé de dix ans par la mort du souverain; il ne partit qu'en 1497, sous le règne de Dom Manuel, dit le Fortuné. Cette expédition avait été préparée avec une grande munificence et se composait de quatre caravelles baptisées: "Saint-Gabriel," "Saint-Raphaël", "Saint-Michel" et "Berrio". La veille du départ, l'équipage passa la nuit dans une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bethléem et située à une lieue de Lisbonne, en face de l'endroit où les vaisseaux de haut-bord avaient coutume de mouiller dans le Tage. Là, selon un vieil auteur, "chacun appareilla son âme pour la mort" et Vasco veilla l'étendard blanc à croix rouge que son roi lui avait confié. Comme il en avait fait le serment, il doubla le cap de Bonne-Espérance et gagna Calicut (1498). Ainsi Vasco de Gama relia les découvertes portugaises à celles des anciens, acheva la reconnaissance des côtes de l'Afrique, fit connaître une nouvelle route maritime et ouvrit à l'activité européenne des pays encore fort mal connus des Occidentaux.

De retour dans sa patrie où il fut accueilli en triomphateur, Gama fut chargé par son roi d'exploiter la découverte qu'il venait de faire et repartit

en 1502, avec le titre d'amiral des Indes, à la tête d'une expédition considérable. Il fonda des établissements à Mozambique et à Sofala, châtia Calicut où des négociants portugais avaient été massacrés et établit à Cochinchine le premier comptoir portugais dans l'Inde. Quand, après avoir fait reconnaître la suprématie du Portugal par les petits souverains hideux de Cochinchine et de Conanor et de la côte occidentale de la Péninsule, il revint dans son pays (1503), il fut nommé comte de Vidigueira. Mais des dissentiments survinrent entre Dom Manuel et son illustre serviteur, et celui-ci préféra la retraite. Elle dura vingt ans. En 1524 seulement, Jean III fit appel à ses services et le nomma vice-roi des Indes. Mais à peine arrivé à Cochinchine, Gama y mourut, laissant inachevée l'organisation des possessions portugaises qu'il venait de commencer. C'était dans la nuit de Noël 1524. Son corps fut ramené en Europe en 1538.

PENSEES

Il n'est point de personnes vicieuses dont la société habituelle ne laisse de mauvaises traces. Si elles ne parviennent pas à faire aimer leur vice, l'habitude de voir ce vice affaiblit la répugnance qu'il inspirait d'abord.

* * *

Bien lire est avant tout comprendre; puis c'est juger et s'approprier les pensées d'un auteur; c'est en faire son miel, à la manière de l'abeille, et les déposer, pour les y garder, dans le plus pur de son âme.

* * *

Tu vois un pauvre nu et tu l'habilles; mais si tu le lui reproches, c'est comme si tu le déshabillais.

MARIAGE DE RAISON

Par GUY CHANTEPLEURE

Aime celui qui t'aime et sois heureuse en lui.

V. Hugo.

C'est un petit salon bien parisien, bien moderne dans son élégante bizarrerie. Tous les styles, toutes les teintes se touchent sans se heurter dans ce désordre habile où les plantes de serres jettent çà et là leur note un peu crue, et où la chatoyante polychromie des tapis d'Orient s'harmonise au flou pâle des étoffes anciennes tandis que, du haut de son chevet drapé, un Pierrot de Flameng rit à la Vénus grecque qui ne s'en étonne pas.

Léa est assise près de la fenêtre; le soleil printanier, qui filtre au travers des vitraux, danse en lueurs roses sur ses cheveux blonds; dans un cornet de cristal, à côté d'elle, de grandes branches de lilas penchent leurs feuilles alanguies. Elle tient à la main une broderie, mais elle ne travaille pas; les yeux vagues, la bouche souriante, elle rêve.

A quoi rêve-t-elle?... A quoi rêvent les jeunes filles?... Oh! Musset, pardonnez-lui! Elle a seize ans, elle est aimée, et ce sont des chiffons, des bagatelles qui lui occupent l'esprit! Ce bouquet qu'elle contemple d'un regard tranquille, c'est l'envoi quotidien de son fiancé, et le parfum des fleurs n'apporte à son jeune cerveau que le souvenir banal des visites qu'elle a faites et des félicitations qu'elle a reçues à l'occasion de son mariage!

Il lui passe devant les yeux des nuages de dentelle, enrubannés de rose... Son trousseau est ravissant: Doucet s'est surpassé. Elle pense à la corbeille... des diamants; son ambition! Et du renard bleu... quelle joie! Puis elle récapitule le contenu des paquets de toutes formes et de toutes dimensions qu'on apporte sans cesse à l'hôtel depuis huit jours. L'a-t-on gâtée cette Léa!... Ah! c'est amusant de se marier!... Et, la mine triomphante, elle se redit pour la centième fois ce programme qui l'enchantait: "Je sortirai seule, j'irai dans les petits théâtres et je lirai Marcel Pré vost!"

Elle est si jeune, la mignonne! La longue natte qui tombe en frisant jusqu'à sa taille gracile, ses yeux bleus qui s'ouvrent à tout propos dans un étonnement naïf, ses mouvements pressés, sa démarche voltigeante lui donnent encore un peu l'air d'une petite fille.

Quand son père et sa mère ont prononcé pour la première fois le mot magique de mariage, quand ils lui ont parlé de Jean Reignal qu'elle connaissait à peine, elle a rougi beaucoup, mais elle a dit "oui" sans hésiter. Certes, elle n'eût point agréé si vite un mari laid ou maussade ou inintelligent; il n'avait fallu qu'une seconde à ses bons yeux de jeune fille pour voir que M. Reignal était aimable, distingué, sympathique. Puis

on avait causé. Les gestes, le langage du jeune homme portaient ce caractère de pondération et de sobriété qui marque très généralement une supériorité intellectuelle incontestée; ses yeux étaient de ceux qui plaisent aux femmes par un regard profond, à la fois dominateur et très doux... pour tout dire, il réalisait à peu près "l'idéal" de Léa et de ses petites amies, cet idéal dont on avait tant jaser en visite et en promenade, au bal et au cours! N'est-il pas délicieusement flatteur d'inspirer une passion à un homme de trente ans, "à un homme sérieux"? Et c'est au bal, par hasard, que Jean a rencontré Léa; il s'est épris d'elle au premier sourire qu'elle a daigné lui adresser. Aussi est-elle fière, très fière de son roman. Le coup de foudre, songez donc!

Elle saute de joie, elle jette son ouvrage, elle court à la glace, s'y examine avec complaisance, pirouette et revient s'asseoir à l'abri d'un paravent peint de gros cyrnanthèmes.

—Je dois être jolie, songe-t-elle gravement, en se mettant à dévider la soie d'un peloton sur une bobine—un ouvrage de petit chat qui n'empêche pas de rêver.

—Madame de Prébois trouve que j'ai l'air d'un Greuze... Et, mardi dernier, quand on a fait des tableaux vivants chez lady Smithson, on me voulait absolument pour représenter Titania... Une fée peinte par Greuze! pas mal!... Quelle chance d'être blonde; Jean déteste les brunes... Il est très beau, mon mari! J'aime tant sa petite moustache!... Comme il m'aime!... Est-ce que je l'aime, moi?... Mon Dieu, je n'en sais rien... Je suis très contente d'être aimée, voilà... Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'adorer son mari pour être heureuse... Ah! pourquoi toutes les jeunes filles ne rencontrent-elles pas des jeunes gens charmants qui les épousent? Pourquoi le bonheur n'est-il pas donné à toutes celles qui le mériteraient?

Tandis que Léa se pose anxieusement cette question, une moue rapproche ses sourcils et elle pense à sa cousine Jacqueline de Mayran, qui a vingt ans, qui est belle, parfaite et qui veut entrer au couvent.

Pauvre Jacqueline! Elle est orpheline, elle a pour tutrice une vieille tante ennuyeuse qui lui apprend à tricoter et lui fait lire Condillac; certes il y a bien là de quoi vous dégoûter du monde! Mademoiselle de Mayran ne va au bal que lorsqu'on la confie à la mère de Léa et c'est très rare; il est vrai qu'elle ne s'amuse guère au bal. Les danseurs l'ont surnommée Sainte-Jacqueline, tant elle a passé froide et sereine, dans ces grands salons pleins de lumière où le plaisir l'invitait.

Le couvent! Tel est son rêve à elle. A ce seul mot, Léa frissonne. Le couvent! Ne jamais rire, ne jamais valser, ne jamais se marier!... Et puis, il y a des pénitences... et puis, l'uniforme enlai-

dit. Ah! combien Léa préfère à la cornette, le voile qui l'enveloppera dans trois jours, quand Jean la conduira à l'autel! Pauvre Jacqueline!

Et Léa devide toujours. Le peloton fait des bonds extravagants sur le tapis, la bobine grossit à vue d'oeil. Puis, tout à coup, le fil de soie glisse sans résistance dans la main de la jeune fille, et il ne reste plus à terre qu'une carte pliée en quatre. Une carte de correspondance, bleue avec un chiffre au coin.

—Tiens! l'écriture de madame de Prébois.

Et ce nom évoque encore toute une envolée de souvenirs.

—Madame de Prébois? mais elle était au fameux bal. N'est-ce pas elle qui nous a présenté Jean?... Oui, oui je me rappelle. Elle avait une robe de velours vert. Moi, j'étais en blanc, Jacqueline en rose... Et maman disait d'un air fier en nous admirant: "J'ai deux filles ce soir."

Léa a ramassé distraitement la carte, elle la regarde et... Jean Reignal! Oui, c'est le nom de son fiancé qu'elle aperçoit au milieu des pattes de mouche de madame de Prébois. Lentement, elle déploie le billet et elle se demande si elle va lire. Elle est émue, anxieuse... pourquoi?

Et pourquoi ce tremblement qui lui agite les doigts, pourquoi cette angoisse qui lui serre le coeur?

Que peut-elle bien dire de Jean, madame de Prébois?

Allons, un peu de courage... C'est absurde d'avoir peur ainsi. Elle n'a pas la mine bien méchante cette carte satinée!

La jeune fille se met à lire :

"Ma bien chère,

"Venez sans faute ce soir au bal de Madeleine. C'est décidément là que Roméo et Juliette se rencontreront. Moi, je suis sûre qu'ils se plairont, nos jeunes gens! Vous connaissez Jean Reignal comme un avocat remarquable et remarqué, mais vous allez voir et juger l'homme! c'est un charmeur. A bientôt, ma toute belle, je suis ravie de ma politique. Voilà le plus adorable des mariages de raison. Bien à vous.

MARTHE DE PRÉBOIS.

"P. S.—J'embrasse très affectueusement votre fille, la jolie Léa."

La lettre, lancée avec violence vers la cheminée, s'en alla tout droit à son adresse et fut consumée en un instant.

Un flot de larmes inondait le visage de la pauvre enfant. Ainsi cette rencontre au bal était arrangée; ainsi, il avait été arrêté d'avance que Léa plairait à Jean, que Jean demanderait Léa! Ah! cette affreuse madame de Prébois, avec sa rage de marier tout le monde!

Un mariage de raison!!

Un mariage dont on a pesé le pour et le contre, un mariage traité comme une affaire! Sans doute. M. Reignal s'était informé de la dot et des espérances...

Un mariage de raison!!!

Cette chose flétrie par tous les romans que Léa a lus... Oh! les belles tirades où, bravant les obstacles, le jeune homme jure qu'il obtiendra celle qu'il aime! Oh! les scènes poétiques où le héros

entrevoit l'héroïne, blanche et frêle comme une vision!... La destinée les conduit l'un vers l'autre; deux regards se croisent et deux coeurs sont unis à jamais. Combien la triste réalité ressemble peu aux romans!

M. Reignal a trente ans, l'âge raisonnable pour "faire une fin"; madame de Prébois, qui est une grande marieuse, s'est empressée de lui chercher une femme et elle a pensé à Léa! Si elle avait pensé à Jeanne, à Laure ou à Marguerite, il aurait épousé Marguerite, Laure ou Jeanne, pourvu qu'elle la dot et la famille répondissent aux conditions requises. C'est tout simple; une foule de mariages se concluent ainsi... Et dans trois jours, Léa sera la femme d'un homme qu'elle ne connaît pas, et quelle ne pourra jamais aimer! Elle partira seule, toute seule avec lui!

Maintenant, elle a oublié ce qui l'éblouissait tout à l'heure, les fêtes, les bijoux, les parures, les satisfactions puériles de sa vanité. Et, pour la première fois, à cette heure où l'avenir qui l'attend l'émeut d'une terreur folle, elle songe qu'il serait doux d'aimer, d'être aimée, de se l'entendre dire, et de donner tout son coeur et de se laisser conduire à travers la vie, passivement, aveuglément, par une main forte qui se ferait tendre... Mais, hélas! Jean n'aimera jamais sa femme. Et il est trop tard pour retourner en arrière.

Le soleil a disparu peu à peu. La porte qui s'ouvre discrètement fait sursauter la jeune fille, et Jean Reignal en personne entre.

—Bonjour, monsieur.

—Bonjour, mademoiselle.

C'est assez sec; mais il y a une nuance sensible entre le "monsieur" de Léa qui est strictement correct et le "mademoiselle" de Jean qui est dit sur un ton de plaisanterie affectueuse. Ce "mademoiselle" équivaut à "Léa" tout court.

—Madame votre mère n'est pas rentrée? fait le jeune homme.

Et il y a dans sa voix comme un contentement vague exprimé.

—Maman? Non.

Elle esquisse un salut, puis elle glisse vers la porte latérale; déjà elle soulève la portière.

—Léa!

Elle tressaille et tourne la tête. Lui s'est avancé.

—Restez un peu, supplie-t-il amicalement.

Elle prend un air très digne:

—Maman me défend de recevoir en son absence.

—Les étrangers, mais moi... Dans trois jours vous serez ma femme! Ma chère Léa, maman ne me grondera pas, j'en suis sûr.

En prononçant ces mots: "Ma chère Léa", la voix du jeune homme a vibré plus profonde; la petite fiancée s'en aperçoit fort bien, mais elle s'est promis d'être froide. Sans répliquer, elle s'assied sur le canapé et Jean vient auprès d'elle, en souriant de son sourire un peu protecteur.

—Vous avez l'air d'être en pénitence, dit-il, vous n'êtes pas sortie aujourd'hui?

—Non.

—Pourquoi?

—J'avais des papillons plein la tête.

—Noirs ou roses, vos papillons?

—Noirs.

—Vraiment? Serait-il indiscret de vous demander ce qu'ils vous contaient en battant de l'aile?

—Très indiscret.

—Me le direz-vous dans quelques jours?

—Non.

—Vous aurez des secrets pour votre mari?

—Ai-je dit que c'était un secret? On n'est pas forcée de dire toutes ses pensées à son mari, je suppose?

—Mais si.

—Je ne vous dirai pas les miennes.

—Alors, je les devinerai.

—Ah!... comment donc, je vous prie.

—Très simplement. Je prendrai comme cela vos deux mains dans les miennes et je lirai dans vos yeux.

Léa devint très rouge; le timbre de la porte d'entrée retentissait deux fois, elle se leva précipitamment.

—Voilà maman... je vais l'embrasser.

Elle était extrêmement troublée, fâchée contre Jean. Ce mot terrible de "mariage de raison" tourbillonnait dans sa tête. Elle était humiliée de faire un mariage de raison, et puis triste, si triste! Jusqu'au matin elle pleura à chaudes larmes, se répétant qu'elle était bien malheureuse d'épouser un homme aussi déloyal. Quel hypocrite! Oui, vraiment, à l'entendre, elle aurait pu se croire chérie.

—Comme je le déteste! gémissait-elle.

Or, il a été universellement constaté que lorsqu'une femme dit d'un homme: "Je le déteste", c'est qu'elle est bien près de l'aimer. Léa s'était écriée, l'imprudente: "Il n'est pas nécessaire d'aimer pour être heureuse". Comme la fée que l'on n'avait pas conviée au baptême de la Belle au bois, l'amour venait réclamer sa place; il parlait en maître, il s'installait en roi dans ce petit cœur de jeune fille qui ne l'avait point appelé.

L'église est remplie de froufrous de soie et de parfums de fleurs; autour de l'autel, tout est blanc et lumineux, les orgues chantent gravement sous la voûte, et la mariée s'avance au bras de son père, blanche elle aussi, sous le tulle qui idéalise sa blondeur.

Très beau mariage en somme! Toilettes exquises, sermon remarquable, messe en musique avec le concours des premiers chanteurs de l'Opéra, puis, après la cérémonie, lunch brillant chez madame Person, la mère de la mariée.

Tout en papotant dans le salon fleuri, on goûte du bout des lèvres des petites choses fort appétissantes, on accepte une coupe de champagne, on grignote un gâteau en répétant qu'on n'a pas faim. Léa et Jean sont fort entourés. Les amies de Léa s'écrient avec enthousiasme:

—Il est impossible de rêver une plus jolie mariée que toi. Ajoutant *in petto*: Excepté moi, quand je me marierai.

De bonnes mères embrassent cette chère petite, en se disant, la rage au cœur, que madame Person a bien de la chance.

Et les amis de Jean qui viennent de faire l'apologie du célibat, concluent qu'après tout, Reignal n'est pas à plaindre.

Peu à peu les salons se vident.

Madame Reignal se retire dans sa chambre pour échanger contre un costume de voyage sa longue robe de satin blanc. Dans un instant, son

mari va l'emmener; ils dîneront à la gare avant de partir pour Bruxelles.

La pauvre petite mariée a inondé de pleurs le velours du prie-Dieu, mais, maintenant elle veut être calme, jouer pour sa mère, la comédie du bonheur. Gaiement elle admire la dentelle de son linge et le chic anglais de son manteau. Sa parole est saccadée, elle rit beaucoup, elle rit trop et madame Person a le cœur gros. Une petite larme de ces chers yeux lui aurait fait tant de bien!

—Je ne suis plus Léa Person, je suis madame Reignal! C'est drôle, dis?... As-tu entendu qu'on m'appelait madame? Est-ce que tu trouves que j'ai l'air d'une dame, toi?... Tu l'aimerais bien n'est-ce pas, madame Jean?

Voilà ce qu'elle dit et elle pense: "Mon Dieu, je voudrais mourir! je n'aime pas Jean, non, je ne l'aime pas!... Ah! s'il m'avait aimée un peu... seulement un peu... mais je le déteste."

Et elle regarde désespérément sa chambre de jeune fille. Que d'années paisibles dans ce nid douillet!

Soudain, ne pouvant plus se contenir, madame Person murmure:

—Que vais-je devenir pendant ce voyage, ma pauvre chérie!

C'est le coup de grâce, Léa sanglote sur l'épaule de sa mère qui ne sait plus à quel saint se vouer.

M. Person frappe à la porte.

—Allons, allons, ma fillette, il est tard!

—Ça m'est bien égal, répond-on.

Alors, il entre, il console sa fille, il gronde sa femme, et Léa se dirige vers l'antichambre, suivie de sa mère qui porte avec un soin attendri le petit sac en cuir de Russie.

Jean est là, il attend sa bien-aimée, il lui sourit de loin; puis il voit qu'elle a les yeux rouges.

—Ma pauvre Léa, fait-il affectueusement.

Oh! oui, pauvre Léa! Et, se remettant à pleurer, elle retourne à l'épaule maternelle.

—Dîne avec nous, ma mignonne, vous partirez après, suggère timidement la pauvre mère.

M. Person a l'air contrarié (les hommes se soucient peu entre eux) mais Jean ne peut que dire:

—C'est comme vous préférerez, Léa.

Et Léa lui en veut mortellement.

—Partons, réplique-t-elle d'une voix brève.

En voiture, elle se pelotonne dans un coin et pleure. D'abord M. Reignal se tait, puis il lui prend la main.

—Ma Léa, ne pleurez pas ainsi.

—Je ne peux pas m'en empêcher. Je sais bien que cela vous vexe.

—Non, cela ne me vexe pas, mais cela me fait beaucoup de peine.

—Je ne vois pas pourquoi cela vous fait de la peine... vous devez bien penser que j'aime mieux maman que vous.

—Eh bien! non, figurez-vous... J'espérais bonnement que votre cœur était assez grand pour maman et pour moi, répondit-il si gentiment que, sans l'avouer, elle se sent presque radoucie.

Au buffet, ils s'installèrent à une petite table. Jean était tout occupé de sa femme, il la servait lui-même, et, en lui disant de ces choses insignifiantes qui viennent parfois aux lèvres quand on a le cœur trop plein, il la couvrait des yeux. Elle

était bien forcée de convenir que c'était très amusant ce dîner en tête à tête.

Lorsqu'on commença à ouvrir les portes, son mari lui prit le bras et la conduisit au coupé qui les attendait, retenu depuis la veille.

—Etes-vous bien, êtes-vous contente? disait-il tout bas.

Elle feignait de ne pas entendre, elle arrangeait sans répondre les frisures de son front en se mirant dans une petite glace, mais elle entendait très bien, un vague sourire effleurait sa bouche, et sa main tremblait un peu.

Soudain, un cri de la machine déchira l'air... les portières se fermèrent avec un bruit sourd. Le train se mettait en marche.

Léa tressaillit. Le charme était rompu. Elle se rappela la lettre de madame de Prébois, et toutes les petites joies qu'elle avait naïvement savourées s'évanouirent dans son souvenir. La sensation poignante de l'irrévocable l'accablait. Cette grosse machine noire l'emportait vers l'inconnu, dans une autre vie, loin de ce qui lui était cher! Toute son existence appartenait à cet homme qui l'avait épousée sans amour. Eperdue, elle cacha son visage dans ses mains et sanglotant:

— Pourquoi m'avez-vous choisie, moi plutôt qu'une autre... pourquoi, puisque vous ne m'aimez pas?

Le jeune homme eut un mouvement de stupeur; elle continuait avec une véhémence enfantine:

— Vous n'étiez pas une petite fille, vous! Vous ne désiriez pas qu'on vous appellât madame; ah! c'est bien mal, allez!... Je ne pourrai jamais vous aimer... je ne vous aimerai jamais... Et nous serons très malheureux, voilà tout.

— Mais, ma Léa, je vous adore!

Vainement, il s'était agenouillé devant elle, essayant de l'apaiser.

— Non, non, je sais que vous ne m'aimez pas, disait-elle. J'ai lu une lettre... je sais que c'est un mariage arrangé... oui, je sais tout... Oh! mon Dieu! j'aurais mieux aimé le couvent comme Jacqueline!

— Un mariage arrangé? répétait Jean qui se demandait s'il ne perdait pas un peu la tête. Ma pauvre enfant, que voulez-vous dire? vous me rendez fou... pourquoi ne m'aimerez-vous jamais? Voyons, que vous ai-je fait pour que vous pleuriez ainsi, pour que vous me fuyiez, moi qui ne vis plus qu'en vous. Je souffre beaucoup, Léa, je vous assure...

Et malgré la résistance de la jeune femme, il lui avait pris les mains, il lui parlait doucement, ardemment.

— Vous croyez que je ne vous aime pas? Comment avez-vous eu cette pensée? Regardez-moi, écoutez-moi... Je vous adore et peut-être mille fois plus aujourd'hui, parce que nos deux vies sont liés pour toujours, parce que maintenant votre joie et votre peine dépendent de moi, parce que vous êtes mon bien, mon trésor... Tout à l'heure encore, votre mère m'a dit: "Aimez ma Léa, soyez bon pour elle! Tout en l'aimant comme votre femme, aimez-la aussi comme une fille chérie, remplacez-moi un peu." Et je lui ai répondu: "Soyez heureuse, soyez tranquille, oui, je l'aimerai, je la protégerai, jamais sa petite main

ne quittera la mienne." — Ah! ma chérie, vous croyez que je ne vous aime pas!

D'abord, elle avait levé ses grands yeux, puis ses paupières s'étaient baissées comme alourdies par les larmes qui se succédaient, perlant aux cils.

— Je sais... Je sais bien que vous n'êtes pas méchant... mais...

— Mais quoi? Je vous ai toujours aimée, Léa, toujours... Ma Léa, je vous le jure... Je vous ai adorée le premier jour, le premier instant.

Elle secouait la tête d'un air triste et sérieux.

— N'essayez pas de me tromper, Jean, il y a trois jours, quand j'ai lu cette lettre, j'ai tout compris.

— Enfin, Léa, quelle lettre, quelle lettre?

— Mais la lettre de madame de Prébois, fit-elle avec un peu d'impatience, en retenant mal les sanglots qui la suffoquaient.

— De madame de Prébois! Que disait-elle?

— Elle disait à maman d'aller au bal de madame Salbert... elle disait que... Roméo et Juliette s'y rencontreraient... que... oh! l'affreuse lettre! je ne sais plus, moi... Elle parlait de vous, et puis elle disait... elle disait: "Ce sera un charmant mariage de raison!" Oh! Jean, il fallait me prévenir... Est-ce qu'on peut jamais aimer une femme qu'on épouse par raison?

Ces explications entrecoupées ne donnaient guère le mot de l'énigme à M. Reignal. Assis à côté de Léa, il l'avait entourée de ses bras, et il la berçait tendrement, paternellement. Soudain, une exclamation lui échappa et, prenant dans ses deux mains la tête de sa petite femme, il l'embrassa bien fort sur les cheveux.

— Léa, ma chère folle, s'écria-t-il, je comprends! mais ce n'était pas vous!... Ah! pourquoi madame de Prébois se mêle-t-elle de citer Shakespeare, au lieu d'appeler les gens par leurs noms!

Et c'était au tour de Léa de ne pas comprendre, mais elle se sentait vaguement rassurée, la lueur d'un sourire brillait déjà dans ses yeux noyés.

— Qu'est-ce que cela veut dire? interrogea-t-elle intriguée, en se dégageant un peu.

Le jeune homme riait maintenant.

— Ma chère petite, c'est toute une histoire... un vrai roman que je vous raconterai, seulement...

— Seulement?

— Je voudrais vous entendre dire que vous ne doutez pas de ma tendresse. Léa, de ma tendresse infinie?

— J'ai confiance en vous, Jean.

— Alors, si vous me donniez la main en signe de pardon... voulez-vous?

— Oui.

Et, lorsqu'il eut baisé cette main toute menue, il la retint prisonnière dans la sienne, pour raconter la chère histoire de son bonheur.

— Léa, nous nous connaissions à peine, quand j'ai passé à votre doigt cette petite bague qui vous rendait si fière, mais, depuis longtemps, je sentais qu'il est triste de vivre sans but, de travailler sans récompense et, souvent, seul, le soir, j'évoquais la vision d'un doux foyer où m'accueilleraient un sourire, un baiser... Vous rappelez-vous ces fleurs de Nice, dont vous composiez des bouquets l'autre jour... Vous mettiez de côté les plus fraîches, les plus belles et vous disiez: "Pour

maman!... Eh bien! Léa, moi, toute ma vie, j'ai conservé dans un coin de mon cœur, le plus pur de mes sentiments, le meilleur de ma pensée, ce que je devinais en moi de vraiment bon, de tendre, d'aimant, en disant: "Pour ma femme!" Et j'éprouvais comme une souffrance en me demandant: Existe-t-elle, la rencontrerai-je jamais?... Alors, vous savez, quelquefois on a besoin de se confier, je parlais à ma vieille amie, à madame de Prébois, je lui disais: "Vous qui aimez tant à bâtir des romans, me la trouverez-vous un jour, l'adorable créature que je rêve!"

—Voyons, Jean, me répondit-elle une belle fois, comment la rêvez-vous?

Léa écoutait, attentive, elle attachait sur Jean des yeux très doux où passa soudain une inquiétude.

—Oui! comment la rêviez-vous, Jean? murmura-t-elle.

Il l'enveloppa d'un regard plein de caresses.

—Comment je la rêvais? fit-il en l'attirant près de lui. Blonde, très jolie... une bouche toute petite et des cheveux très fins que je bouclerais sur mes doigts... Et puis encore, mignonne, frêle, toute fragile comme ces bibelots délicats qu'on a peur de casser en les touchant...

—Alors, dites-moi, elle est donc un peu fée, madame de Prébois?

—Oh! pas du tout, vous allez voir. Quand je lui ai dépeint ma chère merveille, elle a ouvert de grands yeux en disant: "Il n'est pas difficile, ce Jean! Donnez-lui une beauté! Il sera très content." Moi, je souriais de son affectueuse moquerie. Non, ma bonne amie, je ne serais pas très content. A la femme qu'on aime en passant, on peut ne demander que d'être belle, nous exigeons plus de celle à qui nous confions la moitié de notre vie! Celle-là, voyez-vous, ce n'est pas seulement le délice des jeunes années, c'est encore l'amie des mauvais jours; c'est la joie des heures bénies, c'est la consolation des grandes douleurs... Et, quand nous lui apportons nos soucis, nos inquiétudes, ce n'est pas pour les oublier près d'elle, c'est pour qu'elle les partage avec nous!... je veux que ma femme soit bonne, pieuse, sensible, aimante, intelligente aussi, car je penserai tout haut devant elle, car je lui donnerai sa part de mes travaux, de mes craintes et de mes espérances... Enfin je veux qu'elle soit très jeune afin que, son cœur et son esprit devenant un peu mon œuvre, nos sentiments, nos plus secrètes pensées se confondent toujours plus complètement. Oh! mon amour, n'est-ce pas que je l'ai trouvé cet idéal que je rêvais?

—Oui, Jean, je vous le promets, s'écria-t-elle rougissante, émue.

—Oh! combien il était bon, sage, tendre, son mari!... Elle était fière de lui, et fière aussi un peu d'elle-même, parce que, tout à coup, elle se sentait digne d'être aimée comme il l'aimait.

—Ma Léa!

—Et l'histoire, Jean, l'histoire? Que vous a-t-elle répondu, madame de Prébois?

—Elle m'a répondu: "Mon ami, votre ange est de ce monde. Il y a longtemps que je le connais, que je l'aime, et que je le garde pour vous. Allez au bal de madame Salbert, je me charge de vous présenter à une jeune fille qui est très belle, re-

marquablement intelligente et parfaitement bonne. C'est mademoiselle Jacqueline de Mayran."

Léa jeta un cri de joie, d'ivresse, sa tête tomba sur l'épaule de son mari.

—Jacqueline! C'était Jacqueline! Ah! quel bonheur, quel bonheur, Jean!

—Oui, mon adorée, c'était Jacqueline. Mais ce jour-là, je ne l'ai guère vue, cette pauvre Jacqueline: Pour moi, il n'y avait plus qu'une jeune fille dans le salon de madame Salbert; c'était une enfant toute blonde, toute blanche, et mon cœur criait: "C'est elle, c'est elle!..." Ah! qu'il était beau, lumineux ce bal!

—Oh! je me rappelle, madame de Prébois vous a présenté à moi, vous m'avez dit: "Que c'est triste, mademoiselle, de ne pas danser!" Moi j'ai pensé: "Quelle drôle de chose, un jeune homme qui ne danse pas!..." Mais je vous trouvais bien gentil tout de même.

—Et moi je vous trouvais ravissante et je vous aimais comme un fou... Madame de Prébois n'y comprenait rien. Je n'ai pas dit trois mots à Jacqueline et, un mois plus tard, vous étiez ma fiancée!

Jean contemple Léa. Elle est délicieuse, un peu pâle, les lèvres vaguement souriantes, ses longs cils ombrant sa joue.

—Léa, ma chère petite femme, dans ce temps-là, vous ne disiez pas que vous ne pourriez pas m'aimer?

—Oh! Jean, murmure-t-elle, Jean, ce n'était pas vrai... Je me sentais si malheureuse!... Je croyais faire un mariage de raison!

Et il lui répond:

—Vous ne vous tompez pas, mon aimée; les vrais mariages de raison, ce sont les mariages d'amour.

.....
"Maman chérie, ne sois pas inquiète... Nous ne pleurons plus, nous sommes bien heureux et nous t'aimons de tout notre cœur.

"LÉA, JEAN."

—o—

Si mauvais que soit un gouvernement, il y a quelque chose de pire: c'est la suppression du gouvernement. Car c'est grâce à lui que les volontés humaines font un concert au lieu d'un pêle-mêle. Il sert dans la société à peu près comme le cerveau dans une créature vivante.

* * *

Que le jeune homme avide d'instruction véritable cultive l'admiration; car c'est en admirant ce qui est beau et sublime que nous pouvons nous rapprocher quelque peu de l'objet de notre admiration.

UNE PAGE DE DOULEUR

Par GUY CHANTEPLEURE

Tu n'es donc pas vu mes larmes.

J. BARBIER.

Une femme auteur, un bas bleu!

Pourquoi écrivait-elle?... Oh! ni par vocation, ni par pédanterie: tout simplement parce qu'elle trouvait le monde triste, la vie monotone, et qu'en écrivant elle vivait d'une autre vie, dans un autre monde... "Le monde où l'on oublie!" comme dit Musset.

Quand elle avait répété cent fois à ses élèves, la règle de "quelque" ou la date de Philippe-Auguste; quand elle avait repassé, repris le linge, auprès du fauteuil de sa grand-mère infirme, elle était si lasse de la réalité!

Le soir venu, la tâche laborieuse était achevée. La vieille dame dormait en paix sous ses courtines; tout était calme, au sixième étage de la maison... Alors un bruit aillé frissonnait sous les rideaux, les murs s'argentaient de suave lumière, et, dans l'air silencieux glissaient les esprits du rêve, ces génies bleus qui chantent la nuit, pour les poètes et pour les jeunes filles...

Andrée les écoutait, elle prenait la plume.

Elle écrivait naïvement, sans talent. Son style, plein d'expressions exagérées, de figures rebattues, d'épithètes encombrantes, était celui d'une pensionnaire sentimentale: ses romans, tous bâtis sur le même plan, manquaient d'intérêt et de vie. Inévitablement, le héros beau et riche, épousait l'héroïne belle et pauvre... à moins qu'ils ne mourussent ensemble; c'était banal comme un compliment de nouvelle année... Mais quel poème entre les lignes! Quel langage inhabile et charmant d'une âme toute blanche qui s'ignorait!

Aux mots ternes, aux lieux communs, l'enfant prêtait sa jeune sève. Inconsciente, elle se faisait l'héroïne des histoires d'amour, jouissant en songe du bonheur qu'elle demandait à la terre: La vie ou la mort avec... Lui!

Elle n'avait jamais aimé; mais elle devinait en son cœur une force endormie; elle savait qu'elle aimerait un jour.

Parfois, tout son être s'élançait en des tendresses vagues, sans objet, qui se fondaient en larmes sans cause; parfois, des mots confus lui venaient aux lèvres, qu'elle n'osait pas prononcer. Et, rêvant à ces rencontres mystérieuses qu'un ange écrit dans les étoiles et que les poètes célèbrent ici-bas, elle attendait une certaine heure qui viendrait, elle attendait l'âme sœur de son âme, l'amant idéal, dont lui parlaient les esprits bleus.

Souvent, elle soupirait devant son miroir: "Je ne suis pas jolie; si j'allais lui déplaire!" ou elle admirait sa silhouette élégante dans les hautes

glaces du boulevard: "Sera-t-il fier quand je m'appuierai sur son bras?"

Le bonheur semblait chose naturelle à cette enfant qui n'avait jamais été heureuse.

Dieu est bon! Il protège ceux qui le prient. Dieu est juste! Il bénit ceux qui font leur devoir. Elle a toujours prié Dieu: elle a toujours fait son devoir; et chaque soir la vieille grand-mère murmure: "Que Marie te garde, seule joie de ma vie!"

Cependant les jours se traînent, tous semblables: on dirait une interminable procession de pénitents, sombres et mornes.

Andrée est triste, d'une tristesse intime et mal explicable, qui lui devient chère, parce qu'elle y découvre peu à peu des jouissances secrètes, de mystérieuses douceurs... Le soir, sous la lampe, elle lit ses poètes... Hugo, Lamartine qu'elle admire, et les contemporains qu'elle aime... Marius Arnal surtout! Un "jeune" celui-là, mais si bien poète! Il ne se pique d'être ni un érudit, ni un prophète, il dit simplement ce qu'il ressent, ou plutôt il le chante!

Pourquoi préfère-t-elle Marius Arnal à tous les autres? C'est ce que nous savons pas, c'est ce qu'elle ne sait pas elle-même.

Elle croit le comprendre. Elle se dit: "C'est un songeur, à l'âme mélancolique, un pâle enfant du vieux Paris", cherchant vainement dans la grande ville la Béatrix, la Laure de Noves qu'il pourrait aimer.

A vrai dire les poésies de Marius Arnal n'exprimaient ni les aspirations d'un être altéré d'idéal, ni de désespérance qu'affectent tant d'écrivains. Le bon sang gaulois de Villon et de La Fontaine coulait dans les veines de ce Parisien du XIXe siècle! Quand, pour faire son métier de poète, il s'était alangui sur les misères humaines, il s'écriait volontiers que le monde est supportable avec un peu d'amour et de gaieté; et il préférait aux belles chimères du songe, les réalités passables de la vie.

Mais Andrée était très jeune, très ignorante; peut-être même ne définissait-elle pas le plaisir subtil qu'elle trouvait à lire les *Poésies tendres*.

Les vers élégants, délicats, mélodieux avaient cette grâce un peu molle, ce charme presque sensuel qui ont caractérisé parfois les manifestations les plus séduisantes de la poésie parnassienne.

Bercée par la cadence harmonieuse, elle oubliait tous les soucis, toutes les inquiétudes... Vaguement, il lui semblait qu'une main pressait la sienne, qu'une voix douce et mâle murmurait à son oreille les mots caressants qu'elle lisait... Et elle se sentait plus forte pour souffrir, pour tra-

vailler, tant il est vrai qu'un rêve aimé est encore ce qui aide le mieux à supporter la vie.

* * *

La jeune institutrice était parvenue à faire publier dans un journal de modes quelques-unes de ses nouvelles; mais son ambition c'était de paraître dans un grand journal, dans une revue connue. *L'Echo parisien! la Vie moderne! la Revue contemporaine!*... Là, que de déception pour la pauvre fille!

Cependant, elle ne se décourageait pas.

Deux fois éconduite à la *Vie moderne*, elle voulut risquer une troisième tentative.

Le secrétaire de la rédaction, un grand maigre à l'air important, prit le manuscrit qu'elle lui tendait, et jeta sur la première page un bref coup d'oeil.

— Mon Dieu, mademoiselle, il est fâcheux que vous vous soyez dérangée... Nous avons en lecture une telle abondance de manuscrits que...

Le congé était en règle. Les larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, elle balbutia un adieu, et, n'y voyant plus, se traîna vers la porte.

— Mademoiselle...

A cette voix inconnue, elle tressaillit, elle se retourna.

En entrant dans le bureau du journaliste, elle avait à peine remarqué l'étranger qui lui apparaissait maintenant en pleine lumière. C'était un homme d'environ trente ans, blond, grand, robuste, auquel une longue moustache et des cheveux coupés en brosse donnaient presque un air militaire.

— Excusez-moi, mademoiselle, cette présentation un peu brusque, dit-il avec ce ton de respect aimable qui est le secret de certains hommes... Mais, nous sommes... confrères, et vous connaissez peut-être mon nom... Marius Arnal... le poète...

— Oh! monsieur...

Ce fut tout ce qu'elle put dire, troublée qu'elle était par ce nom magique, par cette voix harmonieuse, enveloppante...

Et cependant, où était le rêveur pâle, aux inevitables cheveux longs, qu'elle s'était si souvent figuré?

— J'écris dans *L'Echo parisien*, le directeur est de mes amis et... je serais heureux de vous rendre service, mademoiselle; voulez-vous me confier votre manuscrit?

Il souriait avec grâce; Andrée ne perdait pas un mot, une syllabe de son organe au timbre d'or.

Soudain, leurs regards se rencontrèrent; elle crut que son cœur s'arrêtait de battre. Eperdue, brisée sous l'émotion d'une ivresse âpre comme l'angoisse, elle ferma les yeux...

— Oh! merci, merci... murmura-t-elle.

Mais elle ne songeait guère au manuscrit qu'elle laissait entre les mains de Marius.

Machinalement, elle descendit l'escalier, elle marcha dans les rues jusqu'à sa demeure. Son âme était encore toute remplie de ce regard d'homme, doux, presque tendre, qui avait touché le sien.

"Oui, oui, le regard et la voix d'un poète..." pensait-elle.

Elle saisit les *Poésies tendres* et s'y plongeait, parcourant chaque ligne d'un oeil ravi.

Elle sentait qu'en elle "quelque chose" avait changé. Maintenant, elle éprouvait une crainte de s'imaginer que Marius était là, soupirant les paroles enchantées... puis, tout à coup, elle croyait l'entendre et elle défaillait. Elle était heureuse et des larmes noyaient sa prunelle; elle jouissait délicieusement, et elle peur du charme qui l'avait l'avait prise ainsi.

Les pages tournaient dans sa main fiévreuse. Bientôt, il lui parut que la terre se fondait sous ses pieds en vapeurs impalpables... Le sens des mots qu'elle lisait ne frappa plus son esprit; elle n'eut plus conscience ni du temps ni des choses ambiantes. Mais la musique du vers chantait toujours à son oreille captivée. Les lèvres collées à la coupe de délices, elle s'abandonnait à un ravissement étrange, presque mystique dans sa suavité.

Et lentement, le livre glissa des mains de la jeune fille, ses paupières s'abaissèrent appesantis de langueur, sa bouche s'entr'ouvrit dans un sourire extatique... Elle dormit jusqu'au jour.

"Mademoiselle,

"Votre nouvelle est une charmante bluette, mais... voilà le malheur!... *L'Echo parisien* ne publie rien de ce genre, un peu tombé à notre époque.

"Autrefois, l'intérêt d'un roman résidait uniquement dans l'intrigue plus ou moins vraisemblable. Il n'y a pour ainsi dire plus d'intrigue dans les romans qu'on écrit aujourd'hui. Comment intéresser avec un simple enchaînement de faits, des gens qui, sous prétexte d'être nés à la fin de ce siècle, s'imaginent qu'ils ont vécu un siècle entier? Rien ne leur semblerait nouveau. Alors, les romanciers, qui songent avant tout au plaisir des lecteurs, ont eu l'ingénieuse idée de leur faire étudier des passions au microscope. C'est très amusant, n'est-ce pas, mademoiselle, quand on a vu une puce toute petite et pas bien vilaine, de l'apercevoir tout à coup grosse comme une abeille et laide à faire peur? Ils appellent cela faire de la psychologie et, comme il faut pour se le permettre avoir l'expérience d'un siècle dans la tête... vous êtes peut-être un peu jeune, mademoiselle..."

Andrée laissa tomber la feuille de papier, et se mit à pleurer. Mais ce n'était pas l'insuccès de son oeuvre qui la navrait ainsi; c'était la gaieté insouciance, la légèreté cynique de cet homme qui pouvait rire en portant un coup!... Et puis... on se crée tant de bonheur en idée! elle s'était figuré... Oh! la folle, la folle!...

Pourquoi, sur la foi d'un regard de pitié avait-elle cru qu'elle était aimée?...

Dans cette lettre, pas un mot qui vienne du cœur! pas un!... Était-elle bien de lui?

Puis, elle relut la nouvelle; elle pensa que Marius avait raison, elle se dit: "Je suis trop sotte pour écrire!..." Elle n'écrivit plus.

Mais la vie lui paraissait, maintenant, inutile, trop longue... Adieu les rêves et le travail! Les esprits bleus s'étaient tus.

Espérant l'oubli, elle ouvrit les *Poésies tendres*. Une jalousie furieuse la mordit au cœur.

Elle ne voyait plus que les titres de ces sonnets, jadis tant aimés: "A Michelle", "Ma belle", "A la duchesse de ***", "A Elle!"...

Elle?... Qui?... Mon Dieu, l'avait-il adorée cette Michelle! Tous, tous dédiés à des femmes!... Et sans doute, elles étaient belles, parées pour lui plaire; fêtées partout! Oh! désespoir! être laide! être pauvre!...

Andrée était méconnaissable avec ses joues trop blanches et ses yeux trop noirs. Elle souffrait tant! C'est un martyr, avoir vingt ans et ne plus rien espérer de la vie!

Puis, une nuit, à moitié folle, la poitrine pleine de sanglots, elle se leva, elle écrivit...

Plus de prince charmant! plus d'héroïne en sucre rose! plus de descriptions fades où les oiseaux chantent sous un ciel trop beau! C'est en vain qu'Andrée voulait s'envoler vers le pays des songes...

Elle écrit l'histoire, le journal d'une femme!... Cette femme aime, elle n'est pas aimée, et elle se sent devenir folle, parce qu'elle est jalouse, parce qu'elle éprouve le vertige de la mort, parce qu'elle a peur du suicide qui l'attire.

Oui, elle appelle la mort à grands cris, la malheureuse! Et cependant, comme elle a soif de vivre! Les sentiments les plus contraires se tordent dans ce cœur torturé. Elle adore et elle hait; elle s'agenouille devant l'idole et se relève menaçante; elle s'élance jusqu'au ciel dans un hymne de passion triomphante, puis elle retombe sur la terre, dans l'abîme du désespoir!...

Parfois une larme délaye l'encre d'un mot, qui s'étale sur le papier... Andrée écrit toujours!... Les heures s'écoulaient, elle écrit encore... enfin, brisée de fatigue, elle se jette sur son lit, elle dort sans rêves.

Et, le lendemain, elle est éblouie de ce qu'elle a fait. Dans ces pages, brûlantes de vie, elle se retrouve toute, non plus elle la pensionnaire romanesque, mais elle, transfigurée par la passion; elle, sacrée femme par la douleur!

"Ah! Marius, Marius, si vous lisiez cela!"

Le cœur lui saute dans la poitrine, elle se met en route. Hélas! sera-t-il chez lui?

Certes il est chez lui.

Souriant d'un sourire complaisant, il boucle sur ses doigts les cheveux blonds de Zinette; et Zinette, toute frêle sous les plis soyeux d'une simarre byzantine, lui distille à l'oreille de petits mots bêtes qu'il trouve charmants.

Quand on annonce Andrée, il fonce les sourcils:

—Encore!

Il avait eu, avouons-le, un vague caprice pour cette charmante laide au regard désireux, puis... il avait connu Zinette, puis surtout il avait lu la nouvelle. Oh! d'un ennuyeux, d'un bourgeois, cette nouvelle! Elle devait savoir repriser les bas, mademoiselle Andrée! (Marius dédaignait profondément les femmes qui reprisent les bas.) Et quelle conception de l'amour! Une fable de Florian...

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants, Vivaient en paix dans un simple ermitage.

On bâillait, rien que d'y songer.

La belle petite faisait la moue.

—Une femme, ici, monsieur!

Il répondit:

—Pas une femme, ma divine, un bas bleu!

Jadis, il avait pensé qu'un bas bleu sur une jolie jambe n'est pas, après tout, plus vilain qu'un bas noir. Mais où sont les neiges d'antan!

On avait fait entrer la jeune fille dans une autre pièce. Bientôt le poète parut, gracieux comme de coutume. Et, elle tremblait tellement que d'abord elle ne put parler, puis elle dit qu'elle avait tenté un dernier effort... elle s'en excusa.

—J'abuse de vous, monsieur...

—Mais, pas du tout, mademoiselle. Voyons le titre: *Une page de douleur*. Très suggestif. Je vais lire cela.

Andrée n'aimait pas ce ton insouciant; cependant elle s'efforça de le cœur plus léger, tandis que Marius retournait à Zinette, en disant:

—Décidément, elle est laide!

* * *

—S'il comprenait! mon Dieu, s'il comprenait!... Mon Dieu, faites qu'il comprenne! suppliait la pauvre fille dans une prière convulsive.

Elle se disait que Marius était un grand poète et qu'auprès de lui elle n'était rien; mais, elle l'aimait tant! Est-il possible qu'un homme ne soit pas touché quand on l'aime ainsi!

—Oh! mon Dieu, faites que je meure, si vous ne permettez pas que je vive en l'adorant!...

Trois jours après, l'auteur des *Poésies tendres* entra chez la jeune institutrice.

Lui, lui! il était venu!

Elle eut le regard d'un accusé qui attend sa sentence...

Marius riait.

—Mais, c'est tout simplement un chef-d'œuvre, mademoiselle! s'écria-t-il. Voilà enfin de la psychologie! Voilà une page de vraie douleur! Ce n'est pas avec des mots, c'est avec des sanglots, avec des cris d'amour, que vous avez écrit cette fois. J'étais presque ému en lisant... moi qui connais les ficelles! Mes compliments... Très curieux, cette étude-là!

Andrée le regardait avec un sourire de démente.

Une étude! Dieu du ciel! Cet homme avait donc toujours le scalpel à la main!

Elle était atterrée. Il lui semblait qu'elle avait donné une fleur à Marius et qu'au lieu de la respirer, il en comptait les étamines.

Il trouvait cela "curieux" la douleur, lui!

—Je réponds de l'*Echo parisien*, mademoiselle, et...

Il parlait, mais les mots bourdonnaient à l'oreille de la jeune fille, sans qu'elle en pût comprendre le sens.

La veille encore, elle avait fait un si beau rêve: Marius la contemplait avec les yeux tendres du premier jour, il disait: "Dans ces pages, j'ai deviné votre cœur, laissez-moi être seul à le connaître, gardons ce petit cahier, toujours, ne le publions pas."

Et elle répondait: "Mon cœur et ma vie vous appartiennent; que m'importe le succès, si vous m'aimez sans cela."

Hélas!

Elle reconduisit le poète puis, souriant toujours, elle s'approcha de la cheminée, elle craqua une allumette...

Brûle, flambe, monte en fumée, bien haut, bien loin, pauvre manuscrit taché de larmes!

Un peu de fumée! La fin des rêves...

Mais elle détourna les yeux...

Il faisait du soleil; Paris était gai, le grand différent! Dans une victoria, de l'autre côté de la rue, une jeune femme blonde, en toilette claire, semblait attendre. Le pauvre bas bleu la vit quitter sa pose nonchalante et sourire en arrangeant sa robe pour faire une place tout près d'elle. Puis,

quelqu'un traversa la chaussée, dit un mot au cocher, et sauta lestement dans la voiture...

Andrée sanglotait; c'était Marius Arnal.

— 0 —

LE FLAIR DU CHIEN

Deux amis se disputent sur les mérites et l'intelligence de leurs chiens.

—Le mien, dit l'un, est extraordinaire. Il porte mes lettres à la poste. Or, hier, il en a laissé tomber une, et s'est mis à remuer la queue. Pressentant quelque chose d'insolite, j'ai ramassé la lettre, je l'ai pesée, et j'ai constaté qu'elle était insuffisamment affranchie.

—Je vous crois, répond son compagnon; mais le mien est bien plus fort. Il porte aussi mes lettres à la poste. Or, ce matin, lui aussi en a laissé tomber une, et il n'a jamais voulu la reprendre; savez-vous pourquoi?

—Non.

—La suscription était fausse; il y avait une erreur d'adresse, j'avais inscrit Sainte-Adèle, comté de Laval, au lieu de comté de Terrebonne.

— 0 —

LES FAUTEUILS DE L'ACADEMIE

On parle toujours du "fauteuil" de tel ou tel immortel. Il n'y a là qu'une image. En effet, il n'y a pas de fauteuils à l'Institut.

Les académiciens siégèrent simplement sur des banquettes jusqu'en 1710. Alors, seulement, le Roi-Soleil leur octroya, pour marquer sa satisfaction du travail de ces messieurs et de l'estime dans lequel ils les tenaient,

des fauteuils superbes que Louis-Philippe leur enleva ensuite.

Les membres de l'Académie n'ont plus à présent que les vieilles banquettes d'autrefois — des banquettes de velours vert disposées en gradins.

Ajoutons que la salle où se tiennent les séances du Dictionnaire est uniquement meublée de chaises en acajou.

— 0 —

UNE BIBLIOTHEQUE DE 5,000 ANS

Un Anglais, M. Langdon, qui est chef de la mission archéologique de l'Université d'Oxford, a appris, à l'Académie des inscriptions, la découverte, à Kadish, qui fut la première capitale de la Mésopotamie, d'une bibliothèque très importante et qui remonte à cinq mille ans avant notre ère.

Composé de plusieurs milliers de documents, elle n'occupe pas moins de vingt chambres. Jusqu'ici, les textes déchiffrés concernent la grammaire et le lexique.

On a découvert, également, l'un des styles qui servirent à écrire les textes. Cette bibliothèque consiste probablement en briques peu épaisses à caractères cunéiformes, c'est-à-dire en forme de coin ou de clou, comme on en a déjà découvert souvent en Assyrie.

RELIQUES D'ANTAN

Par GUY CHANTEPLEURE

"N'effeuillez pas les roses!"

A eux deux, ils n'avaient pas plus de quarante ans; ils étaient fiancés depuis toute une semaine, ils s'adoraient, rien ne troublait leur bonheur... alors ils s'étaient querellés.

Jacqueline, qui se sentait ce jour-là d'humeur boudeuse, avait un peu provoqué l'escarmouche, Roger avait manqué de patience et, comme tous les êtres qui s'aiment, ils avaient profité du premier prétexte venu pour se faire beaucoup de mal.

En avant les ironies agressives et les mordantes réparties! les "vous ne m'aimez plus!" les "je ne vous le pardonnerai pas", les petites et les grandes phrases, les *toujours* et les *jamais* qu'on dit sincèrement et dont on rit ensuite!... Debout, très pâle, les lèvres tremblantes, les mains nerveuses, Roger parlait d'un ton saccadé où vibraient plus de chagrin que de colère; mais Jacqueline affectait l'impassibilité. Assise en un coin du coinapé, le nez en l'air, sa jolie tête rousse renversée dans les draperies chatoyantes, son pied mignon battant indolemment les glands d'un gros coussin, elle distillait à plaisir ses petits mots cruels de femme et semblait chercher on ne sait quel astre introuvable, parmi les nuages bleutés du plafond...

Sur la table à côté d'elle, des roses gisaient au pied du vase de cristal où l'on n'avait pas pris soin de tremper leurs tiges... des roses toutes frêles, exquises dans leur blancheur immatérielle, que Roger avait choisies et apportées lui-même. Soudain, dans un méchant désir de destruction, la jeune fille saisit le pauvre bouquet et ses pervers petits doigts se mirent à en arracher les pétales qui tombèrent comme une neige embaumée sur la soie du coussin... Elle accomplissait ce méfait lentement, savamment, sans irritation apparente...

C'en était beaucoup, c'en était trop! Roger prit son chapeau et sortit; Jacqueline se sauva dans sa chambre, et, seules, les pauvres fleurs mutilées restèrent dans le salon silencieux, pour dire que des amoureux avaient passé là.

Mais maintenant elle pleurait, Jacqueline! Son beau calme était vaincu.

"Méchant Roger!" gémissait-elle...

Sa pensée intime ajoutait: "Méchante Jacqueline!" et cette exclamation mentale et bien involontaire mêlait à son désespoir un cuisant dépit. La colère instinctive qu'elle éprouvait contre elle-même la gênait dans sa colère un peu voulue contre son fiancé; il lui eût paru si consolant de rencontrer au fond de son cœur révolté, une Jacqueline toute bonne et toute innocente qu'elle aurait plainte sans réserve, en maudissant les injustices de Roger!... Il était parti fâché, Roger!... Quand reviendrait-il?... S'il allait ne pas revenir?

Ah! combien triste et longue et ennuyeuse s'écoulait cette journée!

Le ciel était couvert de brumes; dans la cour un orgue jouait la *Dernière Pensée de Weber*... Lasse et désœuvrée, Jacqueline se souvint tout à coup d'une vieille ouvrière infirme et sans famille que sa marraine protégeait. Lydie ne vivait point de secours, mais son visage rayonnait lorsqu'on voulait bien, de temps à autre, lui consacrer quelques moments; un peu d'intérêt et de sympathie, c'était la seule aumône qu'elle implorât: "Quand tu seras en veine de charité, va voir Lydie", avait dit la marraine.

En veine de charité?... Le sentiment qui ce jour-là décidait Jacqueline à se faire conduire chez Lydie, n'était qu'une soif de bravade, le vague besoin de jeter un défi à sa conscience importune et d'inventer une bonne raison pour se poser en ange méconnu aux yeux de Roger. Si la jeune fille l'avait analysé, ce sentiment, je doute qu'elle l'eût classé parmi les vertus théologiques... Ah! on lui reprochait son égoïsme! ah! on la traitait de créature sans cœur!... on verrait.

Un rayon pâle avait fini par traverser l'épaisseur ouatée des nuages; le front baigné de cette leur indécise qui argentait ses bandeaux blancs, Lydie tricotait à la fenêtre.

Ses mains fuselées faisaient prestement travailler les aiguilles qui cliquetaient dans la laine grise, et ses lèvres fredonnaient une chanson... de ces airs très vieux qu'on chantait autrefois, dont le rythme est toujours gai et qui toujours pourtant semblent mélancoliques... En entendant cette voix moduler ce refrain, on songeait au son grêle et usé d'une épinette très rare.

La chambre de l'ouvrière était paisible et claire; au fond un lit étroit et blanc; sur les étagères des bibelots menus et sans valeur; contre les murs tapissés de fleurettes, des meubles très droits ornés d'ouvrages au crochet, et partout, flottant parmi ces vieilleries mièvres, je ne sais quel charme attristé, puéril et suranné, chaste et flétri... C'était comme la chambre d'une vieille jeune fille.

Avec Jacqueline, un peu de printemps pénétra dans cette cellule et, abandonnant son tricot, Lydie eut un joli sourire de grand-mère aux dents encore blanches.

Bien prise dans un costume de drap bleu, son frais visage de rousse aux yeux noirs gentiment engoncé par le boa de chinchilla qui lui montait jusqu'aux oreilles, la petite fiancée s'assit auprès du fauteuil aux antiques ramages et prit ses façons enjouées pour débiter mille espiègleries,

imposant doucement à la solitaire, la contagion de sa jeune gaieté.

Lydie n'ignorait pas le prochain mariage de sa mignonne visiteuse, on parla de Roger. Jacqueline était un peu embarrassée pour parler de Roger; elle ne se sentait guère disposée à en dire du bien, ô mais, pour rien au monde, elle n'en eût dit du mal! Alors, follement, avec cette inconsciente cruauté des très jeunes filles, elle demanda pour changer le cours de la causerie:

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, Lydie ?

Surprise, la malade ôta ses lunettes; mais Jacqueline ajouta calmement:

— Vous deviez être très jolie, Lydie, quand vous étiez jeune?

Quand vous étiez jeune!... Oh! le charme de cette parole! les délicieuses images qu'elle fait surgir du flou des souvenirs à demi effacés! Quand vous étiez jeune!... Eh! oui, si vieille qu'on soit devenue, on a été jeune! On a eu des cheveux fous, des yeux qui riaient sous les cils baissés, une bouche cerise qui décochait des malices!... On a eu dix-huit ans, une fois... il y a longtemps!... Et voilà qu'en un instant la phrase magique a ressuscité tout ce passé qu'on croyait mort!

— Jolie? répéta Lydie et elle sourit encore de son sourire clair qui ressemblait à la chanson triste et gaie, à la chambre jeune et vieille!... Jolie? Certes non, mais gentille; des joues roses, des lèvres qui riaient franc et la jeunesse!... Seulement, j'étais pauvre à l'âge où l'on se marie et puis... comment vous dire? je n'étais pas coquette, je ne savais pas plaire... on ne me rechercha pas... Plus tard, bien plus tard, quand j'ai eu des économies, ça été autre chose: mais c'est moi qui n'ai plus voulu...

La jeune fille ouvrait de grands yeux.

— Vous avez eu bien raison, Lydie... et c'étaient des sots les hommes de votre temps!... Mais alors, ajouta-t-elle d'un ton de commisération profonde, on ne vous a jamais fait la cour?

Une troisième fois le sourire de Lydie se montra brillant, entre ses lèvres déflurées; Jacqueline poussa un petit cri.

— Lydie, ma bonne Lydie, s'écria-t-elle, dites-moi, dites-moi vite, on vous a fait la cour *une fois*?

Et comme la vieille ouvrière secouait la tête sans répondre, elle continua pressante:

— Racontez-moi, Lydie!... oh! j'étais bien sûre que vous aviez été trop jolée pour n'être pas aimée!

Le sourire fugitif, un instant revenu, s'évanouit. Par un mouvement machinal de vieille, l'infirme joignit les mains en levant ses yeux bleus vers le ciel.

— Aimée, l'ai-je été? murmura-t-elle. Je ne crois pas... mais j'ai aimé, moi!... Et c'est encore le meilleur, allez, mademoiselle!

Jacqueline écoutait, sérieuse, n'interrogeant plus.

— Mon histoire est courte, continua Lydie, si vous attendez un beau roman, vous serez déçue. Lui, c'était un *pays* de ma mère; comme il ne connaissait personne à Paris où il venait chercher de l'ouvrage, on nous l'avait recommandé: mon père l'invita chez nous... Mon Dieu, je vous l'ai dit, je n'étais pas jolie, mais nous autres Parisiennes, avec un frisson sur la tempe et un ru-

ban rose au cou, nous avons l'air d'être en toilette. Pierre n'avait jamais vu ça... Il me trouvait gentille, il me le dit un peu... et moi j'en éprouvais une joie toute nouvelle... Il me paraissait si beau, si franc, si brave ce grand garçon!... oh! grand!... Près de lui, je paraissais toute petite... et ça me faisait plaisir; voyez comme on est drôle!

Le dimanche, nous sommes allés nous promener en famille pour montrer Paris à notre hôte et quoiqu'il y a cinquante ans de ça, je pourrais vous raconter tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons dit surtout... des choses qui vous sembleraient si bêtes!... et qui sont mon trésor à moi. Le soir, en rentrant, nous avons rencontré des marchandes de roses... il m'a acheté un bouquet.

Lydie s'interrompit, la voix lui manquait. Jacqueline n'avait plus envie de rire...

— Il m'a acheté un bouquet, reprit-elle, et il m'a dit: "Voulez-vous le garder en mémoire d'aujourd'hui?" Hélas! ses roses n'étaient pas fanées qu'il savait déjà que, dans la grande ville, il y avait des filles aussi bien mises et plus jolies que moi.

Il y eut un silence.

— Pauvre Lydie! soupira Jacqueline.

— Non, répéta révéusement la vieille, non ne dites pas pauvre Lydie. Je ne les regrette pas mes quelques jours d'espérance...

Et elle ajouta plus bas:

— Je ne regrette même pas les jours qui ont suivi... et j'ai toujours gardé les roses.

Elle se tut encore, puis très vite, avec une lueur enfantine dans ses yeux humides:

— Voulez-vous les voir? dit-elle.

De sa voix chevrotante, elle indiquait à la jeune fille un livre à fermoirs d'argent, dans la case droite du tiroir: un vieux livre de communiant, marqué de signets ajourés et noué de faveurs bleues. Ternes maintenant, maintenant desséchées, si diminuées, si minces, qu'on les croyait prêtes à tomber en poudre, elles dormaient dans le reliquaire enrubanné, les pauvres fleurs qui, jadis, comme la petite communiant du livre blanc, avaient été fraîches et belles! Et Jacqueline les prit curieusement sur les pages enluminées où des saintes priaient auréolées d'or; alors Lydie s'écria, inquiète:

— Faites bien attention, mademoiselle... n'effeuillez pas les roses!

A ces mots, la jeune fille tressaillit soudain; se rappelant ses roses à elle, ses pauvres roses qu'elle avait impitoyablement meurtries, elle compara sa destinée à celle de cette humble.

Pauvre Lydie! Il n'y avait eu dans sa longue existence qu'un seul bouquet, qu'un seul beau songe, et, de ces fleurs si tôt passées, de cette petite flamme de rêve si tôt éteinte, elle avait parfumé sa vie, elle avait réchauffé son cœur.

Ainsi que Lydie, Jacqueline aimait, mais en retour elle était aimée, ah! tant aimée! la petite fiancée de Roger!... Et dans une vision rapide, il lui sembla que ce cher trésor de tendresses sur lequel elle n'avait pas toujours veillé, l'imprudente, avait revêtu une forme palpable, la forme délicate et blanche du triste bouquet maltraité.

Elle s'avisa que l'amour est chose ineffablement précieuse, qu'un rien, sourire ou regard l'attire, mais qu'un rien aussi peut l'effaroucher... et que—

dans une histoire d'amour — c'est un événement qu'une rose effeuillée!...

Alors, tout au fond de son âme attendrie, une voix murmura; c'était la voix lointaine des romances d'antan, la voix tendre et vieillotte de l'épINETTE rare.

"N'effeuillez pas les roses... disait-elle, ne jouez pas avec le bonheur! Gardez-les jalousement, gardez-les à travers la vie, votre amour, vos fleurs de femme heureuse, car, si quelque chose égale en douceurs exquises le parfum vivant de la fleur donnée qui parle d'espoir, c'est le parfum pâli de celle qu'on retrouve entre deux pages jaunies et qui parle de souvenir."

En partant Jacqueline embrassa l'ouvrière et, quand elle entra dans le petit salon, son premier regard fut pour le coussin de soie où les pétales

immaculés se mouraient, déjà plus transparents, déjà tristes dans leur senteur de fleurs brisées. Comme elle s'agenouillait pour ramasser avec des soins qui demandaient grâce, cette moisson blanche dont elle avait pitié!

— Jacqueline, fit derrière elle une voix connue et aimée Jacqueline... je voulais vous dire... nous ne pouvons pas finir ainsi la journée...

Vivement, elle se leva les mains encore pleines de roses, à demi émue, à demi timide, n'osant rien dire, mais laissant parler ses yeux.

Et, très tendrement, Roger prit les deux petites mains embaumées et les réunit sous ses lèvres, tandis que Jacqueline balbutiait, en suffoquant un peu :

— Nous les garderons, ces feuilles de roses.

— 0 —

LE PARC AUX FAUVES

Il se trouve en France des sociétés de chasse, auxquelles les cerfs et les chevreuils et les sangliers, et voire, au demeurant, les simples lapins, cailles, faisans et perdreaux suffisent. En Amérique, il faut aux milliardaires des véneries plus intensives. L'un des plus illustres clubs des Etats-Unis, le Pacific Coast Sportsman Club, vient d'acquérir en Californie un immense domaine. Sur cette immense étendue, qui sera rigoureusement clôturée et gardée, quantité de fauves seront élevés. Des rabatteurs viennent de partir en Afrique, en Malaisie, au Brésil, en Indo-Chine. Ils ont pour mission d'en ramener tout ce qu'ils pourront capturer de carnassiers : lions, pumas, léopards, tigres, etc. Sur le terrain de chasse du club il n'en coûtera aux Nemrods américains que 100 dollars l'heure pour ajuster un jaguar ou fusiller un ours gris. On compte de la sorte aux Etats-Unis plusieurs grands parcs nationaux, étendus comme des petits départements, pour sauvegarder la flore et la faune. Chez nous dans vingt ans verra-t-on encore un ours ou un izard?

CE QUE COUTENT LES ELECTIONS

Le total des dépenses nécessitées par les élections générales aux Etats-Unis, calculé d'après les budgets des différents partis en présence, n'atteindra pas moins de 10 millions de dollars.

L'importance de ce chiffre qui dépasse de beaucoup celui des élections précédentes, résulte du fait que, cette fois, trois grands partis au lieu de deux se trouvent en présence.

Environ 40 p. c. de la somme s'en vont en publicité générale; 20 p. c. sont destinés à payer les honoraires et les frais de déplacement des orateurs; 25 p. c. sont destinés au maintien des "quartiers généraux" dans les grandes villes. Le reste sert de réserve pour les menus frais et les dépenses imprévues.

— 0 —

On est excusable de n'être pas toujours gai, car on n'est pas maître de la gaieté pour l'avoir quand on veut; mais on n'est pas excusable de n'être pas toujours bon, maniable et condescendant, car cela est toujours au pouvoir de notre volonté.



UN ROMAN COMPLET

Cœurs Ennemis

GRAND ROMAN D'AMOUR

Par DELLY

PREMIERE PARTIE

DEUX PETITES ÉTRANGÈRES

I

Shirley s'avança jusqu'au seuil du hall et jeta un coup d'œil inquisiteur autour de la vaste cour d'honneur, bordée à droite par une asilé datant d'Henri V, à gauche par une galerie du plus pur style de la Renaissance italienne. Rien ne dérangeait l'impeccable ordonnance de cette entrée seigneuriale, rien ne choquait le regard de l'imposant majordome. Celui-ci faisait déjà un pas en arrière pour rentrer dans le hall, quand ce mouvement fut arrêté par l'apparition de trois personnes à la belle grille forgée cinq siècles auparavant, que décoraient les armoiries des marquis de Shesbury.

En tête venait un vieil homme mal vêtu, dont le visage jaune et ridé s'encadrait d'une barbe grise en désordre. Ce personnage était suivi de deux petites filles de sept à huit ans. L'une d'elles portait un petit chien aux poils blancs et feu qu'elle serrait tendrement contre elle.

— Qu'est-ce que cela ? murmura Shirley en fronçant des sourcils olympiens.

Et, sévèrement, il éleva la voix :

— Dites donc, l'homme, ce n'est pas ici l'entrée pour les gens de votre espèce ! Allez plus loin, vous trouverez la grille des communs.

Mais l'homme ne parut pas s'émouvoir de cette apostrophe. Il continua d'avancer, en traînant des jambes légèrement cagneuses. De la main droite il portait un grand et vieux sac en tapisserie, de la gauche, il s'appuyait sur une solide canne noueuse. Mais les petites filles, sans doute saisies par la voix sèche et la stature majestueuse du majordome, marquèrent un arrêt de quelques secondes.

— Voilà qui est fort ! s'exclama Shirley.

Se tournant vers l'intérieur du hall, il appela :

— Jonas !

Un des valets de pied en livrée bleu et argent qui se tenaient en permanence dans le hall accourut aussitôt.

— Faites faire demi tour à cet individu, promptement.

Jonas descendit les degrés du large perron et s'avança vers l'étranger.

— Allons, hors d'ici !

En même temps, il étendait la main pour saisir le vieillard à l'épaule. L'autre eut un mouvement de recul et dit en mauvais anglais, avec un accent étranger :

— J'apporte une lettre pour lord Shesbury.

En même temps il sortait d'une poche de son pardessus crasseux et usé une enveloppe cachetée qu'il tendit au valet.

Jonas la prit du bout des doigts et jeta un coup d'œil méfiant sur la suscription tracée d'une écriture menue :

*Sa Seigneurie, le marquis de Shesbury
A Falsdone-Hall*

L'étranger, sans un mot de plus, mit à terre le sac en tapisserie, tourna les talons et marcha dans la direction de la grille, après avoir jeté quelques mots en une langue étrangère aux deux petites filles. Celles-ci restèrent immobiles à l'endroit où elles s'étaient arrêtées, derrière le vieillard. Elles attachaient sur le grand valet à mine méprisante des yeux inquiets, très craintifs chez l'une, plus vifs et plus décidés chez l'autre, celle qui tenait le petit chien, et qui était légèrement plus grande que sa compagne.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites-là ? dit Jonas.

Elles ne bougèrent pas, ne répondirent pas, et leur physionomie témoignait qu'elles n'avaient pas compris.

— Ne parlez-vous pas anglais ?

La plus grande des deux, cette fois, prononça quelques mots, dans la langue dont s'était servi le vieillard, en les quittant.

— Quoi ? Qu'est-ce que ce baragouin ? dit le valet.

Du perron où il était demeuré, Shirley demanda :

— Que font ces enfants Jonas ? Pourquoi ne s'en vont-elles pas avec l'individu ?

— Eh ! je n'en sais rien, M. Shirley ! Elles ont l'air de ne pas comprendre l'anglais.

— Voyons, voyons ! Mettez-moi cela à la porte, sans plus de façon !

Et Shirley, visiblement irrité, descendit une marche du perron.

A ce moment, deux adolescents d'une quinzaine d'années passaient la grille, croisant le vieillard que l'un d'eux, un grand et svelte gargon de fière

mine, toisa avec un air de surprise dédaigneuse. Shirley eut une exclamation d'horreur.

—Là!... cet homme, ces petites créatures, que lord Falsdone voit ici en rentrant!... dans la cour, dans la cour d'honneur! Balayez-moi ça, stupide garçon, et vivement!

Joignant le geste à la parole, Shirley voulut saisir le bras d'une des petites filles pour la repousser loin du passage des arrivants. Mais le chien, se dressant entre les bras de sa maîtresse, happa au passage la main grasse et soignée du majordome dans laquelle il enfonça les dents.

—Abominable bête! coquine d'enfant!

La petite fille, avec un léger cri d'effroi, ramenait le chien entre ses bras. Une jeune voix, harmonieuse et impérative, s'éleva à quelque distance derrière elle.

—Qu'y a-t-il, Shirley? Que font là ces enfants? Et qu'est-ce que cet individu qui vient de sortir, sans même nous saluer?

—J'ignore, my lord!... Je suis au désespoir!... Cet homme a remis à Jonas une lettre... Où est la lettre, Jonas?

Le valet, s'avancant remit l'enveloppe cachetée au majordome qui la tendit respectueusement à son jeune maître. Lord Falsdone jeta les yeux sur la suscription, puis regarda les deux enfants effarées.

—Cela ne m'explique pas pourquoi ces petites sont ici?

—Elles sont arrivées avec l'homme, et quand il est parti, elles sont restées là. Jonas a voulu les renvoyer, mais il dit qu'elles ne comprennent pas l'anglais.

Lord Falsdone fronça les fins sourcils châtains qui formaient un arc bien dessiné au-dessus des yeux bruns singulièrement beaux, en ce moment durs et témoignant d'une vive impatience.

—Que signifie cela? Quelles comprennent ou non l'anglais, il n'y avait qu'à les mettre hors d'ici.

La petite maîtresse du chien, à ce moment, parla, d'une voix claire et musicale.

—Je regrette que Nino ait mordu le signor... Il a cru qu'on voulait me battre...

—Ah! tu es Italienne? Eh bien, alors, tu vas me dire ce que vous faites ici? Quel est cet homme qui vous a amenées?

Lord Falsdone s'adressait à l'enfant dans le plus pur italien. Elle répondit aussitôt, en levant sur lui de grands yeux foncés ombrés de cils noirs:

—C'est le signor Pravi. Il nous a dit de rester ici, parce que nous étions arrivées où nous devions rester.

—Comment, où vous deviez rester? Qu'est-ce que cela veut dire?

—Je ne sais pas, signor, murmura l'enfant, baissant timidement les yeux sous le regard impérieux de lord Falsdone.

—Mais qui êtes-vous? d'où venez-vous?

—De Faletti.

—Qu'est-ce que cela?

—C'est un village.

—Et vos parents?

—Nous n'avons que papa.

—Où est-il, votre père?

—Il est parti en voyage.

—C'est lui qui vous envoie ici?

—Oui, signor. Il nous a dit: "Vous allez partir pour l'Angleterre avec le signor Pravi, qui a occasion de voyager par là."

Lord Falsdone se tourna vers son compagnon, un garçon aux larges épaules, au visage rose et réjoui.

—Y comprenez-vous quelque chose, Nortey?

—Rien du tout, my lord! Mais l'explication est sans doute là.

Nortley montrait la lettre que tenait son compagnon.

—Sans doute... Portez ceci à lord Shesbury, Jonas.

Le petit chien, à ce moment, fit entendre un grognement qui s'adressait à un tout jeune lévrier arrêté près de lord Falsdone. Et, avant que sa maîtresse eût pu le retenir, il bondit à terre, puis sauta sur son congénère qu'il mordit à l'oreille.

L'autre eut un hurlement de douleur, en essayant d'échapper aux crocs aigus. Mais Nino ne le lâchait pas.

—Nino, viens!... Nino! s'écria la petite fille.

Elle s'avançait pour saisir le chien. Mais avant elle, une main nerveuse le prit au cou, serra. Les crocs se desserrèrent, le lévrier se trouva libre.

—Ne le tuez pas, cria l'enfant.

Mais c'était fait déjà. Lord Falsdone ouvrit la main, laissa tomber le corps pantelant. Avec un regard de colère méprisante sur la petite étrangère, il dit froidement:

—Cela t'apprendra à conserver de pareilles bêtes malfaisantes.

Puis, lui tournant le dos, il se dirigea vers le perron, suivi de son compagnon.

Une petite voix étranglée cria:

—Mauvais!... Mauvais!

Puis l'enfant tomba à genoux près du chien, caressa le cadavre chaud, en murmurant dans un sanglot:

—Nino!... Nino! Tu étais mon ami, à moi.

L'autre petite fille, pendant toute cette scène, était demeurée un peu en arrière. Sa physionomie témoignait d'un vif effroi. Elle s'approcha et dit tout bas:

—Orietta, que va-t-on faire de nous?

Sa compagne se redressa, les yeux brillants de douleur et de colère.

—Ah! cela m'est égal! "Il" m'a tué Nino!... mon petit Nino! Je le tuerai aussi, Faustina!

D'un bond, Orietta se mettait debout. Des prunelles de feu étincelaient dans le visage menu, tout empourpré, et leur éclat tragique semblait si étrange, chez un être aussi jeune que Shirley en fut frappé.

—Voilà une petite mâline assez inquiétante! murmura-t-il.

Appelant un autre valet présent dans le hall, il lui ordonna de surveiller les enfants inconnues, en attendant que lord Shesbury eût fait connaître sa volonté à leur sujet.

Orietta avait pris dans ses bras le corps de Nino et le serrait contre elle. Des larmes glissaient hors des paupières demi baissées, le long des joues brûlantes. Faustina, pâle et inquiète, regardait tour à tour sa compagne et le valet à mine rogue qui, debout sur le perron, les tenait sous son coup d'oeil méfiant.

Près de cinq minutes s'écoulèrent, avant qu'au seuil du hall parût le valet de chambre italien de

lord Shesbury, Mario, l'homme de confiance. Un rapide regard des yeux froncés, aigus, intelligents, enveloppa les deux enfants. Puis cet homme ordonna :

— Venez, petites filles.

Faustina obéit aussitôt. Mais Orietta demeura immobile, en levant sur Mario des yeux farouches.

— Vous aussi... Allons, vite!

Orietta s'avança à petits pas. Quand elle fut près du domestique, celui-ci demanda :

— Qu'est-ce que vous tenez là? Un chien mort? Qu'est-ce que ça signifie?

— "Il" l'a tué, dit l'enfant d'une voix étouffée.

— Qui donc?

— Un jeune signor... méchant, méchant!

De nouveau les yeux d'Orietta reprenaient cet éclat presque sauvage qui vit surpris Shirley.

— Que voulez-vous dire?... Quel signor?

Mario répéta sa question en anglais, en s'adressant à Jonas qui s'approchait, sortant du hall. Le valet lui raconta ce qui s'était passé. Mario, se tournant vers Orietta, lui ordonna :

— Laissez là cette bête. Vous n'allez pas entrer avec ça et vous présenter devant Sa Seigneurie.

Mais Orietta serra plus fort contre elle le petit cadavre.

— Je veux garder Nino!

— Vous voulez!... Ah! c'est déjà effronté, ces petites-là! Jonas, prenez-lui ce chien.

L'enfant eut beau se débattre, le valet s'empara de Nino, qu'il jeta dédaigneusement à l'écart. Après quoi, prenant à l'épaule Orietta raidie en une colère farouche, Mario l'obligea à monter les degrés, la poussa dans le hall décoré de vieilles tapisseries de Flandre et d'armures damasquinées, tandis que Faustina suivait, toute tremblante.

II

Plusieurs pièces d'une somptuosité raffinée furent traversées; puis Mario ouvrit un battant de porte, souleva une portière de vieux brocart et annonça :

— Voilà les petites filles, my lord.

Il poussa devant lui les enfants, laissa retomber la portière... et demeura derrière celle-ci.

Cette pièce était la bibliothèque de Falsdone-Hall. Elle occupait une partie d'une des deux ailes donnant sur des jardins. Une galerie décorée de portraits la faisait communiquer avec l'aile Renaissance de la cour d'honneur. Le plafond, très haut, en forme de coupole, était orné de peintures représentant les sept travaux d'Hercule. Entre les bibliothèques de marqueterie décorées de bronzes ciselés, meubles précieux jadis commandés par un marquis de Shesbury à l'un des plus célèbres ébénistes du dix-huitième siècle, des panneaux de Beauvais couvraient les murs. Des marbres italiens, des émaux anciens, des ivoires délicatement travaillés contribuaient à la décoration de cette pièce immense, éclairée par quatre fenêtres à la française ouvrant sur un degré de marbre rose.

Près de l'une d'elles, un homme se tenait debout. A la voix de Mario, il tressaillit, se détourna lentement, couvrit les petites filles d'un regard qui décelait une fiévreuse curiosité.

Lord Cecil Falsdone, marquis de Shesbury, avait trente-huit ans. Il en paraissait davantage, avec ses tempes dégarnies, ses traits fins creusés par la lente usure de la maladie, son teint jauni, et cette taille, autrefois droite, fine, élégante, maintenant voûtée. Mais les yeux, en dépit de la souffrance physique ou morale qui en avait changé l'expression, conservaient une partie de ce charme séducteur dont trop de femmes, pour leur malheur, avaient subi le fascinant prestige.

— Avancez, enfants, dit lord Shesbury, d'une voix légèrement frémissante.

Quand elles ne furent plus qu'à quelques pas de lui, dans la pleine lumière du jour, il se mit à les considérer avec une attention aiguë. Ses lèvres se crispaient. Un pli douloureux barrait son front. Il regardait tour à tour Orietta et Faustina, semblant les comparer, détailler chacun de leurs traits.

Elles étaient également menues, délicates. Elles avaient le même teint mat, des traits semblables, des yeux du même bleu foncé, ombrés de cils châtains chez Faustina, plus foncés chez Orietta. Mais Faustina semblait une copie affaiblie de sa compagne, la petite fille dont le regard ardent, farouchement méfiant, ne quittait pas le regard chercheur de lord Shesbury.

— Qui est Orietta? demanda celui-ci avec une sorte d'hésitation.

— C'est moi.

— Toi?... Tu "lui" ressembles... Mais tu ressembles aussi à...

Il s'interrompit, la gorge serrée, les traits crispés. Très bas, il murmura :

— Laquelle?... Laquelle?...

D'une poche de son vêtement, il sortit une lettre, chercha un passage qu'il relut. Avec un soupir, il replia le feuillet, le fit disparaître à nouveau et alla agiter une sonnette.

A Mario qui apparut peu après, il ordonna :

— Dites à Mrs Barker de venir me parler.

Quand le valet eut disparu, lord Shesbury se tourna vers les petites filles et dit avec bienveillance :

— Je vais vous garder ici, puisque votre père, comme il me l'a écrit, part en voyage. Vous serez bien sages, vous obéirez à Mrs Barker, la femme de charge, à qui je vais vous confier...

— Oui, si elle n'est pas aussi méchante que le jeune seigneur qui a tué Nino, interrompit une petite voix frémissante.

— Quel jeune signor? Qui est Nino?

La même voix, entrecoupée de larmes, raconta l'incident. Lord Shesbury, en secouant la tête, murmura :

— C'est Walter, sans doute... Il est emporté. Le sang des Shesbury bout dans ses veines...

Un voile d'angoisse parut un instant couvrir les yeux de lord Shesbury. Puis, regardant l'enfant dont les joues étaient couvertes de larmes, il dit avec douceur, en étendant la main pour caresser le visage brûlant :

— Ma pauvre petite, je regrette que ce chagrin t'ait été infligé à ton arrivée ici. Mais je te donnerai un autre chien...

— Un autre?... Jamais!

Tout le petit corps vibra d'indignation.

— Est-ce qu'un autre serait Nino? Lui, c'était mon ami... Il mordait tout le monde et n'aimait que moi...

Lord Shesbury crispa sa main au dossier d'une chaise placée près de lui. Une émotion violente bouleversait son visage. Il dit à demi-voix :

— Béatrice... Béatrice. Elle était ainsi...

A ce moment, au bout de la bibliothèque, une porte fut ouverte par une main décidée. Lord Falsdone parut, suivi de son lévrier.

Orietta, en l'apercevant, recula de quelques pas. L'horreur, la colère transformaient cette physiologie d'enfant, faisaient frémir le corps menu, sous la vieille robe grisâtre.

Lord Falsdone, à la vue des petites filles, s'arrêtait un court instant. Puis il continua d'avancer, en leur jetant un regard d'étonnement dédaigneux.

— Ah! vous voici, Walter, dit lord Shesbury.

Une ombre d'embarras venait de passer dans ses yeux, à la vue de l'adolescent.

— ...Vous avez fait une longue promenade, ce matin?

— Longue et excellente, mon père... Votre nuit a-t-elle été meilleure?

Walter, tout en parlant, serrait longuement la main que lui tendait lord Shesbury.

— Guère, mon enfant. Mais j'en ai l'habitude... Voici, mon cher, deux nouvelles petites commensales de Falsdone-Hall. Un ami italien d'autre fois, se trouvant dans la gêne et obligé de s'expatrier, me demande d'accueillir ses enfants... de leur venir en aide...

Lord Shesbury ne regardait pas son fils, en parlant ainsi. Une émotion contenue tendait son pâle visage, dont les traits fins se retrouvaient, plus nettement frappés, chez lord Walter.

— Cet ami aurait pu, du moins, attendre votre agrément avant de vous expédier ses filles! C'est agir avec un étrange sans- façon, ne trouvez-vous pas?

— En effet... Mais il a toujours été... original... Et comme il m'a rendu service, autrefois, je ne puis refuser de faire ce qu'il demande.

— Alors, ce sont des enfants de bonne famille ces petites étrangères?

Un regard d'indifférence dédaigneuse effleurait Orietta et Faustina.

— De très bonne famille... de vieille souche noble... Elles s'appellent Orietta et Faustina Farnella...

Ce dernier nom passa avec quelque effort entre les lèvres pâlies de lord Shesbury.

— Naturellement, si vous croyez avoir quelque obligation à leur père, il est difficile de refuser... bien que le procédé soit assez cavalier. Mais qu'allez-vous en faire?

— Je les confierai à Barker, qui les soignera bien... Mais il paraît, Walter, que vous avez causé un chagrin à cette pauvre petite?

Le reproche contenu dans l'accent de lord Shesbury était tempéré par la caresse du regard.

Un pli de dédain souleva la lèvre de Walter.

— J'ai traité comme elle le méritait une affreuse petite bête hargneuse qui s'était jetée sur Fady.

— Vous êtes trop vil, mon cher enfant, trop prompt à châtier. C'est là un défaut que vous tenez de certains de vos ancêtres, qui furent des âmes violentes et sans pitié. Mais je voudrais, Walter, vous voir employer un peu de la grande énergie que vous possédez à lutter contre cette tendance.

Une lueur d'orgueilleux mécontentement passa dans les yeux de l'adolescent—ces yeux chatoyants comme ceux de lord Shesbury, mais qui contaient une vie plus intense, plus profonde, et décelaient une volonté altière.

— Je crains malheureusement de ne pouvoir vous contenter sur ce point, mon père, dit-il froidement.

Le lévrier, à ce moment, s'approcha d'Orietta. L'enfant leva son petit poing et le laissa retomber de toute sa force sur la tête du chien, qui recula avec un grognement.

— Eh bien, mauvaise petite créature!... Je vais t'apprendre à frapper mon chien!

Levant la main à son tour, lord Walter s'avancait vers Orietta, qui le bravait du regard. Mais lord Shesbury se mit vivement entre eux.

— Voyons, Walter, un peu d'indulgence! Elle est encore toute au chagrin de la perte de son chien... Et toi, Orietta, ce n'est pas bien de faire cela...

— Je voulais le tuer aussi... Je le tuerai! dit l'enfant avec véhémence.

— Orietta!

— Je tuerai son chien... et lui aussi!

Un doigt tendu désignait lord Walter, qui laissa échapper un rire mordant.

— Eh bien, elle a d'aimables dispositions, votre protégée, mon père! Quelle petite figure de démon! Faites-la donc fouetter par Barker, pour lui changer le caractère!

— Vous, je vous déteste! Vous êtes le plus méchant du monde!

Elle tremblait de colère, la petite Orietta. Son chapeau, une vieille paille jaunie, avait glissé derrière la tête, découvrant de courts cheveux bouclés, d'un brun doré. Dans le visage empourpré, les yeux avaient un éclat violent dont parut vivement impressionné lord Shesbury.

— Assez, enfant! dit-il, d'une voix troublée. Il faudra apprendre à être plus douce, plus... Barker, venez, que je vous explique...

Depuis un instant, une femme était apparue au seuil de la bibliothèque, en tenant la portière soulevée. Une surprise scandalisée se lisait sur son large visage, sans doute provoquée par l'inconcevable audace de cette petite créature, qui osait ainsi parler à lord Walter... lord Walter, le jeune maître déjà craint, qui savait imposer à tous sa volonté.

La femme de charge s'approcha, lourde et majestueuse, très digne dans la robe de soie noire qui habillait sa ronde personne. Elle écouta respectueusement, sans que rien ne trahît ses impressions, les instructions de lord Shesbury au sujet des petites étrangères. Puis elle s'inclina en disant:

— Tous les desirs de Votre Seigneurie seront accomplis.

Lord Shesbury se tourna vers ses protégées.

— Suivez Barker, mes enfants. Demandez-lui tout ce dont vous avez besoin; elle parle et comprend assez bien l'italien. Je désire que vous soyez heureuse sous mon toit...

Il fit deux pas en avant, caressa la joue de Faustina, glissa un instant ses doigts entre les boucles dorées d'Orietta. Celle-ci, dont le visage restait empourpré, jetait de noirs coups d'oeil vers lord Walter qui, tournant le dos, venait de s'approcher d'une des fenêtres ouvertes.

—Allons, sois sage, mon enfant. calme ta colère, dit à mi-voix lord Shesbury.

Le regard d'Orietta se leva sur lui, et, subitement, ce fut une métamorphose. La douleur caressante, le charme le plus tendre apparaissaient dans ces beaux yeux d'un bleu profond.

—Vous, vous êtes très bon, signor. Je vous aimerai bien.

Lord Shesbury abaissa un instant ses paupières, comme si ce regard d'enfant lui était insoutenable. Il parut, pendant quelques secondes, comprimer avec peine une vive émotion. Puis, sans regarder la petite fille, il dit, les lèvres un peu tremblantes :

—Vous pouvez les emmener, Barker.

La majestueuse femme de charge s'inclina et se dirigea vers la porte. Orietta, après un grave petit salut à lord Shesbury, la suivait, et derrière elle vint Faustina, qui était demeurée muette, effarée, tremblante, près de cette petite personnalité dont elle semblait l'ombre peureuse.

Lord Walter se détourna et vint à son père. Après un regard sur la physionomie altérée, il fit observer avec un accent adouci :

—Vous ne semblez pas bien, ce matin ? Recevoir ces enfants vous a fatigué.

—Mais non... Je suis content de pouvoir faire quelque bien... rendre ce service... Walter, si je venais à mourir, il faudrait continuer, pour ces petites filles...

—Mon père, nous n'avons pas à envisager cette éventualité !

—Si... Pas tout de suite, mais... Enfin, nous en reparlerons. Il est l'heure du lunch, je crois ?

—Presque.

—Allons, en ce cas.

Et, d'un geste affectueux, lord Shesbury prit le bras de son fils dont la taille svelte et souple dépassait la sienne, courbée par la maladie.

III

Seize ans auparavant, lord Cecil Falsdone avait épousé une Russe appartenant à la plus haute aristocratie. De ce mariage naquirent trois enfants, dont le seul Walter survécut. Le dernier coûta la vie à la mère, jeune femme délicate, qui souffrait en outre profondément des infidélités sans nombre de son mari.

Pendant plusieurs années, lord Falsdone voyagea beaucoup, fit surtout d'assez longs séjours en Italie et en France. Sa renommée de séducteur irrésistible était presque européenne. Il ne s'était pas remarié, peu soucieux d'aliéner à nouveau sa liberté. Mais un jour, plus habile que d'autres qui s'essayaient vainement à cette conquête matrimoniale, une jeune et fort jolie veuve, lady Belmore, réussit à obtenir une demande en mariage de lord Cecil, que la mort de son père venait de faire marquis de Shesbury.

Ce fut de sa part à lui, un caprice à peu près aussi éphémère que les précédents. Mais lady Pamela était fort amoureuse. Il y eut, dans les deux premières années de cette union, d'assez nombreux conflits entre les époux. A la suite de l'un d'eux, lord Shesbury partit pour les Indes, et après une absence de six mois, reparut en Angleterre où, dès lors, il mena une existence presque complètement séparée de sa femme. Déjà, à cette

époque, commençait de s'altérer une santé jusqu'alors excellente. Lady Shesbury avait toute liberté de mener la vie mondaine qu'elle aimait. Toutefois, elle en usait avec modération et s'absentait peu des résidences préférées de son mari, Falsdone-Hall, une grande partie de l'année et une villa près de Nice pendant trois mois d'hiver.

Le lendemain de l'arrivée des petites étrangères, elle se promenait, au cours de l'après-midi, dans une allée du parc, en compagnie d'un cousin de lord Shesbury, l'honorable Humphrey Barford. Celui-ci, assez grand et de stature vigoureuse, se penchait pour écouter la blonde petite personne qui parlait avec un peu de nervosité.

—Vous faites semblant de ne point partager mon opinion à ce sujet, Humphrey, mais je suis bien certaine qu'au fond, vous êtes persuadé comme moi que ces petites filles lui tiennent de près. D'abord, il ne m'a jamais parlé de cet ami, ce comte Alberto Farnella, qui n'existe probablement pas. Vous aussi ignorez ce nom...

—Je n'ai pas connu tous les incidents de la vie voyageuse de Cecil, dont le caractère n'est pas très communicatif, comme vous le savez. Ainsi, je n'ai aucun motif pour ne pas croire à l'explication qu'il nous donne de l'hospitalité offerte à ces enfants.

Un petit rire sardonique entr'ouvrit les fines lèvres roses de lady Shesbury.

—Je ne vous crois pas si naïf, mon cher Humphrey ! L'existence passée de Cecil rend ma supposition très vraisemblable... et une certaine gêne remarquée chez lui, tandis qu'il nous parlait hier pendant le lunch de ces étrangères, me donne à penser que je vois juste dans cette histoire.

—Il me déplairait de vous contredire davantage. Mais j'avoue ne point partager votre idée à ce sujet.

Lady Pamela s'arrêta, en levant sur Humphrey ses yeux bleus, clairs et vifs, où passait un éclair d'irritation.

—Je sais très bien que vous ne désavouerez pas lord Shesbury, quelle que soit votre pensée secrète. Il est un fétiche pour vous, et toutes ses opinions ont force de loi à vos yeux.

Humphrey eut un sourire presque imperceptible—un sourire d'ironie. Et de l'ironie aussi traversa, rapidement, les prunelles d'un gris bleuté, dont l'expression la plus habituelle était une douceur caressante.

—Vous avez tort de penser ainsi, Pamela. Il est un point du moins, vous en conviendrez, sur lequel je n'approuve pas mon cousin.

—Oui, je sais que vous blâmez sa conduite à mon égard, et que vous le lui avez dit... ce qui d'ailleurs n'a rien changé.

D'un geste nerveux, lady Shesbury ouvrit l'ombrelle de soie blanche qu'elle tenait à la main, car l'allée finissait, et les promeneurs se trouvaient dans la pleine lumière du soleil d'été qui s'étendait sur les magnifiques jardins de Falsdone-Hall.

—Je n'ai sur lui que bien peu d'influence, dit Humphrey.

Lady Shesbury leva légèrement les épaules.

—Je crois bien que personne n'en a jamais eu, sur cette nature fuyante, insaisissable... Oui, une nature décevante !

Les sourcils se rapprochèrent, donnant au fin visage de blonde une expression de colère. Pen-

dant quelques secondes, Humphrey et la jeune femme marchèrent en silence. Pamela tenait les yeux attachés à terre; Humphrey regardait, avec une flamme voilée au fond des yeux, la noble perspective du château, bâti dans le style français du dix-septième siècle, dominant les jardins en terrasses où l'on descendait par des escaliers de marbre.

— J'ai fait avertir Barker de m'amener tout à l'heure ces petites filles, dit lady Shesbury. Je veux les connaître... Nelly m'a raconté que lord Walter avait tué le chien de l'une d'elles, qui mordait son lévrier. Ceci n'est pas pour m'étonner de sa part. Voilà, certes, une nature inquiétante, difficile à pénétrer.

Humphrey hocha affirmativement la tête.

— Et quand il sera le maître, Humphrey, il ne fera peut-être pas bon être sous sa dépendance!

L'inquiétude perçait dans l'intonation de Pamela, dans le regard qu'elle levait sur son compagnon.

— Je vous redis ma chère cousine, que je ferai tout le possible pour vous être utile près de Cecil. Mais comme nous venons de le reconnaître, une fois de plus, la nature fermée de celui-ci limite beaucoup ces possibilités.

— Oui, mais il a de la sympathie pour vous, et de la confiance... Enfin mon cher Humphrey, je m'en remets à vous, comme à mon meilleur ami, pour que lord Shesbury ne laisse pas Rose et moi à la discrétion de son fils.

Elle étendait sa petite main scintillante de bagues, prenait celle d'Humphrey et la serrait longuement. Il se pencha et effleura de ses lèvres les doigts fins.

— Je serai digne de cette amitié, n'en doutez point, Pamela.

Elle eut un sourire câlin, un regard de langueur rieuse glissé entre les cils blonds épais.

— On vous appelle mon chevalier, Humphrey.

— C'est un titre que je suis très heureux de porter.

Humphrey souriait aussi, en caressant de son regard le joli visage rosé encadré d'une masse ondulée de fins cheveux blonds.

Lady Shesbury secoua la tête et, subitement, la colère reparut dans son regard.

— Humphrey, faut-il que je "lui" sois indifférente, pour qu'il voie sans ombrage notre amitié!

— Que vous avez essayé de lui faire prendre pour un autre sentiment, aim d'exciter sa jalousie... Oui, Pamela, je ne crois pas qu'il vous ait réellement jamais aimée. Je me demande même s'il n'a pas quelque aversion à votre égard.

— De l'aversion? dit Pamela, d'une voix sifflante. Peut-être... Oui, peut-être... Mais pourquoi?

Humphrey eut un geste qui signifiait: "Je n'en sais rien!" A ce moment, contournant une des serres où les jardiniers de Falsdone-Hall entretenaient des plantes exotiques, apparut une nurse qui poussait une petite voiture dans laquelle se trouvait un frêle enfant vêtu de blanc. De beaux cheveux châtains entouraient un visage anguleux, à l'expression maussade et souffreteuse.

— Voilà ma petite Rose, dit lady Shesbury.

Son regard s'éclaircit d'une lueur de tendresse. Elle alla vers l'enfant, se pencha pour lui baiser le front. Mais Rose l'écarta d'un geste impatient.

— Je n'aime pas qu'on m'embrasse aujourd'hui.

Souffres-tu davantage, chérie?

Rose secoua négativement la tête. Sa main maigre, jaunâtre, saisit les pans de la ceinture de soie rose qui ornait la robe blanche de lady Shesbury et les tira violemment.

— Voyons, mon amour! dit lady Pamela d'un ton de doux reproche.

Elle essaya de dégrafer la ceinture des doigts qui s'y agrippaient, mais ceux-ci ne la lâchèrent pas, et un craquement annonça que les points qui la rattachaient à la robe cédaient.

— Rosetta, mon trésor!... Ne la froisse pas ainsi; elle ne sera plus mettable!

Mais Rose s'empessa d'employer les deux mains pour chiffonner consciencieusement la fraîche ceinture qui, détachée, glissait autour de la taille ronde et souple.

— Petite vandale!... Garde-la maintenant. Il va falloir que j'en mette une autre... Nuttie, ramenez lady Rose au château.

La nurse, grande femme blonde au visage impassible, changea la voiture de direction. Rose, avec ses ongles, essayait de déchirer la soie rose. Humphrey qui marchait derrière avec lady Shesbury, dit à mi-voix:

— Elle vous donnera bien du mal, cette petite Rose. Habitue à se voir tout céder...

Lady Pamela l'interrompit avec impatience.

— Eh; puis-je faire autre chose que de la gâter, pauvre petite, menacée d'être infirme! Evidemment, elle est d'une nature difficile... Seuls, lord Shesbury et surtout, Walter lui inspirent de la crainte. Devant Walter elle est toujours d'une sagesse parfaite. Quant à son père, je crois qu'elle l'aime plus que moi, lui qui est si indifférent à son égard.

La voix de Pamela trembla d'irritation, à ces derniers mots.

Humphrey hocha la tête, sans mot dire. Ils arrivaient au bas de la première terrasse. La nurse arrêta la voiture et prit l'enfant dans ses bras pour monter les degrés. Humphrey et Pamela la dépassèrent et, silencieux, tous deux maintenant, atteignirent la troisième terrasse, dallée de marbre rose, qui s'étendait devant le château.

A cette heure, le soleil s'en retirait. Devant les portes vitrées d'un des salons, des domestiques achevaient de disposer la table pour le thé. Lady Shesbury dit à l'un d'eux:

— Prévenez Mrs Barker qu'elle peut amener les petites filles.

Elle s'assit dans un des fauteuils élégants disposés là, en ajoutant à l'adresse d'Humphrey:

— Vous seriez très aimable, cher, d'aller me chercher l'éventail que j'ai laissé dans le salon.

Elle enfonça confortablement dans le siège profond sa gracieuse petite personne, très élégamment parée. Lady Pamela était encore une très jolie femme, souple et féline, dont les yeux savaient à merveille exprimer toutes les nuances de la câlinerie, toutes celles, aussi, d'une coquetterie savante.

Humphrey, apportant l'éventail, reçut en remerciement le plus doux des sourires. Il s'assit près d'elle et, sur son invitation, alluma un cigare. Peu après apparut Nuttie portant la petite lady Rose qu'elle déposa dans un fauteuil à sa taille, aux pieds de lady Shesbury.

— Vous me donnerez des gâteaux que j'aime, maman, dit une petite voix sèche.

—Mais naturellement, mon joli trésor. Tu choisiras ce qui te plaît.

Lady Pamela se penchait pour caresser les cheveux de sa fille.

—Nuttie va t'apporter les assiettes... Vous entendez Nuttie?

—Voilà les petites filles en question, annonça Humphrey.

D'une extrémité du château sortait la femme de charge que suivait Orietta et Faustina. Les petites étrangères étaient toujours vêtues de leurs vieilles robes campagnardes que Mrs Barker n'avait pas encore eu le temps de remplacer. Faustina avançait en hésitant, avec une mine un peu craintive. Orietta, de loin, attachait son étrange regard profond et si fier sur le groupe réuni là-bas.

Quand elles furent à quelques pas de lady Shesbury, Mrs Barker s'inclina en disant:

—Voici les petites misses que Votre Seigneurie désirait connaître.

Les enfants, saluèrent poliment. Faustina avec une grâce timide. Orietta, en gardant un air de fierté un peu sauvage.

Lady Pamela les toisa des pieds à la tête. Son regard, en ce moment, était singulièrement dur. Elle murmura:

—Elles se ressemblent.

—Oui, et pourtant combien elles sont dissemblables! dit Humphrey.

Lui aussi examinait attentivement les petites filles. Faustina, intimidée, baissait un peu les yeux, mais Orietta regardait en face les étrangers, avec méfiance.

—Elles ne parlent pas anglais, je crois? demanda Humphrey, s'adressant à la femme de charge.

—Pas un mot, monsieur.

—Comment vous appelez-vous, petite?

La question était faite à Orietta, en un italien à peu près correct. La petite fille répondit nettement, sans gêne comme sans hardesse.

—Elle a de la race, l'enfant! murmura Mr Barford. Et dans dix ans d'ici, elle sera diablement jolie!

Lady Shesbury eut une moue d'impatience.

—Qu'en sait-on! Les yeux sont beaux, oui.

—Ils suffiraient, à eux seuls, pour qu'on la remarquât, plus tard.

—Pour le moment, elle a l'air d'une petite effrontée! dit sèchement lady Shesbury. Qu'allez-vous faire de ces enfants, Barker? Vous n'avez pas le temps de vous en occuper.

—Il faudra bien que je le trouve, my lady, puisque c'est l'ordre de lord Shesbury. Peggy m'aidera, et les petites misses apprendront peu à peu l'anglais avec elle.

Rosé, en pétrissant dans ses doigts fluets la ceinture de sa mère, attachait sur les enfants étrangères des yeux étonnés—de beaux yeux bruns qui ressemblaient à ceux de lord Shesbury. Près d'elle se tenait debout Nuttie, portant dans chaque main une assiette de vieux saxe garnie de pâtisseries. La voix impérative de la petite fille s'éleva tout à coup.

—Je veux jouer avec elles!

Son doigt tendu désignait Orietta et Faustina.

Lady Shesbury eut un rapide froncement de sourcils.

—C'est impossible, chéries. Ces enfants nous

sont inconnues... elles peuvent être très mal élevées. Ce n'est pas une compagnie pour toi...

—Je veux!... Je veux!

—Voyons, Rosetta... voyons, mignonne... Regarde comme elles sont mal habillées. Toi, tu es lady Rose Falsdone...

—Je veux jouer avec!

—Et puis, elles ne parlent pas anglais... Tiens, dis-leur quelque chose pour voir si elles comprendront.

—Venez jouer avec moi! cria Rose d'une voix aiguë.

Orietta et Faustina la regardèrent, mais ne bougèrent pas.

Là, qu'est-ce que je te disais?... Barker, emmenez ces petites. Vous aurez soin d'éviter qu'elles se trouvent sur ma route, car elles ne me plaisent pas du tout.

La femme de charge salua, les petites filles l'imitèrent, et toutes trois quittèrent la terrasse. Lady Shesbury suivait les enfants d'un regard chargé de sourde hostilité. Humphrey dit à mi-voix, avec un léger sourire d'ironie:

—Jalouse!... jalouse! Par delà ces enfants, vous voyez la mère qui, peut-être, fut aimée de Cecil. Je crois que s'il vous était possible de leur nuire, vous y trouveriez quelque satisfaction, n'est-il pas vrai?

Lady Shesbury ne répondit pas. Les lèvres serrées, les yeux assombris, elle resta un long moment silencieuse. Rose se décidait à puiser des deux mains dans les assiettes que lui présentait la nurse. Le regard d'Humphrey, plein d'une raillerie voilée, s'attarda sur la jeune femme jusqu'au moment où apparurent lord Walter et Herbert Nortley, son compagnon habituel. Lady Shesbury aussitôt retrouva un sourire pour accueillir son beau-fils, et Humphrey secoua la main du jeune garçon avec une cordialité qui ne parut pas recevoir de retour.

IV

Les petites filles étaient installées dans une grande chambre claire et gaie, voisine de celle de Mrs Barker. Au bout de quelques jours, elles furent munies d'un trousseau simple mais confortable. Peggy, une des nièces de la femme de charge, leur apportait leur repas et leur faisait faire chaque jour une promenade. Mrs Barker leur avait procuré deux poupées et quelques autres jouets. Elles étaient bien soignées, bien nourries.

Faustina semblait heureuse. Mais Orietta avait un petit air languissant et disait:

—J'aimais mieux Faletti que cette belle maison!

Une huitaine de jours après leur arrivée, lord Shesbury les fit demander. Mrs Barker les conduisit à la bibliothèque. Assis dans un fauteuil profond, lord Shesbury feuilletait un volume posé sur ses genoux. Il dit à la femme de charge:

—Laissez-les, Barker, je les ferai reconduire tout à l'heure.

D'un geste bienveillant, il invita les enfants à s'approcher. Il caressa la joue de l'une et de l'autre, puis demanda:

—Êtes-vous contentes ici, mes petites filles?

Faustina répondit "oui", en souriant. Mais Orietta secoua négativement la tête.

Lord Shesbury prit sa main et attacha un regard scrutateur sur la charmante figure éclairée par ces yeux magnifiques, si expressifs, qui avaient frappé aussitôt Humphrey Barford.

— Pourquoi donc, Orietta?

— J'aimais mieux Faletti.

— Ici, pourtant, c'est plus beau que Faletti? Tu vivais là chez ta nourrice, qui ne devait pas être bien riche?

— Non, elle était pauvre, dit gravement l'enfant. Mais elle m'aimait bien.

Des larmes montèrent aux yeux fiers. Lord Shesbury mit sa main sur l'épaule de la petite fille pour l'attirer plus près de lui.

— Je t'aimerai aussi, chère enfant. Tu t'habitueras peu à peu à cette nouvelle existence, et à ceux qui t'entourent. Barker est bonne pour vous, n'est-ce pas?

— Oui, signor.

Lord Shesbury caressa les cheveux courts qui formaient des boucles aux tons d'or bruni autour de la petite tête. Il murmura :

— "Leurs" cheveux... Béatrice... Bianca... Laquelle, mon Dieu? Laquelle, pour réparer?

Son regard se portait sur Faustina, qui se tenait aux côtés de sa soeur. Les boucles brunes et soyeuses n'avaient pas ce chaud reflet de la chevelure d'Orietta. Faustina était une jolie petite fille, de mine douce, aimable, et insignifiante. Lord Shesbury eut un soupir d'impatience douloureuse. En ramenant les yeux sur Orietta, il vit le regard de l'enfant attaché sur lui avec une expression pensive et profonde. Il demanda :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, petite Orietta?

— Je pensais que vous êtes bon, et que je vous aime bien.

En même temps, Orietta prenait la main demeurée sur sa tête, et y appuyait ses lèvres.

Une vive émotion altéra pendant quelques secondes la physionomie de lord Shesbury.

— Ainsi me regardait Bianca! dit-il, en se parlant à lui-même.

Il passa sur son front une main fiévreuse.

— ...Et "l'autre" aussi, parfois... Je ne sais... je ne puis savoir!

Il redressa un peu sa taille penchée et dit avec bonté :

— Là, sur cette table, il y a des bonbons pour vous. Prenez, mes petites filles.

Il les suivit des yeux, tandis qu'elles se dirigeaient vers le meuble désigné. L'anxiété se discernait dans le regard. D'un geste las, lord Shesbury appuya son coude contre la grande table de marqueterie placée près de lui et laissa retomber son visage contre la main repliée.

Orietta avait pris une des boîtes élégantes et l'ouvrit avec soin. Elle revint à lord Shesbury, la lui tendit avec un sourire dont la grâce enfantine éclairait tout ce petit visage.

— Merci, chère enfant; mais le médecin me défend ces bonnes choses.

— Pourquoi? Vous êtes malade, signor?

Et l'intérêt, la compassion paraissaient dans ces yeux expressifs.

— Oui, ma petite fille.

Un soupir souleva la poitrine de lord Shesbury.

— Ainsi donc, garde tous tes bonbons pour toi. Les aimes-tu beaucoup?

— Beaucoup, oui. Mais j'en donnerai à Faustina, parce qu'elle les aime encore plus que moi.

— Tu as bon cœur, je le vois. Et toi, Faustina, donneras-tu aussi de tes bonbons à Orietta?

Faustina eut une hésitation, avant de répondre :

— Si elle m'en demande, oui, signor.

Lord Shesbury eut un fugitif sourire.

— Si elle t'en demande seulement? Eh! cela fait une différence de... générosité!

Il pensa : "L'âme d'Orietta doit avoir sur celle de Faustina, la même supériorité qui existe physiquement chez cette enfant."

Peu après, lord Shesbury sonna un domestique pour renvoyer les petites filles près de Mrs Barker.

Une fois seul, il se leva, marcha un moment dans la pièce immense qui restait fraîche en cette chaude après-midi d'août. A l'extrémité, la porte donnant sur la galerie des Portraits était ouverte. Après un instant de songerie pénible, lord Shesbury se dirigea machinalement de ce côté, franchit le seuil et fit quelques pas dans la longue galerie, éclairée par des verrières du seizième siècle en ce moment étincelantes sous le soleil ardent.

Sur la boiserie de chêne s'alignaient les portraits des ancêtres de lord Cecil. La puissante race des Falsdone remontait haut dans l'histoire. Elle avait, disait-on, une origine slave, et présentait cette particularité que, presque à chaque génération, elle avait contracté des alliances étrangères. Du sang français, espagnol, italien surtout, coulait dans les veines de ces grands seigneurs anglais. Un lord Shesbury avait épousé la fille d'un émir d'Arabie, un autre une Syrienne d'une grande beauté, enlevée à sa famille et qui était morte victime de la jalousie de son maître. La femme de lord Robert Shesbury, qui vivait sous le règne d'Edouard VI, était une princesse moscovite dont un mystère inquiétant avait toujours enveloppé l'énigmatique personnalité. La mère du marquis de Shesbury actuel était Florentine et lui-même avait épousé une Slave.

On attribuait à ce mélange de races le tempérament ardent, l'originalité de goûts, la nature impétueuse, violente, difficile, qui, à travers les âges, avaient distingué bon nombre de Falsdone. Physiquement et surtout moralement, ils étaient très peu anglo-saxons. Sous le règne d'Elisabeth et à d'autres époques encore, ils avaient longuement résidé à l'étranger pour échapper à la persécution religieuse, car ils étaient restés irréductiblement catholiques. Aussi pouvait-on dire, et la remarque en avait été faite par la jeune reine Victoria au sujet de l'actuel marquis de Shesbury, que ces grands seigneurs anglais étaient aussi peu Anglais que possible.

Beaucoup avaient été des lettrés, des artistes. Mais ces dispositions intellectuelles n'empêchaient pas qu'ils fussent, en général, amateurs d'exercices violents. Dans cette galerie de portraits, les physionomies masculines, presque toutes, présentaient un caractère d'énergie. Les femmes de cette famille étaient rarement jolies, mais avaient une sorte de beauté imposante. On les disait plus orgueilleuses encore que leurs pères et frères, lesquels, cependant, passaient pour assez bien pourvus sous ce rapport. Il existait naturellement des exceptions. Au nombre de celles-ci avait été la sœur jumelle de lord Cecil, lady Cecilia, morte à

vingt-cinq ans, dans les sentiments de la plus fervente piété, et qui laissait le souvenir d'une âme exquisément bonne, délicate, discrètement charitable. Cette nature charmante transparaissait dans le portrait devant lequel s'arrêtait lord Shesbury, tout à coup enlevé à sa sombre rêverie.

Cecilia avait été la grande affection de son enfance et de son adolescence. Il n'avait, alors, aucun secret pour elle. Mais les passions avaient submergé cette tendresse fraternelle, sans toutefois l'anéantir. Cecilia avait souffert en silence, et lord Cecil se demandait toujours si elle n'était pas morte du chagrin de ce délaissement et de la vie scandaleuse de son frère.

Il se le demandait encore en ce moment, avec angoisse, tandis qu'il considérait le visage fin, un peu mat, dont le regard pensif et profond accompagnait si bien le sourire discret des lèvres. Il songeait: "Cecilia, ma pauvre Cecilia, je t'ai fait bien souffrir, je le crains. Et tu n'es pas ma seule victime, pauvre petite sœur. D'autres pèsent lourdement sur mon âme, et leur souvenir, parfois, m'obsède jusqu'à la torture".

Son regard, quittant un instant le portrait de Cecilia, s'égarait sur celui de son père, hautaine figure au sourire méprisant sur celui de sa mère, la belle comtesse napolitaine, Flaminia Ertello, l'une des plus séduisantes femmes de son temps. Puis il revint encore à Cecilia. Lady Flaminia, grande mondaine, et qui tenait à Rome un salon littéraire, s'était peu soucée de sa fille. Pour lord Archibald, le grand seigneur dilettante et libertin, elle n'avait pas existé. Seule, l'affection de Cecil réchauffait ce jeune cœur aimant et délaissé. Lord Shesbury se rendait mieux compte de ce qu'il avait été—de ce qu'il aurait pu être surtout pour sa sœur—maintenant qu'avec la maladie, le regret du passé pénétrait plus profondément son âme coupable.

—Cecilia, prie pour moi! murmurèrent ses lèvres tremblantes.

Il s'écarta, revint dans la direction de la bibliothèque, où il venait d'entendre une porte s'ouvrir. Quelqu'un était là, en effet, Humphrey Barford, qui s'avança, discrètement empressé.

—Je ne vous dérange pas, Cecil?

—Vous ne me dérangez jamais, mon cher.

Lord Shesbury serra la main de son cousin avec cordialité. Près de ce robuste Humphrey, alors dans toute la vigueur de sa trentième année, il paraissait plus pâle, plus flétri encore. Amicalement, il prit le bras du visiteur et le conduisit à l'une des portes-fenêtres ouvertes, près de laquelle ils s'assirent.

—Quoi de nouveau, Humphrey? demanda-t-il en passant au jeune homme une boîte de cigares.

Mr Barford, qui arrivait de Londres, narra avec esprit quelques nouvelles de la cour et du monde aristocratique. Il possédait à fond l'art d'être agréable, de se rendre utile, de flatter discrètement, sans jamais forcer la note. Lord Shesbury le tenait pour un homme de grand sens et de bon conseil. Sa nature fermée ne le disposait pas à prendre un confident, mais s'il y eût été porté, il aurait probablement choisi Humphrey Barford.

Tandis que les deux hommes causaient, lord Walter passa à une courte distance de la bibliothèque, en compagnie d'Herbert Nortley. Voyant

que lord Shesbury le suivait des yeux, Humphrey dit avec un léger sourire:

—Vous êtes fier de votre fils, mon cher Cecil? Je le comprends, car, de toutes façons, il est appelé à se distinguer.

—Fier, oui, je le suis... Walter est doué d'une intelligence supérieure... et il sera un charmeur... malheureusement.

Ces derniers mots furent étouffés entre les lèvres frémissantes de lord Shesbury.

—Pourquoi, malheureusement? Je ne vois pas...

—Parce qu'il fera souffrir... lui aussi.

Sur sa main tremblante, lord Shesbury appuya la joue bême, creusée, en répétant sourdement:

—Lui aussi, plus que d'autres, car son âme est impérieuse, violente... dure même, je le crains. Mais quand il voudra séduire... Humphrey, je prévois déjà que rien ne lui résistera.

Humphrey secoua la tête.

—Je ne puis en juger aussi bien que vous, car je ne connais guère de mon jeune cousin qu'une indifférence poïe.

—Oui, je sais... Il donne difficilement sa sympathie. Cependant, Humphrey, c'est vous que j'ai choisi comme son tuteur, au cas très probable où je quitterais ce monde avant sa majorité.

En parlant ainsi lord Shesbury posait une main un peu fiévreuse sur celle de son cousin.

—Cette marque de confiance m'est très précieuse. Cecil, dit Humphrey de cette voix douce, habituelle chez lui, qui caressait onctueusement l'oreille. "Si—ce qu'à Dieu ne plaise!"—vous deviez nous être enlevé prématurément, je serais toujours préoccupé de m'en rendre digne en tous points.

—Vous l'êtes déjà, mon cher ami. Croyez que j'ai apprécié à toute sa valeur votre conduite si noble, si loyale, devant les manèges d'une coquette qui essayait de vous amener à trahir votre parent malade...

—Cecil, il faut lui pardonner!

—Lui pardonner? Oh! c'est fait, bien facilement!

Une sorte de sourire méprisant soulevait la lèvre de lord Shesbury.

—Ce n'est pas à moi, d'ailleurs, de jeter la pierre à qui que ce soit. Mais l'indifférence, pire que la rancune, pire que la haine, voilà ce que m'inspire cette femme qui sut un instant me séduire. Un peu de mépris aussi, parce qu'elle a feint pour moi un amour passionné qui n'était que mensonge.

—Peut-être pas, Cecil... Peut-être y avait-il quelque sincérité...

Lord Shesbury leva impatiemment les épaules.

—Laissons cela, dit-il d'un ton lassé. Il faut que je vous parle maintenant d'une chose qui me tient assez à cœur. C'est un devoir d'amitié...

Ses doigts s'appuyèrent nerveusement sur la main souple et tiède de Mr Barford.

—Ces petites filles... les enfants du comte Alberto Farnella. Je veux qu'après moi elles reçoivent une bonne éducation, conforme à leur rang. C'est vous que je charge de veiller à cela. Humphrey, jusqu'à ce que mon fils soit en âge de s'en occuper.

—Je me conformerai fidèlement à votre désir, mon cher Cecil.

—Le comte Farnella ne les réclamera probablement pas... Il faudra que Walter pourvoie à leur avenir. Mais il connaîtra plus tard mes volontés à ce sujet.

Lord Shesbury s'interrompt un instant, le front penché, le visage traversé de frémissements. Puis il reprit avec un accent de lassitude:

—Je crois avoir tout prévu, autant qu'il est humainement possible de le faire. Vous verrez, mon cher Humphrey, que j'ai essayé de vous prouver ma gratitude pour votre dévouement discret, et mon estime pour votre caractère... Et maintenant, parlons d'autre chose. Ou plutôt, faisons une partie d'échecs, voulez-vous? Sans être aussi fort que Walter, vous devenez un joueur fort estimable.

—Et qui a tout à gagner près d'un maître tel que vous, acheva Humphrey avec son agréable sourire.

V

L'été avait passé, l'automne détachait maintenant, dans les jardins de Falsdone-Hall, les feuilles rousses, dorées ou pourprées aussitôt enlevées par les jardiniers. Le château abritait en ce moment une douzaine d'hôtes venus pour les chasses. Lord Shesbury paraissait parfois pendant quelques instants au milieu d'eux. Mais il laissait lord Walter, déjà ardent veneur, et Humphrey Barford, faire les honneurs de ses bois où abondait le gibier. Le soir, lady Shesbury, vêtue à ravir, parée de magnifiques bijoux de famille, offrait aux châtelains et aux notabilités de la contrée le plaisir d'une soirée dansante ou d'une comédie d'amateurs. Elle était fort appréciée dans le monde pour sa bonne grâce et pour son entrain à organiser les distractions. On jugeait avec indulgence sa coquetterie, d'ailleurs toujours discrète—et l'on était surtout disposé à lui pardonner beaucoup, en songeant à l'abandon dans lequel, depuis des années, la laissait lord Shesbury.

Dans leur grande chambre claire, dont les fenêtres donnaient sur les jardins, Orietta et Faustina percevaient parfois quelques échos de ces réunions. Mais elles continuaient de vivre à l'écart, sans rapports avec lady Shesbury et ses hôtes. Lord Shesbury leur avait donné une gouvernante, excellente femme qui les soignait bien et commentait leur instruction. Toutes deux, maintenant, comprenaient et parlaient l'anglais, Faustina avec quelque difficulté encore, Orietta presque aussi bien que sa langue maternelle. Cette dernière, d'ailleurs, témoignait en toutes choses d'une intelligence rare, d'une vivacité d'esprit qui dénotait la paisible miss Nancy, non moins que l'ardeur des sentiments chez cette nature enfantine. Elle était bonne, généreuse, d'une entière sincérité, mais son caractère semblait oigueilleux et porté à la colère, à la rancune. La gouvernante pensait qu'elle lui donnerait beaucoup plus de mal que la douce et facile Faustina; néanmoins, elle ressentait un attrait singulier pour cette difficile petite personne qui avait des expressions de physionomie si pleines de charme, des mouvements du cœur capables de faire pardonner tous ses défauts.

Ainsi en jugeait également lord Shesbury, près duquel miss Nancy amenait les enfants deux ou trois fois dans la semaine. Il se montrait bienveil-

lant pour Faustina, mais accordait presque uniquement son attention à Orietta. Celle-ci, tandis que sa sœur s'amusait avec les jouets superbes donnés par leur protecteur, était assise sur les genoux de lord Cecil, le questionnant et l'écoutant. Il lui racontait des épisodes de ses voyages, des légendes anglaises ou étrangères. Parfois, il l'interrogeait sur son existence à Faletti.

—Ainsi, tu étais heureuse, là-bas?... Ta nourrice était bonne pour toi et Faustina?

—Très bonne! Elle nous aimait beaucoup. Mais elle était sourde, pauvre Angiola!

—Ah! Ce devait être bien gênant pour elle.

—Oh! oui! Aussi, elle ne voyait presque personne dans le village. Quand on avait besoin de lui parler, on écrivait, mais elle lisait mal et ne comprenait pas toujours ce qu'on voulait lui dire. Nous, elle nous avait habituées à faire des signes; alors elle comprenait très bien.

Un jour, lord Shesbury demanda, avec une sorte d'hésitation:

—Voyiez-vous souvent votre père?

Orietta secoua ses boucles aux tons d'or chaud, qui, maintenant tombaient jusqu'aux épaules.

—Non, pas bien souvent. Il avait l'air triste et ne nous embrassait jamais. Après nous avoir regardées toutes les deux sans rien dire, avec des yeux très noirs, il parlait à Angiola par signes. Elle répondait en pleurant: "Je ne sais pas, signor comte... je ne peux pas savoir!" Alors il s'en allait, après avoir jeté un peu d'argent sur la table.

Après un petit temps de silence, Orietta ajouta, sur un ton d'interrogation inquiète:

—Je croyais que les papas aimaient toujours leurs petites filles?

—Presque toujours, du moins, chérie... Oui, le contraire est assez rare...

Sa bouche frémissait un peu en prononçant ces mots. Songeait-il à sa fille, cette petite Rose rachitique et presque infirme, pour laquelle il n'éprouvait qu'une sorte d'indifférence?

Miss Nancy, d'après les instructions de Mrs Barker, s'arrangeait pour que les petites étrangères ne se rencontrassent jamais avec lord Walter, lady Shesbury et leurs hôtes. Lord Shesbury, d'ailleurs, avait organisé leur existence à part, sans rapports avec sa femme et ses enfants. Il ne parlait jamais à ceux-ci de ses protégés, et lady Pamela aurait ignoré aussi bien que lord Walter les fréquentes entrevues de son mari avec elles, si elle n'avait entretenu un petit service d'espionnage grâce auquel presque tous les actes de lord Shesbury lui étaient connus.

Orietta n'avait donc plus revu ce jeune lord Walter contre lequel demeurait en son cœur un farouche ressentiment. Et l'eût-elle aperçu que, toute la première, elle se serait écartée précipitamment de sa route.

Or, il advint qu'un après-midi de novembre, les petites filles en courant et en se poursuivant, débouchèrent comme deux petites folles dans une clairière du parc où l'héritier de Shesbury jouait au croquet avec les plus jeunes hôtes du château. Orietta faillit tomber en heurtant une boule qui s'en alla rouler plus loin.

—Eh bien, que venez-vous faire ici?... Voilà maintenant ma boule dérangée, par votre faute, enfant stupide!

Lord Walter s'avancait, la mine irritée. Orietta, qui reprenait instantanément son équilibre, devint très rouge, en jetant au jeune garçon un regard de colère.

—Je ne l'avais pas vue, votre boule! Elle a manqué me faire tomber... Et c'est vous qui êtes stupide!

Des exclamations de surprise scandalisée se firent entendre parmi les joueurs. Qui donc était cette petite créature qui osait parler ainsi au futur marquis de Shesbury?

—Petite malhonnête! Petite effrontée! Je vais vous apprendre la politesse, et sans tarder!

Jetant son maillet, lord Walter faisait quelques pas, la main levée. Puis, se ravisant, il dit avec un rire sarcastique:

—Non, il y a une autre punition... Nortley, venez tenir cette petite misérable... Nuttie, vos ciseaux.

A quelques pas de l'endroit où Orietta avait heurté la boule se trouvait la voiture de la petite lady Rose. L'enfant avait voulu voir la partie, et sa nurse l'avait arrêtée là, tandis qu'elle-même travaillait à un ouvrage d'aiguille. Nuttie obéit à l'ordre du jeune lord, avec une mine quelque peu inquiète, en dépit de son impassibilité habituelle. Herbert Nortley, si soumis qu'il fût d'ordinaire aux caprices de son compagnon, eut une hésitation et, tout en avançant, demanda craintivement:

—Mais... qu'allez-vous lui faire, mylord?

—Ni la tuer, ni la blesser... Allons, tenez-là!

Orietta, à ce moment, essayait de faire un bond en arrière. Mais lord Walter la saisit à l'épaule, répéta impérativement: "Tenez-la, Nortley!" Et prenant à pleines mains les boucles soyeuses, il les coupa rapidement au ras de la nuque.

Des exclamations, des rires se firent entendre parmi les jeunes joueurs.

—Ah! je me demandais ce que vous alliez lui faire!... Voilà en effet une bonne punition, pour cette méchante petite, lord Walter! s'écria miss Violet Porroby.

C'était une jolie fillette de douze ans, parente de lady Shesbury. Ses brillants cheveux noirs flottaient autour d'un blanc petit visage aux yeux câlins et rieurs. Coquette déjà, elle ne manquait pas une occasion de flatter lord Walter.

Orietta s'était débattue, sans un cri, sans une protestation, entre les mains de Nortley. Quand le jeune garçon la lâcha, elle se redressa, lança à lord Walter un regard de sauvage défi. Puis, se baissant, elle saisit à pleines mains les boucles dorées et les jeta au visage du jeune lord.

—Elles repousseront! Elles repousseront! dit sa voix haletante de colère.

Une fine main nerveuse s'abattit sur sa joue. Elle recula attachant sur Walter des yeux qui contenaient une véritable haine. Il lui tourna le dos, en faisant tomber d'un geste sec une petite boucle qui s'était attachée à son vêtement de flanelle blanche.

Violet battait des mains.

—Vous l'avez punie comme elle le méritait, lord Walter! Quelle effrontée!... Qui sont donc ces petites filles?

—Des étrangères élevées par charité, répondit brièvement lord Walter.

—C'est dommage! De si beaux cheveux! murmura le jeune William Finley, en suivant des yeux

Orietta qui s'éloignait avec sa sœur, demeurée jusque-là figée par l'effroi.

—Ils repousseront, comme elle le dit, répliqua en riant Violet. Et une autre fois, elle y regardera à deux fois avant de parler ainsi à lord Walter.

—Elle ne s'y hasarderait plus! dit Walter avec une dédaigneuse assurance. Et maintenant, recommençons notre partie.

Rose avait suivi la scène entre son frère et Orietta avec un intérêt qui enlevait pour un moment à sa physionomie l'air de maussade indifférence habituel. Tandis que Walter et ses hôtes se remettaient au jeu, elle dit à la nurse de sa sœur petite voix:

—Donnez-moi les jolis cheveux, Nuttie.

Obéissant à ce caprice, Nuttie alla ramasser les boucles éparses et les rapporta à l'enfant. Rose les fit glisser entre ses doigts, s'en caressa le visage en murmurant: "C'est de la soie... c'est de la soie." Puis elle les réunit soigneusement et les mit dans un petit panier où elle enfermait quelques jouets préférés.

—Que ferez-vous de cela, lady Rose? demanda la nurse.

Rose murmura languissamment:

—Je penserai à la petite fille...

Et sur cette réponse vague, elle tourna la tête, témoignant ainsi qu'elle ne donnerait pas d'autre explication.

DEUXIEME PARTIE

LAQUELLE ?

I

A quelques milles de Falsdone-Hall se trouvait la vieille petite ville d'Aberly, qui appartenait aux marquis de Shesbury depuis des temps immémoriaux. Elle conservait du passé deux tours, quelques débris de remparts, une belle église romane, de vénérables demeures et d'anciennes rues tortueuses dont quelques-unes, en montant, se transformaient en escaliers.

A peu près vers l'époque du mariage de lord Cecil Shesbury, on avait découvert à une courte distance en dehors de l'emplacement des remparts, plusieurs sources qui, analysées, révélèrent des propriétés remarquables pour le traitement des maladies de l'estomac. Lord Cecil fit bâtir là un établissement thermal: des hôtels, des villas s'élevèrent aux alentours. Ce fut une nouvelle ville, gaie, remuante pendant plusieurs mois de l'année, et qui donna un peu de vie au vieil Aberly.

Dans une des plus anciennes maisons de la ville existait depuis cinquante ans un pensionnat où étaient élevées, des filles de petits commerçants de petits fermiers des environs. A l'époque, de ce récit, il était dirigé par les misses Burley, deux jaunes et longues personnes mielleuses, complimenteuses, et habiles à économiser sur toutes choses, au détriment de leurs collaboratrices et même de leurs élèves. Mais elles avaient une réputation d'austère vertu qui faisait préférer par beaucoup de parents leur institution à celle, plus moderne, établie dans la ville neuve.

Un après-midi de mars—un peu plus de huit ans après l'arrivée des petites Italiennes à Falsdone-Hall—un élégant coupé attelé de beaux chevaux

s'arrêta devant la noire et vénérable ma son dont la porte était surmontée d'armoires effacées. Un valet sauta à terre, alla soulever le marteau qui représentait une tête d'homme barbu, puis levint ouvrir la portière. Une jolie femme blonde, encore jeune, d'apparence du moins, enveloppée d'un riche manteau de velours vert, bronze garni de fourrures claires, mit pied à terre et s'avança vers le vantail qu'entr'ouvrait miss Fanny Burley en personne, l'ainée des deux soeurs.

—Ah! lady Shesbury! Votre Seigneurie nous fait grand honneur! Veuillez entrer, my lady!

Miss Burley, ouvrant la porte toute grande, commençait une série de petites révérences.

—J'ai à causer avec vous, miss Burley, dit lady Shesbury en accordant à la maîtresse de pension un bienveillant sourire.

—Toute à votre disposition, my lady! S'il vous plaît d'entrer ici... Mais le poêle du parloir s'est précisément éteint ce matin! Quelle calamité!

En réalité, ce poêle n'était allumé que les jours fixés pour la visite des parents aux élèves. Et encore, plus d'une fois, était-il censé n'avoir pas voulu prendre en dépit des efforts de la servante.

—Peu importe, je suis très couverte, dit gracieusement lady Shesbury.

Elle entra dans la grande pièce glaciale, meublée d'acajou et de reps grenat fané. Miss Fanny lui avança un fauteuil et s'assit en face d'elle.

—Puis-je me permettre de demander à Votre Seigneurie comment va la chère petite lady Rose? dit doucement la maîtresse de pension.

Une ombre couvrit le regard de lady Pamela.

—Un peu mieux, relativement... Elle fait quelques pas, en donnant le bras. Les médecins espèrent une nouvelle amélioration... Mais, hélas! ce n'est pas la guérison!

—Celle-ci viendra, my lady. Vous verrez un jour lady Rose, forte et bien portante.

—Forte et bien portante! répéta lady Shesbury avec amertume. Non, je crains de ne pas voir ce jour-là... Mais parlons du but de ma visite, miss Burley. J'ai à vous demander des renseignements sur ces petites filles que je vous ai confiées. Voilà près de neuf ans que vous les avez ici. Qu'en pensez-vous?

—Faustina est la meilleure créature du monde, douce, aimable, facile... Mais Orietta!

Miss Burley leva au plafond un éloquent regard.

—Orietta est une nature orgueilleuse, concentrée, qui nous a donné au début beaucoup de peine, par sa violence. Depuis lors, elle a su se dompter sous ce rapport, mais le feu couve sous son calme apparent, nous le sentons bien. En résumé, c'est un caractère inquiétant. De plus, elle a des aspirations artistiques que nous avons combattues, pour la diriger vers des buts plus modestes, comme vous le désiriez, my lady.

—Et physiquement?

—Oh! physiquement ce sont deux beautés!... Mais Orietta surtout! Quand nous passons dans les rues avec nos élèves, les jours de sortie, je vous assure qu'on la regarde! Il faut dire à sa louange qu'elle n'a pas l'air de s'en soucier, car jusqu'ici, ce n'est pas une coquette. Du reste, j'y mettrais bon ordre. Votre Seigneurie peut en être certaine.

Lady Shesbury demeura un moment silencieuse, le regard assombri. Miss Burley considérait avec une curiosité discrète le joli visage toujours blanc et rose—grâce aux artifices d'une habile femme de chambre.

—Je veux voir ces jeunes personnes, miss Burley, déclara la visiteuse.

—Je vais les chercher, my lady. Elles doivent être en récréation à cette heure.

—Eh bien, je vais avec vous. Ainsi, je les surprendrai et jugerai peut-être un peu mieux ce qu'elles sont.

Derrière la maison s'étendait un jardin enclos de hauts murs couverts de lierre. C'était un triste jardin, humide, mal entretenu. Une vingtaine d'élèves s'y ébattaient sous la surveillance d'une sous-maîtresse française, Mlle Sauvelier, qui, outre sa langue, enseignait pour un salaire de famine le dessin et la littérature.

Un peu à l'écart, une des plus grandes élèves faisait les cent pas, en serrant un vieux châle autour de ses épaules. Cette jeune, svelte et souple créature avait les allures d'une lionne en cage. Sur sa petite tête finement modelée, une résille d'un noir verdâtre retenait la masse soyeuse d'admirables cheveux brun doré, en laissant échapper quelques boucles sur la nuque. Les belles lèvres frémissantes avaient un pli d'amertume, les yeux bleus, foncés, ardents, merveilleusement beaux dans l'ombre des cils noirs témoignaient d'une songerie douloureuse.

—Rentrez, si vous avez trop froid, Orietta, dit Mlle Sauvelier quand la jeune fille, en un de ses va-et-vient, passa près d'elle.

—Il fait encore plus froid à l'intérieur, mademoiselle!

—C'est vrai! murmura avec un soupir la Française, petite femme malingre et souffreteuse dont la physionomie dénotait une passive résignation à sa médiocre existence.

A ce moment apparurent lady Shesbury et miss Fanny Burley. Les élèves interrompirent leurs jeux, pour considérer avec une curiosité admirative l'élégante visiteuse. Orietta, qui lui tournait le dos, ne la vit qu'au moment où elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta alors, les sourcils rapprochés, le visage un peu durci, en attachant sur l'arrivant ses yeux fiers.

—Voici Orietta, dit miss Burley. Et celle-ci est Faustina.

Elle désignait une autre jeune fille, un peu rouge du mouvement qu'elle venait de se donner —une jo'ie figure qui n'était qu'une fade copie de celle d'Orietta.

—Venez saluer lady Shesbury, ajouta l'institutrice.

Faustina obéit aussitôt, avec le gracieux et banal sourire qu'elle avait déjà tout enfant. Orietta hésita avant de s'avancer, lentement, de cette allure souple et légère qui révélait une admirable harmonie de formes, sous la disgracieuse robe de gros lainage gris. Elle s'inclina poliment, avec une dignité qui déplut sans doute à lady Shesbury, car celle-ci, avec un subit éclair d'irritation dans le regard, se tourna vers miss Burley en disant d'un ton mordant:

—A première vue, je juge que cette jeune personne a encore besoin de quelques leçons, pour assouplir son caractère. Puis il est temps que sa

soeur et elle commencent de gagner leur existence. Je vais les prendre à mon service, miss Burley. Dans deux jours, je les enverrai chercher.

—Toute à vos ordres, my lady, répondit miss Fanny avec une révérence.

Au teint délicatement mat d'Orietta, une soudaine rougeur venait de monter. Lady Shesbury rencontra un regard stupéfait, et fièrement interrogateur, qui amena un mauvais sourire sur les lèvres de la noble dame. Puis celle-ci avec un petit geste condescendant à l'adresse des deux jeunes filles, se détourna en disant avec aménité:

—Je vous félicite sur la bonne mine des misses Farnella, miss Burley. Elles auront toute capacité physique pour travailler—et c'est de quoi je voulais me rendre compte, avant de les faire venir à Falsdone-Hall.

II

Orietta et Faustina, depuis un an, ne couchaient plus dans le dortoir. Les misses Burley leur avaient octroyé la jouissance d'une étroite chambre où elles avaient de la peine à se renouer, entre leurs lits et leur petite commode. En retour de ce privilège, elles devaient accommoder une partie du linge de la maison. Mais du moins, là, elles étaient seules, grande satisfaction pour Orietta surtout.

Le soir qui suivit la visite de lady Shesbury, quand les jeunes filles se retrouvèrent dans cette chambre, la première parole d'Orietta fut:

—Qu'a-t-elle voulu dire? Que penses-tu, toi, qu'elle ait voulu dire, en parlant de nous prendre à son service?

—Je ne sais pas... je me demande. Elle ne peut pourtant pas songer à faire de nous des servantes, Orietta?

Faustina, assise sur son lit, regardait avec perplexité la figure assombrie de sa soeur.

—Des servantes!

Un éclair jaillissait des yeux ardents.

—Les filles du comte Farnella! Non, non, ce n'est pas possible!... Mais alors, que signifie?...

—Elle a peut-être l'intention de nous donner un emploi de gouvernante, d'institutrice? suggéra Faustina.

—Oui peut-être... près de sa fille, qui doit avoir quatorze ou quinze ans. Mais il n'y a pas besoin de nous deux pour cela.

—Nous n'avons pas entendu dire que lord Walter Shesbury fût marié, sans quoi, s'il avait un enfant...

—Non, nous ne l'avons pas entendu dire, répéta machinalement Orietta.

A ce seul nom, son regard devenait plus sombre, et le vieux levain de ressentiment se manifestait en son âme, restée ardente et orgueilleuse.

—Elle est très jolie, lady Shesbury, fit observer Faustina après un petit temps de silence. Mais elle n'avait pas l'air très aimable en nous regardant.

—Dis qu'elle avait l'air mauvais. Je me souviens d'ailleurs qu'il en était ainsi autrefois, dans les rares occasions où nous nous sommes trouvées en sa présence.

—Enfin, je voudrais bien savoir ce qu'on fera de nous! dit Faustina avec un soupir. Mais ce

sera déjà quelque chose de quitter cette triste maison!

Orietta songea tout haut:

—J'ai souhaité avec ardeur d'en franchir le seuil pour toujours. Et maintenant, je le ferai avec angoisse, Faustina, car je sens que cette femme, cette lady Shesbury nous déteste.

Cette nuit-là Orietta Farnella ne dormit guère. Elle revêcut en pensée les jours écoulés depuis le moment où Faustina et elle avaient franchi le seuil de Falsdone-Hall: l'accueil bienveillant de lord Cecil Shesbury, sa sollicitude affectueuse, la hauteaine dureté du jeune lord Walter et le châiment infligé par lui à la petite fille audacieuse qui osait le dénier. Puis un an environ après cet incident, la mort presque subite de lord Shesbury. Grand chagrin pour Orietta, qui n'avait trouvé en lui que bonté. Peu après, miss Nancy, la gouvernante, avait été renvoyée; quelques mois plus tard, Mrs Barker conduisait les petites filles à la pension Burley, qu'elles n'avaient plus quittée depuis lors.

Non, depuis neuf ans, elles n'avaient pas quitté, même pour de courtes vacances, la triste maison presque semblable à une prison. Orietta, qui aimait tant courir dans le parc du château, avait connu ici les tourments de l'oiseau en cage. Tout d'abord elle s'était parfois révoltée; pendant deux ans, elle avait été une sorte de petit démon que menaces et punitions ne pouvaient dompter. Puis l'influence religieuse eut une nature énergique, droite, délicate, avait modifié ce caractère inquiet. Mais Orietta avait pris cette apparence concentrée dont se plaignaient les misses Burley, comme d'une marque de sournois orgueil. En réalité, ce n'était que l'armure dont s'enveloppaient une sensibilité frémissante, une ardente fierté. Dans cette maison, Orietta n'avait trouvé personne à qui elle put s'attacher quelque peu. Ses compagnes étaient ou futilles ou vulgaires, en tout cas insignifiantes et disposées à la jalousie, bien qu'elle fût à leur égard généralement bonne et complaisante, parce qu'elles se sentaient de toutes façons supérieures à elles. Mlle Sauvelier lui témoignait autant d'intérêt qu'on pouvait en attendre d'un cœur assez sec et d'un esprit toujours soucieux. Quant à miss Fanny et à miss Rebecca Burley, il avait toujours existé entre elles et Orietta une sourde antipathie.

—Ce sont des âmes fausses, des hypocrites, disait Orietta à sa soeur.

Faustina ne regardait pas si loin. Elle était restée à même paisible et aimable petite personne, plaisant à toutes, maîtresses et élèves, aimant sa soeur avec calme et s'effarant quand celle-ci, par hasard, lui laissait entrevoir les bouillonnements, la souffrance de son âme si vivante, de son esprit muré en cette morne existence, et ses angoisses pour l'avenir.

—Que fera-t-on de nous? se demandait Orietta. Lord Shesbury nous avait dit: "Je vous ferai donner des leçons, je vous préparerai un bon avenir, mes petites filles." Je suis bien sûre qu'il ne nous aurait pas mises en pension ici, lui! C'est lady Shesbury qui a fait cela... et peut-être aussi lord Walter. Si j'avais fait d'autres études, j'aurais pu donner des leçons, ou trouver un travail intéressant. Mais ici, qu'ai-je appris?

De fait, les études à la pension Burley étaient assez élémentaires. Quelques années avaient suffi à Orietta, admirablement douée sous le rapport d'intelligence, pour en savoir autant que ses maîtresses. Depuis lors, elle se consumait d'impatience entre ces tristes murs, en se demandant quand on les ferait sortir—et si même on les en ferait sortir jamais.

Car, si jeune qu'elle fût au moment de son séjour à Falsdone-Hall, Orietta avait eu l'intuition que lady Shesbury détestait les petites étrangères protégées par son mari.

—“Pourquoi?” songeait-elle, cette nuit-là, en revoyant tout ce passé. Peut-être simplement parce que c'est une nature mauvaise et qu'il lui déplaisait que son mari fût bon... Je me demande si elle a le droit de faire de nous ce qui lui plaît. Notre père vit peut-être encore... Oui, je voudrais savoir si nous sommes obligées de lui obéir! Mais à qui s'adresser pour cela?

A sa pensée revint le souvenir de Mr Barford. Elle l'avait vu deux fois, après la mort de lord Cecil, et se souvenait d'avoir entendu Mrs Barker dire à miss Nancy qu'il était le tuteur de lord Walter. Lui ne s'était pas montré dur ni méprisant pour les petites filles. Indifférent plutôt. Peut-être, s'il était possible de s'adresser à lui, voudrait-il bien la renseigner sur les droits de lady Shesbury?

“Je verrai cela une fois là-bas”, pensa Orietta. “Là-bas... dans cette demeure où nous accueillit avec tant de bonté lord Shesbury! Je ne l'y retrouverai plus, notre cher protecteur... Et à sa place, il y a son fils. Qu'est-il devenu, ce lord Walter déjà si altier si durement orgueilleux? Pire encore sans doute? Ah! j'espère que je n'aurai pas à le rencontrer, car j'ai gardé de lui trop mauvais souvenir!”

Trois ans auparavant, au cours de la promenade du jeudi, les élèves des misses Burley, s'étaient trouvées sur le passage d'un groupe de cavaliers, dans une des rues étroites de la ville. Précipitamment, miss Rebecca, qui les conduisait, les avait fait ranger contre le mur en disant: “Voilà lord Shesbury et ses amis!” Elle avait fait une belle révérence au passage d'un des cavaliers, qui, en répondant par un bref salut, avait jeté un coup d'oeil distrait sur le petit troupeau. Orietta avait aussitôt reconnu l'adolescent d'autrefois dans le jeune homme de mine fière qui passait là, élégant et aristocratique entre tous ses compagnons, monté avec une nonchalance aisée un admirable alezan. Après cette rencontre, il y avait eu effervescence chez les plus grandes élèves. En cachette, elles parlaient avec un enthousiasme mêlé de crainte respectueuse du beau lord de Shesbury, seigneur et maître de toute la contrée. Mais Orietta s'écartait d'elles, peu soucieuse d'entendre admirer, surtout sur ce ton d'idolâtrie, celui dont elle n'avait conservé qu'un souvenir plein de ressentiment.

Et maintenant, elle allait vivre dans la demeure qui lui appartenait. Mais elle avait entendu dire qu'il voyageait beaucoup... Puis encore, quand il se trouverait là, il y avait à supposer qu'une personnalité aussi effacée que le serait vraisemblablement Orietta Farnella ne se trouverait pas en contact avec un si grand personnage.

Non, pour le moment le point le plus noir, la question que la jeune fille retournait en son esprit, c'était de savoir ce que ferait lady Shesbury des filles de don Alberto Farnella.

III

Deux jours après, un break conduit par un cocher en petite livrée emmenait Orietta et Faustina de la pension Burley.

Faustina avait versé quelques larmes. En regardant les yeux secs d'Orietta, miss Fanny avait dit en pinçant les lèvres:

—Il est toujours agréable de voir une personne qui vous regrette.

Orietta avait eu un sourire d'amertume, sans rien répliquer. Elle avait embrassé Mlle Sauvelier, serré la main de ses compagnes salué cérémonieusement les misses Burley. Puis elle était partie sans regret pour ce qu'elle laissait, et pourtant le coeur étreint d'angoisse en pensant à l'avenir.

A travers la belle et fertile campagne qui séparait Aberly de Falsdone-Hall, la voiture gagnait le château. Elle entra par la grille des communs et s'arrêta devant un grand bâtiment qui était le logis de la nombreuse domesticité.

Un valet s'avança et dit aux jeunes filles:

—Mrs Barker vous attend, misses.

Elles le suivaient jusqu'à l'appartement de la femme de charge, qui n'était pas dans cette région du personnel inférieur. Mrs Barker, aussi majestueuse et encore un peu plus chargée d'embonpoint qu'autrefois, accueillit les arrivantes sans bouger de son confortable fauteuil.

—Ah! vous voilà, mes petites belles? dit-elle avec condescendance. Contentes de quitter la pension, je pense?

—Plutôt contentes, oui, répondit Orietta.

Il y avait dans sa voix quelque sécheresse. Car sa fierté se raidissait devant l'attitude de la femme de charge, qui les traitait trop visiblement en inférieures.

—Oh certainement très contentes!... surtout de revenir à Falsdone-Hall! dit Faustina.

—Allons, bien!... Quoique, mes petites, ce soit désormais pour vous différent, ici, de ce que vous avez connu autrefois. Lady Shesbury veut bien continuer de vous protéger, mais comme vous n'avez rien pour vivre, il faut travailler.

—Nous ne demandons pas mieux, dit Orietta. Mais quel genre de travail nous réserve lady Shesbury?

Barker croisa ses mains grassouillettes sur sa jupe de soie prune, en répondant paisiblement:

—My lady a décidé que Faustina travaillerait à la lingerie, et vous, Orietta, seconderiez la femme de chambre de lady Rose.

Orietta eut un haut-le-corps.

—Nous!... Elle prétend faire de nous des servantes?

—Pourquoi pas? On ne sait pas bien au juste d'où vous sortez, toutes les deux. Le défunt lord n'a guère donné d'explications sur vous... Et à la place de my lady, d'autres auraient très bien pu ne pas avoir cette bonté de s'occuper d'inconnues.

—J'aurais mieux aimé qu'elle ne s'en occupât jamais! dit Orietta avec véhémence. Mrs Barker, il faut que je la voie, que je lui parle!

— Sa Seigneurie m'a déclaré expressément qu'elle ne voulait pas vous voir avant que vous soyez installées dans vos fonctions.

— Jamais je ne me plierai à cela!... Vous pouvez le lui dire, Mrs Barker!

— Je le lui dirai, riposta majestueusement la femme de charge.

Elle agita une sonnette, et ordonna à une jeune servante qui se présenta:

— Polly, conduisez les misses Farnella à leur chambre; et voyez pour qu'on leur monte leur bagage.

Elle adressa un vague petit signe de tête aux deux sœurs et se replongea plus profondément dans son fauteuil.

Orietta et Faustina suivirent la servante, qui les conduisit à une chambre claire et convenablement meublée, située dans le bâtiment affrété au personnel du château. Ouvrant une armoire, elle montra aux deux jeunes filles le costume de leurs fonctions: le petit bonnet de mousseline blanche, le tablier blanc festonné, des robes de percale claire et, pour Orietta, une robe de lainage blanc qu'elle devrait revêtir l'après-midi, lady Rose ne supportant pas près d'elle les couleurs foncées, comme l'expliqua brièvement Polly.

Orietta ne fit pas d'observation. Elle serrait les lèvres et son regard avait un éclat de colère.

Quand Polly fut sortie, elle dit à Faustina, qui la regardait avec perplexité:

— Nous ne mettrons pas cela... Du moins, tant que nous n'aurons pas vu lady Shesbury et que nous ne nous serons pas assurées qu'elle a le droit de nous imposer sa volonté.

— Mais comment la voir? Tu as entendu Mrs Barker...

— Il faudra bien tout de même que j'y parviennne! dit résolument Orietta.

Peu après, un domestique apporta la petite malice qui contenait le très modeste trousseau des deux sœurs. En même temps, il leur fit savoir que miss Haggard, la femme de chambre de lady Rose, demandait miss Orietta dans le parloir des domestiques.

Miss Haggard était une personne d'une trentaine d'années, assez belle blonde au teint frais, et pourvue de grandes prétentions... L'apparition dans le parloir d'Orietta, digne et fière dans sa vieille robe de gros lainage gris, parut l'abasourdir, et lui enleva un moment l'usage de la parole. Enfin, elle put demander:

— C'est vous qui... qui devez être la seconde femme de chambre de lady Rose?

— Du moins, lady Shesbury a cette idée, paraît-il, répondit froidement Orietta.

— Ah!... Bien... lady Rose veut vous voir dès maintenant... Elle est très capricieuse, je vous en préviens... et ce n'est pas une sinécure d'être à son service! Institutrice, gouvernante, femme de chambre, personne ne peut rester près d'elle. Moi, je suis là depuis trois mois... et j'en ai déjà assez! Alors, vous pouvez préparer votre patience!

— Eh bien, conduisez-moi à lady Rose, puisqu'elle désire me voir, dit brièvement Orietta.

Sarah Haggard lui jeta un coup d'œil très hostile. A première vue, cette jeune beauté, cet air de fierté lui portaient ombrage.

Lady Rose habitait au rez-de-chaussée, un des appartements de l'aile droite, sur les jardins. Son

salon, jolie pièce du dix-huitième siècle, communiquait par le salon chinois, un des plus beaux de Falsdone-Hall, avec la grande galerie de réception qui occupait, sur une des façades du principal corps de logis, presque tout le rez-de-chaussée.

La fille de lady Shesbury entrait dans sa quinzième année. Elle était toujours une frêle créature, avec le même visage anguleux et jauni. Ses beaux cheveux châtain tombaient comme autrefois sur l'élégante robe de soie blanche qui habillait le corps malingre étendu sur une chaise longue, près d'un feu de bois.

A l'entrée d'Orietta, un petit chien à longs poils couché sur un coussin leva la tête et grogna.

— La paix, Fifi! dit une jeune voix impérieuse.

En même temps, lady Rose levait la tête pour regarder Orietta. Celle-ci eut un léger frémissement. Comme ces yeux ressemblaient à ceux du défunt lord Shesbury!

— Venez ici! dit la voix autoritaire. "Ma mère assure qu'elle a retrouvé chez vous la même Orietta qu'autrefois... et je veux m'en rendre compte.

Orietta s'avança jusqu'au pied de la chaise longue. Pendant quelques secondes, son regard et celui de lady Rose s'affrontèrent, se pénétrèrent. Puis lady Rose demanda:

— Comment acceptez-vous d'être femme de chambre?

— Je ne l'accepte pas du tout, et je veux protester près de lady Shesbury!

— Ma mère m'a dit que votre père n'ayant pas donné signe de vie, elle vous avait considérées toutes deux comme des enfants abandonnées, à qui, par charité, elle avait fait donner quelque éducation pour vous mettre à même de gagner votre vie.

Le cœur d'Orietta se serra douloureusement. Abandonnées, oui, c'était vrai!... Mais lord Shesbury ne les aurait pas traitées ainsi!

— Lady Shesbury a sans doute agi dans une bonne intention, my lady. Mais je ne crois pas que ni ma sœur, ni moi, nous soyons adaptées à la situation qu'elle nous a préparée.

— Je ne le crois pas non plus.

Lady Rose continuait de regarder Orietta avec une attention très vive. Puis elle dit brusquement:

— Prenez une chaise, asseyez-vous là et racontez-moi votre vie à la pension Burley.

Tous ceux qui approchaient lady Rose Falsdone avaient sur elle une appréciation unanime: elle était la plus désagréable et insupportable jeune personne qu'on pût imaginer. Cependant, une impression de confiance, de sympathie, pénétrait Orietta, pendant qu'elle parlait de sa triste existence chez les misses Burley. La fillette l'écouait avec un visible intérêt et Orietta, mieux encore que tout à l'heure, retrouvait chez elle le regard de son père.

— Oui, vous n'avez pas été heureuse, dit pensivement lady Rose. "Est-ce que votre sœur a souffert autant que vous?"

— Non, elle n'a pas le même caractère.

Pendant un moment, Rose demeura silencieuse, la main appuyée contre sa joue. Puis elle dit tout à coup:

—Je pensais souvent à vous... Pourtant, je ne vous avais pas vue souvent... pas plus de deux fois. Mais vous aviez fait impression sur moi... Et j'ai toujours vos cheveux.

—Mes cheveux?

—Oui, les belles boucles que lord Walter vous avait coupées.

Un peu de rougeur monta au visage d'Orietta.

—Vraiment, my lady?

—Elles étaient si belles! Je vous admirais d'oser répondre ainsi à lord Walter, dont tous—et moi-même—craignaient tant la colère. Ce souvenir m'est resté: aussi quand ma mère m'a demandé: "Veux-tu, pour aider Haggard, cette petite Orietta que tu as un peu connue autrefois?" j'ai accepté aussitôt, parce que j'ai pensé que vous me plairiez. Mais maintenant que je vous vois, je m'aperçois que vous n'êtes pas faite pour la situation qu'on vous destinait. Peu importe d'ailleurs. Vous resterez auprès de moi comme compagne, vous me ferez la lecture... Lisez-vous bien tout haut?

—Je ne l'ai guère fait, my lady.

—Nous verrons... Sans doute vous dira-t-on que je suis difficile, que personne ne peut rester près de moi. C'est vrai, en général. Je ne suis pas bonne, je le sais bien... mais peut-être le serai-je pour vous. Il me semble que nous nous entendons.

—Je l'espère aussi, my lady', répliqua Orietta, émue devant cet aveu prononcé avec une sorte d'amertume.

—Eh bien, je vais parler à ma mère... Et l'on vous donnera une chambre dans mon appartement.

—Mais Faustina?... Quelle sera sa situation?

—Ah! Faustina?... c'est vrai! Je verrai cela avec lady Shesbury... Allez, maintenant, ma chère. Demain, vous commencez votre nouvelle existence... et je tâcherai de ne pas vous rendre trop malheureuse.

Elle tendait une main maigre et jaunie à Orietta, qui répliqua en souriant:

—Je ne crois pas être malheureuse du tout près de vous, my lady.

—Qui sait! Je suis mauvaise, vous dis-je... Mais peut-être avec vous... Bonsoir Orietta.

IV

Lady Shesbury gâtait sa fille à l'excès et cédait à toutes ses fantaisies. Aussi Rose, cette fois, fut-elle surprise de rencontrer une forte résistance, quand elle lui exprima son désir au sujet d'Orietta.

—Quelle singulière idée, ma chère enfant! Si cette jeune fille te plaît, il doit t'importer peu qu'elle soit près de toi en qualité de servante. Et moi, j'estime nécessaire de briser l'orgueil chez une personne destinée à un sort très modeste.

—Non, maman, cela ne doit pas être! Orietta et Faustina appartiennent certainement à une très bonne famille. Mon père les a recueillies, m'avez-vous dit... Ne vous a-t-il pas donné de renseignements à leur sujet?

—Rien, ma chère. Aussi ai-je dû les considérer comme de petites abandonnées quelconques.

—Non, elles ne sont pas quelconques, certainement! Orietta surtout!... Et en tout cas, je ne veux pas qu'elles soient traitées en servantes!

—Voyons, Rosy, ne sois pas déraisonnable!

Mais Rose avait hérité de la violence fréquente chez les Falsdone. Ses colères effrayaient d'autant plus sa mère qu'elle en éprouvait de fâcheux effets dans sa santé. Lady Shesbury dut céder et comme la fillette, prise de forte fièvre dans la soirée, demandait Orietta, il fallut envoyer chercher celle-ci, qui commença dès lors sa tâche près de lady Rose.

Il n'y eut aucune explication entre elle et lady Pamela. La noble dame adopta une attitude indifférente et glacée qu'elle devait garder par la suite. Orietta montrait une digne politesse et s'effaçait discrètement, dès que la mère était près de sa fille. Mais lady Rose ne supportait guère qu'elle la quittât. Pendant les quelques jours où elle dut demeurer au lit, elle voulut que la jeune fille prit ses repas près d'elle et, quand elle se leva, il fallut également qu'Orietta fût servie à sa table.

—Heureusement qu'avec sa nature fantasque, ce bel engouement tombera vite! dit lady Shesbury à Humphrey Barford, quelques jours après l'arrivée des jeunes Italiennes.

Humphrey venait de faire un séjour de trois mois à Londres et à Paris. De retour depuis deux jours à Rockden-Manor, sa propriété, assez voisine de Falsdone-Hall, il déjeunait aujourd'hui au château, dans la salle à manger de l'appartement occupé par lady Pamela.

—Il faut du moins l'espérer, continua cette dernière, tout en se levant pour passer avec son hôte dans le boudoir voisin.

"Car voyez-vous qu'elle s'imagine de faire assise cette Orietta à ma table, quand elle-même vient prendre ses repas avec moi!"

—Cette jeune personne n'y serait pas déplacée, vous le savez bien, ma chère amie, dit paisiblement Humphrey.

Lady Shesbury eut un mouvement d'impatience.

—Et vous, vous n'ignorez pas qu'elle et sa soeur me sont insupportables, par l'idée qu'elles me rappellent!

—Quelle capacité de jalousie et de vengeance peut renfermer l'âme d'une femme!

Humphrey jetait ces mots avec une légère ironie, en prenant place dans un moelleux fauteuil, près de la cheminée où flambait une grosse bûche.

—Cette idée de se venger sur l'enfant de la morte de l'amour que Cecil a eu pour celle-ci avant de vous connaître, ne pouvait venir qu'à une cervelle féminine.

—Si Cecil m'avait aimée, j'aurais supporté plus facilement la pensée que d'autres l'avaient été aussi par lui. Mais, dédaignée, j'ai haï ces autres, et ne pouvant les atteindre, j'ai voulu du moins me venger en faisant souffrir, en humiliant cette enfant "sa" fille, à lui, et celle de cette Bianca dont il conservait pieusement le souvenir, puisque son portrait fut trouvé sur lui, après sa mort.

Lady Shesbury parlait d'une voix brève, un peu âpre. Son visage frémissait, et des lueurs traversaient le bleu vif de ses yeux.

Un sourire narquois détendit les fortes lèvres d'Humphrey Barford.

—Fort bien, chère! Mais alors, il vous faudra faire souffrir ces deux jeunes personnes, puisque vous ne savez laquelle d'entre elles est la fille de Cecil.

—Eh bien, je le ferai!... Mais un instinct me porte à penser qu'Orietta est celle-là. Elle a le caractère violent presque héréditaire chez les Falsdone... et puis l'éprouve en sa présence un sentiment d'antipathie tout particulier.

Humphrey venait de sortir un élégant porte-cigares et choisissant un havane qu'il alluma tandis que lady Shesbury s'asseyait près de lui sur une chauffeuse. Il dit avec une calme ironie:

—Malheureusement pour vous, Paméla, votre fille paraît disposée à contrecarrer vos petites... méchancetés. Mais comme vous le dites, cela ne durera probablement guère... Et sa sœur, qu'en faites-vous?

—Rose ne veut pas non plus qu'elle soit mise dans la domesticité. Tant que durera ce caprice, je l'emploierai à broder, ce en quoi elle est très adroite, paraît-il.

Humphrey secoua la tête.

—Vous avez déplorablement gâté cette petite Rose, chère amie. Elle fait de vous son esclave... Quant à moi, je vous laisse libre d'agir à votre gré pour ces enfants, comme je l'ai toujours fait. Evidemment, le désir de Cecil était qu'elles reçussent une éducation différente, et que leur sort fût assuré d'autre manière. Mais il ne me convenait pas, pour ces petites étrangères indifférentes, de refuser satisfaction à ma très aimée Paméla.

Il abaissait vers lady Shesbury des yeux chargés de souriante tendresse.

—Ainsi donc, faites à votre gré. Ce n'est évidemment pas lord Shesbury qui songera jamais à nous contrecarrer.

Lady Paméla eut un petit rire.

—Lord Shesbury!... Mon cher, soyez certain que Walter ne se souvient même pas de l'existence de ces enfants, et, en tout cas, lui qui ignore ce que nous savons, il les considérerait toujours avec l'indifférence méprisante que l'on peut atteindre d'un superbe orgueilleux comme lui.

—Evidemment... Il a paraît-il, annoncé son arrivée ici pour le mois prochain?

—Oui. Tout Falsdone-Hall est en émoi. Une partie des équipages est déjà arrivée. On prépare aussi, d'après ses ordres, le pavillon hindou...

—Eh! c'est pour sa belle bayadère! dit en riant Humphrey.

"Il paraît que nous allons avoir l'honneur de l'admirer? A Paris, plusieurs personnes venant de Cannes ou de Nice m'ont parlé de lord Shesbury, qui est là-bas l'idole de toute la colonie hivernante du high-life, et de la danseuse hindoue ramenée de son voyage dans le Bengale. Cette jeune Apsara est fort jolie, dit-on. Elle habite un pavillon dans la villa de lord Walter, à Cannes, avec des domestiques hindous à son service. Quand il donne une réception, il la fait danser devant ses hôtes. Nous aurons donc aussi, vraisemblablement, le plaisir de l'applaudir.

—Voilà une désinvolture qui est bien de lord Walter! Peu d'hommes dans sa situation défieraient ainsi l'opinion des gens à cheval sur les convenances. Et bien que j'aie les idées assez larges, je vous avoue, Humphrey, que je trouve un peu excessive cette façon d'agir—l'installation de cette favorite ici, à Falsdone-Hall, où habite sa jeune sœur, où il recevra sans doute de nombreux hôtes, dont beaucoup seront choqués.

—On passe au marquis de Shesbury bien des choses qu'on n'admettrait jamais d'un simple mortel, ne le savez-vous pas, ma chère?

Il y avait, dans l'accent d'Humphrey, une ironie mêlée d'âpreté.

—Et chez Walter le prestige du rang s'augmente de la séduction personnelle. Il est de ces hommes qui peuvent se permettre les actes les plus fantasques. Or, il le sait, et ne s'en prive pas... Si la présence d'Apsara vous est désagréable, Paméla, je ne vois pas trop la possibilité pour vous de faire à votre beau-fils une observation à ce sujet.

Lady Shesbury eut un geste d'effroi.

—Faire une observation à Walter! Ciel! personne ne s'y hasarderait, et moi encore moins que tout autre! Je le vois d'ici m'écoutant avec son air de raillerie glacée... Brr! Et avec cela qu'il n'a jamais eu de sympathie à mon égard et continue de pourvoir à mes besoins simplement parce que je suis la veuve de son père. Qu'il ait contre moi le moindre déplaisir, il supprimera tout. Oui, c'est un homme capable de cela!... Et ceci est encore un de mes plus grands motifs de rancune contre Cecil, vous le savez, Humphrey! Laisser sa fille et sa femme sous la dépendance de lord Walter, qui peut à son gré nous plonger dans la pauvreté, c'était odieux de sa part!

Humphrey posa une main caressante sur l'épaule de lady Paméla.

—Ne vous agitez pas, chère! Oui, ce fut très mal... mais je bénis cette aberration, puisqu'elle vous a complètement détachée de cet amour que vous conserviez pour lui, malgré tout, et m'a permis de conquérir votre cœur.

—Complètement détachée, oui! Je vous aime autant que je l'ai aimé, Humphrey!" dit passionnément lady Shesbury. "Et vous serez fidèle, vous, mon ami. Je le sens! Votre nature n'est pas ondoïante, capricieuse, incapable de se fixer sur un seul amour."

Humphrey eut un insaisissable sourire, avant de remettre le cigare entre ses lèvres. Tandis qu'il considérait pensivement la légère spirale de fumée, lady Shesbury fit observer:

—Lord Walter semble avoir, sur certains points, la nature de son père. D'après ce que j'ai entendu dire, il suit ses traces comme homme de plaisir...

—Point, point, ma chère!" interrompit Humphrey. "Lord Walter est un autre caractère que Cecil. J'ai précisément eu occasion de causer, pendant mon séjour à Paris, avec sir John Falster qui arrivait de Cannes. Il a beaucoup vu lord Shesbury et m'a fait part de son opinion sur lui —autant, du moins, a-t-il ajouté, que l'on puisse en avoir une sur un homme aussi maître de soi, aussi peu communicatif, aussi changeant en apparence que lord Walter Shesbury. A son avis, celui-ci a une nature trop énérgique, trop volontaire, pour se plaire aux continuelles aventures amoureuses qui ont constitué l'existence de son père. Jeune et très charmeur, adulé, encensé, il se joue des adorations féminines, qui enivrent son orgueil, et déclare ouvertement qu'aucune femme au monde n'aura jamais d'empire sur lui.

—Hum! c'est peut-être un peu de présomption, cela, Humphrey!

—Peut-être, oui. Nous ne savons ce que peuvent produire sur nous les surprises de la passion. En tout cas, la nature de Walter ne semble pas aussi

faible, aussi inflammable que celle de son père... Il est, en outre, terriblement orgueilleux... et terriblement clairvoyant, a ajouté sir John, qui en est très grand admirateur, sous certains rapports.

—Clairvoyant, il l'a toujours été", murmura lady Paméla.

Elle prit une pincette pour réunir, d'un geste distrait, des braises dispersées... Pendant un moment, ce fut le silence. Humphrey fumait, les yeux mi-clos. Lady Shesbury songait, les sourcils rapprochés, le front penché sur le foyer. En se tournant vers Humphrey, elle dit tout à coup, la voix frémissante:

—S'il n'avait pas survécu à cet accident de voiture, il y a cinq ans, c'est vous qui seriez aujourd'hui le marquis de Shesbury, cher!

—Oui, Paméla, ce serait moi", dit paisiblement Humphrey.

—Quel malheur que..." murmura-t-elle, en posant une main fiévreuse sur le bras de Barford.

Il lui jeta un regard désapprobateur.

—N'ayez point de tels désirs!" répliqua-t-il sévèrement. "Je ne souhaite pas le moins du monde de succéder à mon jeune cousin, quel que soit le peu de sympathie que j'aie jamais trouvée chez lui.

Mais lady Shesbury secoua la tête en répliquant vivement:

—Eh bien, moi, je le souhaite de toute mon âme!

Humphrey eut un petit sourire d'indulgence et continua de fumer en considérant avec intérêt les peintures qui décoraient le plafond du boudoir.

V

Orietta vit le lendemain Mr Humphrey Barford, à l'heure du thé, chez lady Rose.

Quand il entra avec lady Shesbury dans le salon, elle se trouvait debout devant une petite bibliothèque occupée à chercher un livre que désirait la fillette. Humphrey serra la main que Rose lui tendait sans empressement, adressa quelques mots d'aimable sympathie à sa jeune parente, qui gardait une physionomie maussade. Orietta demeura près de la bibliothèque, un peu embarrassée, bien que lady Rose lui eût dit: "Vous resterez près de moi quand maman et Humphrey viendront prendre le thé." Car elle sentait si bien que lady Shesbury ne supporterait sa présence qu'à contre-cœur!

Mais Rose tourna la tête vers elle.

—Venez, Orietta... Vous vous souvenez, Humphrey, de la petite Orietta Farnella?

—Certainement, bien que j'aie eu très peu occasion de la voir.

Il adressait à la jeune fille un sourire bienveillant.

—Vous êtes satisfaite de votre nouvelle compagne, Rose?

—Très satisfaite... Orietta, mettez ce livre ici et reprenez votre place près de moi.

—Que lisez-vous là?" demanda Mr Barford en étendant la main pour prendre au passage le volume qu'Orietta allait poser sur une table voisine.

—Du Racine, tout simplement", répondit lady Rose.

—Un de vos auteurs favoris, je crois? Miss Orietta le lit à votre satisfaction?

—Admirablement! Sa voix est une musique pour l'oreille, et elle sent ce qu'elle lit... elle le sent jusqu'au fond de l'âme.

—Parfait! parfait! J'en suis charmé pour vous, Rosy, qui aimez tant la lecture.

—Miss Selby lisait aussi fort bien", dit lady Paméla avec quelque sécheresse.

Elle venait de s'asseoir près de sa fille et glissait un coup d'œil hostile vers la jeune fille vêtue d'une simple robe de lainage blanc, qui se penchait en ce moment pour redresser des coussins derrière la malade.

Lady Rose leva irrespectueusement les épaules.

—Miss Selby avait une voix désagréable et lisait avec prétention, ce que j'ai en horreur... Orietta, sonnez pour le thé, ma chère, puis asseyez-vous. Mr Barford va nous raconter quelque histoire de Paris ou de Londres d'où il arrive.

Humphrey obéit compaisamment à cette invitation de l'impérieuse fillette. Il se montrait, d'ailleurs, en toute occasion et généralement pour tous, l'homme le plus bienveillant, le plus aimable, tout en gardant un air de dignité, ce qui faisait dire de lui: "Mr Barford est un parfait gentleman". Sa conversation, très agréable, était celle d'un homme intelligent et cultivé. Lady Rose, écartant sa maussaderie, lui donnait la réplique avec l'esprit un peu mordant qui lui était habituel. Orietta, silencieuse, suivait cet entretien avec intérêt, en travaillant à un ouvrage de broderie commencé par la fillette. Sur l'invitation de celle-ci, elle servit le thé—et vraiment, en voyant l'aisance, la grâce aristocratique qu'elle apportait à cette tâche, on n'aurait pu penser qu'elle l'accomplissait aujourd'hui pour la première fois.

Peu après lady Shesbury et Humphrey se retirèrent. Humphrey eut pour la jeune étrangère un petit salut amical,—juste ce qui convenait pour un homme de son âge et de sa situation à l'égard d'une toute jeune fille de bonne famille placée dans une position subalterne. Il lui avait peu adressé la parole, mais l'avait fait chaque fois avec aménité, sans rien de cette sécheresse hautaine adoptée par lady Paméla à l'égard d'Orietta.

Quand, un instant plus tard, il se retrouva dans le boudoir de lady Shesbury, celle-ci lui demanda:

—Que dites-vous de cette petite Farnella, Humphrey?

—Fort jolie, naturellement, et très aristocratique... Hum! chère amie, avec cette allure, cette physionomie, ces yeux, ces yeux surtout, vous aurez besoin de la surveiller quand Falsdone-Hall aura des hôtes étrangers!

—Rose n'a pas de rapports avec ceux-ci, vous le savez bien. Puis, espérons que sa toquade sera déjà passée, quand nous en serons là.

—Eh! eh!... La jeune personne doit être passablement charmeuse, et sa physionomie donne à supposer qu'elle possède mieux qu'une intelligence ordinaire... Enfin, nous verrons bien... Mais le plus désagréable serait que lord Shesbury se prit de caprice pour elle.

Lady Paméla sursauta sur son siège.

—Ah! par exemple! Pensez-vous que pareille chose pourrait se produire?

Humphrey eut un léger rire de raillerie.

— Pourquoi donc pas, chère ami ? Il n'est pas aveugle et constatera aussitôt que cette jeune Orietta sort tout à fait du banal, en fait de beauté.

— Mais, Humphrey, elle est peut-être sa sœur ?

— Il n'en sait rien... et comme je pense que vous n'avez pas l'intention de le lui dire...

— Certes non ! Car, en ce cas, il jugerait peut-être que son devoir l'oblige à les traiter toutes deux en membres de sa famille... et je ne le veux pas, je ne veux pas que la fille de cette Bianca ait la situation qu'avait certainement désirée pour elle Cecil !

— Je me demande toujours pourquoi celui-ci n'a pas fait connaître tout au moins dans ses dernières volontés, ce qu'étaient pour lui ces enfants.

— Sans doute retardait-il en croyant avoir le temps de prendre les dispositions nécessaires avant sa mort. De plus, il devait être gêné par l'impossibilité où il se trouvait de désigner sa fille... Et c'était, en effet, une situation bien singulière !

— Très bizarre, en effet ! Le comte Farnella, lui, a résolu la question en envoyant les deux petites à Cecil. Je le comprends, car il était sans fortune et obligé de s'expatrier pour gagner sa vie... Enfin, ma chère Paméla, pour en revenir à notre sujet, tâchez, par prudence, d'éloigner la jeune beauté en question avant l'arrivée de lord Shesbury. Vous avez un mois pour cela, et d'ici là, en manœuvrant habilement près de Rose...

— Oui, je ferai tout mon possible, naturellement ! dit lady Paméla avec agitation.

« Quelle sottise d'avoir amené cette fille ici ! Mais je ne supposais pas du tout, étant donné la situation que je lui réservais, qu'elle pourrait être amenée à se trouver en face de lord Walter ou de ses amis ! »

... Vers ce même moment, Rose, seule, avec Orietta, lui demandait :

— Que pensez-vous de Mr Barford ?

Après une légère hésitation, Orietta répondit :

— Je pense qu'il est aimable et bienveillant, my lady.

— Il vous est donc sympathique ?

Cette fois, la réflexion fut plus longue. Et Orietta dit enfin avec une nuance de perplexité :

— Je ne sais trop... Je ne puis bien définir l'impression que j'éprouve... Non, ce n'est pas de la sympathie... Mais ce n'est pas précisément le contraire non plus. Une défiance plutôt... et de laquelle je ne pourrais donner de raison.

— Très curieux, murmura Rose.

Elle appuya la tête sur les coussins de la chaise longue, en caressant distraitemment le petit chien étendu sur ses genoux. Après un instant de silence, elle reprit :

— C'est précisément le sentiment que m'inspire mon cousin Humphrey, depuis que je suis en âge de raisonner. Ma mère et tous ceux qui le connaissent en font le plus grand cas, et il avait aussi la sympathie de mon père. Mais moi, je n'ai jamais pu savoir si je devais l'aimer ou le détester. Il s'est toujours montré bon et charmant à mon égard ; je le vois avec plaisir et je goûte l'agrément de sa conversation. Mais quelque chose, en lui, m'éloigne parfois. Peut-être arriverez-vous à trouver la raison de cette impression

commune à toutes deux. Pour le moment, chère, lisez-moi un chapitre de Bérénice. Puis vous me donnerez ma leçon d'italien.

Car lady Rose avait résolu de reprendre l'étude de cette langue commencée autrefois avec une de ses institutrices. Orietta avait toujours continué de la parler avec sa sœur. Elle avait trouvé naguère une grammaire et quelques vieux livres italiens dans la bibliothèque de la pension Burley et avait étudié en secret. Maintenant elle devenait le professeur de lady Rose, qui souhaitait de lire dans le texte les œuvres de Dante et d'autres écrivains.

Cette maladive fillette était fort intelligente. Mais elle n'avait jamais travaillé que par caprice, en lassant toutes les institutrices par son difficile caractère. Lisant beaucoup, elle avait l'esprit meublé de connaissances variées, parfois confuses dans son jeune cerveau. Elle le dit d'ailleurs franchement à Orietta.

— Je n'ai jamais appris que ce qui me plaisait. Je sais beaucoup de choses, mais elles sont un peu en désordre. Il faudra m'aider à débrouiller cela, Orietta.

Elle témoignait à la jeune Italienne une sympathie et une confiance qui n'étaient guère dans ses habitudes, ainsi qu'elle le lui déclara un jour :

— Je n'ai jamais eu d'affection pour personne, figurez-vous, ma chère. Et vous, aussitôt, vous m'en avez inspiré ! Je n'ai pas du tout envie d'être désagréable, mauvaise pour vous comme je le suis pour les autres.

— Vous vous calomniez, lady Rose ! protesta Orietta.

Mais la fillette secoua ses beaux cheveux.

— Je ne suis pas bonne, allez, je le sais bien. J'ai toujours souffert d'être malade, de ne pas pouvoir vivre comme les autres enfants, et je me vengerai par mon mauvais caractère. N'allez-vous pas me détester, après que je vous ai dit cela ?

Elle attachait sur Orietta un regard sérieux où passait une lueur de souffrance.

Orietta prit la petite main maigre et la serra entre les siennes.

— Non, lady Rose, bien au contraire ! J'aime votre franchise... et j'y réponds par une semblable sincérité. Moi non plus, je ne suis pas bonne. La révolte, l'orgueil blessé, l'esprit de ressentiment, tout cela, je l'ai connu, je le connais encore.

Lady Rose eut un petit rire amusé.

— Vous, Orietta ? En tout cas, cela ne vous empêche pas d'être bonne et charmante, et, telle que vous êtes, je vous aime déjà beaucoup. Or, c'est un mot que je n'ai dit à quiconque jusqu'ici, personne ne m'ayant paru mériter mon amitié.

— Le sentiment est réciproque, my lady, répliqua Orietta en considérant avec émotion la mince figure trop souvent morose en ce moment transformée par le sourire.

De fait, elle se sentait attirée vers cette enfant souffrante, qui lui laissait voir les meilleurs côtés de sa nature, altérée par une mauvaise éducation, par les gâteries d'une mère faible et frivole, par les amertumes de la maladie. Impatiente, caustique, froidement égoïste avec les autres personnes de son entourage, lady Rose se montrait aimable et prévenante pour Orietta—non, toutefois, sans quelque despotisme. Elle ne souffrait guère qu'elle la quittât, même pour aller voir Faustina qui

travaillait dans sa chambre, située en une autre partie du château.

—Dites-lui de venir vous voir ici. Elle ne vous vaut pas à mortié, d'aucune façon ; mais c'est malgré tout une gentille personne.

Faustina qui s'ennuyait seule, car elle n'avait de rapport qu'avec la maîtresse lingère, qui lui remettait les objets à broder, se montrait joyeuse de ces invitations. Parfois elle accompagnait lady Rose et Orietta dans leur promenade à travers les jardins et le parc. Lady Rose la faisait dans une petite voiture que poussait facilement Orietta. Son état, depuis un an, s'améliorait sensiblement. Elle pouvait marcher quelque peu, avec l'appui d'un bras. Mais quand elle avait une assez longue distance à parcourir dans l'immense demeure, elle se servait d'un fauteuil roulant.

Un après-midi, Orietta la conduisit ainsi dans la bibliothèque, où elle voulait chercher des ouvrages italiens. Pour y atteindre, elles passèrent par la grande galerie de marbre, destinée aux réceptions et digne d'une demeure royale. Orietta s'émerveillant en la contemplant et lady Rose disait :

—Arrêtez-vous tant que vous voudrez, ma chère, admirez tant qu'il vous plaira.

En entrant dans la bibliothèque, Orietta fut saisie par l'émotion. Elle revoyait pour la première fois cette pièce où lord Cecil Shesbury recevait toujours les petites étrangères, et le souvenir de ce protecteur plein de bonté s'imposait plus vivement à son cœur reconnaissant.

Comme elle arrêta le fauteuil, lady Rose dit pensivement :

—Mon père aimait à se tenir ici.

Elle jetait autour d'elle un long, un mélancolique regard.

—On ne m'y a jamais amenée de son vivant... Je crois qu'il ne m'aimait pas...

—Pourquoi pensez-vous ainsi, lady Rose ?

—Ce sont des choses que l'on sent... Il ne m'aimait pas... parce qu'il n'aimait pas maman.

Orietta regarda avec surprise le petit visage crispé, dont la lèvre prenait un pli d'amertume.

—Je crois que vous vous faites beaucoup d'idées, my lady...

—Non, non, j'ai raison... Et, pourtant, j'aurais eu beaucoup d'affection pour lui, s'il avait voulu. Mais je lui étais indifférente... D'après ce que vous m'avez dit, Orietta, je pense qu'il a pris plus d'intérêt à votre sœur et à vous, deux étrangères, qu'à sa propre fille.

Sur cette réflexion, faite avec quelque âpreté, lady Rose ajouta un peu nerveusement :

—Allons dans la galerie des portraits. Je veux vous montrer mes ancêtres.

Le fauteuil fut roulé jusqu'au seuil de la galerie, où Rose voulut se lever pour marcher... Au bras d'Orietta, elle s'avança sur le sol de marbre, en désignant à sa compagne les portraits des anciens Falsdone et de leurs compagnes.

—Il y a de vieilles histoires très intéressantes sur la plupart d'entre eux, dit lady Rose. Je les connais par Mr Barford, qui a fouillé les archives de Falsdone-Hall et celles du vieux château que les marquis de Shesbury possèdent dans le Suffolk. Il faudra que je vous raconte cela... Ce personnage à mine peu sympathique, c'est lord Gilbert Falsdone, qui épousa une très belle Sy-

rienne et la fit mourir de chagrin. Cette belle femme en robe de damas toute chargée de pierres est une princesse venue de Russie au treizième siècle. Elle avait, prétend la tradition, égorgé son premier fiancé, un Moscovite comme elle, et fait mourir sous le knout bon nombre de ses vassaux.

—L'horrible créature ! s'écria Orietta en détournant son regard indigné de la superbe princesse qui levait haut sa tête orgueilleuse, couronnée de perles.

—Lord Edward Falsdone, marquis de Shesbury, devint son époux. Un an plus tard, on le trouva étranglé dans une des salles de Foxdale-Castle. On ne découvrit jamais son meurtrier—ou sa meurtrière. La belle Fedora continua l'existence de grand faste et de fêtes magnifiques menée depuis son mariage, en négligeant complètement son fils. Mais trois ans jour pour jour, après la mort de lord Edward, elle disparut et jamais plus on n'entendit parler d'elle. Satan, dit le vieux chroniqueur de notre maison, était venu prendre son âme qu'elle lui avait vendue.

—Il y a bien en effet quelque chose de démoniaque, de sinistre dans son regard. En tout cas, cette femme devait être possédée par l'orgueil, si l'on en croit sa physionomie.

—Et elle en légua une bonne dose à ses descendants !... Voyez, sur ces visages, la marque héréditaire... Ah !... celle-ci, non, par exemple !

Elles arrivaient devant le portrait de lady Cecilia, la sœur de lord Cecil. Tandis que Rose lui donnait quelques explications à son sujet, Orietta considérait avec un intérêt ému la charmante figure pensive, qui laissait transparaître une âme noble et pure. Puis elle porta son attention sur les portraits voisins, ceux de lord Cecil et de sa première femme, la princesse Sandra Elaguine. Vêtue de blanc, des fleurs dans les cheveux, des perles au cou, celle-ci était une délicieuse vision de beauté fine et discrète. Un sourire très doux soulevait ses lèvres, une joie voilée se discernait dans ses yeux.

—Il paraît qu'elle n'a pas été heureuse ! dit lady Rose. Elle est morte toute jeune, de chagrin, m'a-t-on raconté... Lord Walter lui ressemble un peu ; il a sa coupe de visage, ses cheveux, d'un blond foncé, puis aussi sa souplesse, sa grâce de Slave... Regardez, là, un peu plus loin...

Dans un cadre de chêne décoré d'or mat se dressait l'élégante silhouette d'un jeune homme en habit de cour. Orietta, en tournant la tête pour suivre le geste de sa compagne, rencontra un regard d'une étrange beauté, volontaire, altier, singulièrement profond. Elle eut un léger mouvement de recul, et sa physionomie se durcit.

Lady fit entendre un petit rire.

—Ah ! c'est vrai, vous n'avez pas gardé bon souvenir de lui, comme vous me l'avez confié l'autre jour... Cependant il est très charmeur, lord Walter, quand il le veut. Mais il peut être aussi très dur, impitoyablement railleur, ne se souciant pas plus d'autrui que si l'on n'existait pas... Oui, vraiment, c'est ce Walter-là que je connais...

Une souffrance contractait sa physionomie. Elle s'appuya un peu plus sur le bras d'Orietta en ajoutant :

—Vous aussi, chère... Je ne pense pas qu'il ait changé, depuis deux ans que je ne l'ai vu. C'est

un cerveau doué de façon rare, un artiste, un fin lettré; c'est, au dire de tous, et de toutes façons, un grand seigneur accompli. Mais je suppose qu'il n'a pas de cœur... qu'il n'a que de l'orgueil, et je crois qu'il fera toujours souffrir autour de lui.

Elle étouffa un soupir, en ajoutant:

—Moi, quand j'étais une petite fille, j'aurais été prête à aimer ce grand frère. Mais il me traitait avec une indifférence glaciale. Comme je l'avais vu quelquefois dans le moment d'une de ces froides colères qui lui étaient habituelles, j'avais peur de lui... Je n'aurais jamais pu le braver comme l'a fait autrefois cette petite Orietta si courageuse! Mais aussi, elle en a été bien punie!

Orietta secoua sa tête coiffée de l'admirable chevelure aux boucles soyeuses, qui ne contenait plus la résille de la pension Burley.

—On ne s'en aperçoit plus!

Elle jetait un regard de défi vers le portrait du jeune marquis de Shesbury. Les lèvres légèrement souriantes semblaient railler dédaigneusement. La belle tête fine et hautaine, les yeux profonds, impérieux, le corps svelte posé dans une attitude d'altière souplesse, tout dénotait l'orgueilleuse assurance de ce grand seigneur, qui devait tenir pour bien peu de chose le défi et la rancune d'Orietta Farnella.

—Qui, vos belles boucles ont repoussé", dit lady Rose. "Mais il y avait autre chose... ce soufflet qu'il vous a donné. C'est cela, surtout, que vous ne pourriez oublier, n'est-ce pas?"

Un peu de rougeur vint aux joues d'Orietta.

—Oui, cela surtout... et puis la mort de mon pauvre chien. Celui-ci, je m'en rends compte maintenant, était une petite bête hargneuse qui méritait une punition. Mais ce fut odieux, cruel, d'agir de cette manière... avec ce complet mépris du chagrin qu'il causait...

—Je pense que lord Walter a toujours agi ainsi!" dit amèrement lady Rose.

Elle fit quelques pas, et désigna à Orietta une porte cintrée, décorée de délicates sculptures dorées.

—Par là, c'est l'aile du seizième siècle. Elle renferme des merveilles. Mais je ne puis vous les montrer, car ce sont les appartements particuliers de lord Shesbury.

Orietta eut un mouvement de recul, comme si elle craignait de voir apparaître, dans l'ouverture de cette porte, le maître de cette demeure.

—Non, non, il n'est pas encore ici!" dit lady Rose avec un mélange d'amertume et d'ironie. "Mais quand il y sera, vous n'aurez probablement pas très souvent l'occasion de vous trouver en sa présence, car il ne m'honore pas de ses visites, et je sais... j'ai compris que la vue d'une malade, d'un être mal conformé comme moi, ne lui est pas agréable.

—Vraiment, voilà une belle nature!" s'écria Orietta avec indignation.

Lady Rose leva les épaules, en murmurant:

—Un être trop adulé, voilà tout. On devient ainsi terriblement égoïste. Moi-même, j'étais sur cette pente... Mais je veux essayer de ne pas continuer, avec votre aide, Orietta.

VI

Les préparatifs faits pour recevoir lord Shesbury mettaient en effervescence tout le personnel

de la noble demeure, auquel viendrait bientôt s'adjoindre celui qui servait le jeune lord dans sa résidence de Cannes. Sur le domaine et chez les châtelains des alentours, cette prochaine arrivée formait le sujet de tous les entretiens. Le seigneur de Falsdone-Hall était une personnalité trop en dehors de l'ordinaire pour ne pas susciter un intérêt très vif, une curiosité qui accueillait avidement les moindres bruits relatifs à ses faits et gestes. On se racontait que pendant son récent séjour aux Indes, une ranie (Reine) fort belle, très orgueilleuse de la race dont elle descendait et détestant les Anglais avait été si bien saisie par l'amour qu'elle s'était faite l'esclave passionnée de lord Shesbury. Un jour, pendant une promenade dans la forêt qui entourait le palais, un tigre avait blessé mortellement les porteurs du palanquin et la belle princesse. Lord Shesbury ne se trouvait pas là en ce moment, et quand il revint au palais, il trouva la ranie morte. Cet événement, d'ailleurs, prétendait-on, n'avait point paru lui causer une peine excessive. Et il était déjà acquis que l'actuel marquis de Shesbury n'avait pas le moins du monde un cœur sensible pour les femmes qui l'aimaient.

Naturellement, on commentait beaucoup la future installation d'une danseuse hindoue dans un pavillon du parc qu'avait fait élever le père de lord Cecil, sur le modèle d'un petit palais du maharajah de Travancore. Beaucoup s'en offusquaient, comme l'avait prévu lady Paméla. Mais on n'osait blâmer trop haut un si puissant personnage, qui, disait-on, réalisait ses volontés, ses fantaisies, en passant sur tous les obstacles, en méprisant les protestations, si quelqu'un avait eu le courage d'en élever.

Légende ou vérité, cette réputation était bien établie à Falsdone-Hall et dans tous les domaines de lord Shesbury. Faustina en eut un écho en causant avec la maîtresse lingère et le rapporta à sa soeur. En le rapprochant de quelques appréciations faites par lady Rose sur son frère, Orietta put conclure que son éloignement pour le lord Walter d'autrefois n'aurait que trop de raisons de subsister encore.

—Heureusement que nous n'aurons pas affaire à lui, dit-elle. Je n'aime guère lady Shesbury, mais mieux vaut cent fois être sous sa dépendance!

—Surtout avec la protection de lady Rose, ajouta Faustina.

—Bonne petite lady Rose! murmura Orietta avec émotion. Je ne pourrai jamais trop lui témoigner ma reconnaissance!

Elle s'y employait cependant de son mieux, en s'ingéniant à distraire la jeune malade, en glissant délicatement au moment opportun le mot qui pouvait relever un moral parfois aigri, un peu révolté.

Vers le milieu d'avril, la température fut pendant quelques jours très printanière, et Orietta put conduire sa compagne dans les jardins, qui sortaient de la torpeur hivernale. Un après-midi, elles rencontrèrent Mr Barford à quelques pas du pavillon hindou. Orietta l'avait revu plusieurs fois chez lady Rose. Elle conservait l'impression ressentie le premier jour, en dépit de l'aménité sans affectation que lui témoignait Humphrey. Peut-être même, sans qu'elle en eût tout à fait

conscience, cette impression s'était-elle légèrement accentuée dans un sens défavorable.

—Humphrey, croyez-vous que nous puissions visiter le pavillon? demanda lady Rose. Il est ouvert et des domestiques y travaillent.

—Mais je crois que vous pouvez vous permettre cette petite curiosité. Lord Shesbury, j'imagine, n'y trouverait rien à redire, quand même il l'apprendrait.

Humphrey aida Rose à quitter sa voiture et lui offrit son bras. En se dirigeant vers le pavillon, il fit remarquer à Orietta les détails délicats des sculptures qui décoraient ce charmant logis, fait en marbre blanc. De marbre aussi étaient les parois intérieures et le sol à demi couvert de tapis de Perse et du Kurdistan. Divans de brocart, coussins de soies précieuses, ivoires de Delhi, brûle-parfums de bronze et d'argent ouverts par d'inimitables orfèvres, somptueuses tentures brochées d'or, décoraient les pièces que plusieurs serviteurs, dont deux Hindous arrivés la veille, achevaient de mettre en état.

En s'arrêtant près d'une des fenêtres garnies de treillis de marbre, à la mode hindoue, lady Rose demanda :

—Est-ce vrai ce que m'a dit Haggard, que lord Walter doit loger ici une bayadère?

—On le prétend, ma chère.

—J'espère qu'il la fera danser, quand il aura des hôtes, et que je serai assez bien pour être là! Avez-vous déjà vu des bayadères, Humphrey?

—Non, Rosy, je n'en ai contemplé que sur des gravures.

—Celle qu'amène lord Shesbury est très belle, dit-on. Il paraît que ces femmes, là-bas, sont couvertes de bijoux... Pourvu que Walter veuille bien me permettre de la voir danser!

Assombrie par la perspective d'un refus possible, lady Rose reprit le bras d'Humphrey, un instant abandonné, pour quitter le pavillon. Orietta la suivit machinalement. Un malaise s'insinuait en elle, au milieu de ces splendeurs orientales qu'elle admirait pourtant, qui frappaient sa vibrante nature d'artiste. Elle éprouva un soulagement en se retrouvant à l'air, dans le parterre décoré de bassins et de canaux de marbre qui entourait le pavillon hindou.

—Venez-vous prendre le thé avec nous, Humphrey? demanda lady Rose.

—À mon grand regret je dois repartir tout à l'heure pour Rockden-Manor, où j'ai rendez-vous avec un de mes anciens camarades d'Université. Mais je reviendrai dans quelques jours... je reviendrai dans ce cher Falsdone-Hall, qui est presque pour moi le véritable home.

Il serra la main de Rose, et se tourna vers Orietta.

—Je constate quel bien reçoit de votre présence ma jeune cousine, miss Farnella; j'en suis fort heureux, moi qui lui suis très attaché, fort reconnaissant aussi à celle qui est l'auteur de cette amélioration. Et j'aurais grand plaisir à vous voir me considérer comme un ami.

Il tendait en parlant sa main à Orietta, qui la prit en remerciant avec une grâce réservée.

—Très bien, Humphrey! dit lady Rose. Mais tâchez de rester toujours digne de son amitié, parce que vous savez quand elle en veut à quelqu'un!...

—Et à qui en veut-elle donc? interrogea Humphrey en regardant avec un sourire le beau visage qui venait de se colorer légèrement.

—À sa Seigneurie le marquis de Shesbury!... rien que cela! répondit Rose dans un éclat de rire. Il a été mauvais pour elle, autrefois... et elle n'a pas oublié.

—Je comprends cela... oui, je vous comprends très bien, miss Orietta. Il y a en effet une histoire de chien...

—Et une autre encore. C'est qu'elle n'avait pas peur, cette petite fille!... et elle tenait tête au peu facile personnage qu'était déjà Walter!

—Hum! tenir tête à lord Walter... c'est en effet courageux. Il ne faudrait guère s'y risquer aujourd'hui, je suppose... Mais vous n'en aurez heureusement pas l'occasion, miss Farnella, puisque vous êtes sous la protection de lady Shesbury et de lady Rose.

La fillette eut un haussement d'épaules.

—Notre protection? que compterait-elle, s'il prenait idée à lord Shesbury d'être mauvais pour Orietta? Vous savez bien que nous ne sommes que des zéros à ses yeux, Humphrey... Mais je ne vois pas qu'il ait de raisons pour en arriver là.

—Moi non plus, ma chère Rosy.

Sur ces mots, Mr Barford prit congé. Orietta remit en marche le fauteuil de sa compagne, qui voulait continuer la promenade interrompue par la visite du pavillon. Lady Rose dit pensivement, après un instant de silence :

—Il paraît que Rockden-Manor est une demeure triste et retirée. Je comprends qu'Humphrey aime à se trouver ici... Puis, là-bas, il y a cette pauvre femme...

—Quelle femme? demanda Orietta.

—Sa femme, Mrs Barford. Elle est folle.

—Folle?

—Oui, elle l'est devenue un an après son mariage. Mais Humphrey n'a pas voulu la mettre dans une maison d'aliénés; il l'a conservée à Rockden-Manor, en l'enfermant sous la garde de vieux serviteurs, car elle voulait toujours s'enfuir pour se jeter dans un étang, près de la maison. Voilà quinze ans qu'elle est ainsi... On loue beaucoup Humphrey de sa conduite envers elle, d'autant plus qu'elle avait eu, paraît-il, de grands torts à son égard.

—Pauvre malheureuse, quelle terrible existence! murmura Orietta.

Lady Rose lui jeta un coup d'oeil surpris.

—J'ai toujours entendu plaindre d'abord son mari, dont la vie s'est trouvée ainsi brisée.

—Certainement, c'est une grande épreuve, que Mr Barford paraît porter courageusement.

—Il ne se plaint jamais. Toutefois, nous savons qu'il souffre beaucoup de cette situation... Et ce doit être en effet terrible, d'être lié pour la vie à une pauvre démente!

—Oui, vraiment terrible, murmura Orietta.

Mais elle, dont le cœur chaud et délicat savait compatir si vite à toutes les souffrances d'autrui, ne ressentait cette fois qu'une pitié assez vague pour l'aimable Mr Bartord.

Un matin, dans Falsdone-Hall, courut cette nouvelle: un télégramme venait de prévenir le majordome qu'il eût à envoyer une voiture à la sta-

tion de Pelham, pour le train du soir qui amenait lord Shesbury et son inseparable compagnon Herbert Nortley.

Cette arrivée se trouvait en avance de douze jours sur la date annoncée. Fort heureusement, tout était prêt ou peu s'en fallait. Le personnel était trop parfaitement stylé pour se laisser prendre au dépourvu, surtout avec un maître que l'on savait fantasque et difficile. Il n'y eut donc d'affolement que chez lady Shesbury qui croyait avoir encore quelque temps pour essayer de décider sa fille à se séparer d'Orietta. A vrai dire, elle désespérait de réussir, car elle voyait croître chaque jour—avec quelle secrète colère!—ce qu'elle appelait l'engouement de Rose pour la jeune étrangère. Néanmoins, en apprenant le retour si proche de lord Shesbury, elle voulut faire une dernière tentative. Mais elle se heurta à la surprise indignée de la fillette qui lui reprocha son injustice à l'égard d'Orietta.

—Oui, parfaitement, vous êtes injuste! répliqua-t-elle, à une protestation de lady Paméla. Comment d'abord avez-vous pu penser à donner aux filles d'un comte Farnella des situations de servantes?

—Ce sont elles qui se disent de nob'e famille; mais je n'ai pas de preuves à l'appui de ce qu'elles prétendent... et ton père ne m'a jamais donné de précisions à ce sujet.

—Leur origine se voit assez clairement chez Orietta surtout. Puis encore, pourquoi cherchez-vous à me séparer d'une personne, charmante de toutes façons, et dont la présence m'est très favorable? Vous devriez, au contraire, lui être reconnaissante...

—Reconnaissante, moi? dit lady Shesbury dans un sursaut de colère. Tu plaisantes, Rose!... Les raisons que j'ai de vouloir éloigner cette jeune fille sont sérieuses, crois-en ta mère et ne fais pas la capricieuse.

—Ce n'est pas un caprice. J'aime Orietta et je ne veux pas me séparer d'elle.

—Alors, pour une étrangère que tu connais depuis trois semaines, tu fais bon marché des desirs d'une mère qui t'a chérie depuis ta naissance? dit violemment lady Shesbury, cédant à l'exaspération.

—Si ces desirs étaient justes, peut-être y obéirais-je, riposta Rose. Mais je sens bien que vous détestez Orietta... Pourquoi?... pourquoi cela?

Lady Shesbury eut un rire forcé.

—Moi, la détester! Où prends-tu cette idée? Mais je la crois fausse coquette, intrigante.

—Elle n'est rien de tout cela! Elle est simple, loyale, très fière... Je vous dis que vous la détestez, maman, et pour ce motif vous lui cherchez des défauts qu'elle n'a pas.

Lady Shesbury, secrètement furieuse, dut quitter sa fille sans avoir rien obtenu. Rose, quand elle fut seule, demeura longtemps songeuse. Elle se demandait avec perplexité le motif de cette animosité qu'elle sentait chez sa mère, à l'égard d'Orietta. Comme, en dépit de son âge, elle était une petite personne très perspicace, juge précoce du caractère maternel, elle conclut ainsi ses réflexions: "Maman ne peut souffrir Orietta parce que celle-ci est très belle et très jeune."

Ceci entraînait en effet pour une bonne part dans les sentiments qu'inspirait Orietta Farnella à celle

qui voyait se flétrir sa fraîcheur et devait recourir aux artifices pour paraître encore la jolie femme de naguère. Lady Shesbury avait plusieurs raisons pour vouloir éloigner l'étrangère de Falsdone-Hall, mais celle qu'avait devinée sa fille semblait prête à devenir la plus puissante.

Orietta, ignorante de cette jalousie, de cette haine qui montait contre elle, ce jour-là surtout préoccupée de la nouvelle que lui avait annoncée lady Rose: l'arrivée, ce soir, de lord Shesbury. L'atmosphère de Falsdone-Hall lui semblait dès maintenant plus lourde, plus oppressante. Elle fit de son mieux pour réagir contre cette impression, pour écarter le souvenir de sa rancune d'autrefois. Après tout, que lui importait lord Shesbury? Elle n'aurait aucunement affaire à lui, ce grand seigneur que sa soeur dédaignait comme un dilettante, un raffiné et un complet égoïste. Pourquoi, dès lors, se préoccuper de sa présence dans cette demeure dont il était le maître?

Le second jour après son arrivée, lord Walter alla saluer lady Shesbury dans son appartement. Lady Rose était présente à cette visite. Quand elle revint chez elle, où l'attendait Orietta, elle dit en s'étendant avec lassitude sur la chaise longue:

—Chère, venez près de moi. Je vous trouve encore plus aimable, après avoir subi la froideur railleuse de lord Shesbury.

Elle soupira, en pressant la main de sa compagne:

—...Cependant, s'il voulait!... Comme il doit savoir charmer! Il a des yeux incroyablement beaux et fascinants—des yeux qu'on ne peut certainement oublier, quand on les a vus une fois. Mais nous, il nous regarde avec un air de dédain ironique tout à fait insupportable!

En serrant les lèvres, Rose demeura un instant silencieuse. Puis elle reprit:

—Il m'a dit cependant qu'il me trouvait meilleure mine. Je ne lui ai pas appris que je devais cette amélioration à votre présence...

—Eh! je le pense bien!" s'écria Orietta avec une vivacité qui fit sourire lady Rose.

—Enfin, ne craignez rien, ma chère, nous n'aurons pas l'honneur d'être gênées par les amabilités de lord Shesbury! conclut la fillette d'un ton railleur auquel se mêlait de l'amertume.

En fait, les jours qui suivirent, Orietta n'eut pas l'occasion d'apercevoir, même de loin, le seigneur de Falsdone-Hall. L'appartement de lady Shesbury et de sa fille se trouvait dans une aile opposée à la partie du château qu'il occupait, et avec laquelle cet appartement communiquait par le salon chinois et la galerie de marbre. Dans leurs promenades, lady Rose et son amie avaient soin de prendre des allées peu fréquentées. De plus, Rose s'informait des habitudes de son frère et s'arrangeait pour sortir aux heures où elle le présumait absent du château.

C'est ainsi qu'un matin, elle pria Orietta d'aller demander des fleurs à l'un des jardiniers chargés des serres.

—Lord Shesbury fait à cette heure sa promenade à cheval; vous ne courez donc aucun risque de le rencontrer, ajouta-t-elle.

Néanmoins, Orietta prit des sentiers détournés pour se rendre à la serre indiquée par lady Rose. La douceur de cette matinée ensoleillée était exquise, et la jeune fille, en revenant, ralentit le pas

pour mieux respirer la brise fraîche aux arômes sylvestres. Elle marchait le front penché, en tenant contre sa poitrine une gerbe de fleurs parfumées. Des boucles échappées à sa coiffure volaient sur le front admirablement modelé, sur la nuque délicate découverte par un col bas en linon uni. La robe de laine blanche tombait en plis souples autour de la taille la plus harmonieuse qui se pût rêver. Absorbée dans une songerie qui lui remémorait les jours passés depuis son retour à Falsrone-Hall, elle commença de monter la rampe en pente douce, qui permettait, par un plus long chemin, de gagner le château sans gravir les degrés des terrasses. De magnifiques marronniers centenaires qui commençaient en ce moment à se garnir de feuilles, ombrageaient aux jours d'été cette voie au long de laquelle, dans les coudes formés par ses détours, se dressaient un vase de marbre sculpté, une statue, ou bien s'élevait quelque petit kiosque de style oriental.

Comme Orietta allait passer devant l'un de ceux-ci, elle leva les yeux, eut un sursaut et, dans son saisissement, laissa choir les fleurs qu'elle ne tenait plus depuis un instant que d'une main distraite.

Au seuil du petit kiosque japonais se tenaient deux hommes jeunes, l'un de taille au-dessus de la moyenne, l'autre plus petit. Celui-ci, vivement, s'avança en se découvrant.

—Voulez-vous me permettre?

Il se baissait pour ramasser les fleurs. En un instant, il les eut réunies, et se redressa pour les tendre à Orietta, avec un sourire sur son visage au teint frais. Elle remercia et continua sa route sans avoir levé les yeux vers le kiosque. Il y avait là, gardant le silence hautain, celui dont elle avait conservé si mauvais souvenir, lord Walter Waldstone, marquis de Shesbury.

Cette apparition l'avait saisie, au détour de l'allée où elle avançait en rêvant. Durant l'espace dont elle s'était détournée avec impatience, avec une sorte de colère, quand elle l'avait vu dans le portrait de la galerie. "Un regard que je déteste!" songeait-elle avec irritation, en hâtant le pas pour remonter vers le château.

Lady Rose, bonne observatrice, dit aussitôt en l'apercevant:

—Qu'y a-t-il, chère? Auriez-vous rencontré lord Shesbury, par hasard?

—Précisément, my lady.

Rose eut un sourire amusé.

—Ah! par exemple!... Et il vous a parlé?

—Non, certes! A peine l'ai-je aperçu...

Et Orietta, en quelques mots, conta l'incident.

—C'est Herbert Nortley qui se trouvait avec lui, dit lady Rose. Mon père l'a donné pour compagnon à Walter depuis l'enfance de celui-ci. Mr Nortley père est un petit propriétaire du comté, de bonne maison, assez gêné à cause de sa nombreuse famille. Il a considéré comme une faveur du sort que le choix de lord Shesbury tombât sur un de ses fils, qui a reçu la même éducation que Walter et aura son avenir pécuniaire assuré, car mon frère doit être généreux, comme tous les Shesbury. Herbert a une aimable et bonne nature, et il est très petit garçon devant lord Walter. Mais qui, à moins d'être très au-dessus de l'ordinaire, ne serait annihilé par une personnalité comme celle-là?

Orietta eut aux lèvres un petit plissement de dédain, en répliquant:

—Je pense que l'on peut cependant éviter cela, avec un peu de fierté.

—Oh! vous!... vous!

Lady Rose regarda sa compagne avec un sourire pensif.

—...Peut-être, en effet, sauriez-vous ne pas plier. Peut-être...

—Certainement! dit Orietta avec une orgueilleuse assurance.

VII

Dans l'après-midi de ce même jour, Shirley, le majordome, vint informer lady Pamela que lord Shesbury prendrait le thé dans le salon chinois.

C'était indiquer que son beau-fils lui faisait l'amabilité, assez rare quand Falsdone-Hall n'avait pas d'hôtes étrangers, de l'inviter à se trouver là pour l'accueillir. Elle en eut montré une vive satisfaction sans la crainte que lady Rose, dont l'appartement était voisin du salon chinois, voulût y venir aussi.

—...Avec son Orietta! ajouta-t-elle, s'adressant à Mr Barford, depuis la veille installé au château dans l'appartement qu'il y occupait à chacun de ses séjours.

—Non, je ne crois pas que Rose soit si pressée de revoir son frère, répliqua Humphrey. Et elle le craint trop pour oser, en tout cas, lui amener sa compagne sans y avoir été invitée.

—Oui, c'est possible... Du reste, je vais bien voir ce qu'elle dira, en lui annonçant que lord Walter sera dans le salon chinois cet après-midi.

Lady Shesbury eut lieu d'être entièrement satisfaite, en entendant sa fille répondre spontanément à sa communication:

—Eh bien, s'il ne me demande pas—ce dont je suis sûre—avec quel plaisir je prendrai mon thé ici, en compagnie d'Orietta!

Tout à fait rassurée, lady Pamela, dans une toilette de velours noir qui seyait fort à son teint de blonde, gagna un peu avant cinq heures le salon chinois, où, bientôt après, vint la rejoindre Humphrey Barford.

Ils avaient à peine eu le temps d'échanger quelques mots quand apparut lord Shesbury, suivi de Nortley. Deux superbes lévriers de course pénétrèrent en même temps dans la pièce—les favoris du jeune lord, qui possédait dans ses chenils les plus beaux spécimens de cette race.

S'il existait au monde quelqu'un ayant le privilège d'être traité avec cordialité par lord Walter, ce n'était point en tout cas Mr Barford. Depuis l'enfance, d'ailleurs, il lui avait témoigné la même froideur polie, qui contrastait avec l'amicale affabilité du défunt lord Cecil. Mais jamais il n'y avait eu entre eux le moindre différend, la moindre discussion froissante, toujours écartée par la bienveillance, l'égalité d'humeur, l'inaltérable patience d'Humphrey. La tutelle de celui-ci avait été aussi légère que possible, et pendant sa durée, Walter avait joui de sa liberté autant qu'il le pouvait désirer. Après quoi, Mr Barford s'était discrètement écarté. Pendant les séjours, d'ailleurs assez courts, que son pupille avait faits à Falsdone-Hall depuis sa majorité, il n'occupait son appartement au château que pendant une courte pé-

riode et, quand il s'y trouvait, gardait cette attitude de discrétion aimable qui ne semblait cependant pas lui attirer les bonnes grâces de son jeune parent.

Après quelques propos échangés avec lady Pamela et Humphrey, lord Shesbury dit tout à coup, s'adressant à sa belle-mère :

—J'ai, ce matin, aperçu une jeune fille qui m'a rappelé une de ces petites Italiennes recueillies par mon père: celle qui s'appelait Orietta et qui avait l'air d'un petit démon.

Une chaleur monta au visage de lady Shesbury. Lord Walter continuait, de sa voix aux intonations à la fois harmonieuses et impératives :

—Elle doit avoir à peu près cet âge, il me semble... Sa soeur et elle habitent-elles ici?

Une négation venait aux lèvres de lady Shesbury... Mais non, c'était folie! Il le saurait toujours... Et elle répondit :

—Ou, je les ai récemment retirées de la pension où je les faisais élever.

—Elles ont reçu une bonne éducation, je suppose?

—Une éducation conforme à leur situation, mon cher Walter.

—Qu'entendez-vous par là?

Lady Shesbury se troubla un peu sous le regard inquiet de son beau-fils.

—Mais que nous ne savons au juste d'où sortent ces enfants...

—Mon père nous les a présentées comme étant les filles d'un comte Farnella. Nous ne devons pas chercher de raisons pour ne pas le croire. Avant de mourir, il m'a recommandé de veiller sur ces enfants, quand j'aurais l'âge de le faire, en ajoutant: "Il faut qu'elles soient bien élevées; elles sont de noble race, de par leur père et leur mère". Humphrey m'a dit depuis lors que vous vous chargiez de pourvoir à cette éducation...

—C'est ce que j'ai fait, Walter!

—Mais de quelle façon?

Lady Pamela avait grand peine à ne pas baisser les yeux sous ce regard voilotaire. Elle balbutia :

—D'une excellente façon, je vous assure... Très simplement, puisqu'elles sont sans fortune... Je pensais qu'elles étaient destinées à gagner leur vie...

—Que font-elles, ici?

—Faustina s'occupe à des broderies... Orietta est la compagne de Rose, qui s'est prise d'affection pour elle...

Lord Shesbury sourit, avec une froide raillerie.

—La compagne de Rose? Voilà qui doit être une agréable situation d'après le charmant caractère que l'on connaît à ma soeur!

—Vous vous trompez, Walter, elles s'entendent fort bien. Quant au caractère, j'ai eu les plus mauvais renseignements sur celui d'Orietta, par les maîtresses de la pension Burley. Orgueilleuse, colère, insupportable...

—Le petit démon d'autrefois! dit ironiquement Walter.

—C'est pourquoi j'ai jugé que, pour mater cette nature inquiétante, une éducation modeste était préférable...

—Et l'existence près de Rose pour achever cette cure morale... Quel a été le résultat de ces com-

binaisons? La jeune personne est-elle sur la voie de devenir angélique?

—Mais non... pas précisément. Toutefois, Rose s'en arrange, et bien que la nature de cette jeune fille me déplaît, je la laisse près d'elle...

Un éclair sarcastique passa dans le regard de lord Shesbury.

—Rose ne se soucie pas du tort que peut lui faire, par comparaison, la beauté de sa compagne?

Au ton du jeune homme, Lady Pamela comprit que sa jalousie féminine était dévinée par cet impitoyable observateur. Elle balbutia :

—Non, votre soeur est trop enfant encore, Walter. Puis ce sont chez elle des engouements qui passent généralement assez vite.

—Et l'autre... Faustina, comment est-elle?

—Assez jolie, beaucoup plus agréable de caractère.

—Elle avait des yeux extraordinaires, cette petite Orietta, fit observer lord Shesbury en s'enfonçant nonchalamment dans le fauteuil d'ébène sculpté où il était assis. Mais c'était une petite effrontée, que j'ai dû punir comme elle le méritait.

—Il paraît qu'elle n'a rien oublié de cela, et qu'elle vous en veut toujours. Walter, dit Humphrey en souriant.

—Ah! vraiment?

Il y avait un accent de dédain moqueur dans l'intonation de lord Shesbury.

—Au fond, la nature est restée la même... détestable, dit lady Pamela en hochant la tête. Mais il faut bien que cette jeune fille étant donnée sa situation dépendante, contienne quelque peu son orgueil et sa violence.

—Evidemment.

Sur ce mot, lord Shesbury, pendant un moment, garda le silence, en tapotant l'un des bras du fauteuil chinois, authentique et provenant de quelque somptueux palais d'Extrême-Orient, comme les merveilleux vases cloisonnés, les meubles de laque décorés d'argent et de nacre, les brûle-parfums de bronze, le tapis de haute laine, jaune, où se poursuivaient des dragons, la soie blanche semée de lotus roses tendue sur les murs. Ce salon, dû à une fantaisie du bisaïeul de lord Cecil, était une des curiosités de Falsdone-Hall, et l'une des pièces que préférait lord Walter, dès son enfance.

—Puisque Rose marche maintenant, pourquoi ne vient-elle pas prendre le thé avec nous?

Lady Shesbury contint avec peine un tressaillement, à cette question de son beau-fils.

—Elle ne savait pas si vous en seriez satisfait...

—Comment? Il est très naturel, au contraire, qu'elle se trouve ici... Mais, sans doute, y a-t-il là quelque caprice de sa part. Voilà des choses que je veux faire cesser...

Il se levait en parlant, et marcha vers la porte qui faisait communiquer le salon chinois avec celui de lady Rose. D'une main impérieuse, il l'ouvrit et entra dans la jolie pièce claire où Orietta faisait la lecture à sa jeune compagne.

Toutes deux eurent un sursaut à cette apparition. Rose, en se soulevant un peu dans son fauteuil, balbutia :

—Vous, Walter?

—Oui, ma chère, je viens vous inviter à vous joindre à nous, vous et miss Farnella.

Il saluait avec une nuance de hauteur Orietta, qui se levait en dérobant sa désagréable émotion sous un air de fierté un peu raide.

—Vous voulez quer... murmura Rose.

—Que vous preniez le thé en notre compagnie. Serait-ce vous imposer un trop grand sacrifice ? dit railleusement lord Shesbury.

—Mais non... si vous le désirez.

Sur ces mots, Rose se leva, prit le bras d'Orietta et suivit son frère dans la pièce voisine. Nortley s'empressa de lui avancer un fauteuil et Mr Barford lui mit un coussin sous les pieds.

—Vous seriez très aimable de nous servir le thé, miss Farnella, dit lord Shesbury.

Par la porte de communication restée ouverte était entré le petit chien de lady Rose. Comme il s'approcha de lord Walter, celui-ci l'écarta du pied avec impatience, et se tournant vers sa soeur :

—Vous savez, Rose, que j'ai ce genre de bestiole en horreur. Ayez soin, si vous tenez à celle-ci, que je ne la trouve jamais sous mes pas.

—Je vous demande pardon... je ne m'étais pas aperçue..., dit la fillette, craintivement. Orietta, voulez-vous emmener Fifi chez moi ?

Orietta s'avança et se baissa pour prendre la petite bête, d'une main un peu nerveuse. Car ceci lui rappelait la pénible scène d'autrefois, entre le jeune lord et la petite étrangère. En se redressant, elle rencontra un regard d'intérêt moqueur, qui lui fit supposer que lord Shesbury, à cette minute, évoquait le même souvenir—avec une méprisante raillerie. Une vive rougeur lui monta au visage, un éclair de fière indignation passa dans le bleu sombre des yeux. Puis, se détournant avec plus de vivacité que n'en comportait l'étiquette, Orietta se dirigea vers le salon voisin dont elle referma la porte après avoir mis le chien en sûreté.

Quand elle revint à la table du thé, lord Shesbury demandait à sa soeur :

—Que vous lisait tout à l'heure miss Farnella ?

—*L'Avare*, de Molière.

—Elle connaît le français ?

—Le français et l'italien. oui. J'apprends avec elle cette dernière langue, ce qui m'intéresse beaucoup.

—Espérons que tu n'abandonneras pas cette étude comme tu l'as fait après le départ de miss Morton", dit lady Shesbury, qui dissimulait avec peine une forte nervosité depuis l'entrée d'Orietta.

—Si l'on ne m'enlève pas Orietta, non ! Avec elle, j'apprendrai tout ce qu'on voudra !

—Quelles bonnes dispositions ! dit ironiquement lord Walter. Quel secret possède donc miss Farnella pour obtenir de te's résultats ?

—Elle est bonne, elle est charmante comme nulle autre, voilà tout ! répliqua Rose avec vivacité.

—Mais n'avez-vous jamais de dissentiments ? Vous n'êtes pas d'une nature très facile, ma chère... et je suppose qu'un caractère séraphique seul peut s'entendre avec vous.

Sous les doigts frémissants d'Orietta, les délicates porcelaines de Chine qui composaient le service à thé, ce jour-là s'entrechoquèrent légèrement. De quel ton dédaigneux, sarcastique, était faite cette réflexion désagréable !

Rose avait rougi. Elle riposta, en contenant une émotion pénible que sa compagne sentit au léger tremblement de sa voix :

—Orietta n'est pas séraphique du tout ! Elle a des défauts, naturellement... mais son charme l'emporte de beaucoup sur ceux-ci. Enfin, telle qu'elle est, je l'aime, voilà !

—J'en suis enchanté pour vous, Rose, si cette amitié vous est favorable.

Puis, au grand soulagement d'Orietta, la conversation changea de sujet, sur une question adressée à Humphrey par lord Shesbury. La jeune fille servit le thé, avec la même grâce réservée, la même aisance apparente que si elle se trouvait dans le salon de lady Rose, hors d'une présence désagréable. Lord Shesbury, tout en causant, suivait d'un oeil amusé les impressions que ne parvenait pas à dissimuler complètement sa belle-mère. Les plus noirs regards de la noble dame étaient glissés vers la jeune étrangère, bien simplement vêtue pourtant, mais dont l'admirable beauté pouvait soutenir toutes les comparaisons.

Orietta, son office terminé, s'assit sur un siège que lord Shesbury, d'un geste courtois, lui désignait entre lady Rose et Herbert Nortley. L'entretien, à ce moment, s'aiguillait sur le voyage dans le Turkestan qui avait précédé le séjour de lord Walter aux Indes. Le jeune homme sur la demande de Mr Barford, en conta diverses péripéties pittoresques, décrivit des moeurs et des coutumes. Les harmonieuses sonorités de sa voix donnaient un charme supérieur à ce récit, par lui-même singulièrement vivant, coloré, original. Quels que fussent les sentiments d'Orietta à l'égard du noble conteur, elle écoutait avec le plus profond intérêt, en oubliant pour un moment son antipathie. Et voici qu'elle songeait comme en un rêve : "C'est vrai, ce que dit lady Rose, il a des yeux étonnants..."

Des yeux bruns, chatoyants, traversés de lueurs d'or, et qui contenaient une vie ardente, volontaire, dominatrice... qui s'éclairaient parfois d'un sourire entr'ouvrant les lèvres moqueuses, et plus rarement, s'adoucissaient d'une lueur caressante, veloutée. Regard d'une séduction rare, irrésistible, Orietta en était constamment effleurée ; il saisissait le sien, furtivement, pendant quelques secondes, et la laissait frémissante, dans l'attente du moment où elle le rencontrerait de nouveau.

Elle eut l'impression de sortir d'un songe, quand lord Shesbury, interrompant ses récits, dit à Nortley :

—Eh bien, mon bon, nous avions projeté une promenade avant le dîner. Il serait temps d'y songer, je crois ?

Quand il eut pris congé de sa belle-mère, de sa soeur, de Barford, lord Shesbury se tourna vers Orietta.

—Il faudra que j'aie un entretien avec votre soeur et avec vous, miss Farnella. Je désire que votre situation soit établie d'après les vœux de mon père.

Il s'inclina et s'éloigna, sans attendre un remerciement long à venir, car il ne pouvait sortir de lèvres d'Orietta.

—Hein ! mon vieux Nortley, qu'en dites-vous ? En longeant la galerie de marbre pour gagner son appartement, lord Shesbury donnait une tape amicale sur l'épaule de son compagnon.

—Ma gracieuse belle-mère a-t-elle des raisons pour jalouser cette jeune fille ?

—Cent raisons, my lord! Miss Farnella est positivement une merveille!

—Oui... très remarquable... et beaucoup de race... J'ai revu dans ses yeux quelque chose qui me rappelle le petit démon d'autrefois. Ce sera peut-être amusant d'exciter ce jeune orgueil... Oui, vraiment, elle a des yeux d'une beauté rare, et dont l'expression révèle une âme ardente, combative, très fière... une âme contre laquelle il y aurait plaisir à lutter.

VIII

Vers la fin de la matinée — le lendemain — lord Walter, ayant changé de tenue après sa promenade à cheval avec Nortley, entra dans l'un des salons qui faisaient partie de son appartement particulier. Celui-ci occupait l'aile datant de la Renaissance, qui donnait d'un côté sur la cour d'honneur et de l'autre sur un parterre tracé dans le goût du XVI^e siècle. L'ameublement, la décoration de l'appartement dataient de la même époque, et leur somptuosité raffinée, leur goût délicat révélaient quel grand seigneur artiste et fastueux avait été le marquis de Shesbury qui les avait commandés.

La pièce où entraient lord Walter — la salle des Chimères — donnait sur la cour d'honneur. Le jeune lord lui préférait pour s'y tenir habituellement, une autre ouvrant sur le parterre, et dénommée la salle des Cygnes. Mais il avait ce matin une raison pour venir ici : l'accomplissement d'une volonté de son père, différée par suite de son absence en ces dernières années.

Lord Cecil avait succombé presque subitement. Toutefois, il avait eu le temps de recommander à son fils : "Plus tard, occupez-vous de ces petites filles... et n'oubliez pas ce que je vous ai montré."

Quelques mois avant sa mort, il avait fait venir Walter dans cette même salle où le jeune homme entra aujourd'hui et avait ouvert devant lui un cabinet de bois précieux, incrusté d'argent et d'ivoire, chef-d'œuvre d'un artiste florentin du XVI^e siècle.

—Voici un compartiment secret, Walter. J'y ai déposé une enveloppe scellée que je vous demande d'ouvrir seulement lorsque vous aurez vingt-cinq ans, si je meurs avant que vous ayez atteint cet âge.

—Votre volonté sera obéie, mon père, avait répondu Walter.

Lord Cecil lui avait remis la clef du meuble et depuis lors n'avait plus dit mot à ce sujet. Walter n'avait ouvert le cabinet italien qu'une fois, deux jours après la mort de son père, pour déposer dans la partie secrète un portrait de femme trouvé dans le portefeuille que le défunt lord portait sur lui. Puis, pendant longtemps, il n'avait plus guère songé à cette mystérieuse enveloppe qui attendait là sa vingt-cinquième année. Il avait atteint celle-ci pendant son séjour aux Indes, et depuis lors plus d'un an s'était écoulé. La vue d'Orietta, hier, lui avait rappelé la double promesse faite à son père. Jusqu'alors, il avait à peu près enfoui dans l'oubli le souvenir de ces petites étrangères, dont il ne doutait guère qu'elles fussent nées d'une union irrégulière avant le mariage de lord Cecil avec lady Paméla. Ce nom de Farnella devait être celui de la

mère et le prétendu don Alberto n'existait probablement pas.

"Je vais sans doute le savoir en prenant connaissance de ceci", pensait lord Walter en ouvrant le compartiment secret.

Il prit l'enveloppe et le portrait. Celui-ci représentait une jeune femme dont Walter aurait pu dire qu'il n'avait pas connu l'égale en fait de beauté, s'il n'avait vu la veille Orietta.

—Elle lui ressemble, murmura-t-il. Oui, indubitablement... Mais il y a dans le regard d'Orietta plus de force, plus de flamme, une vie plus profonde et plus intense.

Il posa le portrait, à l'intérieur du meuble, et, s'asseyant près d'une table voisine, fit sauter les larges cachets aux armes de Shesbury.

L'enveloppe contenait des feuillets couverts de l'écriture du défunt lord Shesbury, et d'autres où Walter vit une écriture étrangère. Il jeta un coup d'œil sur la signature : Don Alberto Farnella.

"Tiens, il existait donc réellement? songea-t-il. Serait-il vraiment le père de ces enfants?"

Il mit de côté cette lettre, écrite en italien, et commença la lecture de la communication d'outre-tombe écrite par son père.

"J'ai voulu, mon fils, que vous ayez acquis quelque expérience de la vie, avant de vous faire connaître une période de mon existence qui pèse lourdement sur ma conscience. Vous saurez peut-être déjà alors par votre propre expérience, combien l'homme est faible devant les passions de ce monde, et vous ne condamnerez pas trop sévèrement celui qui se reconnaît coupable devant Dieu.

"J'avais trente ans et je n'étais encore que lord Cecil Falsdone, quand, au cours d'un voyage en Italie, je fus victime d'une agression, au retour d'une promenade, non loin d'une petite ville ombrienne, Feruzia, où je m'étais installé pour quelques jours avec deux domestiques. Les bandits me laissèrent pour mort au pied d'un vieux mur qui enclosait la petite propriété d'un gentilhomme italien, don Cesare Darielli. Quelques heures plus tard, une servante allant en course, me trouva là et courut chercher de l'aide; on me transporta dans la villa Darielli, où donna Béatrice, la petite-fille de mon hôte, s'occupa de me soigner.

"Elle avait vingt ans, et elle était admirablement belle, d'une beauté ardente, altière, magnifique. Don Cesare, vieillard à demi-gâteux, lui laissait la direction de la propriété, leur seule ressource. Unissant l'énergie à une forte intelligence, elle menait de front cette tâche, les soins de l'intérieur et la culture de son esprit. Dès les premiers jours, je devins amoureux, et elle aussi m'aima.

"Jusqu'alors, toutes les conquêtes m'avaient été faciles. Mais je m'aperçus vite que Béatrice Darielli serait intransigeante sur la question d'honneur, et qu'elle était de force à mourir plutôt que de céder à une passion coupable.

"Alors, quand vinrent les jours de ma convalescence, je parlai de mariage — tout en me demandant ce que dirait mon père qui, trouvant que les Falsdone abusaient des alliances étrangères, m'avait fait promettre de ne me remarier qu'avec une Anglaise.

"Mais j'oubliais tout près de Béatrice. Nous nous fiançâmes, et ce fut le lendemain de ce jour

que je vis pour la première fois sa cousine Bianca, absente jusqu'alors.

"Bianca Darielli était une petite cousine de don Cesare. Elle habitait Feruzia avec sa mère veuve et peu fortunée. Elle ressemblait à Béatrice, elle était aussi belle et pourtant différente. Sa démarche avait moins de royale majesté, mais plus de souplesse ondoiyante; la grâce de ses gestes, de ses mouvements était infinie; la douceur brûlante de son regard faisait oublier que ces beaux yeux sombres ne reflétaient pas la profondeur d'intelligence, l'âme ardente qui se découvraient en ceux de Béatrice.

"En un mot, Béatrice éblouissait, subjuguait. Bianca charmait, ensorcelait.

"Walter, depuis que je suis homme, j'ai toujours été cité pour un modèle d'inconstance, en matière d'amour. Et ce jugement est vrai. Moi qui, sur d'autres points, n'aurais pas voulu manquer à une promesse, je ne gardais pas de scrupules pour trahir la confiance d'une femme. Dès que je vis Bianca, j'en fus épris violemment et je songeai aussitôt à me dégager des liens contractés avec sa cousine.

"Presque complètement remis de mes blessures, je logeais maintenant à l'unique hôtel de Feruzia. Chaque jour, je m'arrangeai soit pour rencontrer Bianca au dehors quand elle sortait avec la servante, soit pour rendre visite à sa mère, femme aimable, douce et insignifiante. Toutefois, je continuais de faire ma cour à Béatrice, car les ruptures brusques me déplaisaient. Je voulais que, peu à peu, elle comprît le changement qui s'était produit en moi.

"Et elle était d'esprit trop subtil, en même temps que trop profondément amoureuse, pour ne pas comprendre très vite, non seulement que je me détachais d'elle, mais aussi que sa cousine m'aimait.

"Il n'y eut entre nous aucune scène violente. Un jour, elle me dit en attachant sur moi ses yeux qui paraissaient plus sombres dans la figure un peu creusés, depuis quelque temps:

"—Lord Shesbury, je crois que votre cœur n'est plus à moi?

"—Béatrice, pardonnez-moi! m'écriai-je. Mais je tiendrai ma parole, si vous l'exigez?

"—Exiger?

"Elle me regardait avec une hauteur mêlée de dédain.

"—Non, my lord, je n'exigerai jamais rien de vous. Allez porter vos serments à ma cousine, vous en êtes libre.

"Et elle me laissa là. Dès le lendemain j'allai faire part de cette rupture à donna Darielli et à sa fille, Bianca, en leur expliquant que Béatrice et moi nous étions trompés sur nos sentiments réciproques. Puis, quelques jours plus tard, je demandai la main de Bianca, et nous fûmes fiancés.

"Jusqu'à ce que j'apparusse dans leur vie, les deux cousines avaient l'une pour l'autre une grande affection. Mais aussitôt qu'elle me connut, Bianca fut violemment jalouse de Béatrice, et, après nos fiançailles, elle espéra les relations avec elle, aidée en cela d'ailleurs par Béatrice elle-même. Quant à moi, je ne revis jamais cette dernière. Peu de temps avant que fût célébré mon mariage avec Bianca, j'appris qu'elle venait de se fiancer avec un cousin, le comte Alberto Farnella,

dont elle avait repoussé la demande un an auparavant. Je pensai: "Tant mieux, elle s'est vite consolée." Puis je ne songai plus à elle, tout à la passion que m'inspirait Bianca.

"Nous allâmes passer en Sicile notre lune de miel. Je n'avais fait part de mon mariage ni à mon père, ni à aucun parent ou ami. Il sera toujours temps, me disais-je, d'affronter le mécontentement paternel. Qu'au moins aucun nuage ne vienne troubler ma félicité, pendant quelques mois.

"Bianca m'aimait follement. Mais elle se montrait fort jalouse et me répétait qu'elle mourrait si jamais mon cœur n'était plus à elle. Dans les premiers mois je trouvais tout cela délicieux: mais bientôt, le terrible détachement commença, je sentis que chez moi l'amour s'enfuyait pour faire place à l'ennui, à l'indifférence, à l'infidélité.

"Elle s'en aperçut assez vite, se plaignit, d'abord doucement, puis avec plus de vivacité. En outre, sa santé, qui s'altérait un peu depuis quelque temps, la rendait nerveuse, presque violente. Je répliquais de façon mordante ou irritée, selon ma disposition d'esprit. Un soir que j'avais flirté longuement avec une cantatrice d'un théâtre de Palerme, nous eûmes une scène telle que le lendemain Bianca me quittait pour retourner près de sa mère.

"Je fus assez misérable pour en éprouver une vive satisfaction. En ce moment, une autre passion m'occupait. Puis, quand j'en fus las aussi, je regagnai l'Angleterre. Ma femme ne me donnait pas signe de vie, et, bien qu'un remords vint parfois me visiter, je ne cherchais point, par orgueil, à savoir ce qu'elle devenait.

"Mon père ignorait toujours ce second mariage. Il me pressait de contracter une nouvelle union, espérant ainsi m'assagir. Mais je me dérobaï à ses instances. Le souvenir de Bianca revenait me visiter, de plus en plus souvent—le souvenir de son amour jaloux, mais si ardent, prêt à tous les dévouements. Puis un jour, je reçus une carte de donna Paola Darielli. Au-dessous de son nom, d'une pauvre écriture tremblée, elle avait écrit: "Bianca est morte, vous l'avez tuée! Soyez maudit".

"Je ressentis alors une grande souffrance, et depuis ce moment l'impression de remords se présenta plus souvent, en même temps que le regret du bonheur si misérablement écarté par moi.

"Je me remariai peu après, les années passèrent, jusqu'au jour où me furent amenées ces petites filles, qui m'apportaient une lettre du comte Farnella. Vous la trouverez sous cette même enveloppe, Walter: lisez-la avant d'entendre ce que j'ai encore à vous dire."

IX

Les sourcils rapprochés, le visage tendu de Walter témoignaient de l'intérêt qu'il apportait à cette lecture, et de l'émotion désagréable causée par la confusion de lord Cecil. Non qu'il n'eût quelque connaissance de l'existence désordonnée menée par son père: mais cet abandon total d'une jeune femme coupable de trop d'amour, venant après la rupture des fiançailles avec la belle Béatrice, froissait quelques fibres dans la conscience de Walter,

sans doute plus susceptible sur certains points que ne l'avait été celle de lord Cecil.

Prenant la lettre de Farnella, le jeune homme commença de lire :

"My lord,

"Vous ne vous êtes jamais inquiété de votre malheureuse femme. Avez-vous même connu sa mort? Je n'en sais rien. Et savez-vous comment elle quitta ce monde? En donnant le jour à une fille qui porte les noms de Faustina-Maria Falsdone, fille de lord Cecil Falsdone et de Bianca Darielli.

"Quand elle revint de Sicile à Feruzia, brisée de corps et d'âme, Béatrice lui pardonna, se reprit à l'aimer, sachant que le plus coupable était vous, le fatal séducteur. Aussi, en voyant la mort proche, Bianca fit-elle porter aussitôt la petite Faustina chez ma femme, qui, depuis dix jours, était mère aussi d'une petite fille. Mais Béatrice venait d'être atteinte d'une fièvre pernicieuse, qui régnait dans la contrée et atteignait adultes, vieillards, enfants. Pour essayer d'en préserver les nouveau-nées, je les confiai à ma sœur de lait, Angiola, qui habitait le village de Faletti. Cette femme, abandonnée récemment de son mari, venait de perdre un petit garçon de quelques semaines. Elle était fort honnête, dévouée, mais peu intelligente et atteinte d'une complète surdité. Comme elle ne savait pas lire, je dus lui donner des explications par gestes. Elle parut comprendre, m'assura que les enfants seraient bien soignées et partit en les emportant.

"Béatrice succomba quelques jours plus tard à la maladie. Je laissai passer plus de deux mois avant de me rendre à Faletti, car j'avais nombre d'affaires à régler. Entre autres, il me fallut faire p'acer donna Paola dans une maison d'aliénés. La pauvre femme, déjà désespérée en voyant revenir Bianca, n'avait pu supporter le chagrin de sa mort.

"Quand j'entrai dans la maison d'Angiola, je lui trouvais une mine soucieuse, dont elle m'expliqua bientôt le motif. Elle ne pouvait distinguer laquelle était ma fille, des deux enfants qui se ressemblaient complètement.

"—On me les a remises avec précipitation, signor, et je n'ai pas fait assez attention, à ce moment-là. Puis, en arrivant ici, je les ai déshabillées pour les baigner... et je n'ai plus su après quels étaient les vêtements de l'une et de l'autre.

"—Mais elles ont peut-être quelque chose de particulier?... un signe quelconque?

"—L'une d'elles a, sous le bras gauche, un petit cercle rouge.

"—Eh bien, quelqu'un a peut-être remarqué cela. Je vais m'informer à Feruzia.

"Mais la garde qui se trouvait près de Béatrice après la naissance de l'enfant et qui s'était occupée de celle-ci était une des récentes victimes de l'épidémie. Quant à Bianca, sa mère l'avait assistée, Faustina étant venue au monde prématurément. Puis la petite fille avait été emportée aussitôt chez moi, et ensuite, précipitamment confiée à Angiola.

"Donna Paola, peut-être avait pu remarquer un indice capable de nous mettre sur la voie. Mais elle était folle. A mes questions, elle répondit invariablement :

"—Je n'ai pas de petite-fille, je n'avais qu'une fille qu'on a tuée.

"Ainsi, j'étais incapable de reconnaître laquelle de ces enfants était ma fille. Et cette situation me paraissait d'autant plus douloureuse que je n'ai pour vous que haine, lord Shesbury, et que je détestais la petite créature dont vous étiez le père.

"Pourquoi cette haine, vous demanderez-vous sans doute?" J'avais épousé la femme que j'aimais depuis l'adolescence, grâce au dédain que vous aviez eu d'elle. Elle s'était retournée vers moi, par un mouvement d'orgueil, après que vous l'eûtes délaissée. Oui, j'ai possédé celle pour qui j'aurais donné ma vie mais son cœur ne m'a jamais appartenu. Pendant notre courte union, elle fut une femme bonne, dévouée, irréprochable... irréprochable en apparence, car au moment de mourir, après avoir reçu les sacrements, elle m'avoua, en me demandant pardon, qu'elle n'avait jamais cessé de vous aimer, sans avoir le courage d'écarter cette infidélité en pensée. Je l'avais hélas! deviné; j'en souffrais atrocement, moi qui l'aimais comme—j'en suis bien certain—vous êtes incapable d'aimer. Je lui pardonnai à elle; mais vous, je n'ai cessé de vous haïr. Et quand je venais chez Angiola, la vue de ces petites filles m'était infiniment douloureuse. Je les regardais, cherchant à saisir en l'une d'elles une ressemblance avec moi ou quelqu'un de ma famille; mais non, rien, rien. Elles ont sept ans maintenant. Chez Orietta, je retrouve quelque chose de la nature ardente, volontaire de Béatrice, et de la grâce enchanteresse de Bianca. Faustina n'est que son reflet. Elle ressemble à la mère de Bianca, qui était elle-même une Darielli. Donc, nul indice encore de ce côté.

"Après avoir lutté pendant des années contre la mauvaise fortune, je suis à bout de ressources et ne puis plus subvenir à l'entretien des enfants. Angiola, d'ailleurs, vient de mourir, et je ne saurais à qui les confier. Donna Paola a perdu une partie de sa petite fortune et ce qu'il en reste suffit à peine à payer sa pension dans une modeste maison de santé. Je vais partir pour l'Amérique du Sud, en quête d'une situation, et je vous envoie ces enfants, dont l'une est votre fille légitime. Quant à moi, je n'ai pas cherché à les aimer—je ne l'ai pas voulu, pour la raison que je vous ai dit plus haut. D'ailleurs, mon cœur s'est endurci, mon âme s'est aigrie. Orietta et Faustina me sont indifférentes, et il m'est devenu de plus en plus pénible de les voir—surtout la première, qui me rappelle tant Béatrice à certains moments.

"Bianca, comme votre homme d'affaires a dû vous l'apprendre, n'a jamais voulu accepter la rente que vous lui avez fait offrir, après votre séparation. Elle n'a plus jamais parlé de vous, sauf un moment avant de mourir, où elle a dit : "Je l'aime trop. Que Dieu me pardonne et à lui aussi. Mais il m'a tuée." Comme elle n'a pas exprimé le désir que vous fussiez instruit de la naissance de l'enfant, nous ne vous en avons pas fait part alors. Donna Paola disait : "Cet homme ne peut être qu'un mauvais père." Mais la nécessité aujourd'hui m'oblige à vous apprendre qu'en l'église de Feruzia se trouvait des actes qui établissent votre paternité. L'une de ces petites filles est votre enfant, l'autre votre parente par votre femme défunte—toutes deux filles de vos victimes. S'il vous reste un souffle de conscience, vous tiendrez à honneur

de les bien recevoir et de les faire élever convenablement.

"Au hasard, elles ont été nommées l'une Orietta, l'autre Faustina, puisqu'on ne pouvait sûrement attribuer à chacune son vrai nom.

"Je m'embarque dans deux jours pour mon exil. Peut-être avec les années, trouverai-je un peu d'apaisement. Pour le moment, je ne puis que maudire celui qui a pris le magnifique amour de Béatrice pour le piétiner et l'écarter ensuite sans pitié.

"Cesare FARNELLA."

Lord Walter posa les feuillets sur un petit meuble, près de lui, et appuya son front contre sa main. Il murmura :

—Est-ce possible? L'étrange situation!... Ainsi l'une de ces jeunes filles serait ma soeur?... Et je ne puis savoir laquelle?

Oui, vraiment, c'était là une situation extraordinaire! Et comment espérer la dénouer jamais, puisque les personnes qui s'étaient occupées des enfants à leur naissance, étaient, l'une morte et l'autre folle?

"C'est un problème insoluble, conclut Walter en lui-même."

Il reprit la lecture de la confession paternelle.

"Vous doutez-vous, mon cher Walter, du nouvel aiguillon que furent pour mon âme déjà touchée par le remords, ces reproches de don Alberto. hélas! trop mérités? Bianca était morte de mon infidélité, de mon abandon; Béatrice n'avait cessé de porter au coeur la blessure de son grand amour dédaigné, rejeté après avoir été ardemment sollicité. Une mère, devenue démente par le chagrin, me maudissait chaque jour; un époux me haïssait pour le souvenir douloureux que me gardait sa femme. Et de plus, voici qu'en ces deux enfants que m'envoyait le comte Farnella, il m'était impossible de reconnaître ma fille!

"Je résolus, momentanément, de les faire passer tous deux pour les filles du comte Farnella, en me réservant de m'informer par la suite à Feruzia et à Faletti. Ce que je fis en effet, par le canal d'un homme habile en ces sortes d'enquêtes. Mais je n'obtins aucun résultat. Don Alberto avait dit vrai en affirmant que personne ne demeurerait qui pût identifier ces petites filles. Donna Paola était toujours folle. Il ne restait que le seul espoir de sa guérison, bien peu probable, disait-on à la maison de santé. Et même, cet espoir se réalisait-il, la pauvre femme, en admettant qu'elle eût remarqué quelque particularité chez la nouveau-née, s'en souviendrait-elle, après une si longue éclipse de son intelligence?

"Devant cette situation, je me décidai à garder le silence au sujet du lieu qui m'attachait à l'une de ces enfants, puisque je ne pouvais la désigner. Mais je consignai les faits relatifs à mon premier mariage et à la position étrange d'Orietta et de Faustina pour que vous en ayez plus tard connaissance au cas où je mourrais avant que vous atteigniez l'âge d'homme et pour que vous ayez soin de leur avenir. Jusque-là, Humphrey, ainsi que je lui ai demandé, s'occuperait de leur faire donner une éducation conforme à leur rang de filles d'un Farnella et d'une Darielli, deux vieilles familles florentines, presque aussi nobles que la nôtre, et déchuës seulement au point de vue fortune.

"Toutefois, si vous jugiez que mieux vait pour ces enfants elles-mêmes, révéler toute la vérité, agissez d'après les circonstances. Je ne vous impose pas le secret, sachant que vous ménagerez comme il convient la mémoire du père qui se confie à vous et qui vous confie l'avenir de votre soeur. Faites votre profit de mes erreurs et de mes fautes, mon cher Walter; n'en commettez jamais de semblables car elles pèsent trop lourdement sur l'âme, plus tard. Vous serez un charmeur et un dominateur; tâchez de ne pas semer la souffrance sous vos pas. Usez de votre pouvoir pour le bien; soyez l'ami et le protecteur fidèle de la femme que vous choisirez, ne faites jamais d'elle une victime de votre caprice. En un mot, mon enfant très cher, ne m'imitiez pas."

"Ceci est écrit à Falsdone-Hall, le 10 mai 1869.

"Cecil FALSDONE, marquis de SHESBURY."

"Peut-être, plus tard, quelque trait de ressemblance avec moi ou l'un des nôtres apparaîtra-t-il et vous mettra-t-il sur la voie. Parfois il me semble saisir chez Faustina quelques jeux de physionomie qui me rappellent ma mère. Mais n'est-ce pas illusion d'un cerveau hanté par cette recherche? Orietta ressemble à Béatrice et à Bianca; elle sera une adorable créature, une enchantresse —probablement orgueilleuse comme Béatrice, passionnée comme le furent les deux cousines. Pauvre petite créature! Que Dieu lui épargne leur destinée!"

X

Quelques instants plus tard, lord Walter, ayant remis les papiers dans le compartiment secret, entra dans la salle des Cygnes.

Elle devait son nom aux nobles oiseaux qui figuraient, tissés d'or et de soie, sur les tapisseries de Bruxelles couvrant les murs. Des tapis de Perse, anciens et sans prix, étaient jetés sur la mosaïque de Florence aux nuances délicatement fondues. De précieux meubles de la Renaissance, des cristaux de Murano, des orfèvreries de Cellini, cent merveilles de cette époque incomparable au point de vue de l'art, décoraient la pièce favorite de lord Shesbury. Un arôme capiteux s'exhalait des fleurs—lilas, roses, œillets énormes groupés dans les vases d'argent ciselé. Les deux lévriers préférés dormaient, étendus devant la haute cheminée sculptée où flambaient d'énormes bûches.

Lord Walter se mit à arpenter la pièce, d'un pas vif et nerveux. Les sourcils rapprochés, le regard songeur décelaient le travail de sa pensée. Puis il s'arrêta, sonna et ordonna aux domestiques venu à cet appel:

—Allez dire à Barker qu'elle vienne me parler.

La majestueuse femme de charge se présenta dans une attitude de déférence craintive. Lord Shesbury avait-il quelque reproche particulier à lui faire? se demanda-t-elle avec inquiétude. Car à l'ordinaire il lui faisait transmettre ses instructions par le majordome ou l'un de ses valets de chambre.

Mais elle fut aussitôt assurée par les premiers mots de son maître.

—Barker, c'est à vous que lord Shesbury, mon père, avait confié le soin de ces petites étrangères, les misses Farnella, à leur arrivée ici?

—Oui, my lord.

—De quelle façon étaient-elles élevées?

—Très bien, comme des petites ladies, selon les ordres de my lord. Elles avaient une gouvernante, l'une des femmes de chambre s'occupait de leur service. Leurs toilettes étaient simples, mais de belle étoffe et tout à l'avenant.

—Et après la mort de lord Shesbury?

—Après, ce fut tout différent. Votre Seigneurie, Lady Shesbury commença d'abord par renvoyer la gouvernante, au bout de quelques semaines. Puis, un peu plus tard, elle mit les petites filles en pension à Aberly.

—Quelle sorte de pension?

—Très simple, Votre Seigneurie, une maison pour les filles de fermiers de petits boutiquiers.

—L'instruction devait y être très élémentaire, sans doute?

—L'instruction, oui... et tout. J'ai entendu dire que les misses Burley qui la dirigent, sont des femmes très regardantes.

—Ces jeunes filles sont sorties de là depuis peu, m'a dit lady Shesbury. Et elles ont ici une situation inférieure?

—Oui, my lord. Lady Shesbury avait même décidé qu'elles seraient des femmes de chambre; mais lady Rose ne l'a pas voulu, car elle s'est prise aussitôt d'amitié pour miss Orietta.

—Pendant leur temps de pension, sont-elles quelquefois revenues ici?

—Jamais, Votre Seigneurie. Elles n'ont pas quitté un seul jour la pension Burley.

—Mr Barford s'occupait-il d'elles, ou seulement lady Shesbury?

—My lady seulement. Votre Seigneurie—à ma connaissance du moins.

—C'est bien... Faites préparer deux appartements agréables pour les misses Farnella, et attachez une femme de chambre à leurs personnes. Voyez à leur procurer promptement un trousseau conforme à leur rang qui est celui de jeunes ladies. Melton vous remettra les sommes nécessaires, et vous vous entendrez avec miss Orietta et miss Faustina, dont les goûts devront être consultés... Vous pouvez vous retirer maintenant.

Mrs Barker fit la plus profonde de ses révérences et s'éloigna complètement abasourdie, en dépit de son flegme habituel.

Le domestique, rappelé par un coup de sonnette, reçut l'ordre de faire savoir à Mr Barford que lord Shesbury désirait lui parler.

Humphrey, assis dans l'élégant salon qui faisait partie de son appartement, achevait de parcourir son courrier quand lui fut transmise l'invitation de lord Walter, par l'intermédiaire de Mario, l'ex-valet de chambre de lord Cecil, qu'il avait pris à son service aussitôt après la mort de celui-ci.

Un pli se forma aussitôt sur le front de Mr Barford.

—Je n'aime pas les conversations particulières avec lord Walter, grommela-t-il, tout en se levant. Comme ce n'est point par sympathie qu'il veut me voir, je ne puis donc compter que sur quelque chose de désagréable.

—My lord a beaucoup d'intelligence et de pénétration, dit l'Italien d'un ton ambigu.

—Oui, beaucoup trop.

Sur ces mots prononcés avec une irritation contenue, Humphrey quitta son appartement pour gagner celui de son jeune parent.

Lord Shesbury le reçut avec son habituelle politesse froide, lui indiqua un siège et s'assit lui-même dans un des grands fauteuils de frêne aux merveilleuses sculptures. Puis il dit, de sa voix nette et impérative:

—Je suis resté si longtemps absent d'Angleterre que je n'ai pas eu la pensée ni le loisir de remplir certaines obligations, de me renseigner sur certains points y afférant. Mon père m'avait fait promettre de m'occuper des petites Farnella quand j'aurais l'âge de le faire. Jusque-là vous étiez chargé par lui de ce soin, n'est-ce pas, Humphrey?

La question directe ne parut pas embarrasser Mr Barford, qui répondit aussitôt avec aisance:

—Mais oui, mon cher Walter, Cecil, au cours d'une conversation, m'avait demandé qu'au cas où il disparaîtrait avant votre majorité, je fisse élever convenablement ces enfants.

—Convenablement? Qu'entendez-vous par là?

—Eh bien, de les mettre dans une bonne pension, par exemple, ce qui a été fait par les soins de lady Shesbury.

—Ah! la pension choisie par lady Shesbury rentrait dans cette catégorie?

Humphrey ne sourcilla pas sous le regard de Walter.

—Je le suppose, dit-il avec calme. Vous comprenez, mon cher ami, que je jugeais raisonnable de m'en rapporter à un jugement féminin, pour choisir la maison où seraient élevées ces petites filles. Auriez-vous des raisons de penser que ce choix n'était pas bon?

—Vous devriez le savoir mieux que moi, si vous vous étiez mieux soucié de remplir la mission que vous donnait mon père, riposta sèchement lord Shesbury.

—Mieux soucié? Que voulez-vous dire? s'écria Mr Barford avec l'accent et la mine de l'innocence accusée.

—C'était à vous, et non à lady Shesbury qu'étaient confiées ces enfants. Vous deviez donc surveiller l'éducation qui leur était donnée.

—Mais, mon cher Walter, en vérité, je ne voyais pas de motifs pour être si difficile au sujet de cette éducation? Que sont les enfants en question? Nous n'en savons rien. Cecil n'ayant donné—à moi du moins—aucun renseignement à leur sujet, sinon qu'elles étaient les filles d'un comte Farnella, qui se trouvait dans la gêne et lui demandait de se charger d'elles. Il m'a dit seulement: "Faites-les bien élever". Or, j'ai supposé, les petites étant sans fortune, que son désir était qu'elles reçussent une éducation sérieuse, pratique. Lady Shesbury était de mon avis, et m'a proposé de les placer dans une pension simple et convenable. J'ai acquiescé, n'ayant pas moi-même aucune idée à ce sujet, ne voyant d'ailleurs, dans la recommandation faite par mon cousin, rien qui donnât lieu de penser qu'il voulait un avenir brillant pour ces petites étrangères, recueillies par charité.

—Mais rien non plus qui autorisât à en vouloir faire des femmes de chambre? dit lord Shesbury sur un ton de sèche ironie.

—Des femmes de chambre?

Mr Barford levait les sourcils en signe d'étonnement.

—Oui, c'était, paraît-il, l'intention de lady Shesbury, avant que Rose s'entichât d'Orietta.

—Cela, je l'ignorais! Singulière idée, en effet! Je ne l'aurais pas permis, croyez-le, Walter! Elles ont d'autres moyens de gagner leur vie, comme demoiselles de compagnie, par exemple...

—L'intention de mon père n'était pas qu'elles gagnent leur vie, ainsi qu'il ressort d'une communication dont je viens de prendre connaissance. Il me donne là tous renseignements à leur sujet, et dès maintenant ces jeunes filles seront traitées ici sur un pied d'égalité. Vous voudrez bien en informer lady Pamela, puisqu'elle a pris sur elle jusqu'ici de tout régier à leur égard.

Ces mots furent prononcés avec un accent de froid sarcasme.

—...Désormais, je me charge d'accomplir les volontés de mon père, telles qu'elles viennent de m'être révélées.

—Je regrette vraiment, mon cher Walter, que Cecil ne m'ait pas exprimé plus clairement ses intentions! Vous savez que je ne suis pas homme à traiter légèrement un devoir. Mais j'ai cru agir pour le mieux en la circonstance... Peut-être ai-je manqué de psychologie... Lady Pamela s'imaginait —s'imaginer toujours que ces enfants sont les filles de Cecil, et la jalousie l'aura incitée à prendre sur elles une petite revanche, bien mesquine, mais très féminine... J'aurais dû y penser...

—En effet, dit froidement Walter. Et vous, que croyez-vous au sujet de ces jeunes filles?

—Mais qu'elles sont des comtesses Farnella, tout simplement. Pourquoi irai-je chercher autre chose? répliqua Humphrey avec une souriante bonhomie.

—C'est en effet plus sage... Avez-vous lu les journaux ce matin? Que dites-vous du dernier discours de Disraëli?

Ils s'entretenaient pendant quelques instants de nouvelles politiques. Puis Mr Barford prit congé de son jeune parent, avec une mine affable, prouvant que les reproches dont il venait d'être l'objet n'avaient laissé en lui aucune impression fâcheuse.

Quand il eut disparu, lord Shesbury songea tout haut:

—Je me demande si cet homme n'est pas le plus grand hypocrite de la terre?

XI

Dans l'après-midi de ce même jour, un domestique se présenta chez lady Rose, venant informer miss Orietta que lord Shesbury la priait, ainsi que miss Faustina, de venir lui parler dans la bibliothèque.

Orietta, qui donnait à lady Rose une leçon d'italien, rougit de contrariété à cette invitation, que lui avaient pourtant laissé prévoir la veille les paroles de lord Walter.

—Allons, n'allez pas lui faire trop mauvaise figure, chère! dit Rose. C'est que vous êtes toute vibrante de fierté, capable aussi bien qu'autrefois de prendre votre air de révolte... Cependant, d'après ce qu'il a dit, je le suppose disposé à vous faire un meilleur sort que...

Elle s'interrompit un instant, avant d'ajouter:

—A lui, mon père avait probablement donné

des instructions pour votre avenir... Enfin, vous le saurez tout à l'heure. Allez vite chercher Faustina, car il ne faut pas faire attendre lord Shesbury, très peu patient.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes filles arrivaient dans le salon en rotonde précédant la bibliothèque. Debout près de la porte se tenait un des domestiques hindous ramenés par lord Walter —Ram-Sal, un homme d'une trentaine d'années, au brun visage éclairé de deux yeux intelligents. Il s'inclina en soulevant la portière de brocart, avec un geste qui invitait à entrer.

Orietta, depuis la veille, avait beaucoup pensé à cet entretien que lord Shesbury voulait, disait-il, avoir avec sa soeur et elle. Ainsi, il connaissait donc les désirs de son père, relativement aux filles de don Alberto Farnella? Pourquoi, jusqu'alors, ne s'était-il pas occupé de savoir s'ils étaient réalisés? Insouciance, égoïsme, dédain pour ces enfants étrangères? Evidemment. Mais quelle idée lui venait tout à coup de se soucier d'elles?

En vérité, elle n'attendait rien de bon de cette haute intervention. Lord Shesbury lui déplaisait d'ailleurs plus que jamais, et c'était une véritable épreuve pour elle de se retrouver en présence de ce grand seigneur dont le charme altier se mêlait d'une irritante ironie, de rencontrer ce regard qui vraiment, comme l'avait dit lady Rose, on ne pouvait oublier, ne l'eût-on vu qu'une fois.

Aussi prit-elle instinctivement une attitude de fierté presque hautaine en entrant dans la bibliothèque. Lord Walter, posant le volume qu'il lisait, se leva, s'inclina courtoisement, en disant:

—Nous avons à causer ensemble, miss Orietta et miss Faustina. J'aurais déjà dû le faire si mon absence prolongée ne m'avait empêché de prendre connaissance, à la date prescrite, des volontés de mon père.

Il indiquait aux jeunes filles des fauteuils et reprit place lui-même sur celui qu'il venait de quitter. Ses yeux se rencontrèrent avec ceux d'Orietta, assombris, défiants. Il sourit légèrement et dit avec une nuance d'ironie:

—Nous avons eu autrefois quelques petits différends, miss Orietta. Vous m'en voulez toujours de cela, paraît-il?

—Oui, my lord.

Ces mots furent jetés presque avec violence par Orietta, dont le visage s'empourprait, dont le sang bouillonnait tout à coup. La lueur de raillerie amusée qu'elle voyait dans ces prunelles chatoyantes lui semblait intolérable, lui donnait l'impression d'un défi moqueur.

Le sourire s'accentua sur les lèvres de lord Walter.

—Voilà au moins une franche réponse! Eh bien, j'avais de mon côté gardé un assez mauvais souvenir de certaine petite fille... Espérons que notre impression réciproque de ce temps-là se modifiera désormais.

Orietta ne s'associa pas à ce vœu. Elle baissait un peu ses paupières aux longs cils bruns, pour ne plus voir le regard d'ironie, l'insupportable regard qui faisait courir en elle des frissons de révolte.

Lord Shesbury considéra un moment les deux jeunes filles, parut comparer mentalement la gracieuse et insignifiante Faustina, qui contemplait

avec une craintive admiration l'arbitre de leurs destinées, et cette Orietta dont il venait de voir dans les admirables yeux sombres l'âme frémis-sante, orgueilleuse, difficilement domptée par l'éducation. Puis il demanda, de cette voix dont le timbre chaud, harmonieux charmait l'oreille, quand les intonations n'en étaient pas trop impératives:

— Quel genre d'éducation, d'instruction avez vous reçu à cette pension d'Aberly?

La question s'adressait indifféremment à toutes deux. Faustina regarda sa soeur, mais la voyant rester silencieuse, elle répondit en hésitant:

— C'était une bonne éducation, my lord, une instruction suffisante...

Cette fois Orietta releva les yeux, en jetant à Faustina un regard de vif reproche.

— Que dis-tu là? Pourquoi cacherions-nous à lord Shesbury—en admettant qu'il l'ignore—pen-se que la pension Burley était inférieure à tous points de vue?

— Je l'ignorais, en effet, car je n'aurais pas souffert que l'on tint ainsi pour nulles les vol-ontés exprimées par mon père. Mais tout cela peut se réparer. Vous êtes encore très jeunes, et de bons professeurs remédieront à ce qui peut vous manquer, en fait d'instruction. Je vais m'in-former d'une dame de compagnie qui vous ser-va de chaperon et vous mettra au courant des usages mondains, car désormais vous vivrez chez moi comme mes pupilles et mes hôtes, paraissant aux réunions qui se donneront ici, vous asseyant à ma table quand lady Shesbury la présidera. Un appartement vous sera préparé, que vous occu-pe-rez dès ce soir. Et à dater d'aujourd'hui vous n'aurez plus, miss Orietta, la désagréable corvée de vous occuper de lady Rose.

A mesure que lord Shesbury parlait, Orietta sentait croître son étonnement. De l'étonnement, oui, mais non de la joie, comme celle qui parais-sait dans le regard de Faustina. Aux dernières paroles du jeune lord, elle eut un vif mouvement de protestation.

— Une corvée, my lord? Quelle erreur! Lady Rose est très bonne pour moi, et j'ai grand plai-sir à lui tenir compagnie.

— Rose très bonne? Vous me surprenez! Faut-il croire que vous possédez quelque secret pour charmer les natures désagréables?

Le ton de léger sarcasme amena un éclair d'ir-ritation dans les yeux d'Orietta.

— Je n'ai pas d'autre secret que beaucoup de compassion pour une enfant qui souffre depuis son enfance, répliqua-t-elle avec un accent de vibrante impatience.

Un des lévriers étendus à quelques pas de là venait de se lever et s'approchait de son maître. Lord Shesbury étendit une fine main blanche pour caresser la tête du bel animal, sans quitter des yeux la frémissante physionomie d'Orietta.

— Voilà qui est donc entendu pour votre pro-gramme d'existence, dit-il après un court instant de silence. Au cas où vous auriez quelque désir particulier, faites-le moi connaître...

— Pardon, my lord! interrompit Orietta. Nous n'avons jamais eu la pensée de vivre à vos dé-pens. Si nous avons regretté de n'avoir pas reçu une instruction plus étendue, c'est que les possi-bilités de gagner notre vie sans quitter notre rang

social se trouvaient ainsi beaucoup limitées. Mais jamais, jamais nous n'accepterons l'existence que vous nous offrez. Nous sommes jeunes, bien por-tantes, nous pouvons et devons travailler. Lais-sez-moi comme demoiselle de compagnie près de lady Rose, procurez à ma soeur une situation ana-logue...

— En vérité, miss Orietta, je n'ai pas coutume d'entendre discuter mes décisions.

L'accent de lord Walter, très railleur, prenait en outre une intonation de hauteur.

— ...Je ne vous défends pas de tenir parfois compagnie à Rose, mais en amie. Quant à votre existence, elle sera ce que j'ai décidé—jusqu'à vo-tre majorité du moins.

— Et si nous ne voulons pas accepter cette... cette aumône? Quels droits, d'ailleurs, avez-vous sur nous?

Elle se levait, d'un vif mouvement. Dans son regard passait l'ardente protestation de son âme fière.

Lord Shesbury la considéra pendant quelques secondes avec une flamme dans les yeux, avant de répondre:

— Ceux qu'implicitement don Alberto Farnella a donnés à mon père quand il vous confia à lui. J'ignore si le comte Farnella vit encore; mais tant qu'il ne viendra pas vous réclamer, vous êtes sous ma tutelle, obligées de m'obéir.

— J'écirai à mon père! dit vivement Orietta. Peut-être est-il revenu en Italie... Oui, je lui écri-rai pour lui dire qu'il doit s'occuper de ses filles, au lieu de les laisser aux soins d'un étranger!

— Je ne vous en empêcherai pas, répliqua lord Shesbury avec une froideur ironique.

Il se leva à son tour, tendit la main à Fausti-na, puis à Orietta, qui avança avec hésitation de charmants petits doigts fuselés.

— ...Barker a mes instructions à votre sujet, ajouta-t-il. Vous voudrez bien vous y conformer toutes deux, en vous souvenant que je ne fais que remplir le vœu de mon père.

Orietta avait bien envie de répondre qu'elle au-r-ait accepté plus volontiers de lord Cecil ce que lui imposait son fils. Mais elle s'avisait en ce mo-ment qu'elle était dans son tort, en accueillant de cette manière les bienfaits d'un homme qui, tout bien considéré, accomplissait de manière chevale-resque les volontés paternelles. L'hostilité qu'elle conservait contre lui venait de la rendre injuste... Et comme, chez elle, la loyauté l'emportait sur l'orgueil, elle dit en rougissant un peu:

— Je vous prie de m'excuser, my lord, si j'ai prononcé des paroles qui ont pu vous froisser. Mais j'avais un grand désir de subvenir à mon existence par le travail... et il me sera très pén-ible, je l'avoue, de devoir tout à un étranger.

— J'approuve votre fierté, miss Orietta, et je ne vous en veux aucunement de cela.

Quel regard changeant, quel regard de magicien avait ce lord Shesbury! En ce moment, une dou-ceur charmeuse s'y reflétait—si fascinante qu'O-rietta détournait les siens, avec une sorte de mal-aise.

Lord Shesbury reconduisit les jeunes filles jus-qu'à la porte de la bibliothèque. Puis il revint pensivement sur ses pas. Il songea tout haut:

— L'une est ma soeur, l'autre une étrangère... Laquelle, ma soeur?

Et il ajouta aussitôt en lui-même :

— Ce ne doit pas être Orietta... Non, je voudrais que ce ne fût pas elle.

Il ne s'arrêta pas à approfondir la raison de ce désir. Au reste, Nortley entraînait par une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Lord Shesbury se tourna vers lui en disant :

— Vous arrivez à point, mon cher. Nous allons sortir, maintenant que j'en ai fini avec mes belles pupilles.

Et sur un ton d'amusement railleur, il ajouta, en voyant sourire son compagnon :

— Vous vous dites sans doute que je n'ai pas l'âge et l'allure de l'emploi, comme tuteur de jeunes personnes, hein ! Nortley ?

— Je pensais en effet cela, my lord.

— Bah ! je sais être sérieux quand il le faut... Non, réflexion faite, je ne sors pas. Nous ferons de la musique, et j'irai ensuite prendre le thé chez Apsara.

XII

Dans la galerie de marbre, où elle suivait sa sœur qui retournait vers lady Rose, Faustina dit à mi-voix :

— Ah ! quel changement pour nous, Orietta ! Cette mauvaise lady Pamela, qui nous a fait élever de cette manière !... Comme lord Shesbury est bien ! Qu'il est élégant, et si grand seigneur !

— Toi, tu ne vois toujours que les apparences ! riposta Orietta, nerveusement.

— Et toi, tu as des préventions... tu risques de nous faire du tort, avec ta manière de parler trop franche. Lord Shesbury a eu de la patience...

— De la patience ? répliqua Orietta avec quelque apreté. Dis du dédain... une indifférence orgueilleuse pour notre dignité...

De nouveau le levain de révolte et de fierté blessée s'agitait en elle. En vérité, qu'y avait-il donc chez ce lord Shesbury pour qu'il éveillât dans l'âme de si violents sentiments ?

Comme les jeunes filles traversaient le salon chinois, Faustina demanda :

— Je puis aller avec toi chez lady Rose, n'est-ce pas ? Maintenant nous sommes libres... nous n'avons à demander la permission de personne, en dehors de lord Shesbury.

— Viens, si tu veux, répondit Orietta.

Lady Rose n'était pas seule. Sa mère venait d'arriver et, mise au courant de la convocation adressée aux misses Farnella, elle attendait pour en connaître le résultat.

— Eh bien ? dit vivement Rose à l'entrée d'Orietta et de Faustina.

Ce fut cette dernière qui répondit joyeusement et raconta le changement d'existence décidé par lord Shesbury pour les protégées de son père. Lady Pamela écoutait, les lèvres serrées, une lueur mauvaise dans les yeux. Orietta restait silencieuse. Rose s'en aperçut et demanda :

— Eh bien, n'êtes-vous point contente, chère Orietta ?

— Non, my lady. Je souhaitais gagner ma vie, et non la devoir aux libéralités de lord Shesbury.

Lady Pamela leva les épaules, en laissant échapper un méprisant éclat de rire.

— Vous raconterez cela à d'autres, ma petite !

— Cependant telle est bien ma pensée ! riposta

Orietta. Et je l'ai dite à lord Shesbury.

— A lord Shesbury ?

Lady Pamela riait de plus belle.

— A lord Shesbury, ce sceptique, qui prétend qu'aucune femme jeune ne résiste à l'attrait du luxe, d'une vie élégante et facile ? Vous tombez vraiment bien... et il a dû s'amuser royalement de votre protestation !

Le sang monta au visage d'Orietta, puis s'en retira presque aussitôt, le laissant très pâle. Serait-il possible que lord Shesbury eût de telles convictions sur la dignité féminine ? Alors il ne l'avait pas crue, elle, Orietta ?... et il continuerait de penser qu'elle jouissait en heureuse parasite de la situation agréable due à sa générosité... qu'elle n'en souffrait pas dans sa fierté et lui rendait au fond d'elle-même des actions de grâce ! Idée intolérable ! Cependant Orietta était portée à croire que lady Shesbury disait vrai, en se souvenant de certains sourires, sur ces lèvres si facilement railleuses... Et maintenant, elle regrettait les paroles d'excuses prononcées par elle, car, si lord Shesbury était vraiment possédé d'un tel scepticisme, il avait pu croire que ses précédentes protestations n'étaient que comédie.

— Vous ne prenez pas le thé avec nous, maman ? demanda Rose en voyant lady Shesbury se lever.

— Non, pas aujourd'hui... A ce soir, chérie.

Elle embrassa Rose, répondit par un sec petit signe de tête au salut des jeunes filles, et quitta la pièce.

Mais au lieu de se diriger vers l'escalier qui menait à son appartement, elle gagna par un détour le salon chinois. Soulevant la soie brodée de lotus qui couvrait les parois, elle appuya sur un point de la boiserie. Une ouverture se démasqua par où passa lady Shesbury. Un étroit escalier conduisait au premier étage, débouchant dans un petit corridor pris sur l'épaisseur du mur. Cette partie du château, commencée au dix-septième siècle et terminée au dix-huitième par des architectes français, contenait plusieurs de ces passages secrets que l'on trouve dans les demeures importantes de l'époque. Celui-ci donnait sur une vaste chambre décorée avec le faste aristocratique habituel à Falsdone-Hall. Lady Pamela la traversa, ouvrit une porte et entra dans un élégant fumoir, où Mr Barford parcourait des journaux.

— Eh bien, c'est fait, Humphrey !

— Qu'est-ce qui est fait, ma chère ? demanda-t-il avec calme en posant son journal sur une table près de lui.

— Mais l'entrevue de lord Walter avec Orietta et Faustina !... Où avez-vous la tête, Humphrey ? C'est pourtant une assez grande préoccupation...

— Pour vous, mon amie, pour vous. Moi, je ne me soucie guère personnellement que les petites Farnella soient ou non traitées selon leur rang et les désirs de Cecil. Pour vous plaire, j'ai négligé d'accomplir ceux-ci en vous laissant libre de faire élever ces enfants à votre gré—ce qui m'a mis ce matin dans une situation désagréable, vis-à-vis de lord Shesbury. Mais, peu désireux d'avoir d'autres ennuis avec mon jeune cousin, trouvez bon que désormais je me désintéresse de tout cela.

Lady Shesbury, sans répondre, rougit de colère.

—Fort bien! Je ne pensais pas cependant que vous, Humphrey, seriez si empressé de m'abandonner, pour vous couber peureusement, comme les autres, devant lord Shesbury!

Mr Barford leva les épaules, en la regardant avec ironie.

—En quoi êtes-vous abandonnée, parce que je refuse de servir vos petites vengeances, vos petites animosités féminines, du moment où elles peuvent m'amener de forts désagréments? Seriez-vous satisfaite, par exemple, que lord Walter m'interdit de séjourner à Falsdone-Hall?

Lady Pamela tressaillit, s'approcha d'Humphrey, et posa sur son épaule une main tremblante.

—Oh! cher, ne me faites pas redouter cela!

—Voilà pourtant ce qui m'attend, au moindre mécontentement de votre peu facile beau-fils. Vous voyez, Pamela, comme vous parliez sans réflexion... et combien il sera prudent de dissimuler votre hostilité pour ces jeunes filles.

Les doigts de lady Pamela se crispèrent sur l'épaule de Barford.

—Ce sera si difficile!... Je les déteste!... ou plutôt elle... oui, surtout elle, Orietta! C'est une créature dangereuse, certainement, Humphrey!... Et je suis bien certaine que si elle avait ressemblé à Faustina, lord Shesbury n'aurait pas été aussi pressé de remplir les volontés paternelles!

—Peut-être bien, chère amie... peut-être bien...

Mr Barford, en parlant, prenait une boîte de cigares sur la table voisine et s'occupait d'en choisir un.

—...Mais, à propos de volontés paternelles, je soupçonne, d'après ce que Walter m'a dit ce matin, que son père a laissé pour lui des renseignements et des instructions au sujet des enfants—de telle sorte qu'il doit savoir comme nous que l'une d'elles est sa soeur... en ignorant laquelle.

—Oui, c'est possible!" dit vivement lady Shesbury. "Ce peut être même le motif qui l'a décidé à changer si vite leur situation.

Humphrey hocha affirmativement la tête, en coupant le bout de son cigare avec un petit instrument de vermeil.

—Et il ne pourra pas savoir laquelle, lui non plus!... il ne pourra pas savoir!" dit lady Pamela avec un accent de triomphe rageur. "Cela l'empêchera peut-être de s'amouracher d'Orietta... Mais figurez-vous ce que cette petite nous a raconté tout à l'heure! Elle aurait protesté contre les générosités de lord Shesbury, en lui déclarant qu'elle voulait gagner sa vie!

Elle riait; mais Humphrey resta sérieux, en répliquant:

—Ceci ne m'étonne pas. Elle doit être très fière.

—Allons donc! Pouvez-vous vraiment croire qu'elle préférerait une vie de travail à l'existence élégante, agréable, mondaine qui sera la sienne ici, dans une des plus somptueuses résidences d'Angleterre?

—Je crois que, pour le moment, elle est sincère... Pour le moment, Pamela. Car la vertu, le désintéressement d'une femme ne résistent pas indéfiniment à l'attrait du luxe, des hommages... ni à l'amour.

—L'amour!... Ah! je hais d'avance celui qui aimera cette Orietta!

A ce cri de passion jalouse, Humphrey leva la tête, jeta un rapide coup d'oeil sur le visage crispé de Pamela. Puis, abaissant les paupières, il prit la main de lady Shesbury et la caressa en murmurant avec une douce ironie:

—A ce point, très chère?... Vous en êtes jalouse à ce point? Pourrait-on croire, quand on ne vous connaît pas comme moi, que des sentiments si violents existent chez une jolie femme qui semble tout occupée de mondanités, de toilettes, de plaisirs?

XIII

Falsdone-Hall, quelques jours plus tard, reçut des hôtes en la personne du comte Sanzoff, de sa femme et de ses deux filles.

Constantin Serguievitch Sanzoff était cousin de lord Shesbury. Walter l'avait connu pendant les séjours faits par lui en Russie, où la mort de son grand-père maternel l'avait rendu possesseur de grands biens. Puis ils s'étaient revus récemment à Nice, et lord Shesbury avait invité le comte et sa famille à venir passer quelques semaines à Falsdone-Hall.

Le comte Sanzoff, grand et gros homme à face large décorée d'une barbe blonde, cachait sous une lourde apparence, un esprit original et des goûts de lettré, par quoi il plaisait à lord Shesbury. Sa femme, très mondaine, ne se préoccupait guère que de soigner une beauté à son déclin et une santé que depuis vingt ans elle s'imaginait délicate. Sa fille aînée, Xénia, laide et fort intelligente, se distinguait par une voix de contralto remarquable. La cadette, Nathalie, à peu près de l'âge de lady Rose, était une jolie fillette très remuante, qui montait déjà à cheval comme la plus intrépide amazone.

Lord Shesbury avait, en outre, invité deux de ses amis, sir Piers Melville et le vicomte Louis de Farneuil—ce qui, ainsi qu'en fit la remarque Humphrey, représentait un ensemble assez cosmopolite, en y joignant les deux jeunes Italiennes, Orietta et Faustina.

Car elles furent présentées aux hôtes de lord Shesbury comme des pupilles du défunt lord Cecil; elles prirent place à la table somptueuse, dans l'immense salle à manger décorée de cuir de Cordoue et de dresseurs aux sculptures merveilleuses, et reçurent l'invitation de prendre part à toutes les distractions organisées pour les hôtes du château.

Cette invitation, Orietta voulut l'éluder, quand elle la reçut de la bouche même de lord Shesbury.

—Nous ne sommes pas destinées, my lord, à une vie mondaine, à laquelle d'ailleurs notre éducation ne nous a pas préparées.

—Vous vous y ferez très vite, et n'en voudrez plus d'autre.

Cette dernière phrase, et le sourire moqueur qui l'accompagnait firent monter le sang au visage d'Orietta.

—Vous croyez donc, my lord, qu'une femme est nécessairement frivole, incapable de résister à l'attrait du luxe et du plaisir?

Sa voix vibra d'indignation contenue, son regard défiait les yeux railleurs, où passaient de si étranges lueurs d'or.

—Nécessairement?... Ce serait peut-être exagéré—

rer... Mettons presque toujours, pour rester dans la vraisemblance.

—Alors, moi, vous supposez que?...

—Mais je ne suppose rien du tout, miss Orietta... absolument rien. Je veux bien croire que vous serez au nombre des exceptions...

Ah! quel air de sarcasme il avait en parlant ainsi! Et comme elle aurait voulu, telle la petite Orietta d'autrefois, lui crier sa colère, sa révolte!

—Nous en jugerons quand vous aurez été éprouvée par le feu. Vous voudrez donc bien déférer au désir que je viens de vous exprimer, en paraissant parmi nos hôtes.

—Dites alors, my lord, que c'est un ordre?

—Prenez-le comme tel, je vous prie.

Et sur ces mots, prononcés avec une froideur impérative, lord Shesbury avait quitté la serre où, venant donner un coup d'oeil à des plantes rapportées de son récent voyage, il avait rencontré sa soeur et Orietta occupées à les admirer.

—Oh! ma chérie, comment osez-vous?...

Rose regardait son amie avec un mélange d'admiration et de reproche.

—...N'allez pas trop loin! C'est déjà miracle qu'il supporte cela! Mais pour le moment vos protestations l'amuse, je le vois dans ses yeux...

—Elles l'amusent?

Orietta reculait d'un pas, toute frémissante.

—...Elles l'amusent? Ah! lady Rose, je crains que vous ne vous trompiez pas, en effet. Mais c'est alors que lord Shesbury serait tout à fait incapable de comprendre un sentiment un peu élevé!

—De quoi il est capable, je n'en sais rien! murmura Rose pensivement. Mais je crois qu'il ne faut pas trop le braver, car un jour il peut se fâcher... et vous êtes sous sa dépendance, chère Orietta...

—Eh bien, il me renverra d'ici, et je travaillerai...

Rose lui saisit le bras, de ses deux mains malgré qui autrefois détruisaient si bien les menus objets de toilette de lady Pamela.

—Et moi?... Vous ne pensez pas à moi? Qu'est-ce que je deviendrais si vous partiez? Vous seule savez m'aimer... et je n'aime que vous!

L'angoisse bouleversait le maigre visage où depuis quelques semaines se montraient quelques teintes roses de bon augure.

Emue par cet appel d'une âme souffrante, déjà si bien attachée à elle, Orietta saisit les mains de Rose et les pressa tendrement.

—Vous avez raison de me rappeler à mon devoir envers vous, lady Rose, qui m'avez si bien accueillie, à qui Faustina et moi devons tant déjà... Pour l'amour de vous, je serai patiente... je ferai du moins tout mon possible, car vraiment il y a entre lord Shesbury et moi je ne sais quelle antipathie... un choc entre nos caractères...

—Oui, c'est très curieux... J'ai cependant entendu un jour une amie française de ma mère dire, en parlant de lui: "Toutes les femmes, où qu'il paraisse, n'ont plus de regards que pour lui, et s'il lui plaisait de le vouloir, la plus orgueilleuse d'entre elles se ferait son esclave."

—Son esclave! Rien que cela!

Orietta riait nerveusement.

—Non, lord Shesbury ne me produit pas cet effet! Bien au contraire, je sens toujours en sa

présence un esprit de révolte... Mais je m'efforcerai de le vaincre à cause de vous, chère lady Rose.

—Appelez-moi Rose, maintenant, Orietta.

—Je le veux bien, mais il faut que vous ayez la permission de lady Shesbury.

—Pourquoi? Vous n'êtes plus ma demoiselle de compagnie, mais la pupille de lord Shesbury et mon amie.

Orietta tint bon, avec cette fermeté qui avait raison des volontés parfois déraisonnables de Rose. Lady Pamela, elle le sentait bien, n'avait pas désarmé. Sous la correcte politesse de la noble dame, obligée de se courber devant les décisions de son beau-fils, elle devinait la malveillance toujours vive, toujours en éveil. Mais elle s'en souciait peu maintenant. De lord Shesbury seul dépendaient, pour le moment, les filles du comte Farnella. Quant à lady Rose, sa mère ne possédait aucune influence sur elle, comme l'avaient montré ses vaines tentatives pour éloigner Orietta. Mais celle-ci, par dignité, ne voulait pas céder au désir de la fillette avant que lady Shesbury en fût informée...

Rose, après avoir un peu boudé, s'y décida le soir même. Un bref. "Si cela te fait plaisir", fut la réponse, accompagnée d'un fugitif regard d'hostilité qu'Orietta ne vit pas, mais que lady Rose surprit au passage.

Lord Shesbury n'avait pas perdu de temps pour procurer à ses pupilles la dame de compagnie annoncée. Dès le lendemain de son entretien avec elles, il écrivait à une de ses vieilles parentes, lady Shemfield, en lui demandant de trouver une personne honorable et de bonne famille pour remplir ces fonctions. Lady Shemfield lui répondit qu'elle avait précisément sous la main ce qu'il désirait: Mrs Rockton, fille d'un clergyman de bonne race, veuve d'un officier qui lui-même était le frère cadet d'un Rockton de Rockton-Court, en Suffolk.

"Bien que, je le suppose, vos jeunes Italiennes soient catholiques", ajoutait la vieille dame, "il me semble qu'en la circonstance la différence de religion importe peu. Mrs Rockton est d'ailleurs une femme discrète, fort bien élevée, ayant fréquenté avant et après son mariage des milieux aristocratiques. Quarante ans, ni bien, ni mal, distinguée, s'habillant parfaitement, musicienne, parlant correctement le français et l'allemand, montant à cheval, sachant faire ses robes... Bref, presque une perfection, tout au moins comme dame de compagnie. Une dépêche et je vous l'envoie, mon cher Walter."

Quelques jours plus tard arrivait à Falsdone-Hall une femme encore jeune d'apparence, mise avec une discrète élégance que lord Shesbury présenta le lendemain à ses pupilles comme devant être pour elles la compagne et le mentor nécessaires à leur âge. Faustina l'accueillit le plus gracieusement du monde, Orietta avec une politesse réservée. Au premier abord, la physionomie de Mrs Rockton, distinguée, assez froide, ne lui plaisait ni ne lui déplaisait.

"Nous verrons à l'usage", pensa-t-elle.

Mais elle se promettait bien de garder quelque indépendance, surtout pour rester le plus possible près de lady Rose. Celle-ci, il est vrai, étant donnée l'amélioration de sa santé, paraissait aux re-

pas, descendit un moment au salon, le soir. Mais elle ne pouvait suivre les autres jeunes personnes dans leurs mouvements, dans leurs distractions. Orietta, voyait qu'elle s'en attristait, voulait d'autant plus ne pas la délaisser.

—Vous serez une amie fidèle, je le sens bien", disait Rose. "Vous devez avoir un cœur qui ne se donne pas à demi... Ah! se peut-il que vous ayez pour sœur une petite tête creuse telle que Faustina!"

Orietta protestait contre ce terme de "tête creuse", qu'elle trouvait exagéré. Mais elle ne pouvait méconnaître la nature molle de Faustina et des tendances à la frivolité qui se développaient dans cette atmosphère de luxe, de grande vie, de mondanités.

Elles avaient déjà eu quelques discussions quand Mrs Barker avait demandé leur goût au sujet du trousseau et des toilettes qu'elle devait préparer. Orietta avait déclaré qu'il leur fallait quelque chose de très simple et choisi en conséquence. Mais Faustina, alléchée par les modèles élégants que présentait la femme de charge, s'était presque révoltée devant cette décision.

—Pourquoi ne pas profiter des dispositions généreuses de lord Shesbury, puisqu'il agit au nom de son père?" disait-elle avec irritation.

—Quoi, tu n'aurais pas honte de te couvrir de soie, de velours et de dentelles payés par un étranger?" ripostait Orietta.

Ce fut sa volonté qui l'emporta, non sans bouderies de Faustina. Mrs Barker, qui jugeait la chose sans importance, fit faire un trousseau convenable, mais sans luxe et les toilettes strictement indispensables dans une demeure telle que Falsdone-Hall. Les jeunes filles n'eurent qu'une robe du soir—une robe de soie blanche garnie de quelques plissés de tulle qui était la plus simple du monde et pourtant suffisait à mettre en valeur la beauté d'Orietta.

Quand elle parut pour la première fois devant les hôtes de lord Shesbury, à l'heure du dîner, les conversations s'interrompirent pendant quelques secondes. La surprise, l'admiration se lisaient sur la physionomie des étrangers.

Orietta s'arrêta un moment, intimidée. Car, si elle savait être intrépide jusqu'à la hardiesse, quand parlaient son cœur impétueux ou sa fierté blessée, elle ignorait l'aplomb mondain. Mais lord Shesbury se leva, vint au-devant des jeunes filles, leur adressa quelques mots courtois et les présenta à ses hôtes sous le nom de comtesse Farnella, en ajoutant:

—Les filles d'un ami de mon père, dont celui-ci avait accepté de prendre la tutelle.

En gens du monde consommés, les Sanzoff, sir Piers Malville et M. de Farneuil surent dissimuler assez bien l'étonnement causé par la révélation de ces pupilles inconnues. Mais il en fut beaucoup question ensuite, quand ils se retrouvèrent dans l'intimité. La comtesse Sanzoff déclara aussitôt qu'elle ne croyait pas du tout au prétendu ami de lord Cecil, et qu'à son avis ces jeunes personnes devaient être des filles du défunt marquis de Shesbury. Le comte hochait la tête, avec des "hum!... oui, peut-être", et se gardait prudemment d'émettre une opinion sur les jeunes étrangères, car il savait qu'Anastasia Fedorovna n'aimait guère qu'on louât devant elle une autre

femme plus jeune et plus belle. Mais, seul avec ses filles, il partagea sans réserve leur enthousiasme pour Orietta.

—Oh! papa, quelle ravissante personne!" s'écria Nathalie. "Des yeux si beaux, si expressifs!... Et avez-vous remarqué cette admirable chevelure, d'un ton doré incomparable?"

—Oui, c'est réellement une merveilleuse créature!" appuya Xénia, bonne et sérieuse nature chez qui la jalousie n'existait pas et qui admirait en toute sincérité chez autrui la beauté dont elle était dépourvue.

—La plus jolie femme que j'aie jamais vue!" déclara le comte Sanzoff, qui ajouta in petto: "Mais elle a un tuteur diablement dangereux, pauvre petite! Je ne voudrais pas voir ma fille dans une situation pareille!"

De leur côté, sir Piers et Louis de Farneuil, en fumant une cigarette avant de se coucher, échangeaient leurs remarques admiratives.

—J'en suis déjà amoureux, mon cher bon!" déclara le Français.

—Moi aussi, je crois", répliqua l'Anglais.

Puis, avec un petit sourire désabusé, sir Piers ajouta:

—Mais nous n'aurons pas la peine d'être rivaux. Un autre nous départagera. On ne lutte pas avec lord Shesbury.

—Cela peut se tenter cependant!" dit Farneuil en redressant sa tête au profil d'oiseau de proie, ressemblance dont il se montrait orgueilleux, car elle était la marque distinctive de la vieille race dont il descendait.

Sir Piers eut un léger mouvement d'épaules, en murmurant ironiquement:

—Vous êtes vaincu d'avance, mon petit Farneuil!"

XIV

Très vite, Xénia et Nathalie furent en grande amitié avec Orietta et Faustina. Avec Orietta surtout. Nathalie—Natacha, comme on la nommait dans l'intimité—lui témoignait sa sympathie de façon très expansive. Xénia, plus réservée, savait néanmoins montrer à la jeune étrangère combien elle lui plaisait. Orietta goûtait les conversations sérieuses qu'elles avaient ensemble. Xénia lui prêtait des livres, lui parlait de ses lectures, des pièces de théâtre qu'elle avait vues, des contrées d'Europe—Allemagne, Italie, Suisse, France—visitées avec ses parents, gens d'humeur vagabonde. Orietta montrait à la jeune Russe les dessins faits par elle, après seulement quelques leçons données en cachette par la sous-maîtresse de la pension Burley et qui témoignaient de dispositions rares. Elle lui disait son grand regret de n'avoir pu apprendre la musique, ni cultiver les dons intellectuels qui existaient en elle.

—Mais ne pouvez-vous demander à lord Shesbury de vous faire donner des leçons nécessaires?" interrogeait Xénia.

—Nous devons déjà trop à sa générosité pour que je désire cela", répondait Orietta, dont la physionomie devenait aussitôt contrainte, assombrie, comme chaque fois que ses nouvelles amies parlaient devant elle de lord Walter.

Natacha laissait déborder ingénument son admiration pour leur hôte. Xénia se montrait beau-

coup plus réservée. Mais bientôt Orietta comprit, à l'émotion qu'elle ne pouvait dissimuler parfois quand paraissait lord Shesbury, que la sérieuse Mlle Sanzoff conservait en son cœur, un silencieux amour, qu'elle savait sans espoir, pour son trop séduisant cousin.

Orietta en éprouva une secrète irritation. Quoi! une nature raisonnable comme celle-là cédait au fascinant prestige de cet enchanteur?... Un enchanteur, oui, on ne pouvait malheureusement le méconnaître. Il avait reçu tous les dons. Il en usait avec la pleine conscience de son pouvoir. Ses hôtes, éblouis, ensorcelés, le flattaient et l'adulaient en toute sincérité. Seule, une jeune audacieuse qui n'avait pas tout à fait dix-huit ans, qui dépendait complètement de lui, prétendait ne pas céder à cet asservissement général, auquel lady Rose elle-même n'échappait point.

Lord Shesbury ne semblait aucunement se soucier de faire changer d'idées à cette rebelle. Il se montrait, pour Faustina et pour elle, courtois et indifférent, ne leur adressant la parole que lorsqu'il trouvait un motif de politesse pour le faire. Orietta s'en réjouissait, les raisons de conflit se trouvant ainsi bien diminuées.

—Humphrey, il doit certainement savoir ce qui en est à leur sujet?, dit un jour lady Pamela à Mr Barford, en lui faisant remarquer cette attitude.

—Oui... évidemment, oui... Mais cela prouve qu'Orietta a déjà fait impression sur lui, et qu'il veut écarter le péril de s'éprendre, d'une jeune fille dont il ne peut savoir si elle est la fille de Cecil Falsdone ou celle d'Alberto Farnella.

—Comme vous vous faites aussitôt des idées romanesques, mon ami! riposta avec impatience lady Shesbury. Cette Orietta vous paraît-elle donc absolument irrésistible, pour supposer que lord Walter, qui a connu les femmes les plus séduisantes, ne puisse la voir sans en tomber amoureux?

Humphrey eut un indéfinissable sourire, en répondant avec une ironie si légère que son interlocutrice ne la perçut pas:

—Absolument irrésistible? Non, il ne faut rien exagérer... rien exagérer, en vérité. Pamela. Mais en nous mettant au point de vue d'un homme jeune comme lord Shesbury... eh bien, elle a certainement une grande séduction.

Lady Pamela leva les épaules, en répliquant avec un petit rire d'agacement:

—M. de Farnueil et sir Piers sont en extase devant elle. Espérons que l'un d'eux nous en débarrassera le plus tôt possible.

—Hum!... Oui, en effet... Mais à propos de mariage, avez-vous songé qu'à ce moment-là, les actes d'état-civil révéleront qu'il n'y a qu'une Farnella, fille de don Alberto et de donna Béatrice Darielli? Si Walter ne le sait déjà, il l'apprendra à cette occasion.

—Nous n'y pouvons rien! dit rageusement lady Pamela. Mais j'aurai du moins nul le plus possible à "sa" fille... Et on ne saura jamais, jamais, qui des deux est Faustina. Quand l'une d'elles se mariera, il faudra qu'on tire au sort pour leur attribuer à chacun un état-civil.

Cette idée la fit beaucoup rire et amena un sourire à la fois indulgent et amusé sur les lèvres d'Humphrey. Après cela, elle alla jeter un

coup d'œil sur l'appartement de sa jeune cousine, miss Violet Porroby, qui arrivait cet après-midi même pour passer quelques semaines à Falsdone-Hall. Et Humphrey se dirigea vers les jardins, en flânant. Il rencontra le comte Sanzoff, et tous deux, occupés d'une discussion courtoise sur une récente découverte scientifique, continuèrent ensemble leur promenade.

A un moment, le comte dit, en désignant le pavillon hindou qui apparaissait entre la jeune verdure des arbres:

—Vous ne l'avez pas encore vue, la belle Asara?

—Non, pas encore; mais vous, la connaissez-vous?

—Oui, lord Shesbury l'a fait danser dans sa villa de Cannes, aux quelques fêtes données par lui et où n'étaient invités qu'un certain nombre de privilégiées. C'est une superbe créature! Et elle avait bien sur elle pour trente mille livres de joyaux.

—Mais cette histoire de la ranie, qui l'aima et puis périt sous la dent du tigre, croyez-vous qu'elle soit vraie?

—Je le crois. Personnellement, lord Shesbury ne m'en a jamais parlé. Il ne fait pas volontiers ses confidences, et Nortley est très discret. Mais un officier, retour des Indes, que j'ai rencontré à Nice—William Finley, vous le connaissez? Un charmant garçon!—a entendu parler là-bas de cette aventure exotique de lord Walter, qui fut un de ses camarades d'enfance. Cette princesse hindoue était, paraît-il, aussi belle qu'intelligente, aussi orgueilleuse que belle. Mais elle s'était mise complètement sous la domination de lord Shesbury, elle qui, jusqu'alors, poursuivait les Anglais d'une haine dissimulée sous le bon accueil. Ses sujets partageaient ses sentiments sous ce rapport. Aussi aurait-elle voulu qu'il vint la voir secrètement. Mais il lui déclara que si elle ne le recevait pas à la face de tous, elle ne le reverrait jamais. Alors, par amour, elle brava le danger. Il venait au palais ouvertement et faillit deux fois être assassiné. Son adresse au maniment de toutes les armes, la vigueur étonnante qui se cache sous son apparence d'élégante nonchalance, lui sauvèrent la vie. Alors les Hindous s'attaquèrent à leur ranie. Du moins c'est la version qu'entendit le capitaine Finley. On prétend que le palanquin de la princesse fut exprès dirigé vers un point de la forêt où l'on savait que rôdait un tigre, depuis quelques jours...

—C'est affreux!

—N'est-ce pas? Il me semble qu'à la place de lord Shesbury je n'aurais pu éloigner de mon esprit le souvenir de cette pauvre créature que son amour pour moi conduisit à cette mort affreuse!

—Mais croyez-vous qu'il l'ait éloigné?

—J'espère que non, dit gravement le comte Sanzoff.

Et après un instant de silence, il ajouta:

—Je pense que c'est pour cela qu'il ne parle jamais, fût-ce à ses plus intimes, de cet épisode de son séjour là-bas.

—D'autres ont voulu voir dans ce silence la marque de l'indifférence, d'un dédaigneux oubli.

—J'espère que non, répéta le comte.

Des sons de voix arrivaient maintenant jusqu'aux promeneurs. Ceux-ci atteignirent bientôt un vaste terrain dégagé où s'élevaient les courts de tennis. Deux parties étaient engagées. Orietta était l'une des joueuses. Depuis quelques jours Xénia Sanzoff et sir Piers donnaient des leçons à Faustina et à elle. Mais tandis que la première n'y apportait que peu de goût, Orietta s'annonçait comme une joueuse remarquable.

Mr Barford et son compagnon s'étaient arrêtés pour voir la fin de la partie. Le comte Sanzoff dit à mi-voix :

—Quelle souplesse élégante, chez cette jeune Orietta! Quelle grâce, quelle harmonie jusque dans les mouvements où d'autres mettraient quelque brusquerie!

Humphrey fit de la tête un signe approbateur. Son regard s'arrêtait aussi longuement sur la jeune fille; puis il glissa jusqu'à un groupe assis à quelque distance du court. Là se trouvait Rose, dans son fauteuil roulant. Xénia qui se reposait d'une partie précédente, Faustina, Mrs Rockton, M. de Farneuil et lord Shesbury. Ce fut sur ce dernier seul que se concentra l'attention d'Humphrey. Assis entre Faustina et Farneuil, il fumait une cigarette en suivant des yeux la partie engagée. Mais sans doute Humphrey ne découvrit-il pas sur sa physionomie ce qu'il cherchait, car il eut une petite crispation des lèvres, témoignant de son impatience ou de son désappointement.

—Ah! c'est nous qui avons gagné, sir Piers! s'écria joyeusement Orietta.

Elle tournait vers le jeune homme son visage animé, ses yeux qui brillaient de l'ardeur apportée à la lutte contre les excellents joueurs qu'étaient Natacha et Herbert Nortley. Autour de son front, sur sa nuque, tombaient quelques boucles échappées du bérêt de drap blanc qui la coiffait.

—Vous faites d'étonnants progrès! dit sir Piers avec enthousiasme.

—Elle sera bientôt aussi forte que lord Shesbury lui-même, l'imbattable, ajouta en riant Natacha.

S'avançant vers Orietta, la fillette mit son bras sous le sien et l'emmena vers le groupe assis.

—Dites, Walter, n'a-t-elle pas fait de très beaux coups?

—Certes, répondit lord Shesbury.

En prononçant cette laconique réponse, il effleurait à peine, d'un coup d'oeil indifférent, la jeune fille vers laquelle se portaient tous les regards autour de lui.

Xénia et Farneuil adressèrent à Orietta de chaleureux compliments. Elle leur répondit avec gaieté en s'asseyant près de lady Rose, qui regardait avec une sorte de ravissement contenu ce délicieux visage coloré de rose léger, ces lèvres entr'ouvertes par le plus frais et le plus séduisant des sourires, ces yeux que semblait éclairer la plus chaude lumière.

Le comte Sanzoff et Mr Barford s'avancèrent à leur tour. La conversation se fit générale, jusqu'au moment où lord Shesbury se leva en déclarant que l'heure du thé approchait.

—Orietta, voulez-vous dire à Augustus de venir pour mon fauteuil? demanda à mi-voix Rose.

—Mais non, je suis là, ma chère Rose, répondit Orietta.

Elle savait que la fillette n'aimait pas que son sière roulant fût poussé par un domestique et s'arrangeait pour presque toujours le faire elle-même.

Au moment où elle posait les mains sur le dossier, lord Shesbury s'avança et se pencha légèrement vers sa soeur.

—Vous me ferez le plaisir, Rose, de choisir quelqu'un d'autre pour pousser votre fauteuil, car je n'entends pas que vous imposiez cette fonction à miss Orietta, dit-il d'un ton bas, mais froidement impérieux.

—C'est moi qui l'ai offert à lady Rose, my lord! répliqua vivement Orietta.

—En ce cas, veuillez prendre cette observation pour vous-même.

Elle rougit et allait riposter. Mais à ce moment Humphrey Barford, qui se trouvait à quelques pas de là, s'approcha et dit avec son amable sourire :

—Je me charge de conduire Rose, miss Orietta.

Lord Shesbury lui jeta un coup d'oeil de hautain mécontentement.

—Les domestiques sont là pour ce'a, il me semble?... Augustus!

Le valet, debout à quelque distance, s'approcha et, sur un signe de son maître, se mit à pousser le fauteuil, près duquel marcha Orietta, frémissante d'irritation contenue, car, pensait-elle, lord Shesbury agissait ainsi uniquement pour être désagréable à sa soeur et à elle-même.

Tout son entrain était tombé. À peine souriait-elle distraîtement en écoutant Herbert Nortley et M. de Farneuil, de caractère très gai tous deux, qui plaisantaient Natacha sur le petit béguin de velours vert dont elle était coiffée.

Au château, les joueurs regagnèrent leur appartement afin de s'habiller pour le thé. Orietta, sans attendre la femme de chambre sonnée par Faustina, se recoucha rapidement, échangea sa jupe de serge bleue et sa blouse de flanelle blanche pour une robe de lainage gris perle simplement ornée d'un col de dentelle. Puis elle descendit, avec l'intention de chercher un livre pour lady Rose dans ce qu'on appelait : "La petite b'ibliothèque".

Cette pièce, décorée dans le goût du dix-huitième siècle, donnait par deux fenêtres sur la cour d'honneur. Elle communiquait avec le fumoir et avec le charmant salon en rotonde, au plafond peint d'amours et de fleurs qui précédait la grande bibliothèque où les hôtes de Falsdone-Hall ne pénétraient que s'ils y étaient invités par le maître du logis.

En y entrant, Orietta vit Mr Barford debout près d'une table, occupé à feuilleter des revues. Il se détourna, la salua avec un amical sourire.

—Déjà prête, miss Orietta?

—Je voulais chercher un livre pour lady Rose —un roman de Mme de Lafayette, "La Princesse de Clèves", qu'elle souhaite lire. Elle m'a dit que je le trouverais ici.

—Oui... là, tenez.

Ouvrant une des bibliothèques voilées de soie vert pâle, Humphrey y prenait un volume qu'il tendit à Orietta.

—Voilà, chère miss Orietta, de quoi distraire cette pauvre Rose... Elle doit être peinée aujourd'hui... Pauvre petite Rose!

Ces réflexions étaient faites à mi-voix, d'un ton ému, et Humphrey semblait s'adresser beaucoup plus à lui-même qu'à Orietta.

Un éclair passa dans les yeux de la jeune fille. —Oui, pauvre Rose!" dit-elle avec un vibrant accent d'indignation. "Car je devine qu'elle souffre beaucoup de l'indifférence, de la froideur même, peut-être—qu'elle trouve seules chez son frère.

—Très probablement... oui, très probablement... Lord Shesbury n'a pas un cœur porté aux affections familiales. En outre, sa belle-mère n'a jamais eu l'heur de lui être sympathique, et Rose supporte le contre-coup de cette inimitié secrète.

—Puis aussi, croyez-vous qu'il n'y ait pas, de sa part, un coupable dédain pour cette pauvre enfant malade?

—Eh!... cela se pourrait encore... oui, certainement!

—Je l'en crois capable!

Orietta, frémissante, fit machinalement quelques pas pour contenir l'indignation prête à déborder. Humphrey, s'avancant, mit sur le poignet délicat sa main si douce, au contact véritablement velouté.

—Chère enfant, tâchez de garder plus de calme... J'ai bien vu tout à l'heure que lord Shesbury, par la façon dont il a formulé sa défense, vous avait peinée, froissée...

—Peinée pour Rose, oui! Moi je ne me soucie guère de ce qu'il peut dire... Non, vraiment, j'en veux pas m'en soucier!

Sa tête se redressait, en un fier mouvement.

—Je ne me courberai pas devant lui, comme tout le monde semble le faire. S'il n'en est pas satisfait, eh bien, il me donnera ma liberté, il me libérera de sa dépendance, morale et pécuniaire qui me pèse à un point dont on ne peut se faire idée!

L'accent de la jeune fille, à ces derniers mots, se fit véhément, presque violent.

—J'admire votre noble caractère, miss Orietta... et j'applaudis à de si courageuses résolutions. Laissez-moi vous dire que, quoi qu'il advienne, vous trouverez toujours en moi le plus dévoué des amis... oui, un ami fidèle, un conseiller...

Sa main tenait toujours—oh! si délicatement—le poignet tiède et palpitant. La douceur de son regard caressait Orietta, pendant qu'il continuait, d'une voix assourdie, mais chaleureuse:

—Oui, vous pouvez avoir besoin de conseils, chère enfant. Jeune, inexpérimentée, vous trouverez peut-être sous vos pas quelques embûches...

Une porte fut ouverte dans le salon voisin, une voix—celle de lady Shesbury—prononça quelques mots, auxquels répondit une autre personne. Les doigts d'Humphrey quittèrent doucement le poignet d'Orietta. Mr Barford dit en souriant:

—Voici lady Shesbury et miss Porroby—une charmante personne, miss Orietta.

Il se dirigea vers le salon en rotonde, où l'accueillit une exclamation jetée par une voix jeune, au timbre chantant:

—Ah! voici le cher Mr Barford!

—Très heureux d'être le premier à vous saluer, miss Porroby.

Orietta demeurait immobile, peu pressée de se trouver en présence de lady Pamela et de sa cousine. Mieux valait attendre que Mrs Rockton et

Faustina fussent descendues, pour se trouver présentée en même temps qu'elle à la nouvelle venue. Par contenance, elle ouvrit le volume relié de veau brun et frappé aux armes de Shesbury. Au hasard, elle venait de lire quelques passages, quand fut ouverte près d'elle une petite porte de boiserie qui donnait sur la galerie des Portraits. Elle tourna la tête et vit lord Shesbury.

—Seule ici, miss Orietta? Personne n'est encore prêt?

—Si, my lord... Mr Barford, lady Shesbury...

Elle s'écartait légèrement, en parlant, pour lui laisser le passage. Il jeta un regard sur le livre qu'elle tenait ouvert et demanda:

—Vous lisiez... quoi donc?

—C'est un ouvrage que désirait lady Rose: "La Princesse de Clèves"?

"La Princesse de Clèves"? Ceci n'est pas pour l'âge de Rose, ni pour le vôtre. Choisissez autre chose, je vous prie, en demandant conseil auparavant à une personne d'expérience, telle Mrs Rockton.

Le ton de lord Shesbury était courtois et presque bienveillant. Mais Orietta restait encore sous l'impression de la froide injonction adressée à Rose et à elle. En rougissant de contrariété, elle répliqua avec un accent d'ironie:

—Mr Barford, qui m'a aidée à trouver ce volume, n'a fait à son sujet aucune observation. N'est-il donc pas au nombre des personnes sérieuses à qui je puis demander conseil?

—J'aurais supposé que si... Veuillez remettre ce livre; je vous en ferai porter d'autres qui vous plairont certainement... Venez maintenant, que je vous présente à miss Porroby.

Miss Violet Porroby était la troisième fille de l'Honorable Lewis Porroby, qui possédait sept enfants, une femme dépenièrè et une fortune fort entamée. Depuis l'enfance, on lui répétait: "Il faudra faire un beau mariage, Violet. Jolie ainsi que vous l'êtes, un beau parti ne peut manquer de vous échoir". Et Violet, dès son adolescence, avait jeté les yeux sur le premier parti du Royaume-Uni: le marquis de Shesbury. Amoureuse de Walter, elle désirait en outre avidement la situation enviable, magnifique, qui serait celle de la jeune lady Shesbury. Aussi avait-elle repoussé dédaigneusement les demandes en mariage qui lui étaient adressées, dans l'espoir de reconquérir cette riche proie.

Elle avait vingt-trois ans, elle était aussi habile coquette qu'avait jamais pu l'être sa cousine Pamela. Ses brillants cheveux noirs encadraient un visage très blanc qui eût paru froid sans la vivacité, l'éclat des yeux gris bleu, bien fendus. La bouche, un peu grande, montrait en s'ouvrant de jolis dents. Une taille bien prise était mise en valeur par des toilettes fort élégantes, sortant d'un grand atelier parisien en faveur duquel miss Porroby faisait une discrète et efficace réclame, en retour de quoi on ne la pressait pas pour le règlement—toujours difficiles—des factures.

Lady Rose avait résumé en quelques mots pour Orietta ses sentiments à l'égard de sa cousine: "Une coquette qui s'admire et s'idolâtre; très aimable quand elle le veut, et sachant être hautaine et sèche à souhait. Pas de cœur, beaucoup d'ambition. Je ne l'aime pas du tout."

À l'apparition de lord Walter dans le salon,

Violet s'avança de quelques pas, souriante, les yeux éclairés de joie.

— Il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, lord Shesbury ! Au moins deux ans, n'est-ce pas ?

— A peu près, il me semble...

Il s'inclinait, serrait la main ornée de deux bagues étincelantes qui se tendait vers lui.

— Vous allez augmenter agréablement notre petit cercle d'hôtes, miss Porroby...

Il se détournait légèrement, sur ces derniers mots, vers Orietta qui le suivait.

— Miss Orietta Farnella, une pupille de mon père, et maintenant la mienne, ainsi que sa soeur dont vous ferez tout à l'heure la connaissance.

Orietta, pendant sa courte et violente scène d'autrefois avec lord Walter n'avait pas remarqué Violet parmi les joueurs de croquet qui entouraient l'héritier de Shesbury. Mais miss Porroby se souvenait fort bien de la petite fille si cavalièrement châtiée par celui-ci. En outre, lady Pamela avait déjà eu le temps de la prévenir contre "la fantaisie de Rose", en ajoutant prudemment qu'il ne fallait pas le prendre de trop haut avec les pupilles de lord Shesbury, sous peine de déplaire à celui-ci, qui entendait les voir traitées sur un pied d'égalité.

Mais, prévenue ou non, miss Porroby n'en aurait pas moins éprouvé un violent saisissement, fait d'inquiétude et de colère jalouse, à la vue de la jeune fille qui apparaissait derrière lord Shesbury.

Néanmoins, elle se montra aimable, juste dans la note nécessaire. Une grande habitude de la dissimulation lui rendait faciles toutes les volte-face.

— Humphrey, je vous croyais un homme de bon sens, un homme sérieux et judicieux ? Du moins vous passez pour tel...

Ces mots étaient adressés à Mr Barford, sur un ton de sarcasme, par lord Shesbury, qui venait de s'asseoir au coin d'un petit canapé aux dorures délicates, recouvert d'une soie brochée à bouquets.

— A quel propos, Walter ?...

— Vous connaissez "la princesse de Clèves", je suppose ?

— Mais oui... du moins, j'ai lu cela il y a un certain nombre d'années.

— Alors, je dois penser que vous l'avez passablement oublié, puisque vous n'avez pas jugé utile d'avertir miss Farnella que ce roman n'était pas fait pour les fillettes de quinze ans, ni pour les toutes jeunes filles comme elle.

— Oublié ?... Oui, évidemment, il ne m'est pas très présent à la mémoire, je vous l'avoue, mon cher Walker.

— Et puis, après tout, peut-être avez-vous sur ce sujet-là des vues plus larges que les miennes ?

Le ton devenait d'une ironie presque mordante. Orietta avait déjà remarqué plus d'une fois que l'esprit railleur de lord Shesbury s'exerçait plus particulièrement sur Mr Barford. En ce moment, l'attitude du jeune homme, accoudé au canapé, jambes nonchalamment croisées, un sourire de moqueries entr'ouvrant la pourpre vive des lèvres, semblait souligner encore la froissante ironie du ton et des paroles.

Humphrey lui opposait toujours, imperturbablement, une "admirable" patience. Tel était du moins le qualificatif dont lady Pamela et d'autres personnes pénétrées de ses mérites gratifiaient cette impassibilité, ce calme sous le trait souvent acéré. Mais Orietta, elle, trouvait que Mr Barford poussait trop loin la mansuétude et se demandait parfois avec perplexité s'il agissait ainsi par vertu ou par lâcheté.

Aujourd'hui, à la réflexion moqueuse de son jeune parent, il sourit, comme devant une plaisanterie.

— Ne croyez pas cela, mon cher. Outre mon âge, mes principes bien connus doivent vous rassurer sur les conseils de lectures que je puis donner à de jeunes personnes. Ainsi que je viens de vous le dire, il ne me restait qu'un vague souvenir du roman en question. Je vais le relire... et je ne doute pas d'approuver entièrement vos conclusions, par rapport à Rose et à son amie.

— Eh bien, il serait beau que vous fussiez moins sévère que moi... Vous, Humphrey Barford, une des colonnes du temple, un homme cité en exemple, le président de la société chrétienne pour le sauvetage de l'enfance, le président fondateur du secours aux femmes perdues, le président de... de quoi encore ? Eh ! mais, n'êtes-vous pas aussi directeur d'un comité de lectures pour les jeunes filles ?

— Mais précisément, mon cher Walter. J'ai établi dans la paroisse de Rockden une bibliothèque bien fournie en bons livres, et qui procure à la jeunesse une saine distraction.

— Un châtelain exemplaire, vous dis-je ! Allons, c'est parfait... tout à fait parfait ! Lady Shesbury, nous avons là un cousin qui est sur le chemin de la sainteté.

Lady Pamela retint avec peine un tressaillement, sous le regard moqueur de son beau-fils. Mais Humphrey continua de sourire en ripostant :

— Hélas ! non, mon ami ! Mais je fais de mon mieux pour vaincre l'imperfection de la nature... tâche difficile, vous devez le savoir par vous-même.

— Oh ! moi, je garde ma nature telle qu'elle est ! C'est bien plus simple ! dit ironiquement lord Shesbury.

— Comme vous avez raison ! s'écria chaleureusement Violet, avec un regard d'éloquente adulation.

Ce regard, Orietta le surprit au passage, et dès lors, elle sentit qu'elle méprisait et détestait miss Porroby.

La comtesse Sanzoff et ses filles entraient à ce moment, les autres invités apparurent peu après. L'entretien devint animé, allant d'un sujet à l'autre, tandis que les jeunes filles servaient le thé. Violet avait un brillant vernis de culture intellectuelle, une grande habitude du monde, un aplomb qui se déconcertait difficilement. Elle savait parler un peu de toutes choses, avec assez d'habileté pour paraître à son avantage, du moins aux yeux d'un observateur ordinaire. Pendant les mois précédents, elle avait lu nombre d'ouvrages sur les pays parcourus par lord Walter, pour qu'il trouvât en elle une interlocutrice qui le comprit à demi mot. Il fallait, à toute force, qu'elle l'intéressât, qu'elle lui plût— chose difficile, elle le savait non seulement par oui-dire, mais pour l'a-

voir essayé elle-même avant le dernier voyage de lord Shesbury, quand elle avait eu l'occasion de le rencontrer dans le monde, à Londres ou ailleurs. Rien n'était plus déconcertant et plus excitant à la fois, que l'ironie subtile avec laquelle il accueillait les avances féminines. Violet en avait fait l'expérience; mais celle-ci l'avait laissée plus amoureuse encore, et non découragée, car elle s'admirait fort et jugeait qu'avec beaucoup d'adresse, beaucoup de séduction, elle atteindrait enfin le but rêvé.

XIV

L'arrivée de miss Porroby fut le signal de distractions plus nombreuses et plus variées. Comme sa cousine Paméla, elle excellait à organiser les plaisirs mondains. Lord Shesbury leur laissait à toutes deux, sur ce point, liberté à peu près complète. Il se réservait personnellement beaucoup d'indépendance, et il arrivait que ses hôtes ne le vissent pas jusqu'à l'heure du thé. On savait qu'il écrivait un récit de ses voyages. On n'ignorait pas non plus que dans le pavillon hindou se trouvait la belle Apsara; toujours invisible. Mais d'ailleurs, il n'était pas besoin de motifs pour que ses hôtes trouvassent tout naturel ce qui venait de lui, et qu'on eût blâmé de tout autre.

Violet était bonne musicienne, et presque chaque soir organisait un concert auquel prenaient part lord Walter, Xénia, Natacha, Mrs Rockton et M. de Farneuil, qui avait un joli talent de violoniste. Mais le violon de lord Shesbury transportait Orietta dans des régions de rêve, la tenait frissonnante, dans un véritable ravissement. Comment, pensait-elle avec une secrète colère contre l'impression si vivement ressentie, comment un homme au cœur sec, à l'âme dure et sceptique, pouvait-il faire jaillir de ses cordes des phrases mélodiques d'une si tendre douceur, et d'autres, ardentes, pathétiques ou douloureuses, qui faisaient frémissait, vibrer les fibres les plus profondes de l'âme?

Elle subissait l'enchantement, comme Xénia, qui respirait à peine, véritablement extasiée, tant que jouait lord Shesbury. Mais ensuite, Orietta se reprochait d'y avoir cédé, se gardait surtout de laisser voir à lord Walter son émotion. N'avait-il pas déjà assez d'admirateurs et d'admiratrices? Miss Porroby, surtout, excellait dans un mélange d'adulation et de coquetterie qui révoltait l'âme droite et fière d'Orietta.

"Il reçoit cela avec un air de se moquer d'elle", songeait la jeune fille, non sans une secrète joie. C'est bien fait!

Son antipathie croissante pour Violet l'amena à s'écarter autant qu'elle le pouvait des amusements dont Falsdone-Hall devenait le théâtre. Du reste, bien que sa nature fût loin d'être morose et qu'elle aimât le mouvement, la distraction, elle avait, d'autre part, des goûts trop sérieux pour se plaire à de constantes mondanités, comme le faisait Faustina. La cour discrète, l'admiration des jeunes hôtes de lord Shesbury, quoique ne laissant pas tout à fait insensible son amour-propre féminin, la gênait parfois, car aucun d'eux ne lui inspirait mieux que de la sympathie. En outre, elle souhaitait donner plus de temps à lady Rose, exclus par sa santé de la plupart des dis-

tractions. Puis encore, n'était-ce pas là un moyen de se rencontrer le moins possible avec lord Shesbury?

Quoique, véritablement, il la laissât bien de côté, par son attitude froide, indifférente—de plus en plus. Il ne semblait se souvenir qu'elle existât que pour lui envoyer des livres, dont e le faisait la lecture à Rose. Oui—Orietta se répétait cela avec une satisfaction bizarrement mêlée d'amertume et d'une sorte de colère—il devait éprouver pour elle, la trop franche, la trop fière, autant d'éloignement qu'elle en avait à son égard.

"Au moins, il ne doit pas me mépriser... comme cette Violet", songait-elle aussitôt.

En remontant vers la fin d'une après-midi de chez lady Rose, afin de s'habiller pour le dîner, elle rencontra à la porte de sa chambre Faustina, un peu roge et très agitée.

—Orietta, j'avais bien dit que tu nous amènerais des ennuis, avec tes idées!

Entraînant Orietta dans la chambre, elle refermait la porte.

—Quoi donc?

—Eh bien, au retour de la promenade, lord Shesbury m'a retenue un moment. Il m'a demandé pourquoi nous portions toujours les mêmes robes, une seule pour chaque circonstance. Alors j'ai répondu que c'était toi qui l'avais voulu... Il s'est mis à rire, avec son air le plus moqueur en disant: "Ah! je pensais bien que miss Orietta était la coupable."

Orietta serra nerveusement les lèvres, tandis que Faustina continuait:

—Il est resté un moment silencieux, puis il a dit, d'un ton très sec: "Je veux—répétez bien ça à votre sœur—je veux que mes volontés soient exécutées. Si elle refuse, Barker en sera rendue responsable. Il me déplairait fort en effet que mes pupilles n'eussent pas une mise conforme à celle des personnes qui sont mes hôtes. Veuillez aussi avertir miss Orietta que je ne souffrirai pas de la voir désertir les distractions et réunions communes."

—Ah! il a dit ça! Eh bien, il peut être certain que je ne lui obéirai pas!

—Orietta!... vraiment, tu es folle! Lord Shesbury te forcera bien à l'obéissance! Je ne comprends pas comment tu oses lui résister! Moi, je ne suis plus rien qu'un pauvre petit oiseau tremblant, quand il prend cet air-là, quand je sens sur moi son regard de maître.

Orietta leva les épaules, en jetant à Faustina un coup d'oeil de compassion dédaigneuse.

—Oui, tu es toute disposée à ramper devant lui, comme chacun ici. Mais c'est une chose qu'on n'obtiendra pas de moi. Si l'on ne me trouve pas mise assez élégamment, qu'il me laisse vivre à ma guise, loin de ses hôtes. En tout cas, je te répète que je ne lui obéirai pas.

Cette fois Faustina se révolta.

—Eh bien, moi, je ne te suivrai pas dans cette voie! C'est ridicule!... et c'est fou, je le répète! Car tu joues là le rôle du pot de terre contre le pot de fer.

Orietta eut un petit rire d'ironie amère.

—Oui, je sais que je suis une bien petite personnalité en regard de Sa Seigneurie le marquis de Shesbury. Mais je n'en veux pas moins conserver ma dignité et une certaine indépendance

morale. Agis donc à ton gré, je ne puis t'en empêcher; lord Shesbury n'aura ainsi à s'en prendre qu'à moi.

—C'est ridicule!... c'est fou! répéta Faustina en quittant la chambre, non sans colère.

Seule, Orietta se prit à réfléchir longuement. Céder à la volonté de lord Shesbury, elle n'y songeait pas un instant. Sa fierté se révoltait devant cette volonté impérativement exprimée, devant les dons de cet étranger indifférent et hautain qui tenait que ses pupilles ne déparassent pas le cadre somptueux où il daignait les accueillir. Mais elle reprenait une idée qui déjà lui était venue à l'esprit, et qu'elle avait énoncée devant lord Shesbury, lors de l'entrevue où il avait fait connaître à Faustina et à elle ses décisions à leur égard. Elle écrirait à don Alberto Farnella, pour lui faire part de la situation et lui demander de libérer ses filles du joug et des bienfaits de l'étranger.

Pourvu qu'il fût revenu! Et où lui écrire? Le mieux était d'adresser la lettre à Faletti. Orietta se souvenait qu'il possédait tout près de là, autrefois, une vieille demeure délabrée, qui appartenait depuis des siècles à sa famille. En tout cas, c'était une chose à tenter.

—Quand j'ai dit à lord Shesbury que j'écrirais, il m'a répondu qu'il ne m'en empêcherait pas. Donc il ne peut me le reprocher", pensa Orietta. Et s'il se fâche, tant pis!

Distraitement, nerveusement, elle commençait de s'habiller pour le dîner. Sa pensée travaillait, cherchant les termes de la lettre qu'elle écrirait dès ce soir... Oui, dès ce soir! Pourquoi attendre? Si encore elle avait pu demander conseil... Mais à qui?

Rose était trop jeune, et Xénia d'une amitié trop récente. Le chapelain de Falsdone-Hall, excellent vieillard, commençait de voir obscurcir par l'âge une intelligence de tout temps médiocre. Mrs Rockton, l'élégante et poseuse dame de compagnie, déplaisait fort à Orietta, surtout depuis qu'elle avait remarqué ses œillades à l'adresse de lord Shesbury. Mr Barford...

Celui-là semblait réunir toutes les qualités du parfait conseiller. Il s'était offert lui-même, avec une discrète bonté, pour guider Orietta si elle se trouvait dans l'embarras. Plus d'une fois, elle avait entendu faire son éloge, célébrer la dignité de son existence, vanter sa charité, son zèle pour le bien du prochain. L'esprit critique de Rose, lui-même, restait incertain, ne trouvant pas à s'exercer sur lui. Seul, lord Shesbury... Mais que prouvaient les sarcasmes de lord Shesbury, et sa malveillance railleuse à l'égard d'un homme qui, moralement, devait le dépasser de cent coudées? Bien au contraire, Humphrey Barford n'en pouvait être que rehaussé aux yeux des gens sérieux, des esprits réfléchis.

Orietta en jugeait ainsi. Mais il était bien singulier qu'elle éprouvât une sorte de répugnance, à l'idée de se confier à l'homme le plus considéré, moralement parlant, de toute la contrée.

Non, elle agirait du moins pour le moment, sans demander conseil à personne. Après tout, il était bien naturel qu'elle recherchât des nouvelles de son père qui, hélas! devait bien peu se soucier de ses enfants, puisqu'il les avait complète-

ment abandonnées à un étranger, sans plus entendre parler d'elles.

Ceci avait été une pensée douloureuse pour Orietta, depuis qu'elle était sortie de l'enfance. Et aujourd'hui encore, en songeant à l'indifférence paternelle, à la mère jamais connue, dont elle n'avait pas même un portrait, des larmes vinrent à ses yeux, un sanglot gonfla sa gorge.

—Ah! je crains que s'il existe encore, il ne veuille pas davantage se soucier de nous! pensa-t-elle avec angoisse.

Ces préoccupations assombrirent sa physionomie, pendant le dîner et la soirée de musique. Encore faisait-elle effort pour les éloigner, car elle ne voulait pas que lord Shesbury la crût affectée par les reproches et l'ultimatum dont Faustina avait été la messagère.

Pendant que les hôtes masculins se trouvaient au fumoir, la conversation, entre les dames, fut tout occupée de la grande soirée que lord Shesbury donnait une quinzaine de jours plus tard. Châtelains et notabilités de la contrée y étaient conviés. De hautes personnalités viendraient de Londres, pour cette fête dont l'attraction serait Apsara, la belle Hindoue, qui devait y danser, comme l'annonçait en ce moment lady Pamela.

—Lord Shesbury m'en a informée ce matin. Nous la verrons donc enfin, la mystérieuse Apsara.

—Quel bonheur! s'écria Natacha. J'ai toujours rêvé de voir danser une bayadère... Tâchez de n'être pas souffrante ce jour-là, chère Rosy!

La comtesse Sanzoff se pencha vers lady Shesbury.

—Je ne sais trop si nous pourrions permettre cela aux jeunes filles.

—Walter m'a dit que ces danses seraient très convenables.

—C'est que... je ne me fie pas beaucoup à Walter pour juger de cela. La seule présence de cette Hindoue à Falsdone-Hall est déjà un assez joli défi aux convenances. Peut-être sera-t-il plus prudent de laisser Natacha, Rose et les petites Farnella dans leurs chambres, ce soir-là.

—Rose en ferait une maladie. Quant aux Farnella... nous n'avons pas qualité, chère comtesse, pour leur interdire quelque chose... Leur tuteur seul peut le faire... et je doute qu'il y songe, acheva lady Shesbury avec un mauvais sourire.

La comtesse Sanzoff hocha la tête et, baissant encore davantage le ton, elle murmura:

—Un étrange tuteur!... C'est une chose fort malheureuse pour ces jeunes filles, qui sont bien, très bien... à tous points de vue. Orietta est faite pour tourner toutes les têtes. Et lui!... Oui, c'est vraiment une situation bien dangereuse!

Lady Pamela eut un léger mouvement d'épaules, en répliquant:

—Lord Shesbury, jusqu'ici, paraît laisser de côté cette petite Orietta devant laquelle sont en admiration ses amis. L'orgueil, l'esprit d'indépendance de la jeune personne doivent déplaire, je suppose, à un homme de son caractère, si volontaire et si altier, qui en outre a coutume de voir les femmes mendier son attention. Orietta, elle, lui en veut parce qu'il l'a châtée autrefois, tout enfant, à cause de son effronterie. Bref, ce sont

deux natures qui semblent ne pouvoir jamais s'entendre.

—Eh bien, tant mieux! conclut Mme Sanzoff.

XV

Dix jours plus tard, Orietta reçut une lettre chargée, timbrée de Faletti. Sa main tremblait un peu en l'ouvrant. Difficilement, elle déchiffra la petite écriture aigüe qui couvrait deux pages d'un papier commun.

"Ma chère enfant,

"Je suis ici depuis un mois, revenu de ce lointain Brésil où j'ai gagné une maladie qui, peu à peu, me conduit à la tombe. J'en ai rapporté aussi une modeste fortune, suffisante pour me faire vivre jusqu'à la fin, mais qui ne me permet pas de subvenir à l'existence même d'une seule de vous deux. C'est donc vous dire mon impossibilité de répondre au désir que vous m'exposez.

"Je vois avec satisfaction que vous êtes une noble et fière nature. Mais en envoyant Faustina et vous vers lord Cecil Shesbury, j'obéissais à des motifs qui existent toujours aujourd'hui. Croyez-moi, enfant, acceptez sans scrupules tout ce que voudra faire pour vous l'actuel lord Shesbury. Moi, je ne puis rien... et je ne veux pas vous autoriser à secourir une tutelle dont a besoin encore votre grande jeunesse. Ne m'en veuillez pas, mon enfant; je suis un homme qui a beaucoup souffert et qui se meurt lentement, dans la tristesse de la solitude. Merci de l'affection que vous m'offrez; elle me serait peut-être douce... ou bien... Non, je ne demande que vos prières, Orietta. Priez beaucoup pour votre père et votre mère qui souffrent tous deux en ce monde, afin que l'éternité leur soit meilleure.

"En gage de mon estime pour votre caractère, je vous envoie une somme de mille liras dont vous disposerez à votre gré. C'est tout ce que je puis faire, à mon grand regret.

"ALBERTO FARNELLA."

Orietta n'avait qu'à demi compté sur le succès de sa démarche. Néanmoins, le désappointement amena des larmes à ses yeux. Puis elle relut cette lettre avec une certaine émotion. Ce père mourant, tout seul, qui semblait ne pas désirer voir ses filles... quelle chose singulière! Pourquoi, aussi, après avoir loué sa fierté, l'engageait-il à accepter "sans scrupules" les dons de lord Shesbury? Que voulait-il dire encore, par cette sorte de doute sur la douceur que pourrait lui donner l'affection de sa fille?

—Oh! vraiment, tout cela est énigmatique! songea tristement Orietta. Mais ce qui est bien clair, c'est que je ne puis compter sur mon père, et qu'il me faut continuer de subir la tutelle de lord Shesbury!

Que cette obligation lui était amère!... chaque jour davantage! Oui, il lui était si pénible de se rencontrer avec lord Walter qu'elle sentait s'accélérer les battements de son cœur au seul bruit de sa voix.

Mais il fallait subir cette nécessité. Peut-être s'aviserait-il quelque jour de mettre ses pupilles

dans une institution où elles achèveraient de s'instruire. Il avait parlé naguère de leur donner des professeurs... Mais depuis lors, il n'avait plus dit mot à ce sujet.

Entre ses doigts, Orietta froissait machinalement le billet envoyé par don Alberto. Qu'allait-elle faire de cet argent?—le seul qu'elle pût attendre de son père, il le lui disait expressément. Eh bien, elle le remettrait à lord Shesbury, comme une minuscule compensation des dépenses faites pour elle et Faustina. Ce serait un geste, simplement—un geste de dignité, pour sa propre satisfaction à elle... puisqu'il ne le comprendrait certainement pas.

Le lui remettre? Non, non, pas directement! Elle frémissait, à la pensée du regard, du sourire qui accueilleraient sa démarche. Oui, il sourirait, avec quelle ironie! Il refuserait, d'un air de subtil dédain, la somme infime pour lui, que lui tendrait Orietta. Cette pensée faisait bouillonner le sang dans les veines de la jeune fille. Mais il existait un moyen: mettre le billet sous enveloppe, avec un mot explicatif, et le faire porter chez lord Shesbury.

Après cela... Eh bien, après cela il lui en parlerait peut-être... ou bien il lui renverrait le billet, simplement. Orietta s'attendait à cela. Mais elle aurait fait le geste, en tout cas... Et ensuite, elle essaierait d'obtenir de Mrs Barker que sa toilette, pour la grande soirée du 2 juin, fût payée sur cette somme. Bien qu'Orietta l'eût assurée qu'elle ne la mettrait pas, la femme de charge la lui faisait faire en même temps que celle de Faustina. Car maintenant, Mrs Barker, ayant reçu de nouvelles et sévères instructions de son maître, ne voulait plus rien entendre sur ce chapitre.

Tout aussitôt, Orietta rédigea un court billet, glissa dans l'enveloppe la somme envoyée par don Alberto et sonna pour demander à la femme de chambre de la faire porter chez lord Shesbury.

Puis, à peine la porte refermée, elle se prit à penser de nouveau au sourire de lord Walter, quand il lirait cela... et elle frissonna de colère, d'un pénible émoi.

—Qu'importe! qu'importe! murmura-t-elle nerveusement.

Elle reprit la lettre du comte Farnella et la relut encore. Etrange père, qui ne semblait pas le moins du monde désireux de revoir ses filles, avant de mourir! Non, ce n'était pas là qu'elle trouverait cet appui moral, cette forte affection dont son cœur aimant avait soif. Faustina n'était qu'un faible roseau qui se laissait griser, circonvenir... En Rose, elle trouverait plus de fidélité, plus de solide attachement. Mais Rose n'était qu'une enfant... Et Orietta sentait que, depuis peu de temps, quelque chose en son âme, en son esprit, avait mûri, s'était épanoui.

Elle pensa tout à coup.

—Il ne faut pas que je l'oublie, ma petite Rose. Nous devons faire une promenade cet après-midi.

Et elle s'habilla rapidement, se coiffa d'une délicate petite toque de paille garnie par ses mains adroites à toutes choses. Puis elle alla retrouver Rose dont la figure maussade et fatiguée s'éclaira à sa vue.

—Voilà le soleil, en votre personne, Orietta. J'en ai besoin, car je suis mal en train aujourd'hui.

—Voulez-vous sortir quand même, ma chérie?

—Oui, l'air me fera certainement du bien. Emportez un livre, nous nous arrêterons et vous me ferez la lecture.

Quelques instants plus tard, le fauteuil roulant, poussé par un domestique, s'engageait dans les jardins. Orietta marchait près de son amie. L'air était doux, le ciel un peu voilé de brume. Les parterres somptueusement fleuris, les épaisses charmillles, les vases et les statues de marbre, l'eau retombant en cascades dans les bassins, par la bouche de tritons, de sirènes, ou la gueule de dragons et autres animaux fantastiques, tout cet ensemble, d'une noble et magnifique harmonie, charmait et retenait les regards de la jeune fille, toujours comme si elle le voyait pour la première fois. Elle admirait d'ailleurs tout, en Falsdone-Hall, et sur ce point encore s'entendait bien avec lady Rose qui ne se trouvait jamais mieux que dans cette résidence.

Les promeneuses passèrent devant une allée de tilleuls au bout de laquelle on apercevait le parterre, débordant de fleurs, qui entourait le pavillon, et celui-ci, blanc et mystérieux dans son cadre de verdure. Un Hindou, assis sur les degrés de marbre, caressait un petit singe posé sur son épaule.

—Orietta, pourvu que je ne sois pas malade, le jour où dansera la bayadère! dit lady Rose. Mais pourquoi ne la voit-on jamais? Aux Indes elles sortent, vont et viennent. J'ai interrogé Nortey à ce sujet; il m'a répondu: "Elle obéit aux ordres de lord Shesbury". Mais pourquoi Walter ne lui permet-il pas de sortir, sinon, paraît-il, pour se promener un peu dans le parterre, aux heures où personne ne vient de ce côté?

—Je ne sais pas, Rose. Où voulez-vous vous arrêter?

—Un peu plus loin, près du lac.

Peu après, les deux amies se trouvaient installées près de la belle nappe d'eau encadrée de séculaires frondaisons. Le domestique reçut l'ordre de s'éloigner et de ne revenir qu'une heure plus tard. Puis Rose manifesta le désir de marcher un peu.

—Si vous n'êtes pas très à votre aise aujourd'hui, vous feriez mieux de vous en abstenir, fit observer Orietta.

—Au contraire, je sens que j'en éprouverais du bien.

Elle semblait nerveuse, fébrile et, quand elle prit le bras d'Orietta, celle-ci la sentit fléchir sur ses jambes.

—Rasséyez-vous, chère, je vous assure!

—Mais non!... Quelle idée! Tenez, je marcherais seule...

Joignant le geste à la parole, elle quittait le bras de sa compagne, faisant quelques pas. Mais aussitôt, elle chancela, tomba avant qu'Orietta pût la retenir. Son front heurta le socle d'une vieille statue moussue dressée au bord du lac. Orietta, en se penchant pour la relever, vit, avec effroi, qu'elle était évanouie et qu'un filet de sang coulait de sa tempe.

Elle appela de toutes ses forces:

—Luke!... Luke!

Mais le domestique était déjà trop éloigné pour l'entendre. Où chercher du secours? Le temps qu'elle courût au château, Rose perdrait beaucoup de sang.

Le pavillon? Oui, c'était le plus près! Elle allait essayer de porter la fillette jusque-là et demanderait à l'Hindou aperçu tout à l'heure de l'aider pour la transporter au château.

Si maigre que fût le corps de Rose, Orietta n'en pouvait plus quand elle atteignit le parterre du pavillon. Elle fit signe à l'Hindou, qui s'avança, visiblement surpris, et lui expliqua ce qu'elle attendait de lui. L'homme, en mauvais anglais, répondit:

—Je ne peux pas sans la permission du maître.

—Mais cette enfant est la sœur de lord Shesbury! et il faut qu'on la soigne tout de suite! Votre maître ne peut être mécontent.

L'Hindou hésita, jeta un regard vers le pavillon et répondit:

—Le maître ne permet pas qu'on le dérange.

—Est-il donc là?... Oui? Alors, c'est bien simple! Il faut aller le prévenir que sa sœur est blessée!

—Le maître ne permet pas, répéta impassiblement l'Hindou.

—Voyons, c'est odieux! Je ne puis croire qu'il vous blâmerait de...

A ce moment, la porte de bronze, dont Orietta avait admiré les ciselures lors de la visite faite en compagnie d'Humphrey fut ouverte par une main impérieuse, et sur le seuil parut lord Shesbury.

—Eh bien, qu'y a-t-il? demanda sa voix brève, nuancée d'impatience hautaine.

—My lord, lady Rose vient de tomber et de se blesser! dit Orietta. Je l'ai portée jusqu'ici et je demandais à cet homme de m'aider pour l'emporter jusqu'au château. Mais il ne voulait pas le faire sans votre permission et refusait d'aller demander celle-ci.

Lord Walter descendit rapidement les degrés de marbre et s'approcha de la jeune fille rouge, fatiguée, qui retenait Rose entre ses bras défaillants.

—Elle a perdu connaissance? Mieux vaut la soigner ici...

Tournant la tête vers l'Hindou, il lui dit quelques mots dans un dialecte de l'Indoustan. Le serviteur s'éloigna aussitôt et entra dans le pavillon.

—Donnez-la moi, miss Orietta... Vous n'en pouvez plus.

Il enlevait entre ses bras, la blessée, avec autant de facilité que si elle eût été un léger oiseau.

—Venez, ajouta-t-il.

Elle le suivit, l'esprit absorbé par son inquiétude. Derrière lui, elle entra dans la pièce aux parois de santal incrusté d'argent, éclairée d'un jour mystérieux par les treillis de marbre des fenêtres. Il y flottait des senteurs complexes: délicats arômes de thé, parfums d'un fin tabac, effluves capiteux de jasmin et d'autres fleurs qui jonchaient les tapis de Perse, les meubles d'ébène admirablement fouillés, les coussins d'étoffes précieuses jetés sur le sol.

Le serviteur hindou était là, debout contre une portière brochée d'or qui venait de retomber derrière lui. Il aida son maître à étendre Rose sur

un divan, apporta une aiguère de cristal et de fins mouchoirs. Lord Walter lava la plaie, la banda fortement, puis il disparut dans la pièce voisine et revint apportant un petit flacon d'or ciselé, qu'il fit respirer à sa soeur. Rose, presque aussitôt, rouvrit les yeux et jeta un regard étonné sur lord Shesbury et sur Orietta, qui se penchait anxieusement sur elle.

—Qu'est-ce que j'ai eu? murmura-t-elle.

—Vous êtes tombée. Ce ne sera rien, chère! dit Orietta.

Rose porta la main à son front.

—Blessée?

—Un rien. Il n'y paraîtra plus dans quelques jours... Asseyez-vous, miss Orietta, je vais faire prendre un cordial à Rose...

Walter avançait un siège à la jeune fille. Elle s'assit machinalement, en prenant la main froide de Rose. Les splendeurs orientales de cette salle, les parfums trop forts l'éourdissaient... Près d'elle, sur une table d'ébène aux incrustations de nacre et d'argent, le thé se trouvait servi dans d'exquises tasses faites d'une porcelaine transparente et décorées par des artistes de l'Inde ancienne. Sur une peau de tigre était jeté un voile de mousseline blanche lamée d'or, d'une idéale finesse, et, à côté, gisaient des bracelets incrustés de pierres précieuses.

—Vous allez prendre du thé pour vous remettre de votre fatigue et de vos émotions, dit lord Shesbury à Orietta.

Et, sans écouter son refus, il versa le breuvage ambré dans une tasse que, sur son ordre, venait d'apporter l'Hindou, en même temps qu'un verre et un flacon où se trouvait le cordial destiné à Rose.

—C'est un vieux brahme qui m'a donné cela, dit lord Walter en enlevant le bouchon fait d'un rubis taillé. Ce reconstituant est parfait, vous allez en juger, Rose.

A ce moment, le petit singe, entré derrière lord Shesbury et Orietta, s'avança et sauta sur l'épaule de la jeune fille qui jeta un cri d'effroi. Walter étendit la main, saisit l'animal et le lança au loin, en jetant un ordre bref à l'Hindou.

—Oh! ne lui avez-vous pas fait de mal? dit Orietta.

—Il est trop souple pour cela... C'est un genre d'animaux que je déteste, et j'ai interdit qu'il entre ici quand j'y suis.

—Moi non plus, je ne les aime pas, Mais je ne voudrais pas les faire souffrir.

Elle suivait des yeux le serviteur qui emportait le singe derrière la portière brochée. Lord Shesbury ayant versé le cordial à sa soeur, s'assit près d'Orietta et prit l'une des tasses préparées.

—Où étiez-vous quand cet accident est arrivé? demanda-t-il.

Orietta lui donna les explications nécessaires. Il conclut:

—Je vais envoyer Roudra chercher le fauteuil et il ramènera Rose au château. Il faudra naturellement la faire mettre au lit, tout de suite et envoyer chercher le docteur Sheston.

Rose leva sur son frère un regard de surprise reconnaissante. Elle était si peu habituée aux marques d'intérêt de sa part que la plus légère lui semblait d'une inappréciable valeur.

Lord Walter donna ses ordres à l'Hindou qui s'éloigna dans la direction du lac. Rose appuyant sa tête aux coussins, fermait les yeux avec lassitude. Orietta buvait son thé à petites gorgées, en souhaitant que Roudra revînt bien vite, car vraiment, elle sentait en elle un étrange malaise. Lord Shesbury, du bout de son fin soulier, caressait le museau d'un des lévriers étendu à ses pieds.

—Aimez-vous toujours les chiens, miss Orietta?

Il se tournait vers la jeune fille, qui répondit machinalement:

—Toujours, my lord.

—Voulez-vous un des fils de Fady et de Léda? Je le ferai élever pour vous.

Rose ouvrit les yeux, en disant avec vivacité:

—Oh! oui, Walter, donnez-le lui! Elle trouve vos lévriers si beaux!

—Eh bien, c'est entendu. Elle viendra le choisir elle-même un de ces jours.

—Je ne puis accepter, my lord, dit Orietta.

Sa voix était un peu sourde, hésitante. Le malaise augmentait... Et voilà qu'en face d'elle, la portière brochée s'écartait légèrement; deux longs yeux noirs apparaissaient, dans un visage couleur d'ambre claire — deux yeux sombres, chargés de haineuse curiosité. Ce fut une vision de quelques secondes. La portière retomba très doucement. Orietta, dans une sorte de vertige, entendit lord Shesbury qui répliquait:

—Mais si, vous accepterez, je le désire...

Et presque aussitôt, il ajouta:

—Qu'avez-vous? Etes-vous souffrante?

Rose, effrayée, s'écria:

—Que vous êtes pâle! Qu'avez-vous, chérie?

—Un malaise... Ces parfums de fleurs, sans doute... Je vais prendre l'air...

Elle se leva, un peu chancelante. Le bras de lord Walter s'offrit à elle.

—Appuyez-vous sur moi.

Elle eut un geste pour refuser... Mais non, elle était incapable d'aller sans aide jusqu'à la porte. Sa main fut saisie par celle de Walter, glissée sous le bras du jeune homme qui l'emmena vers le seuil.

L'air, aussitôt, la ranima. Retirant sa main, elle dit en s'écartant légèrement:

—Je vous remercie, my lord... Ne vous dérangez pas davantage; je vais rester là jusqu'à ce que votre serviteur revienne.

Il rentra dans le pavillon et revint s'asseoir près de sa soeur, en disant:

—Miss Orietta se sent déjà mieux. Elle a dû être incommodée par ces fleurs, en effet... Cela ne vous gêne pas, Rose?

—Pas du tout. J'ai un faible pour les parfums de fleurs, comme vous, et ils ne m'incommodent jamais.

—Notre père était ainsi. Et c'est, paraît-il, une disposition assez rare.

—En effet. Je connais jusqu'ici peu de personnes qui... Ah! tenez, il y a Faustina!

—Faustina?

Un éclair d'intérêt passait dans le regard de Walter.

—...Faustina possède cette même immunité?

—Oui, elle supporte très bien de rester longtemps dans une pièce renfermant des fleurs aux senteurs les plus fortes. Ma mère, elle, se trouve

mal, et Orietta éprouve un peu de malaise, mais jamais si fort qu'aujourd'hui.

Lord Shesbury demeura un moment silencieux, en jouant distraitemment avec une petite cuiller d'or ciselé. Puis il demanda :

— Vous vous entendez toujours bien avec Orietta, Rose ?

— Toujours admirablement ! Elle est si charmante ! Vous ne pouvez vous imaginer, Walter, la séduction de cette nature ! Et si loyale ! Oh ! je crois que c'est ce que j'aime le plus en elle !

A demi redressée sur les coussins, Rose attachait sur son frère un regard éclairé par l'émotion, qui changeait singulièrement l'expression de sa physionomie.

— Vous avez en ce moment les yeux de notre père, Rosy, dit lord Shesbury.

Sa voix avait une intonation adoucie. Un peu de couleur vint aux joues pâles de Rose, qui murmura avec un timide regard de tendresse :

— Je suis contente de vous entendre dire cela, Walter.

Il eut un sourire fuitif, et, du bout des doigts, donna une caresse au maigre petit visage.

— Tâchez de mériter que je vous le redise, en me regardant encore comme cela.

Puis il se leva, alla vers la porte et demanda :

— Eh bien, miss Orietta ?

— Je me sens mieux, merci, my lord.

— Voici Roudra, annonça lord Shesbury.

L'Hindou arrivait en courant, poussant devant lui le fauteuil de lady Rose, Lord Walter prit sa soeur dans ses bras et l'installa sur le siège roulant.

— A ce soir, Rose, j'irai savoir de vos nouvelles.

Il salua Orietta et rentra dans le pavillon L'Hindou, poussant le fauteuil, et Orietta marchant près de lui, se dirigèrent vers le château. Rose fut portée dans sa chambre par Roudra, qui s'éloigna aussitôt. La femme de chambre, appelée àida Orietta à coucher sa jeune maîtresse, puis alla prévenir lady Shesbury. Celle-ci accourut, se jeta sur Rose en s'écriant :

— Qu'y a-t-il, mon amour ? Tu es blessée ? Comment ? Mais comment ?

— Orietta va vous le raconter, maman, répondit la fillette avec lassitude.

Quand Orietta eut terminé son récit, lady Pamela dit sur un ton pincé :

— Je vous aurais crue plus raisonnable. Oui, vraiment, je n'aurais pas supposé que vous laisseriez Rose commettre cette imprudence...

Rose l'interrompit vivement :

— Vous-même m'auriez laissé la faire, maman ! Orietta ne voulait pas, d'ailleurs, et elle n'a pas eu le temps de m'empêcher... Puis je suis très heureuse de cet accident, au fond...

— Tu es heureuse ! répéta lady Pamela avec stupefaction.

— Oui, parce que Walter a été bon pour moi... et c'est la première fois.

— Vraiment ? C'est en effet une rareté de sa part. Tu n'as pas aperçu la bayadère ?

— Non, dit Rose d'un ton de regret. Et je n'ai pas osé demander à Walter de me la faire voir.

Orietta eut un petit frémissement de malaise, au souvenir des sombres yeux entrevus. Elle restait d'ailleurs sous une impression pénible et ac-

quiesça aussitôt au désir de Rose, qui voulait la voir demeurer près d'elle pour le reste de la journée.

— Vous excuserez Orietta près de nos hôtes, maman ? dit la fillette.

— Certainement, répondit lady Pamela, avec un coup d'oeil maueillant vers la jeune fille.

En quittant l'appartement de Rose pour rejoindre les invités de lord Shesbury dans le salon où ils prenaient le thé, elle rencontra Humphrey Barford qui revenait de la pêche avec Farnswil. L'attirant à l'écart, elle lui raconta l'incident.

— J'espère que la blessure sera peu de chose, ajouta-t-elle, Rose ne semble pas trop secouée. Orietta m'a paru presque aussi pâle qu'elle.

— Effet de l'émotion éprouvée, puisqu'elle a de l'affection pour votre fille.

— Oh ! je n'y crois pas du tout ! riposta lady Shesbury. Cette fille est une intrigante, voilà tout !

— Intrigante ? Hum ! Elle n'en donne guère la preuve, par son attitude à l'égard des jeunes gens qui sont tout prêts, cependant, à lui témoigner ouvertement leur admiration.

— Comédie ! Elle vise sans doute plus haut qu'eux, lord Shesbury lui-même.

Humphrey secoua la tête.

— Non, pas pour le moment, du moins. J'ai remarqué quelle paraît l'éviter... Lui non plus ne donne pas l'impression de lui porter intérêt. Je l'observe beaucoup, quand elle est là, et je n'ai rien discerné, vraiment rien que de l'indifférence. Mais je me méfie quand même, car je le crois d'une force peu commune pour dissimuler ses impressions.

— Pensez-vous donc que si cette jeune fille lui plaisait, il se gênerait pour les laisser voir, ces impressions ? dit lady Shesbury avec un petit ricanement.

— Oui, si comme je le soupçonne il est au courant de l'histoire véritable. Cela nous expliquerait une attitude dont je l'avoue, je suis assez surpris, de sa part.

Lady Shesbury lui jeta un regard irrité.

— Parce que décidément, vous jugez cette Orietta irrésistible ? En vérité, mon cher ami, c'est à me demander si vous-même n'êtes pas ensorcelé par cette sirène !

Il eut un petit rire amusé, en posant sa main sur l'épaule de lady Pamela.

— Il y a longtemps que je suis ensorcelé, chère, mais par une autre sirène. Et c'est pour la vie, Pamela très aimée.

Lady Rose, le surlendemain, se ressentait peu de l'accident, et elle voulut que son amie, demeurée encore la veille près d'elle, reprit sa place dans le cercle des hôtes de Falsdone-Hall.

Orietta n'en avait aucune hâte. Elle redoutait surtout que lord Shesbury lui parlât au sujet de la somme envoyée par elle l'avant-veille. Mais il n'en souffla mot et parut à peine s'apercevoir de sa présence. Il se montra d'ailleurs d'humeur particulièrement changeante, fantasque, et d'un esprit sardonique dont Humphrey Barford et miss Porroby firent surtout les frais.

La belle Violet, toujours vêtue avec la dernière élégance, cachait sa mortification sous les plus suaves, les plus doux sourires. Mais, seule avec lady Shesbury, elle exhala tout son dépit et ses inquiétudes.

—Oh! il sera difficile à prendre, je vous l'ai dit, ma mignonne! répliqua lady Paméla. Et ce ne sera pas un mari facile, j'en réponds!

—Qu'importe! de lui, je subirai tout!... Ah! je ne désespère pas, Paméla! Je veux... je veux de toutes mes forces qu'il arrive à m'aimer! Ce ne sera peut-être pas maintenant... mais j'aurai de la patience... Avec de la volonté, on arrive à tout, n'est-ce pas, chère Paméla?

—Souvent, oui, mon enfant.

—Mais je voudrais que cette Apsara ne fût plus là! Je la déteste, cette Hindoue!... Croyez-vous que lord Shesbury lui soit très attaché?

—Je crois, chère, qu'il ne s'attache à personne, et qu'Apsara n'est qu'une fantaisie dont le nom même sera vite oublié. Telle est, du moins, la réputation de lord Walter.

—Il n'y a ici, en dehors d'elle, personne qui puisse me faire tort. Xénia est laide, Natacha trop jeune, Faustina Farnella est jolie, mais fade au moral comme au physique, Orietta seule... Mais lord Shesbury ne paraît pas même la remarquer. Il est habitué aux hommages, à l'empressement adulateur, et cette sotte fille fait la fière, se tient à l'écart. Ceci est tant mieux pour moi... Mais entre nous, Paméla, c'est le plus sûr moyen de s'aliéner un homme comme celui-là!

Lady Shesbury approuva, en se répandant en considérations désagréables sur Orietta qui, maintenant, se trouvait avoir deux ennemies en la présence de ces femmes également jalouses de sa beauté, du charme sans recherche qui attirait et retenait irrésistiblement l'attention, où qu'elle parût. Et cependant, ni l'une ni l'autre ne soupçonnaient en elle une rivale.

Dans la matinée du surlendemain, Orietta eut une vive émotion, Ram-Sal, le serviteur hindou favori de lord Shesbury, vint l'avertir que son maître la priait de se trouver une demi-heure plus tard dans le hall, en tenue de sortie. Cette recommandation laissa un peu perplexe la jeune fille, car elle ne semblait pas s'appliquer à l'entretien qu'elle craignait. Toutefois, elle était anxieuse, en se dirigeant vers le lieu désigné. Xénia et Natacha y entraient presque en même temps qu'elle. La seconde s'écria joyeusement:

—Etes-vous aussi invitée à venir voir les chiens de lord Shesbury? Il nous fait l'honneur, paraît-il, de nous les montrer lui-même.

—Je ne sais pourquoi il m'a convoquée ici... Mais sans doute...

Lord Walter paraissait en ce moment, descendant l'imposant escalier du hall. Il serra la main des jeunes filles en expliquant, pour Orietta:

—J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'accompagner mes cousines dans la visite que nous allons faire au chenil.

Orietta remercia avec un subit soulagement. Ce n'était donc pas pour lui parler de son billet qu'il la faisait venir?

Le chenil était établi à plus d'un mille du château. Superbement aménagé, il renfermait, outre la meute, une des plus célèbres d'Angleterre, des spécimens des plus belles races du globe. Les lévriers de course occupaient un logement à part. Là, lord Shesbury montra aux jeunes filles les enfants de Fady et de Léda, ses favoris.

—Il y en a un pour vous, mes cousines... et miss Orietta va aussi choisir le sien.

Natacha jeta un cri de joie. Xénia remercia avec un sourire de contentement. Mais Orietta voulut refuser.

—Non, my lord, je ne puis accepter...

—Pourquoi donc? Est-ce le souvenir du petit chien autrefois malmené par moi qui vous en empêche?

—Peut-être, répondit-elle sans regarder lord Walter, dont elle sentait sur elle les yeux souriants et ironiques.

—Quelle âme terriblement racunière! Je pensais l'apaiser par cette offrande propitiatoire...

Pourquoi raillait-il ainsi? Quelle tempête il soulevait — involontairement sans doute? pour le plaisir de voir ce frémissant visage palpiter de colère, ces yeux d'un bleu sombre s'éclaircir de leurs d'orage, en se tournant vers lui?

—J'oublie très difficilement, my lord — le bien comme le mal.

—Me voilà donc irrémédiablement condamné à votre inimitié? Bah! qu'en sait-on?

Le sourire devenait plus moqueur encore, sur les lèvres et dans les yeux de lord Walter.

—Je vais toujours faire élever pour vous un de ces lévriers... Voyez, ce joli petit qui vous regarde comme s'il choisissait en vous sa future maîtresse. Et Rose vous le donnera, si vous ne croyez pas devoir l'accepter de la main qui a tué votre chien.

—Non, certainement non! s'écria Orietta.

Elle se reculait, en un mouvement de protestation, et jetait un regard indigné sur la main de lord Shesbury — une main fine, très élégante, qui ne laissait pas soupçonner sa force étonnante.

—Qui sait! répéta-t-il, avec une intonation plus ironique encore.

En sortant du chenil, lord Shesbury emmena ses compagnons visiter les écuries. Xénia et Natacha s'extasiaient devant les boxes magnifiques, devant les chevaux qu'elles renfermaient. Orietta restait silencieuse, encore sous l'impression de la petite scène précédente. Lord Shesbury, en s'arrêtant devant une admirable bête à la robe blanche, la désigna en disant:

—Voilà une excellente monture de dame. Quand vous aurez pris des leçons d'équitation, miss Orietta, elle sera parfaite pour vous.

—Je ne vois pas la nécessité, pour moi, de prendre ces leçons-là, my lord, répliqua sèchement Orietta.

—Eh bien, je suis d'un avis contraire.

Décidément, il y avait aujourd'hui de la guerre dans l'air, entre la trop fière pupille et le trop autoritaire tuteur, comme le fit observer Natacha en se retrouvant seule un peu après avec sa sœur.

—Je trouve Walter plutôt patient, dit Xénia.

—Oui, c'est vrai, pour un homme qui n'a pas l'habitude d'être contredit, et qui se fait si bien obéir. Orietta, elle, se montre peut-être trop susceptible.

—Quand on est pauvre, dépendante comme elle, c'est courageux. Cependant, je la crois un peu trop orgueilleuse, parfois... Et elle semble en outre avoir une sorte d'animosité contre lord Shesbury.

—Ce qui est la plus étonnante chose du monde! Une femme qui n'est pas fascinée par lui! Oui, vraiment, c'est un extraordinaire phénomène!

—Allons, petite fille tu ne connais rien à cela, dit Xénia avec un sourire mélancolique.

—Je ne connais rien? Est-ce que je ne sais pas que je suis assez sotte pour l'admirer de toutes mes forces?... Est-ce que j'ignore, ma bonne Xénia, que tu l'aimes de tout ton coeur?

Le sourire disparut des lèvres de Xénia, dont le visage eut une crispation légère. Natacha lui jeta les bras autour du cou en murmurant doucement:

—Ma pauvre chérie!... ma pauvre chérie!

XVII

Quand Orietta sortit de sa chambre, le soir du 2 juin, Natacha, qu'elle rencontra, jeta un cri d'admiration:

—Vous êtes un rêve!... oui, un rêve, Orietta!

Les fortes lampes qui éclairaient les corridors mettaient en pleine lumière la jeune fille vêtue de tulle blanc qu'ornait près de l'épaule une branche de giroflées. Les mêmes fleurs, aux tons de feu se mêlaient aux boucles soyeuses, dont elles avivaient les admirables reflets d'or. Dans cette toilette d'une simplicité raffinée, d'une élégance vaporeuse, la beauté d'Orietta apparaissait, en effet, réellement saisissante.

Souriant à l'enthousiasme de Natacha, la jeune fille lui fit à son tour compliment de la charmante robe qu'elle portait. Puis elle se sépara d'elle pour aller chercher Rose qui voulait entrer à son bras dans les salons.

Comme elle longeait le corridor menant à l'appartement de lady Rose, un pas se fit entendre derrière elle... Quelqu'un la rejoignit, et, en tournant un peu la tête, elle reconnut Mr Barford.

—Vous allez chercher notre petite Rose, miss Orietta? La voilà ravie de pouvoir assister à cette soirée.

—Ravie, positivement. Il est vraiment bon de la voir s'intéresser à quelque chose, elle que tout ennuyait.

—Oui... et c'est grâce à vous. Réellement vous l'avez transformée, moralement du moins. Et comme le moral agit sur le physique...

—Je suis vraiment heureuse d'avoir pu lui faire quelque bien, pauvre chère Rosy, bonne au fond, et vraiment affectueuse!

—Oui, vous lui avez fait un bien immense... et ceux qui l'aiment vous en seront toujours reconnaissants, Orietta!

Il prenait la tiède petite main, la pressait doucement, longuement. Sa voix avait des intonations de caresse. Il fermait à demi les paupières en répétant:

—Toujours reconnaissants... toujours infiniment reconnaissants.

Etrange sensation! Orietta ne voyait pas se regarder mi-clos, et pourtant elle avait l'impression d'une insupportable chaleur s'en échappant.

—Où en êtes-vous, chère enfant, avec lord Shesbury? Se montre-t-il moins autoritaire, plus accessible aux desirs que vous suggère votre fierté?

—Je ne le crois pas susceptible de changer sur ce point.

—Heu!... non, en effet. Il faudrait trouver un moyen de vous libérer... J'y songe... j'y songe beaucoup. Je suis le plus dévoué de vos amis, mon enfant...

Réellement, ce regard la brûlait! Elle retira sa main en murmurant: "Je vous remercie!" et gagna la porte du salon de lady Rose.

Mr Barford entra derrière elle. Rose, vêtue d'une légère soie bleu pâle, sortait à ce moment de sa chambre.

—Me voici prête, Orietta... Approchez, que je vous admire... Merveille des merveilles! N'est-il pas vrai, Humphrey?

Mr Barford s'inclina en souriant discrètement.

—Je suis de votre avis, Rose.

—Violet sera malade de jalousie! "dit Rose avec jubilation." Elle paraîtra laide près de vous, ma chérie!

—Voyons, Rose, pas d'exagération! protesta Orietta avec un peu d'impatience.

Elle ressentait un inexplicable malaise d'entendre ces appréciations enthousiastes de Rose en présence de Mr Barford. Celui-ci le devina-t-il? En tout cas, il coupa court à l'admiration de sa jeune cousine en lui offrant son bras pour la conduire aux pièces de réception.

—Non, si cela ne vous contrarie pas, je prendrai celui d'Orietta, répondit la fillette. Je suis une trop vilaine petite gringalette pour un cavalier comme vous.

Et, avec un rire nuancé d'amertume, elle mit sa main sous le bras d'Orietta.

Le salon chinois, la galerie de marbre, étaient magnifiquement décorés de lumières et des fleurs les plus rares. Dans la galerie se trouvait dressée la scène où devaient jouer des acteurs de Londres et danser Apšara. Plus de la moitié des invités étaient déjà là, quand apparurent lady Rose, Orietta et Humphrey.

Depuis l'arrivée des Sunzoff et des amis de lord Shesbury, il y avait déjà eu à Falsdone-Hall quelques réceptions, mais assez restreintes. Orietta et Faustina étaient donc peu connues des relations de lord Shesbury et de sa belle-mère, dont la plupart ignoraient leur existence. Faustina, habillée comme sa soeur, venait de passer à peu près inaperçue. Mais il en fut autrement d'Orietta. Les questions se croisaient, chuchotées, d'un bout à l'autre de la galerie et des salons.

Orietta, gênée par tant de regards, faisait néanmoins bonne contenance. Rose et elle, toujours accompagnées d'Humphrey, gagnèrent l'endroit de la galerie où se tenait lady Shesbury, non loin de son beau-fils qu'elle aidait à accueillir les invités.

—Je vous présente ma fille, ma chère Rose! dit lady Paméla en s'adressant aux personnes qui l'entouraient.

Un fauteuil fut avancé pour la fillette, aussitôt entourée, Orietta restait seule, à quelques pas de là. Mais Mr Barford s'avança et, de la plus affable manière, la présenta à plusieurs personnes présentes, femmes d'âge, appartenant aux plus aristocratiques familles.

—Miss Orietta Farnella, qui fut, ainsi que sa soeur, la pupille du défunt lord Shesbury.

Puis Humphrey poussa un siège près de celui de Rose, pour que la jeune fille pût s'asseoir sous l'égide de son amie.

Elle lui fut reconnaissante de cette aide, si discrètement donnée, et le remercia d'un regard, en songeant: Lord Shesbury est là, tout près... et il ne s'est pas dérangé pour me présenter, lui qui se targue si bien de ses droits de tuteur.

Bientôt, elle fut très entourée. Xénia, Natacha vinrent la retrouver, sir Piers, Farneuil, Herbert

Northley accoururent empressés à lui adresser de chaleureux compliments.

Bon gré, mal gré, lady Shesbury dut la présenter à des personnalités qui en exprimaient le désir. Puis ses amies l'emmenèrent pour choisir une place, devant la scène, car les acteurs allaient bientôt se faire entendre.

Lord Shesbury faisait les honneurs de ses salons avec une courtoisie nonchalante. Orietta avait déjà pu constater de quel encens était saturé ce jeune homme, par son entourage et par tous ceux qui l'approchaient. Ce soir, elle vit les hommes les plus éminents, les femmes les plus charmantes de la haute aristocratie l'entourer de véritables hommages, lui offrir les tributs des plus délicates flatteries. Et elle songea: Comme je dois l'irriter, moi, pauvre petite personnalité, qui veut rester le front haut devant lui!

Violet, vêtue de tulle mais garni de bleuets, de coquelicots et d'épis de blé, apparaissait dans tout l'éclat de sa beauté. La vue d'Orietta l'avait un moment saisie; mais elle se remit vite, en constatant que lord Shesbury n'avait eu qu'un regard distrait, lointain, pour sa trop belle pupille. L'admiration des autres, peu importait... jusqu'à un certain point du moins, car miss Porroby détestait volontiers celles qui lui enlevaient le sceptre de la beauté. Or incontestablement, on ne parlait ce soir que de cette "adorable", cette "éblouissante" miss Farnella.

Quand la pièce fut jouée les invités se dispersèrent dans les salons, gagnèrent le buffet, le fumoir ou la salle de jeu. Tous attendaient avec impatience la danse d'Apsâra. A mi-voix, avec mille précautions, certains déploraient que lord Shesbury eût donné le scandale d'amener cette bayadère à Falsdone-Hall. Mais, hélas! il y avait fort à craindre qu'il fût sous le rapport moral, tout semblable à son père!

La scène était décorée de plantes exotiques, de soies tissées d'or, éclairées par une lumière atténuée. Dans cette douce clarté apparut une femme vêtue d'un corselet de velours couleur de pourpre et d'un pagne de soie noire enveloppée de mouseline noire zébrée d'argent. Deux plaques d'or serties de rubis retenaient, de chaque côté des tempes, ses cheveux sombres comme l'ébène. Autour de ses bras et de ses chevilles, s'enroulaient des bracelets fulgurants de pierres précieuses. Une plaque d'or et de rubis tombait sur sa poitrine, retenue par une chaîne de perles.

En quelques pas légers, elle fut au milieu de la scène. Et elle commença de danser. Elle était mince, d'une souplesse de liane; elle avait de grands yeux noirs brillants, allongés par la peinture, dans un visage très pur de lignes, couleur d'ambre pâle. Sa danse était grave et noble. Elle mimait la prière d'une femme à celui qu'elle aime, et qui l'abandonne. Sa figure, d'abord presque hiératique, s'anima, devenant ardente et douloureuse. Le corps se ployait dans une attitude désespérée, les yeux devenaient sombres comme les plus noires ténèbres.

Et Orietta les vit s'arrêter sur elle. Tant que dura la danse de cette femme—interminablement, lui sembla-t-il—ces yeux ne la quittèrent pas. Elle en éprouvait un véritable vertige et essayait de détourner les siens. Mais ils revenaient toujours à l'Hindoue, éblouis un moment par les feux des

joyaux qui ornaient les membres, le front, la poitrine, jusqu'aux doigts des pieds d'Apsâra. Et les sombres prunelles se rencontraient encore avec eux, chargées de redoutables pensées. Un instant seulement, elles s'en détournèrent. Apsâra venait de presque s'agenouiller, suppliant un être invisible. Le désespoir crispait son visage et courbait son corps souple drapé dans les voiles noirs. Puis elle se redressa aussitôt, palpitante, la tête renversée, les bras levés. Orietta revit ses yeux attachés sur elle, l'espace de quelques secondes. Et elle frissonna d'y découvrir tant d'étrange haine.

Des applaudissements enthousiastes saluèrent la bayadère, quand elle quitta la scène. On chercha lord Shesbury pour le féliciter du spectacle offert à ses hôtes. Pendant la danse d'Apsâra, il était demeuré debout non loin de la scène, près d'un massif de roses, par conséquent invisible pour l'Hindoue. Distraitement, il répondit: "Mais oui, si vous le voulez", à ceux qui exprimaient le désir de porter leurs compliments à Apsâra. Il semblait préoccupé, peu soucieux d'écouter les commentaires enthousiastes sur la belle bayadère, ni les regrets de ceux qui revenaient en annonçant que la danseuse était partie aussitôt, escortée de ses serviteurs hindous.

—Vous nous donnerez encore ce véritable régal, mon cher Shesbury?" demanda l'un des personnages importants de la réunion.

—Non, vraiment, je ne le pense pas", répondit froidement lord Walter.

Sans écouter le concert de regrets qui s'élevait, il se dirigea vers sa soeur, qu'Orietta aidait à quitter sa place.

—Eh bien, Rose, pas trop fatiguée?

—Non, réellement!... Et j'ai été si intéressée!... Comme cette Apsâra danse bien, et quelle singulière beauté! Mais elle a des regards que je n'aime pas... Et ils étaient presque toujours dirigés de notre côté, ce qui finissait par me donner un malaise... Pas à vous, Orietta?

—Oui, un peu, murmura la jeune fille.

Maintenant, c'était un autre regard qui lui donnait le vertige—des yeux chatoyants comme l'onde sous le soleil, et ardents comme une flamme. Elle baissa les siens, en frissonnant un peu au son de la voix moqueuse qui disait:

—Vous êtes de jeunes personnes bien impressionnables! Apsâra jouait un rôle, et elle le jouait très bien. Elle n'est qu'une femme comme les autres, ni meilleure ni plus mauvaise.

Rosa secoua la tête.

—Je n'aime pas cette figure!

—Elle est cependant bien intéressante!... Nous l'avons tant admirée!" dit la voix chantante de miss Porroby.

Violet surgissait près de lord Shesbury, en attachant sur lui le plus câlin des regards.

—Oui, nous avons été complètement sous le charme!" ajouta lady Pamela, qui suivait sa cousine. "Te voilà satisfaite, Rose? Maintenant, je crois qu'il serait très raisonnable d'aller te reposer.

—Du moment où j'ai vu la danse d'Apsâra, me voilà contente, en effet... Chère Orietta, voulez-vous me reconduire chez moi? Puis vous reviendrez vite pour ne rien perdre des plaisirs de cette soirée.

—J'aimerais à rester près de vous, Rose, car je me sens très fatiguée.

—A quoi songez-vous? Que diraient sir Piers et tous ceux qui ont déjà sollicité d'être vos danseurs?

—Peu importe. Je ne me sens pas de désir de danser ce soir.

—Voyons, Orietta.

—N'insistez pas, Rose", interrompit lord Shesbury, impérieusement.

Sur ces mots, il serra la main de sa sœur, celle d'Orietta, puis s'éloigna, tandis que lady Shesbury et Violet échangeaient des coups d'œil surpris et satisfaits.

Lady Rose, tout à coup maussade, prit congé de sa mère et quitta la galerie par une porte latérale, en s'appuyant au bras d'Orietta. Miss Porroby glissa à l'oreille de sa cousine:

—Pas aimable pour miss Farnella, lord Shesbury!

—Non! Pas un mot de regret... Rien! La jeune personne n'est décidément pas dans ses bonnes grâces!

Violet exultait. L'ombrage que lui portait la beauté d'Orietta disparaissait. Elle ne vit pas, il est vrai, se réaliser son espoir d'avoir lord Shesbury comme cavalier, mais cette déception fut adoucie par le fait qu'il ne dansa avec personne. On le vit se promener dans les jardins, en fumant, avec quelques-uns de ses hôtes masculins, et aucune des plus jolies femmes/présentes ne fut honorée ce soir-là de son attention.

Lady Rose avait regagné son appartement de fort mauvaise humeur contre son frère. S'il en avait témoigné le désir, déclara-t-elle, Orietta serait revenue pour danser.

—Lord Shesbury a compris que j'étais réellement désireuse de me reposer, répondit Orietta, non sans quelque nervosité. D'ailleurs eût-il insisté que je n'aurais pas agi autrement.

—Ainsi, vous êtes réellement fatiguée?... Oui, il est vrai que vous avez une mine un peu défaite, chère Orietta.

—J'ai surtout un mal de tête qui menace de devenir affreux. Si vous n'avez pas besoin de moi, Rose, je vais me retirer.

—Mais je crois bien!... Et couchez-vous vite, ma pauvre chérie!

Dans son lit, Orietta ne put trouver le sommeil. La douleur martelait ses tempes, des frissons nerveux l'agitaient. Dans son cerveau fatigué, la vision d'Apsâra la danseuse revenait sans cesse — Apsâra avec ses longs yeux noirs chargés de haine. Puis un autre regard se substituait à celui-là — regard mi-clos, qui laissait passer une lueur brûlante. Orietta, toute frémissante d'effroi et de répulsion, essayait d'en écarter sa pensée. Mais qu'était-ce que celui-là, qui tout à coup faisait s'évanouir les autres? Qu'étaient-ce que ces yeux, ardents comme une flamme, fascinants comme l'eau profonde sur laquelle se joue la lumière? Un rêve, évidemment... Oui, encore sous l'impression étrange produite sur elle par Apsâra, elle avait rêvé.

Apsâra! De nouveau, la belle Hindoue se montrait à elle. Non plus dans ses voiles noirs, mais enveloppée dans la mousseline blanche lamée d'or qui gisait sur la peau de tigre, au pied du divan où l'autre jour lord Shesbury avait étendu sa sœur blessée. C'était dans le décor de la salle

orientale, dans l'atmosphère saturée du grisant parfum des fleurs répandues, qu'Orietta se la représentait maintenant. Et toujours cette femme la regardait avec une sombre haine.

Vers le matin, Orietta s'endormit d'un lourd sommeil. Elle se réveilla tard, et très lassée. Quand elle se fut habillée pour le lunch, elle descendit chez lady Rose, qui, elle aussi, avait mal dormi et rêvé d'Apsâra.

—Quoi qu'en dise Walter, cette femme a un regard inquiétant... Mais elle est très belle, ne trouvez-vous pas?

—Très belle, certainement.

La voix d'Orietta avait un peu frémi.

—Je vais rester couchée encore, dit Rose. Allez au lunch, chère Orietta; puis vous reviendrez me tenir un peu compagnie, et vous ferez ensuite un tour dans les jardins, pour vous remettre d'aplomb, car vous n'avez pas une fameuse mine, ce matin.

Ce fut aussi l'avis des demoiselles Sanzoff, quand Orietta parut dans la petite bibliothèque, où elles s'entretenaient de la soirée avec sir Piers, Farnueil et Humphrey Barford.

—Vous avez mal dormi, chère? dit Natacha. Pas moi. Mais j'ai rêvé que la bayadère tombait morte tout à coup... Pas folâtre, dites donc, la belle Apsâra?... Mais sa danse est expressive...

—Et sa physionomie aussi, ajouta sir Piers. C'est dans son genre une beauté remarquable... un peu féline, un peu inquiétante... Mais, après tout, ce n'est peut-être qu'une apparence qu'elle prend, quand elle se trouve en public.

—Non, sir Piers, Apsâra a bien le caractère de sa physionomie.

Herbert Nortley entra, et c'était lui qui répliquait à sir Piers.

—Alors... Heu! Je ne me ferais pas du tout à cette belle créature! Quand elle éprouve quelque déplaisir, elle doit être plutôt... inquiétante, comme je le disais tout à l'heure.

Herbert Nortley eut un sourire discret. Très expansif, il restait impenétrable dès qu'il était question de tout ce qui se rattachait à l'existence, aux faits et gestes de lord Shesbury.

Ce matin-là, le maître du logis ne parut pas au lunch. Miss Porroby s'y montra fraîche et parée, tout comme si elle n'avait point passé une bonne partie de la nuit à danser.

Orietta réprima avec peine son impatience quand, avec un petit sourire protecteur, nuancé d'ironie, Violet s'informa si sa fatigue était passée.

—Non, miss Porroby, pas encore... Je n'ai pas comme vous l'habitude des distractions nocturnes.

—C'est bien ce qu'a compris sans doute lord Shesbury, en vous permettant de vous retirer avec lady Rose. Vous êtes si jeune encore!

—Je ne lui ai pas demandé cette permission, riposta sèchement Orietta.

—Non... mais il vous l'a donnée en défendant à sa sœur d'insister, dit Violet, accentuant l'ironie de son sourire...

Orietta dédaigna de répliquer. Elle avait déjà remarqué que miss Porroby affectait de la traiter presque en enfant, la mettant sur le même plan que Rose et feignant une douce indulgence pour elle, comme elle l'eût fait pour une fillette sans

expérience. Mais Orietta ne s'y trompait pas. Elle sentait le jeu de la comédienne, et, sans deviner la raison qui faisait ainsi agir Violet, méprisait celle-ci pour sa fausseté, autant que pour cette coquetterie qu'elle voyait s'exercer sur lord Shesbury.

XVIII

Vers trois heures, cédant à l'insistance de Rose, qu'elle avait rejointe après le lunch, Orietta alla mettre un chapeau pour faire une promenade dans les jardins. Elle se sentait nerveuse, et comme accablée par un malaise moral. Tandis qu'elle avançait entre les merveilleux parterres, ou dans l'ombre des allées séculaires, l'obsédante vision d'Apsara se présentait encore à son esprit. Quelle étrange, inexplicable impression cette femme avait-elle donc faite sur elle?

— "Je ne croyais pas avoir un cerveau si faible!" songeait-elle en s'irritant contre elle-même.

Evitant de passer devant l'allée d'où l'on voyait le pavillon hindou, Orietta gagna le lac. C'était là le but ordinaire de ses promenades avec lady Rose. Elle aimait cette superbe pièce d'eau où se reflétaient les sombres frondaisons des arbres qui l'entouraient. Sur l'onde profonde, aux teintes glauques dorées aujourd'hui par une chaude lumière de juin, voguaient des cygnes, le fier oiseau que l'on trouvait dans le blason des marquis de Shesbury.

Orietta s'assit au pied de la statue contre le socle de laquelle lady Rose s'était blessée. Elle se sentait un grand désir de solitude et savait que personne ne viendrait la déranger ici. Lady Pamela, les Sanzoff, Violet, sir Piers et Louis de Farneuil étaient partis de bonne heure pour une excursion assez lointaine. Nortley avait dû se rendre à Aberly et Mr Barford à son logis. Quant à lord Shesbury sans doute se trouvait-il dans ses appartements—à moins qu'il ne fût au pavillon hindou.

Les yeux attachés sur l'eau que ridait un souffle d'air, Orietta restait immobile, comme engourdie dans sa rêverie. Le bruit d'un pas léger sur l'herbe, derrière elle, lui fit tourner la tête. Elle ne put retenir une exclamation à la vue d'Apsara qui surgissait de l'ombre des vieux arbres.

L'Hindoue était enveloppée de voiles blancs lamés d'or, telle que l'avait vue Orietta pendant ses obsessions nocturnes. Dans ses longs yeux sombres étincelait une haine sauvage, qui éclata dans ces mots, prononcés en anglais:

—Vous allez mourir!

Et elle se jeta sur Orietta. Mais celle-ci avait eu le temps de se lever, de reculer en arrière d'un bond souple. Elle étendit la main et saisit le bras d'Apsara, qui tenait un fin poignard. Ce fut alors une lutte entre ces deux femmes jeunes, souples, de même taille. Mais Apsara, plus âgée, avait une vigueur supérieure. Orietta se sentait faiblir dans sa résistance. Elle voyait près d'elle le visage crispé de l'Hindoue, ses yeux flamboyants, et elle songeait: "Je suis perdue!"

Mais quelqu'un bondit soudainement vers elles, saisit le poignet qu'allait abandonner la main défaillante d'Orietta, et le broya... Apsara jeta un cri de douleur, lâcha le poignard. Celui qui intervenait ainsi—l'Hindou Ram-Sal, le serviteur préféré de lord Shesbury—prononça quelques mots

dans une langue inconnue d'Orietta. La bayadère laissa retomber l'autre bras qui serrait la taille de la jeune fille. Elle était livide et ses lèvres tremblaient. Sans une parole, elle se détourna, puis disparut sous les arbres, dans la direction du pavillon.

Orietta, maintenant, se sentait défaillir. Ram-Sal la soutint, en disant à mi-voix, dans un excellent anglais:

—Je vais vous accompagner jusqu'au château, miss... Mais peut-être voulez-vous vous asseoir un peu auparavant?

—Non, j'aime mieux essayer de marcher.

Ram-Sal se pencha pour ramasser le poignard. Puis il emmena doucement Orietta, d'abord presque inconsciente. Elle ne reprit un peu ses esprits qu'en arrivant au bas des terrasses. Alors, elle retira son bras appuyé à celui de l'Hindou, avec l'idée vague encore qu'on s'étonnerait, qu'on la questionnerait... et qu'elle aimait mieux ne rien dire de ce tragique incident.

Ram-Sal la laissa gravir lentement les degrés, mais en la surveillant avec attention, prêt à intervenir en cas de défaillance. Ils atteignirent ainsi la terrasse supérieure. Là, Orietta s'arrêta, frissonnante et glacée en dépit de la chaude température.

—Laissez-moi ici, dit sa voix un peu troublante. Je ne voudrais pas que lady Rose apprit ce qui vient de se passer, elle en serait trop effrayée. Aussi vous demanderai-je de garder le silence à ce sujet... Et merci, merci, car vous m'avez sauvé la vie!

L'Hindou s'inclina sans mot dire. A ce même moment, d'une des portes vitrées de la bibliothèque, surgit lord Shesbury. En quelques pas rapides, il fut près d'Orietta qui reculait un peu à sa vue, en frissonnant plus fort. Lui était pâle, et son regard s'attachait sur la jeune fille avec une expression d'angoisse contenue.

Il adressa une question à Ram-Sal, qui répondit dans le même dialecte. Puis sa main se posa sur le bras d'Orietta.

—Allez vite prendre quelque chose de réconfortant et vous mettre au lit, ma pauvre enfant, dit-il avec un accent de douceur qu'elle ne lui connaissait pas. Je vais faire appeler un médecin.

—Non, non, c'est inutile!

Elle s'écartait et la main de lord Walter tomba. Très pâle, sans le regarder, elle poursuivait d'une voix frémissante:

—Je voudrais que ce... cette agression ne fût pas connue, à cause de lady Rose. Voilà pourquoi je vais aller me remettre un peu dans ma chambre, avant de retourner chez elle.

—J'ai le même désir que vous. Mais je ne voudrais pas néanmoins qu'il se réalisât aux dépens de votre santé. C'est déjà trop que cette criminelle, cette folle...

Une lueur de sauvage colère passait dans son regard. Orietta ne le vit pas; mais elle frémit au souvenir du visage de haine, du bras armé levé sur elle.

—Tâchez de n'y plus penser, Orietta, dit la voix si étrangement adoucie. Vous n'aurez plus rien à craindre d'elle, à l'avenir... Et allez vite vous remettre de cette grande émotion.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMERO)

LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

LA CAMELOTTE ALLEMANDE

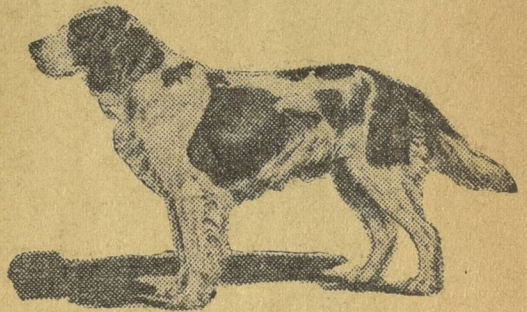
Dans la "Revue" du mois dernier, j'ai donné deux gravures représentant l'une le Griffon d'écurie géant et l'autre le Griffon nain, tous deux de provenance allemande. Cette race connue sous le nom de "Schauzer Pincher" est d'une ressemblance frappante avec le Bouvier des Flandres Belges, le Standard est presque identique, tant qu'aux qualités du chien, on ne cesse de les proclamer, on le dit supérieur à toutes les autres races, (encore du camouflage ou du bluff allemand comme vous voudrez) j'en doute! car ayant moi-même eu des Bouviers des Flandres, je puis en juger sans avoir recours à d'autres. Cette race a trouvé beaucoup d'admirateurs en France, car on y a même fondé un club spécial de "Schauzer" (drôle de patriotisme tout de même.)

LE SETTER ECOSSAIS

Le Setter Ecossais n'est bien connu sous ce nom-là que depuis quelques années, auparavant on le confondait avec le Setter Anglais et on l'appelait surtout Setter blanc et orange, ce qui ne signifiait pas grand'chose, du moins quant à son origine.

En France c'est la société centrale qui a consacré ce qualificatif d'Ecossais en créant, pour cette race de chiens, une classe spéciale dans ses expositions, ce qui leur a valu leur lettre de grande naturalisation.

Il serait à souhaiter que cette race fût élevée au Canada, nos amateurs

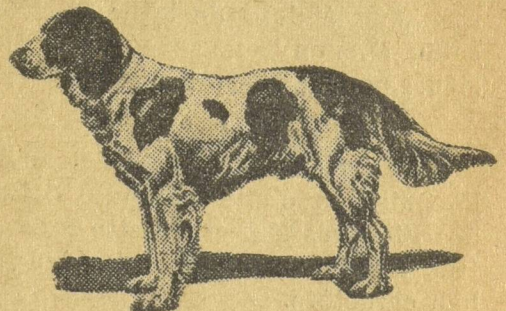


Setter Ecossais

de chasse trouveraient en ce chien un auxiliaire de grand mérite.

L'EPAGNEUL FRANÇAIS

L'Epagneul Français est sans contredit l'une des meilleures races de chiens pour chasser. Il chasse dans le marais, le bois, voir à l'eau, rapporte



Epagneul Français

à la perfection, son intelligence et sa douceur en font un chien de grande valeur pour celui qui aime la chasse,

il est en plus un compagnon fidèle pour les enfants.

LE BASSET BLEU DE GASCOGNE

Voici, encore, une belle race de chiens qui serait sûrement tombée dans l'oubli, si quelques éleveurs n'avaient voulu la conserver. Aujourd'hui encore, les individus absolument



Basset Bleu de Gascogne

purs sont très rares, mais non introuvables; ils deviendront bientôt, il faut l'espérer, plus communs, au grand profit des amateurs de belles et bonnes races.

NOTES DE L'ELEVAGE

Le Belgium Kennels Redg. a importé récemment une chienne Alsacienne du nom de Flora. Cette bête qui est de toute beauté a été saillie par un des meilleurs étalons de l'Europe. Nous souhaitons un franc succès à ces Messieurs pour leur esprit d'entreprise.

* * *

M. Barrière, de Montréal, a fait l'acquisition d'une chienne Bouvier des Flandres Belges. Cette race est très populaire, ce qui est dû à son bon caractère.

* * *

L'Excelsior Farm Kennels de St-Vincent de Paul, Qué., a importé un Alsacien de grande ligne dans le chien "Fritz", fils du fameux Erick von Gra-

fenwerth, qui a été payé \$14,000. Fritz sera mis au service pour la reproduction dès que son âge le lui permettra.

* * *

M. et Madame Mills, de Toronto, ont vendu leur fameux Bulldog anglais Champion Hefty Best, fils de Hefty Moarch.

* * *

M. Chisholme, du Lorne Kennels, de Montréal, a vendu à M. Jay F. Wills, de Fort Worth, Texas, son Bulldog anglais, White Challenger qu'il avait importé l'an dernier. Ce chien a fait son championnat américain.

* * *

Nouveau champion canadien, "Wallace", grand Danois, propriété de M. W. E. Davies, Edmonton, Alta.

* * *

"Tomy". Groenendaël. Propriété de M. E. Rouly, 1241 rue St-Denis, Montréal. Ce monsieur a de beaux jeunes chiens issus de Tomy et Manon, à vendre à prix très raisonnable.

* * *

"Pep". Epagneul Cocker, propriété de M. C. E. Panter, Halifax, N. S.

* * *

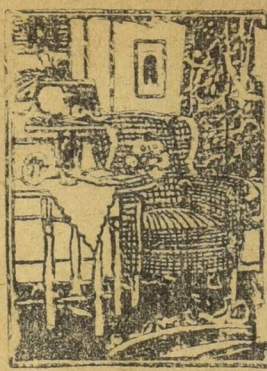
Le Belgium Kennels Regd., a vendu à M. Chs. Jackman, de la Nouvelle-Écosse, un jeune chien Groenendaël qui promet beaucoup.

* * *

Encore un fervent du chien Belge. M. le docteur Nantel de cette ville, a acheté du même chenil un jeune chien Groenendaël, qui sans doute aidera à maintenir la haute réputation du Belgium Kennels.

—o—

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pléau, St-Vincent de Paul, Qué.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN



Le mois dernier, je vous ai donné quelques explications sur l'art de la Marqueterie, qui, j'en suis persuadé, a grandement intéressé plusieurs de mes lecteurs, pour la raison que cet art était tout à fait nouveau pour beaucoup d'entre vous.

Le mois prochain je vous donnerai le résultat de la petite enquête que j'ai faite au moyen du coupon à remplir dans *La Revue Populaire*, par les lecteurs qui s'intéressent plus spécialement à mon chapitre et à l'article que je fais faire tous les mois dans mon cours de menuiserie commencé au mois de décembre 1924. Le résultat de cette enquête sera donné comme ceci: les 5 premières villes ou campagnes qui auront le plus de lecteurs ayant rempli de coupons selon les explications données dans *La Revue Populaire* du mois précédent. Cette ville ou campagne seront placées en tête de la liste; donc, chers lecteurs, si vous êtes intéressés au cours que je vous donne, ne manquez pas de remplir le coupon et de me l'envoyer avant le 6 de ce mois.

Le mois prochain, sera le dernier numéro de la première série de mon cours de menuiserie. Plusieurs lecteurs m'ont écrit afin de savoir si je continuerai ce cours après ma première série finie, eh bien! chers lecteurs, lisez *La Revue Populaire* du mois prochain et vous aurez peut-être une agréable surprise.

EXPLICATION DE LA LAMPE BOUDOIR

No 1. Base de la lampe.

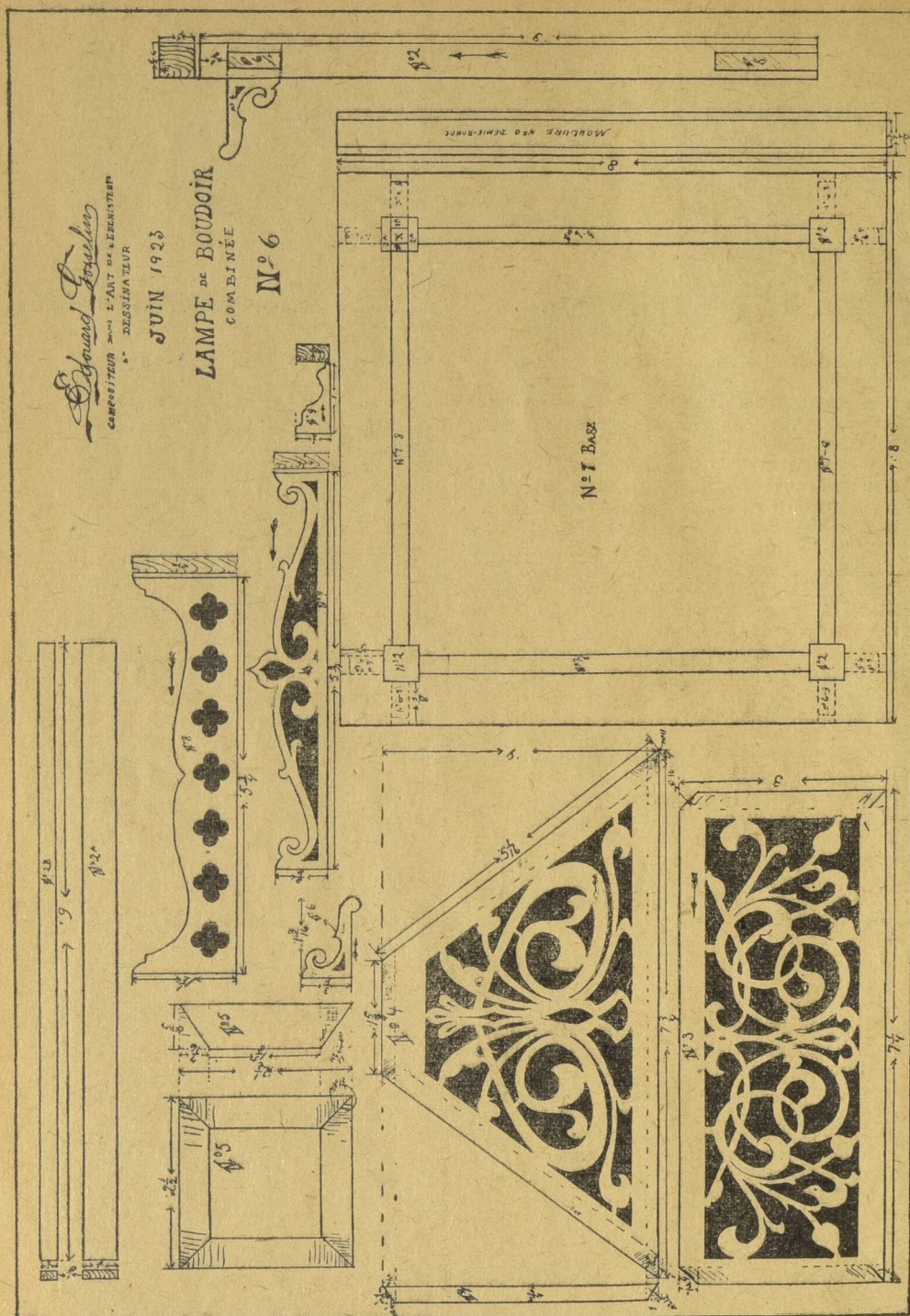
Un morceau de bois de 8 pouces carrés par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur, choisissez un très beau morceau de bois; coupez ce morceau de bois bien carré sur ses 4 côtés, sablez bien les 2 faces et les 4 côtés afin de les rendre unis. ceci fait, tracez un trait à $\frac{3}{4}$ de pouce du bord à chacun des coins de la même face; ces traits indiquent où les poteaux doivent être fixés; faites un autre trait $\frac{3}{4}$ de pouce du bord sur les 4 côtés et sur la même face que les premiers traits; les derniers traits servent à fixer les Nos 8 et 9. Entre ces deux traits à 1 coin (ill. 1, No X) percez un trou de $\frac{1}{4}$ de pouce de diamètre afin de passer le fil par en dessous de la base.

No 2. Poteaux.

3 morceaux de la même dimension, chacun aura 9 pouces de long par $\frac{1}{2}$ pouce carré, faites un trait de $\frac{3}{4}$ de pouce sur leurs 4 faces à un bout

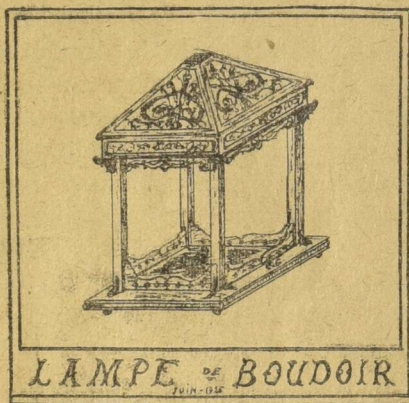
seulement de chacun des poteaux (ill. 2, No 6) et vous aurez l'endroit où fixer les Nos 6, 7. Sur 2 faces angle d'équerre, fixez les Nos 6 qui servent de supports; ils doivent être posés par en dehors; et les Nos 7 sont posés par en dedans à $\frac{1}{8}$ du bord, commencez à poser le No 7. Le 4ème poteau marqué (ill. No X) se fait par 2 morceaux No 2 A parallèles (c'est-à-dire de la même largeur) chaque morceau aura 9 pouces de long par $\frac{1}{2}$ pouce de large par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur, les 2 autres morceaux marqués No 2 B ont aussi 9 pouces de long $\frac{1}{4}$ de pouce de large par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur; fixez ces morceaux 2 B à 2 A avec de la colle et des petits clous à finir No 18 ou 20. Prenez la précaution de couper la pointe de ces petits clous en biais car ils seront sûrement trop longs une fois la tête repoussée dans le bois; sablez bien les 4 faces des 4 poteaux pour les 3 premiers poteaux préparés; commencez à fixer les Nos 7 en mettant de la colle à chacun des 2 bouts et des petits clous à finir de $\frac{1}{2}$ pouce No 18 ou 20 posés par en dedans en biais. faites attention que les clous ne sortent pas par en dehors; votre travail aura ainsi plus belle apparence. Pour le 4ème poteau faites attention à ce que les points des clous ne traversent pas votre morceau de bois; vos clous étant ainsi posés vous aurez alors votre espace libre pour passer votre fil. Maintenant placez vos poteaux juste avec le 7ème trait par en dedans (ill. 1 No 2 en commençant par le poteau marqué No X) mettez de la colle sur les bouts de la plus longue partie; les 3 premiers poteaux doivent être fixés par un clou à finir No 12 ou 14 (2 pouces de long) par en dessous de la base; pour le poteau marqué No X fixez-le par 2 petits clous à finir No 18 ou 20 posés de biais sur les No 2 A.

Allons maintenant au No 6, ce sont les supports qui servent à supporter l'abat-jour; posez-les sur les côtés opposés au No 7, mais cependant à la même égalité. Mettez de la colle sur les bouts les moins larges (ill. 2 No 6). Un petit clou à finir No 18 ou 20 un pouce de long juste sur le milieu de cet ornement va suffire; posez ce clou de biais autant que possible. Pour réunir ensemble les morceaux découpés pour votre abat-jour, prenez les Nos 3 (base ou frise de votre abat-jour) coupez chacun de leurs bouts à l'angle 45°, sablez-les et fixez l'un à l'autre avec de la colle et 2 petits clous à finir No 18 ou 20; et voyez bien



à l'aide de votre équerre si ces morceaux donnent un beau carré, une fois la colle bien sèche, appliquez de la soie de couleur par en dedans avec de la colle sur les bords seulement. La grandeur de chaque morceau plus haut mentionné est de 7 pouces et $\frac{1}{4}$ de long par 3 pouces de large par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur.

Pour ill. 4, No 11, l'angle désiré de cette coupe, s'obtient en faisant partir avec un rabot 3-32 de pouce du bord sur les 2 côtés qui forment le triangle (ill. 4, No 11) les 2 coupes doivent être faites sur la même face et sur la même longueur, en sens contraire de la flèche, pour avoir l'angle de (ill. 4, No 12) faites partir 3-16 de pouce du bord de la flèche du côté opposé à 1, angle No 11, ensuite passez au papier sablé les 2 faces de ces morceaux, tracez votre dessin et découpez; ne sablez jamais une coupe; tous vos morceaux découpés fixez-les ensemble avec de la colle sur les bords (ill. 4, No 11) et avec des petits clous à finir $\frac{1}{2}$ pouce No 18 ou 20; ensuite collez de la soie de la même couleur que le No 3 par en dedans sur les bords seulement; laissez sécher, prenez la précaution de vérifier si cette pyramide est bien d'équerre sur ces 4 côtés du bas et du haut. La grandeur de ces 4 morceaux est de 7 pouces et $\frac{1}{4}$ de long par 4 pouces de large par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur.



No 5, 1 morceau seulement de 2 pouces et $\frac{1}{2}$ carrés par $\frac{5}{8}$ pouce d'épaisseur; pour avoir le coupe d'angle que vous voyez sur chacun de ces 4 côtés, il faut faire un trait de 7-16 sur chacun de ces 4 bords sur la même face, prenez votre rabot et faites partir assez de bois pour arriver à ce trait, ensuite, mettez un "wall socket" à peu près 1 pouce ou $1\frac{1}{2}$ pouce de hauteur, vissez juste au centre de ce morceau sur le côté le plus grand (sens contraire de la coupe) faites votre connection avec du fil à lampe ne dépassant pas $\frac{1}{4}$ de pouce de grosseur, autrement il ne passera pas dans l'espace réservé à cet effet, vous mettez au moins 8 à 9 pieds de fil. Appliquez de la colle sur la coupe d'angle, prenez ce morceau et placez-le dans votre abat-jour; clouez ce morceau avec des petits clous à finir No 18 ou 20, laissez votre abat-jour sécher pendant une journée. Vous pouvez maintenant fixer les ornements

de la base No 8 au moyen de colle et clou comme je vous l'ai indiqué précédemment, (ill. 1, Nos 8) ensuite les Nos 9 sur la partie la plus longue sur les poteaux avec de la colle et des petits clous, laissez sécher puis passez le tout au papier sablé très fin No 00. Passez ensuite votre fil dans le poteau marqué (ill. 1, No 2 X) et laissez reposer votre abat-jour sur les supports (ill. 2, No 6); mettez un commutateur (plug) au bout de ce fil qui sortira par en dessous de la base; ne pas coller autant que possible votre abat-jour sur les supports (ill. 6).

Vous pourrez finir cette lampe selon votre goût; j'ai déjà donné la manière de faire une belle finition dans les mois de janvier et février passés.

Vous réussirez mieux votre travail, sans doute, avec l'aide de l'Épure ou "blue print" qui vous donnera au juste les bonnes mesures pour le découpage et aussi la forme exacte du triangle qui formera votre abat-jour.

Je vous promets, chers lecteurs, pour le mois prochain une surprise des plus intéressantes; reprenez votre numéro d'avance pour ce mois car vous aurez à faire comme dernier morceau de ma première série un joli cabinet combiné pour fumeur, chose très utile pour vous, chers lecteurs, car votre dame ne dira plus que votre pipe et votre tabac "trainent". La base de votre lampe pourra très bien servir pour placer un petit cendrier ou autre objet de fantaisie. Veuillez, chers lecteurs, à l'avenir, avoir soin de bien remplir les bons de poste ou mandats que vous m'enverrez car cela m'éviterait beaucoup de trouble.

Monsieur Edouard Gosselin,
2354 Christophe Colomb.
Montréal.

J'inclus la somme de 50 centins, poste payée, pour l'Épure ou Blue-Print du mois de juin, Lampe de Boudoir combinée.

Nom et Prénom

Adresse au long

N. B.—Ceux qui tiennent à conserver la chronique intacte, au lieu de découper le coupon, n'ont qu'à le transcrire tel quel dans leur lettre.

COUPON A REMPLIR

Veuillez croire, Monsieur Edouard Gosselin, que vos chroniques m'ont grandement intéressé; j'ai fait le ou les morceaux suivants:

.....
La date

L'âge

Profession ou Métier

Ville ou Campagne



UNE VISITE CHEZ LES ESQUIMAUX

Intéressants détails sur les moeurs des aborigènes de l'Extrême- Nord

La vallée du Mackenzie et le territoire qui s'étend à l'est de ce fleuve jusqu'à la baie d'Hudson, de même que le vaste archipel de l'océan Arctique, sont peuplés d'Indiens et d'Esquimaux dont la protection incombe au gouvernement fédéral, puisqu'ils sont les pupilles de la nation canadienne. Des lois spéciales ont été promulguées en vue d'assurer la conservation du gibier dont ils tirent leur subsistance et le gouvernement veille avec soin à leur bien-être. Cette tâche humanitaire est confiée au ministère de l'Intérieur, qui envoie périodiquement des fonctionnaires jusqu'aux confins des régions arctiques où, lorsque les circonstances l'exigent, ils passent plusieurs mois afin d'effectuer des études et des explorations qui ne sont pas sans présenter de sérieux dangers. Le major L. T. Burwash, explorateur attaché au Service administratif des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon, est récemment revenu à Ottawa après un séjour de quinze mois parmi les Esquimaux de la terre de Baffin et dans les notes qui suivent, il donne un aperçu très intéressant du genre de vie des aborigènes de l'Extrême-Nord.

* * *

L'Esquimau de la terre de Baffin est remarquablement hospitalier et semble priser fort la compagnie des visiteurs. Lorsqu'il a pour hôte un "Kadloona", c'est-à-dire un Blanc, il acquiert une grande distinction parmi ses congénères, et peut difficilement cacher l'orgueil qu'il en ressent. Ce sentiment est toutefois tempéré d'un peu d'inquiétude devant la lourde responsabilité qui lui incombe; aidé de sa femme, il veille donc avec soin à ce que rien ne vienne gâter la visite du "Kadloona". Cependant, si cette dernière dure quelques jours, la famille finit par se départir de sa réserve des premiers instants et le visiteur a alors sous les yeux un tableau réel de la vie familiale chez les Esquimaux.

Notre visite a lieu à la fin de la semaine, car c'est entre le vendredi soir et le mardi matin que s'accomplit le gros de la besogne hebdomadaire. Comme l'Esquimau de la terre de Baffin observe fidèlement le jour du Seigneur, le samedi est témoin d'une activité inaccoutumée, puisque la chasse et les travaux non indispensables autour du topek seront interdits le lendemain. Le lundi venu, il est fort possible que les vivres manquent, d'où nécessité pour les chasseurs de se mettre en campagne. A notre arrivée le vendredi soir, toute la population se joint à notre hôte pour nous sou-

haïter la bienvenue. Les femmes, les jeunes gens et les enfants accomplissent cette formalité en silence, mais de la part des hommes, l'accueil est agrémenté d'un cordial "a-so-you tiddle" (Puissiez-vous être fort !). Cette cérémonie a lieu en plein air à l'endroit où votre attelage de chiens s'est arrêté. De là, on vous conduit processionnellement jusqu'au topek de votre hôte où vous et les gens de la maison vous asseyez sur la partie surélevée du sol tandis que les autres s'accroupissent dans l'autre partie de la pièce. Vous constatez alors que vous êtes dans une espèce de tente en peau de phoque couverte d'une couche de bruyère de plusieurs pouces d'épaisseur sur laquelle reposent des blocs de neige durcie; l'ensemble forme une habitation chaude et très confortable. La chaleur et l'éclairage proviennent de deux ou trois lampes à l'huile de phoque qui donnent une flamme semblable à celle d'une lampe à pétrole ordinaire, mais haute de 12 à 14 pouces. Ce que vous remarquez surtout, c'est l'acre odeur de phoque qui vous semble d'abord insupportable, mais vous vous y habituez vite; pour les Esquimaux, cette odeur est un parfum suave.

Après que tout le monde s'est installé aussi commodément que les circonstances le permettent, l'occasion vous est fournie de vous faire une réputation de parfaite courtoisie parmi les habitants du village. Si votre arrivée était attendue, votre hôte aura fait chauffer une grande quantité d'eau. Sinon, vous demandez qu'on en fasse bouillir, afin que vous puissiez offrir une tasse de thé et du "sevá" (biscuit) à toute la compagnie, qui sera fort sensible à cette politesse. Si vous avez de la mélasse pour sucrer

le thé, il n'en sera que mieux apprécié. Cette collation clôturera dignement la cérémonie d'introduction et peu à peu les invités disparaîtront l'un après l'autre et la famille qui vous héberge disposera pour la nuit les nombreuses peaux de caribou qui composent la literie, vous laissant le meilleur coin pour étendre votre lit-sac.

Avant de se coucher, votre hôte vous donne un aperçu de la tâche que chaque groupe de chasseurs s'est assignée pour le lendemain et vous prie de lui dire quel groupe vous préférez accompagner. Il mouche ensuite les lampes et les remplit d'huile, car elles restent allumées toute la nuit, les Esquimaux n'aimant pas à dormir dans l'obscurité. Le lendemain, samedi, vous accompagnez les chasseurs de phoques. Après déjeuner, on attelle les chiens à de légers kometiks (traîneaux) et l'on part au plus tôt pour le bord de la mer. Si la marée est basse, le trajet sur la surface inégale des glaces vous donne à la fois la sensation d'exécuter des glissades en toboggan et des sauts en skis. Une fois arrivés à la limite des glaces flottantes, tous les attelages se dirigent vers la mer en une course rapide de dix à vingt milles. Les premiers qui arrivent à la lisière des eaux libres ont de plus grandes chances de succès que les retardataires, car les phoques s'éloignent dès les premiers coups de feu, de sorte que chaque conducteur d'attelage s'efforce d'être parmi les premiers arrivants.

Une fois arrivés en bordure des eaux les chasseurs se postent à des intervalles de cent à deux cents verges et pendant une heure ou plus les coups de fusils pleuvent sur les phoques qui viennent respirer à la surface. Un kayak apporté tout exprès est ensuite

mis à l'eau pour aller chercher les bêtes tuées. Midi est alors depuis longtemps passé et tout le monde est en appétit. Etendant un phoque sur le dos, l'un des chasseurs l'ouvre, lui arrache à la fois la peau et le lard et tous, armés d'un couteau, tranchent le morceau qu'ils préfèrent et le dévorent sans autre apprêt. Puis vient le repas des chiens à raison d'un phoque partagé entre douze ou quatorze chiens. Les chasseurs reviennent ensuite au topek où, en leur absence, on a fait cuire de la viande et bouillir de l'eau pour infuser du thé. Le principal repas de la journée est alors pris à la hâte, après que l'on s'entretient sur les divers incidents de la journée, un peu à la façon des chasseurs de nos régions lorsqu'ils devisent le soir autour du feu de campement.

Le lendemain, dimanche, chacun se lève tard et l'on passe la journée à manger et à chanter des hymnes. Comme chacun ambitionne de présider aux services religieux, le lieu de la réunion dominicale varie fréquemment et le maître du topek où elle se tient dirige la cérémonie; toutefois si le visiteur blanc a du thé, de la mélasse et du biscuit en abondance, il est à peu près sûr qu'on se rassemblera de préférence dans le topek de son hôte.

Une chasse au caribou ayant été décidée pour le lundi, tout le monde se lève de grand matin ce jour-là, car l'excursion devra durer aussi longtemps, sinon plus, que celle du samedi précédent. Après déjeuner, l'on part sur de légers kometiks et l'on franchit de dix à vingt milles avant d'arriver au lieu fréquenté par les caribous. Si ces derniers sont dans le voisinage de la mer, leur présence est vite découverte par les chiens; dans le

cas contraire, les chasseurs gagnent une hauteur d'où ils peuvent examiner la région à l'aide d'une lunette d'approche. Dès que le gibier est signalé, les attelages se lancent vers lui à toute allure. La chasse proprement dite dure peu, car on ne s'occupe aucunement de couper la retraite aux caribous que l'on n'aborde que d'un seul côté; par conséquent, la plupart peuvent s'échapper, mais on n'en réussit pas moins à en tuer un grand nombre. Aucun repas élaboré n'est pris ce jour-là; les chasseurs se contentent de manger sur place un morceau de caribou. Si les bêtes abattues sont grasses, on se gorge de suif, dont tout Esquimau de la terre de Baffin mangent très peu de lard de phoque, car ils lui préfèrent de beaucoup le suif de caribou. Les os des jambes sont soigneusement mis de côté, car la moëlle constitue une friandise que l'on se réserve pour la soirée.

Le mardi matin, le visiteur blanc attelle ses chiens et après une poignée de main à ses hôtes, accompagné d'un "Tabouote!" d'adieu, il se met en route pour la prochaine étape.

— o —

Les lois ne sont proprement que les conditions de l'association civile. Le peuple, soumis aux lois, en doit être l'auteur. Il n'appartient qu'à ceux qui s'associent de régler les conditions de la société.

* * *

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les choisir.



LES BOHEMIENS

Les Bohémiens ! Que d'attrance mystérieuse dans ce mot !

Rien de plus étrange, en vérité, que ce peuple venu on ne sait d'où, ne s'arrêtant jamais dans sa marche, conservant, sous toutes les latitudes, dans tous les pays, en dépit de toutes les mœurs locales observées, de tous les climats, de tous les événements sociaux, son indépendance farouche, ses coutumes immuables.

—“Nous sommes, disent ces “heimathos”, les fils du vent et, comme notre frère, nous errons sur la Terre au gré de notre fantaisie.

Les géographes prétendent que les bohémiens sont d'origine hindoue. Les philologues reconnaissent dans le patois rauque qu'ils parlent,—et qui n'est qu'un mélange de trente langues ramassées aux quatre coins (si nous osons dire) des continents — certaines expressions, des mots, voire des tournures propres à la langue hindoue la plus pure.

Ce qui caractérise le romanichel, c'est son amour de la race, sa fierté, son horreur des hommes qui ne sont pas de son sang.

Ce qui ne le caractérise pas moins, c'est son dégoût pour tout ce qui est fixe, son besoin impérieux de partir.

d'aller plus loin, de chercher ailleurs, —quoi, on ne sait. Quelle que soit la profession qu'exerce le bohémien, il règlera sa vie sur cette nécessité de l'exode. Les métiers les plus répandus chez les romanichels sont : chaudronnier, rétaméur ou montreur de spectacle. Qu'ils présentent un ours, des danseurs au tambourin, des marionnettes, qu'ils réparent les poêles fendus, ils sont avant tout nomades.

Voici la carriole de nos errants arrivée à l'entrée d'un village. Que vont-ils faire ? ils cherchent et ne tardent pas à trouver l'endroit exact où, (l'an dernier, six mois auparavant, il y a huit jours) a campé une autre tribu. Une série d'entailles de forme spéciale les conduisent vers la place retirée où ils pourront s'installer. Un petit bâtonnet de bois a été planté en terre par les premiers romanichels qui campèrent là. La tradition l'a maintenu. Selon sa forme, sa place en terre, il fournit à la famille arrivante de précieux renseignements sur le caractère des habitants, et sur la façon de s'y prendre pour en tirer le maximum.

Aussitôt le campement est bâti et les tentes dressées, le feu allumé, le déjeuner cuit.

Savez-vous cuire un poulet (chopardé, il n'en sera que meilleur) à la mode romani ? Videz-le, en lui laissant les plumes, enduisez-le d'une couche d'argile, mettez-le au creux du fossé sous la cendre à mijoter à l'étuvée. Lorsque l'argile craque et que le moule s'ouvre, la volaille plumée et cuite à point apparaît. Essayez et vous m'en direz des nouvelles.

On ne peut dissimuler plus longtemps que si les romanichels sont des

Le soir, le spectacle est un bon prétexte au meilleur travail. Pendant que la comédie est donnée sur la place, les maisons sont vides. Ensuite, la roulotte s'en va, dans la nuit.

Méfions-nous des diseuses de bonne aventure qui bavardent et vous révèlent l'avenir, cependant qu'un indiscret compère visite le poulailler ; à moins qu'une jolie complice ne "fasse" nos poches.

Le romanichel est un étonnant ma-



Un gypse américain vendant des ballons dans une foire

êtres curieux pour les artistes, si l'on comprend qu'un Victor Hugo ait trouvé en leur étrange vie un excitant pour son imagination, ils sont aussi de fort habiles voleurs.

Les enfants font la basse besogne, chipent une boîte de conserves, un paquet de beurre, de sucre, un fromage, chez l'épicier, en venant acheter deux sous de bonbons.

quignon, et nul mieux que lui ne sait truquer un cheval. Il possède des crinières et des queues artificielles. Il lime les dents de l'animal, le fait engraisser ou maigrir en trois jours, le fait changer de couleur.

Certains de ces bohémiens d'aspect miséreux ont accumulé de sérieuses fortunes. L'Espagne compte plusieurs gitanos millionnaires.

Les bohémiens ont un roi et une reine, élus à vie au cours d'une réunion nocturne et solennelle.

En dehors de ces cérémonies, les romanichels de France se rassemblent une fois par an, en Camargue, à l'église des Saintes-Marie-de-la-Mer. Les grandes tribus européennes sont représentées à la fête: tziganes autrichiens, gitanos espagnols, rigurenes allemands, gypsies anglais, ringari italiens y envoient des délégués.

Maints essais furent tentés dans l'Europe entière pour mettre fin à ce vagabondage. Rien n'y fit. Ceux de France ne sont pas citoyens français, ne sont inscrits sur aucun registre, ne font pas leur service militaire. Pour se soustraire à ces obligations, ils s'arrangent pour déclarer les enfants dans un pays où ils ne vivent pas habituellement. Combien de jolies bohémiennes recueillies, voire épousées par de riches seigneurs, se sont vite

enfuiies, préférant aux palais et aux bijoux, les guenilles, les pendeloques, la roulotte—la liberté.

Comme les mariages entre bohémiens et européens ne sont point faits pour durer, comme les romanichels ne consentent point à se fixer ni à prendre femme d'autre race, aucun mélange de sang ne se produit.

De tous les pays, seule la Suisse leur est fermée par une loi. Quelques chiffres, voulez-vous? Ils sont près d'un million, peut-être un peu plus. L'Amérique n'en possède guère plus de trois cent mille. A l'Europe les sept cent mille autres, dont deux cent mille pour la seule petite Roumanie, deux cent mille pour la Hongrie, cent mille pour l'Espagne, cent mille pour la Bohême, cinquante mille répartis on ne sait où, en Allemagne, en Russie, en Turquie. Quant à la France, son lot n'est que de trois à quatre mille.

— 0 —

LE "NEM-GIAO"

On sait que le Pape a organisé dans les jardins du Vatican une Exposition missionnaire très complète où chaque mission, chaque Congrégation a son pavillon spécial. On a reconstitué là les coutumes et mœurs des peuples que les missionnaires évangélisent; les costumes et les habitations, les monuments et les inscriptions, voire les fétiches et les superstitions par lesquels les peuples païens témoignent leur religion à leurs dieux. Nous attirons aujourd'hui l'attention sur le Nam-Giao, coutume annamite curieuse qui a lieu au printemps.

Le Nam-Giao, aux origines plusieurs fois millénaires, est la cérémonie la plus grandiose de la religion annamite; il consiste en des sacrifices d'animaux offerts pour rendre au renouveau de la nature et de la végétation un hommage auquel on associe le Souverain du Ciel, l'Esprit de la Terre, les ancêtres de la dynastie et les innombrables génies de l'univers. Nam-Giao signifie "banlieue du Sud", car c'est au sud de la capitale que s'élève l'autel des sacrifices; il se dresse sur une colline dite Hou-Thien, ou "colline du ciel", aména-

gée en trois étages. Le premier est une vaste esplanade carrée d'environ 400 pieds de côté. Au centre se trouve un tertre carré soutenu par des murs de 24 pieds de haut. Ce tertre, qui représente la terre, est lui-même dominé en sa partie centrale par un autre, de forme ronde, ayant environ 120 pieds de circonférence, qui figure le ciel.

Le Nam-Giao a lieu tous les trois ans; un an à l'avance, un fonctionnaire du ministère des Rites doit choisir les animaux du sacrifice: une centaine de buffles et autant de chèvres et de pores. Ces victimes sont gardées dans une étable spéciale et soumises à toutes sortes de purifications.

L'empereur, arrivé la veille du Nam-Giao dans le palais du Jeune, situé à droite de la grande esplanade, officie en personne. Sur le tertre rond, trois autels ont été dressés et huit autres sur le tertre carré. Les animaux sont égorgés, dépecés, et leur viande, cuite ou crue, selon le cas, est déposée avec les offrandes sur les autels. Le point culminant de la cérémonie est une sorte de communion où l'officiant, après maintes lustrations, libations et oraisons, mâche le bétel, boit l'alcool et mange la viande du sacrifice; d'ordinaire, le rite se déroule dans la nuit du 22 au 23 mars, de 2 heures à 4 heures du matin. L'empereur Khai Dinh, après la cérémonie, regagne en chaise à porteurs son palais de Can-chanh, escorté par d'innombrables mandarins, soldats, danseurs, musiciens, chars et éléphants.

—o—

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent.

LE "KILT" DES HIGHLANDERS

Les highlanders, chacun sait ça, sont fiers de porter ces petits jupons de tartan d'Ecosse grâce à quoi leurs genoux d'hommes forts s'offrent, nus et puissants, aux yeux émerveillés des vulgaires pékins. — si toutefois il est pékins en Angleterre. Toujours est-il que ces robustes gaillards ont l'amour de leur uniforme et que, pour rien au monde, ils ne souffriraient de s'en voir privés. Ah! le respect des traditions! Ah! l'esprit de corps! Certes, ce n'est pas en France-Manche que ces vieilles qualités risquent de disparaître.

On assure que le dernier recrutement a peuplé le régiment fameux de véritables colosses. Et le kilt, le gracieux kilt plissé, est devenu trop petit pour ces géants. Il a fallu l'allonger, afin que les regards ne soient point offensés par le spectacle de ces Goliaths courts vêtus comme la Perrette du fabuliste.

Le croiriez-vous? Ce jupon masculin a—si l'on ajoute foi aux dires d'un journal britannique—suscité l'ire féminine. Voici l'anecdote. Authentique ou non, et je pense qu'elle est fautive en tout point, elle est pleine d'humour.

Un lance-caporal des gardons highlanders arrive en permission pour la première fois. Son épouse, que scandalise la tenue maritale, décrète:

—George, vous ne sortirez pas ainsi.

—Si, je sortirai!

—George, vous ne devez pas vous exhiber dehors avec ce petit jupon.

—Je m'exhiberai!

Il sortit, en effet, mais tout seul.

Et lorsqu'il rentra au logis, c'est en vain qu'il chercha sa femme. Elle était partie avec un horse-guard, qui, lui, avait une grande culotte!..

UNE FABRIQUE DE MOMIES

D'un stupéfiant article de Victor Forbin, paru dans "Les Annales", nous extrayons ces lignes :

Un de nos confrères de la presse américaine, "The New-York Times", a fait cette étrange découverte : il existe, dans une petite ville des Etats-Unis, une fabrique de momies égyptiennes, qui peut vous livrer sur commande—avis aux amateurs de pièces historiques!—un guerrier, un prince ou une prêtresse dont l'épiderme parcheminé est une garantie que le sujet vécut sous la troisième ou sous la quatrième dynastie.

L'authenticité est d'autant moins discutable que les ingénieux momificateurs se gardent bien d'expédier directement leurs produits à la clientèle. A l'instar du vin de Bordeaux, la lugubre marchandise se bonifie en traversant les mers. Embarquées à New-York, les momies filent discrètement vers la vallée du Nil, enfermées dans de vulgaires caisses d'emballage dont les marques extérieures les "camouflent" en cotonnades ou autres objets manufacturés.

Le Caire est leur lieu d'atterrissage. Le représentant de la fabrique en prend livraison, et c'est l'obscur début d'une carrière qu'attendent parfois des destinées brillantes. Prêtresse, prince ou guerrier, la momie passe en la possession de quelque adroit mercanti, grec ou arabe, levantin ou arménien, qui lui choisit une tombe convenable dans les parages des Pyramides, ou sous l'énigmatique sourire du Sphinx.

* * *

Vienne la saison des touristes, et la carrière de la momie verra s'ouvrir une nouvelle phase. Elle est habilement dirigée vers le sépulcre où elle est censée dormir un sommeil qui s'évalue généralement par dizaines de siècles, et l'égyptologue-amateur goûte à la gloire et à la joie de déterrer de ses propres mains les dépouilles mortelles d'un sujet de Ramsès ou de Sétî! Il n'hésite pas à récompenser royalement le guide qui a collaboré avec lui à une aussi sensationnelle découverte.



*L'énigmatique sourire du Sphinx
(Caricature américaine)*

En de pareils moments, si rares dans l'existence d'un égyptologue-amateur, l'argent n'a plus de prix.

Une momie des temps memphites, ou de la première époque thébaine, quelle trouvaille! Et voilà qu'une poignée de billets change de propriétaire. Pour l'heureux obtenteur, ce n'est pas trop payer la gloire de doter d'une

pièce unique le muséum de sa ville natale.

A perpétuité, une pancarte posée en bonne place dans la vitrine, louangera son coeur généreux:

MOMIE DE LA XIX^e DYNASTIE

Don de notre compatriote M. X***
M. X*** la découvrit en personne.

Pour corser l'affaire, solidifier son authenticité et en tirer le maximum, le mercanti rappelle à sa victime que des lois sévères interdisent la sortie des pièces historiques.



Une momie égyptienne dans son sarcophage

On devra donc expédier la momie en contrebande, d'où de nouveaux débours, que notre héros supportera avec un sourire inaltérable. C'est toujours plaisant que de rouler les douaniers!

Il va de soi que ces momies américaines sont fabriquées entièrement par d'habiles fraudeurs, et qu'il n'y entre pas un soupçon de "matériel humain". On ne saurait en dire autant d'une autre catégorie de momies, qui m'entraîne vers un sujet moins plaisant.

* * *

Les Indiens de l'Equateur possèdent l'étrange secret de réduire une tête humaine au cinquième de son volume. Ils obtiennent ainsi des têtes momifiées que l'on dirait empruntées à des troncs de poupées.

En leur réduction, les traits de la physionomie sont à peine modifiés. Mais, le procédé restant sans action sur le système pileux, cheveux, cils, sourcils, conservent leur longueur, et l'ensemble est plus bizarre que macabre.

Les ficelles attachées aux narines indiquent le nombre d'ennemis que le maître du... bibelot a momifiés depuis ses débuts dans la carrière d'embaumeur.

Il y a une vingtaine d'années, voyageant dans l'intérieur de l'Equateur, j'acquis une de ces têtes pour quatre "pesos", soit environ vingt francs.

Mais, bientôt, l'achèvement d'une voie ferrée permit à de nombreux touristes américains de visiter cette région, et les prix doublèrent et triplèrent.

Encouragés par un aussi beau rendement, d'entrepreneurs Indiens organisèrent la fabrication "en série" et, pour se procurer la matière première, décimèrent des villages entiers!

L'évêque de Quito dut frapper d'excommunication toute personne qui s'occupait du trafic des momies, arrêtant en plein essor une industrie qui comptait déjà sa légion de nouveaux riches!

Et les bazars de Quito se contentent, aujourd'hui, d'offrir aux touristes, qui, d'ailleurs, les paient aussi cher que s'ils étaient authentiques, des "ersatz" qui, eux aussi, sont fabriqués aux Etats-Unis!

—o—

On peut se juger soi-même et juger son idéal en se posant cette question: pour quelle idée, pour quelle personne serais-je prêt à quitter ma vie?

Le Cap et les mines de diamant

Le Cap ou Capetown, célèbre dans le monde entier par ses mines de diamants, est le centre de la colonie britannique du Transvaal et le siège du gouvernement de l'Afrique australe anglaise.

C'est en 1650 que le Cap fut fondé par quelques Hollandais émigrés qui dressèrent leurs misérables huttes au pied de la Montagne du Buffle. Aujourd'hui, à la même place, s'élève une ville magnifique n'ayant rien à envier aux villes d'Europe. Aux descendants des premiers émigrants se sont joints des colons de toutes les nations, mais principalement des Français et des Anglais. Le reste de la population comprend des nègres des environs et des aventuriers hors la loi attirés en cet endroit par la soif du gain.

Aux alentours de la ville s'étendent à perte de vue les vastes champs des entreprises diamantifères, dont la principale, connue dans tout l'Univers est la De Beer.

* * *

Les terrains sur lesquels s'élèvent les bâtiments de la De Beer sont protégés par un réseau de fils de fer barbelés dans lequel passe un courant électrique à haute tension.

L'ouvrier qui ayant dérobé une gemme précieuse cherchera à s'enfuir est irrémédiablement perdu. Lorsque le lendemain, au lever du jour, passera une patrouille, celle-ci trouvera son corps électrocuté aux pointes acérées des câbles.

Pénétrons sans danger par une des larges portes et ayant pris une minuscule lampe électrique de poche, prenons place dans cet ascenseur obscur et peu confortable. Il nous dépose peu après à plus de 1,300 pieds sous terre. Suivons cet étroit couloir au milieu duquel courent les voies étroites d'un petit Decauville. A des distances régulières, des lampes électriques suspendues aux parois de ce tunnel, jettent de-ci, de-là, une lueur vacillante. Au fur et à mesure que l'on avance, le couloir se rétrécit et le sol devient de moins en moins uni. Puis la galerie se termine par un mur vertical au pied duquel plusieurs nègres, nus jusqu'à la ceinture et ruisselant de sueur, désagrègent la roche à l'aide de puissantes perforatrices. Derrière eux, d'autres indigènes ramassent les débris de roches et les chargent dans de petits wagonnets qu'ils poussent ensuite à l'"elevator" le plus proche.

* * *

Il ne faut pas croire que la terre diamantifère sera aussitôt travaillée. Lorsqu'ils sont remontés au grand jour, les chariots seront conduits dans un vaste champ éloigné parfois de la mine de plus de deux kilomètres. Là on déversera leur contenu. La terre diamantifère, que les naturels appellent communément "terre bleue", quoique sa couleur se rapproche plutôt du gris, séjournera à cet endroit, durant plusieurs mois, parfois douze et même vingt. Le soleil et la pluie aideront le diamant à se cristalliser et rendront plus friable sa gangue de

terre. De temps à autre, on remuera de fond en comble la terre bleue à l'aide de puissants tracteurs. Une surveillance continuelle s'exerce sur ces terrains appelés "aires". Tout un cordon de sentinelles armées jusqu'aux dents en interdisent les accès et feront feu sur toutes personnes qui, malgré leurs injonctions, s'avanceraient trop avant.

Deux ans après, la terre bleue est à nouveau chargée dans les wagonnets qui, tirés par une chaîne sans fin, sont hissés le long d'une pente métallique au sommet de laquelle on la déverse dans de larges cuvettes appelées "pans". Ces cuvettes sont animées d'un mouvement de rotation perpétuel. A l'intérieur, de puissantes mâchoires d'acier broient la terre bleue qui est ensuite pulvérisée par des dents plus petites, tandis que de puissants jets d'eau désagrègent les cailloux et entraînent la terre.

Par une ouverture s'échappent les détritits tandis que par une seconde, sont entraînés les cailloux et les précieuses gemmes toujours enveloppées dans leur gangue.

* * *

Du contenu d'une centaine de wagonnets de terre brute, c'est à peine si on peut en remplir un seul avec des cailloux et les diamants qui restent. Ceux-ci sont versés ensuite dans une trémie au fond de laquelle se trouve un "agitateur" animé d'un mouvement vif et continu. Les pierres les plus lourdes passent au travers d'une "grille" qui transporte les plus légères à un autre wagonnet qui, seulement à demi rempli, déversera son contenu sur une dalle inclinée, recouverte d'une légère couche de graisse et animée, elle aussi, de rapides trépidations.

Les cailloux tombent à l'extrémité de la dalle tandis que, plus lourds, les diamants restent alhérents à la graisse. A la suite de cette dalle s'en trouve une seconde appelée "marbre", qui retient les diamants plus légers. Les détritits sont précieusement recueillis dans des sacs de toile et sont examinés minutieusement par des cafres.

La surface des "marbres" sont râclées, puis on verse les diamants et la graisse dans un creuset placé dans un récipient d'eau bouillante. La graisse fondant sous l'action de la chaleur, il ne reste bientôt dans le creuset que des diamants ou des cailloux sans valeur.

Dans un bureau très clair, sur des tables aux surfaces unies on verse le contenu du creuset et quelques nègres, sous la surveillance d'un blanc, séparent les diamants les uns des autres. Enfin, dans une salle voisine où travaillent des employés de toute confiance, les diamants seront répartis en tas suivant leur poids, leur taille ou leur clarté.

Et c'est de là qu'ils seront expédiés à l'état brut aux tailleries de Londres et d'Amsterdam.

* * *

Maintenant que nous avons vu les différentes étapes par lesquelles passe le diamant, depuis la mine jusqu'à son départ aux tailleries, disons quelques mots sur l'existence que mènent les indigènes travaillant dans une mine diamantifère.

A son entrée à la mine, le nègre, qu'il soit Cafre, Zoulou ou Matabélé, prend l'engagement de n'avoir aucune communication avec l'extérieur pendant toute la durée de son engagement, c'est-à-dire quatre à cinq mois. Ils sont numérotés et deviennent pour le chef de chantier qui aura sur eux

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

une très grande autorité le numéro x. Cependant il ne faut pas croire que leur existence soit égale à celle des bagnards. Ils sont logés dans de vastes hangars appelés "compound", à l'intérieur duquel ils jouissent d'un certain confort. Au milieu d'une cour, ils trouvent une piscine avec eau courante où ils peuvent se baigner et laver leur linge. Plus loin, dans un bâtiment spécial ils trouvent, pour un prix modique tout ce dont ils ont besoin, aliments, livres, tabac, vêtements. Un hôpital s'élève non loin de là, les malades ou les blessés y reçoivent les soins de médecins et de chirurgiens renommés.

Au sortir de la mine, tous les nègres sont dévêtus complètement; leurs vêtements sont examinés avec soin, tandis qu'ils subissent eux-mêmes un minutieux examen, afin de se

rendre compte si durant leur travail la moindre parcelle de diamant n'y est pas cachée. Pour la nuit on leur remet une couverture qu'ils rendent, le lendemain matin en échange de leurs vêtements.

Lorsqu'un des ouvriers de la mine est soupçonné d'avoir dissimulé un diamant et que la foule des vêtements n'a rien révélé, les inspecteurs chargés de ces sortes d'enquêtes ne craignent pas de recourir à des procédés d'investigation très prosaïques.

Ils usent immédiatement des deux grands remèdes que préconisaient les médecins de Molière, dans un autre but il est vrai: "Purgare" et "clystare". Quoique ces mots veuillent ressembler à des mots latins, chacun peut les comprendre. En m'excusant de les citer, je veux simplement mon-

trer à quel point la police, là-bas, est méticuleuse.

On comprend, dans ces conditions, que les vols sont extrêmement rares dans les exploitations diamantifères, point de mire de bien des rêves pour les Européens que nous sommes, terre de labeur pour ceux qui peinent.

Georges FRONVAL.

—o—

PARIS RELIGIEUX

Au Congrès diocésain, M. l'abbé H. Flynn, curé de Ménilmontant, a donné des statistiques, tantôt affligeantes, tantôt réconfortantes, toujours pleines d'intérêt, de la "démographie religieuse" de l'immense agglomération de Paris, qui n'était que de 800,000 âmes au Concordat et qui atteint maintenant près de 4 millions et demi: 182 paroisses, représentant parfois "un" prêtre pour 10000 habitants (alors que Londres en compte un pour 500 catholiques); — progression des baptêmes; — progression des mariages; — mais, par contre, progression continue des enterrements civils, qui sont aujourd'hui 30 pour 100 du total (il est vrai qu'"un tiers" des Parisiens meurent à l'hôpital et que l'Assistance publique ne fait rien pour que le convoi passe par l'église...); — derniers chiffres, et qui, plus encore, serrent le cœur: M. Flynn, après avoir consulté 56 de ses collègues, évalue le nombre des Parisiens "pratiquants" (et non pas peut-être au sens le plus rigoureux du mot), à 40 pour 100 de la population dans les paroisses aisées, 16 pour 100 dans les paroisses moyennes, et 9 pour 100 dans les paroisses pauvres...

Les chemins de fer ont-ils cent ans?

On a annoncé que l'Angleterre se dispose à célébrer, cette année, le "centenaire des chemins de fer".

C'est, en effet, en 1825, que Georges Stephenson appliqua la traction par locomotives à vapeur, sur le petit chemin de fer qu'il avait construit entre Darlington et Stockton. Mais peut-on fixer à cette date l'origine des chemins de fer tels que nous les considérons aujourd'hui?

Les deux facteurs principaux qui caractérisent la constitution même d'un chemin de fer sont le "rail" et la "locomotive". Dès la plus haute antiquité les voies en bois ou en métal étaient connues: les Egyptiens les employèrent pour le déplacement des lourds matériaux destinés à la construction de leurs édifices, les Carthaginois pour la manoeuvre de leurs machines de guerre; plus tard, et dès le XVII^e siècle, elles sont utilisées en Angleterre, pour faciliter le transport par chevaux des wagonnets chargés de houille, entre l'orifice des puits de mines et le point d'embarquement sur bateaux.

Le rail était donc en usage depuis bien des siècles, mais le vrai chemin de fer, celui qui de nos jours sillonne tous les continents, transportant aux plus grandes vitesses ou sous des charges formidables, les voyageurs ou les marchandises, ce chemin de fer-là n'est vraiment né que de l'invention de la "locomotive à vapeur".

Toujours de bonne humeur ! | *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE QUE JE VEUX PUIS JE PRENDS UN COMPRIMÉ "SATURAL"!

Un **Comprimé** SATURAL

JE MANGE PEU ET JE SOUFFRE LE MARTYRE!

Après les Repas fait

Toute la différence au Monde !..

Madame! Mangez tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez —les indigestions, la dyspepsie ne sont plus à craindre. Prenez un COMPRIMÉ SATURAL après les repas et vous n'aurez plus de malaises, plus de brûlements d'estomac, plus de gaz. Les COMPRIMÉS SATURAL se vendent, partout, 50cts la boîte de 50.

Adressez-nous ce coupon avec 10cts pour traitement d'essai.

PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Messieurs:—Ci-inclus 10cts en paiement de 10 Comprimés Satural que vous voudrez bien expédier poste payée à

M. _____

Et encore peut-on admettre que la petite ligne de Darlington à Stockton, où les convois mettaient 4 à 5 heures pour transporter à 20 milles quelques wagonnets de charbon, que cette petite ligne puisse être considérée comme le prototype des lignes où nos trains de voyageurs du poids de 400 tonnes roulent à 45 milles à l'heure et où circulent à bonne allure nos convois de marchandises de 60 wagons, chargés à plus de 600 tonnes?

Bien des essais avaient, d'ailleurs, précédé la locomotive primitive de Stephenson du Darlington-Stockton : celle de Trevithick et Vivian fut employée, dès 1804, sur le chemin de fer des mines de Merthyr-Tydvil; celle de Blenkinsop, directeur des houillères de Middleton, date de 1811; celle de Blackett, de 1813; enfin, la première locomotive qui ait fonctionné avec quelque succès sur une voie ferrée

sortait, en 1814, des ateliers de Georges et Robert Stephenson, à Newcastle, pour servir au transport de la houille des mines de Killingworth.

Les chemins de fer commençaient donc à rendre, au début du XIXe siècle, quelques services à l'industrie; ils permettaient de transporter la houille et certaines marchandises avec plus d'économie que ne pouvait le faire le roulage. Mais ce système était encore dans l'enfance. Il ne pouvait fonctionner qu'avec une lenteur extrême et rien n'annonçait encore les prodiges qu'ils devaient réaliser dans un délai peu éloigné.

"Par quel coup de baguette magique," dit Max de Nansouty, dans une nouvelle édition des "Merveilles de la science", cette invention languissante depuis son origine subit-elle la transformation inespérée dont nous admirons aujourd'hui les résultats?"

Comment les locomotives, qui n'avaient pu servir encore qu'au transport des marchandises, se trouvèrent-elles, quelques années plus tard, susceptibles de s'appliquer au transport des voyageurs, en réalisant des vitesses qui jusqu'alors auraient paru fabuleuses?

Cette révolution fut opérée tout entière par une simple modification apportée à leur chaudière. Cette modification a consisté dans la géniale invention de la "chaudière tubulaire" due à l'ingénieur français Marc Seguin.

Ceci nous reporte à 1826 et au mémorable concours de locomotives institué cette année-là à Liverpool. C'est à ce concours que la célèbre locomotive de Georges et Robert Stephenson, la Fusée (the Rocket) remporta le premier prix, grâce à l'emploi de la

chaudière tubulaire de Marc Seguin, et fut par suite adoptée pour le chemin de fer de Liverpool à Manchester.

La création du chemin de fer de Liverpool à Manchester marque une date définitive dans l'histoire des chemins de fer; elle établit pour la première fois la supériorité des locomotives comme organe de traction sur les voies ferrées. Elle provoqua l'établissement successif de tous les autres railways en Europe et aux Etats-Unis; elle doit être considérée comme le véritable point de départ de la création des chemins de fer dans le monde.

C'est donc, en réalité, au 20 mai 1926, anniversaire du concours de Liverpool, que devrait être célébré le véritable centenaire des chemins de fer.

—o—

LES HOMMES CENTENAIRES

On admire ceux qui vivent très vieux. Mais faut-il vraiment les envier? demande Roger Régis, du "Petit Journal".

On vient de célébrer, aux Etats-Unis, le cent-septième anniversaire de la naissance d'un médecin, le docteur Joseph Suiger Holstead, qui continue à se fort bien porter et s'enorgueillit un peu plus chaque matin, d'être l'homme le plus âgé du Nouveau-Monde. Interrogé sur l'hygiène qu'il a suivie, il déclare simplement:

—J'ai toujours mangé avec modération. J'ai toujours fumé et cela ne m'a jamais fait de mal. Par contre, je n'ai jamais bu d'alcool, sauf comme remède.

Les méchantes langues diront que ce médecin avait de bonnes raisons de se bien soigner. En tout cas, le fait est là. Il vit et il a cent sept ans!

C'est un bel âge auquel il est bien rare de voir atteindre les pauvres humains, un âge que beaucoup d'entre eux, sans doute, doivent envier—bien à tort. En effet, si l'on y veut bien réfléchir, ce sort ne paraît guère désirable. Même si le cerveau est demeuré intact, même si les infirmités ne ruinent pas le corps, quelle doit être l'existence de ce centenaire qui a vu d'apparaître, peu à peu, les amis de son enfance, puis ceux de son âge mûr, autour de qui tout s'enfonce dans le passé dans la nuit, qui de-

meure seul, sur la terre, représentant d'une autre époque, exilé en somme parmi les vivants qui ne le comprennent plus?

Non, elle ne doit pas être enviable, cette vie prolongée au delà des limites habituelles. Et pourtant, on continue de cifer avec admiration ceux qui en bénéficieraient.

Exemples pour la plupart invérifiables, car ils se situent à des époques où les actes de l'état-civil n'existaient pas encore! Tel est le cas du père Nicolas Levézier, "augustin déchaussé", mort en 1645, à l'abbaye de Clairefontaine, à l'âge supposé de 120 ans. Celui d'Annibal Camaux, décédé à Marseille le 18 octobre 1759, à l'âge, dit-on, de 121 ans. Celui, encore plus problématique, de Jean Causeur, mort aux environs de Brest, le 10 juillet 1775, à l'âge de 137 ans. Enfin, celui du docteur Palotineau, qui battit tous les records (mais c'était un médecin, lui aussi!) et mourut à Vaudemont, en Lorraine, au mois d'octobre 1825; il aurait compté alors 140 ans.

Ces modèles de longévité sont tous français. A l'étranger, et surtout dans les pays d'Orient, l'âge qu'on attribue à certains vieillards est plus fabuleux encore. Sans remonter plus loin qu'en 1920, n'a-t-on pas, cette année-là, fait une renommée, par les interviews et la photographie, à un Kurde, nommé Zora, originaire de Billis et qui serait né en 1775, sous le règne du sultan Abdul-Hamid Ier, ou, si l'on préfère, au début du règne de Louis XVI?

Si cette date était réelle, cela lui aurait fait alors 145 ans révolus! En tout cas, authentique ou non, ce plus-que-centenaire devint célèbre. On sut qu'il s'était marié deux fois, que le seul fils lui restant avait lui-même quatre-vingt-seize ans, qu'il exerça

Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument **gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS

BOITE 37

WINDSOR, ONT.



"Avoir des souliers cirés c'est être bien chaussé"

Toutes les femmes peuvent, de nos jours, garder leurs souliers "chic". Les Crèmes pour chaussures "2 dans 1" sont absolument ce qui convient à toutes les jolies couleurs à la mode — c'est un cirage supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'ici.

Pour tous les cuirs de chevreau, demandez Crème pour chaussures (Shoe Cream) "2 dans 1" — pour suède et cuirs polis demandez Bâton de Suède (Suede Stick) "2 dans 1". Toutes les couleurs à la mode.

Envoyez 10c pour notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils pour le soin des chaussures. Ecrivez à —

F. F. DALLEY CO.
of Canada, Limited
53 James St. S.
Hamilton, Ont.

CIRAGE
POUR
CHAUS-
SURES



longtemps à Constantinople, où il habitait encore, le métier de portefaix et que, sur ses vieux jours (si j'ose dire) il était devenu portier dans une administration turque.

* * *

Objets de curiosité pour les simples mortels que nous sommes, les centenaires ne laissent pas d'être, pour les savants, un sujet d'étude plein d'intérêt. Or, quelle que soit la base sur laquelle les physiologistes établissent leurs calculs, quel que soit le régime que préconisent les hygiénistes, la



M. Joseph Holstead, faisant sa marche quotidienne à l'âge de 107 ans

conclusion pour tous est la même; la durée normale de la vie humaine doit être de cent ans.

Flourens, le premier, l'a déclaré et il en a donné pour preuve que, chez tous les mammifères, la durée vitale est de cinq fois la durée de la croissance. Donc, si l'homme met vingt ans à parvenir à sa pleine formation, sa longévité naturelle doit atteindre le siècle. A l'entendre, donc, si nous ne parvenons à cet âge respectable, nous avons tort.

Le brave Flourens, il est vrai, ne songeait pas aux guerres qui font quelques ravages parmi les hommes jeunes, aux accidents d'autos, d'avions ou de chemins de fer, aux cheminées qui tombent sur la tête des passants, aux excès qui usent avant l'âge, aux maladies, héréditaires ou non, qui fauchent impitoyablement les faibles. La route est longue jusqu'à cent ans!

Quant aux hygiénistes, s'ils raisonnent autrement, le résultat de leurs études est identique. Pour Metchnikoff, la vieillesse est une maladie qu'on peut combattre. Elle provient des fermentations de l'intestin, suscitées par la longueur exagérée de cet organe. Et, en attendant de nous le diminuer, il nous a indiqué le plus simple des remèdes: le lait caillé. Pour d'autres savants, la vieillesse est causée par le durcissement de nos artères et l'électricité, d'après eux, est capable, par un judicieux emploi, de l'empêcher.

L'avenir dira, d'eux ou des savants de demain, qui a raison. En attendant, contentons-nous de vivre sagement, de vieillir philosophiquement. C'est déjà bien assez difficile.

—O—

PENSEES

L'homme de bien ne fait rien dans la vue de faire connaître sa probité; mais ce qu'il fait, il le fait pour l'amour du bien, et ses actions sont sa seule réponse.

* * *

L'engagement de l'amitié est le plus sûr des contrats; il oblige les deux parties à se rendre sans cesse plus dignes l'une de l'autre, par l'acquisition et la perfection des vertus.

SAINT-PIERRE-DU-VATICAN

L'Année Sainte et l'Exposition missionnaire organisée à cette occasion attirent à Rome une foule de pèlerins. Leur première visite sera certainement réservée à la basilique Saint-Pierre, désignée pour les visites du Jubilé, et aux palais du Vatican.

La place Saint-Pierre qui les accueillera remplace les anciens jardins et le cirque de Néron. Large de 600 pieds, elle est entourée par la magnifique colonnade du Bernin, composée de 281 colonnes. La balustrade qui les surmonte supporte 192 statues de saints de 12 pieds de hauteur. Cette oeuvre commencée sous Alexandre VII (1661) a été terminée sous Clément IX. Au milieu de la place s'élève, entre deux belles fontaines, l'obélisque de Caligula érigé sous le Pape Sixte-Quint, en des circonstances dramatiques. La croix du sommet est incrustée de reliques de la vraie Croix.

La basilique Vaticane se dresse sur l'emplacement des grottes Vaticanes, voisines du cirque de Néron, d'où les premiers chrétiens transportèrent les restes de leur premier Pontife après sa crucifixion. L'an 90 le Pape Anacleet érigea dans ces grottes un modeste oratoire. Deux siècles plus tard (324), l'empereur Constantin consacrait au prince des apôtres une basilique digne de lui. En 1450, l'édifice Constantinien menaçait ruine et Nicolas V songea à le remplacer. Successivement, Jules II, Léon X et Paul III poursuivirent ce projet, et ce fut Michel-Ange, âgé de soixante-douze ans, qui entreprit de le réaliser. Malheureusement, il ne put achever son plan, qui fut dénaturé, notamment en ce qui concerne la façade, par ses successeurs. De 1450, époque de la fondation jusqu'en 1626,

**Ecoute, papa—
n'oublie pas ma
gomme Wrigley!**



Donnez aux jeunes
enfants cette frian-
disse saine, durable,
pour leur plaisir
et leur santé.

Prenez-en vous-
même après avoir
fumé ou lorsque le
travail languit.

Ce petit produit
rafraîchit beau-
coup!



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

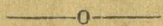
Tel. Clairval 1160

date de la dédicace, cent soixante-seize années se sont écoulées: en comprenant l'achèvement de la sacristie sous Pie VI on aura trois cent trente années et 43 Papes. Les frais de construction représentaient, à cette époque, 255 millions, aujourd'hui des dizaines de milliards.

A droite de la basilique se trouvent le palais et les jardins pontificaux: d'édifice de chapelles, de salles, de galeries, de musées, de cours dont nous n'entreprendrons pas l'historique au-

jourd'hui. Le Vatican proprement dit est un vaste palais de trois étages, qui abrite, au premier, la chapelle Sixtine; au second les appartements de Sa Sainteté; au troisième les "Loges" et les chambres décorées par Raphaël et célèbres dans le monde entier.

Ce ne fut qu'après le retour d'Avignon (1377) que le Vatican devint le palais favori des papes. Jusqu'à cette époque leur résidence ordinaire était le Latran.



LES GRANDES CHASSES EN ABYSSINIE

A Addis-Araba, raconte Hugues Le Roux, l'empereur a une garde particulière composée d'hommes qui se coiffent avec la crinière du lion mâle. Ils l'ont tué eux-mêmes. Lorsqu'une occasion de guerre les groupe, ils sont tout près de quinze cents. Et vous savez, en Abyssinie, il n'y a pas encore de fabricants clandestins de crinières artificielles.

J'y ai tant marché dans ces empreintes du lion qui croisaient notre route! Il me semble vraiment que j'ai reçu ses confidences de veneur passionné, qu'il a fini par me livrer non seulement les méthodes de son expérience, mais les causes de son plaisir.

...Pendant les heures lentes où le soleil, entre son lever et son coucher, incendie la brousse et la dune, il dort. Sa robe est du ton de la terre. Il ne se fie pourtant pas à l'éblouissement de la lumière pour se faire invisible dans un pli de terrain. Le plus épais des fourrés, le plus fourni d'épines, celui où l'on ne pourra pas se glisser sans frôler, sans écarter des branches dont

le bruissement arriverait à l'oeil du dormeur, est, pendant cette longue méridienne, l'alcôve préférée.

La bête se réveille avec ce frisson de fraîcheur qui passe sur la terre à la minute précise où le soleil disparaît à l'horizon. Les membres s'étirent, les yeux clignent; ils ne s'ouvrent tout grands que dans les profondes ténèbres. Les verdurees denses ne sont jamais très éloignées de l'eau. Le lion va boire. Il est encore lent et ensommeillé. La fraîcheur du torrent le réveille. Il est fréquent qu'à cette minute il donne de la voix. On dirait, dans le grand silence, un soupir qui s'échappe de la terre par quelque crevasse, un gémissement de cyclope au soupirail de sa prison.

La première fois qu'on l'entend, on demande:

—C'est l'heure de sa chasse?... Pourquoi donc est-ce qu'il trahit ainsi sa présence et met tous les gibiers en fuite?

C'est ce qu'il veut. Il rugit comme le piqueur sonne du cor. Il sait que les antilopes, déjà blotties dans les

fourrés et dans la jungle, vont sauter sur leurs pattes nerveuses ; tout à l'heure, il sentira leurs effluves ; il entendra les mille bruits de leur fuite. Il ne surprend pas son gibier au gîte. C'est un sport encore plus qu'un souper qu'il lui faut.

Lorsque, appelé par ce rugissement, vous accourez derrière lui, vous êtes tout d'abord déçu de constater que le roi de la chasse ne vous a pas attendu. Déjà il est loin. Il poursuit sa quête. Il avait rugi du côté de l'est. Patientez. Un nouveau rugissement va s'élever avant un quart d'heure. L'entendez-vous ? Il est passé au nord. Est-ce vous qu'il évite ?

Non, car le vent ne se porte point de vous à lui. Il est passé au nord, et tout à l'heure il sera à l'ouest, puis au midi. C'est sa coutume. Soit autour du point d'eau où il a bu, soit autour de son alcôve épineuse, il décrit, avant de se lancer dans une poursuite, un cercle à peu près parfait. Qu'est-ce, pour l'intrépide marcheur qu'il est, qu'une circonférence d'une lieue ? Il convient, avant de foncer, de choisir son gibier du jour, son plat du soir. Sa fantaisie va d'une courre à l'autre, d'une chair à l'autre.

Nous qui marchons dans ses traces, nous voyons qu'il s'est arrêté, chaque fois que, sur son trajet circulaire, il a rencontré des empreintes, fuyant dans tous les sens, comme les rayons de la roue que sa promenade dessine. Il n'hésite pas longtemps, car son flair est sûr et, d'ailleurs, même tenté, il est fidèle à ses principes. Il ne faut pas choisir sur la liste le premier service qui vous plaît, mais bien lire la carte tout entière. Il le sait, du reste : ses jarrets sont les plus solides de tous, sa poitrine la plus profonde ; si la partie doit finir par une lutte de vi-

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRÉ

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 1160

tesse, c'est à lui que restera la victoire.

Il ferme donc, en paix, son cercle de quête. Le voilà renseigné. Sur quel le piste sa fantaisie va-t-elle le jeter?

Il y a des soirs où l'on aime à tomber comme la foudre dans un parti d'innocentes gazelles. Leur épouvante moutonnaire les jette les unes contre les autres. Elles se barrent la route, elles se culbutent pour fuir. Le saut planant que le maître de la forêt fera au milieu d'elles, les quatre pattes écartées, lui permettra, s'il veut, d'abattre à droite et à gauche dans un seul choc.

Il y a des soirs où l'on a envie de se jeter derrière le galop du zèbre, de franchir après lui les ravines, les banquettes de mimosas, de voir la distance fondre d'une seconde à l'autre, le bond dévorant la foulée.

Il y a des soirs de colère où l'on veut la lutte et ses risques. Alors, c'est sur la piste de l'oryx que le lion s'élançe. Celle-ci ne fuira pas à bout d'haleine. Une résolution brusque la fera se retourner sur le terrain choisi par elle pour le duel. Soudain, le fauve verra devant soi le tragique visage de cette bête d'apocalypse, licorne au masse d'arlequin, armée pour des assauts sans merci. Et, quelques secondes, ils se considéreront, avant de se heurter pour vaincre ou pour mourir.

Les musées d'armures n'ont pas d'épées si longues, si meurtrières que des cornes de l'oryx. Les peignes de fer dont les bourreaux rayaient les chairs des suppliciés n'étaient ni si crochus ni si aiguisés que ces griffes de lion. La partie est superbe parce qu'elle est égale. Le vainqueur a juste le temps de triompher. Une fois sur deux, il meurt de ses blessures.

Le lion sait qu'il lui faut ici ajouter la ruse à la force. Il aime à surprendre l'oryx avant qu'elle soit en garde. Un hasard de buissons qui le masquaient, de sable qui lui a permis d'approcher à pas de velours, s'en fait son complice. Il a été patient, malgré son ivresse. Nous qui relevons ses traces, depuis un quart d'heure nous suivons sa marche à plat ventre. Il haletait. Ses griffes étaient ouvertes comme des mains. Enfin, c'était la bonne distance. Il a bondi. Il est tombé sur le garrot, il a coupé la carotide avant que la tête héraldique ait eu le temps de se renverser dans la douleur et de lui enfoncer, à la renverse, entre les épaules, les pointes de la paire d'épées.

L'agonie a été courte et sans sur-saut de défense. Conformément à son habitude, le vainqueur n'a pas touché à la chair. Il a bu jusqu'à l'épuisement la fontaine de sang qu'il avait fait jaillir. Il a bu jusqu'à l'ivresse titubante. Et puis, soulé de sang et de gloire, il est allé chercher un lit.

Il y va dormir jusqu'au premier rayon d'aurore, pesant, cette fois, gorgé, sans rêve, exposé lui-même à la surprise, si la forêt enfermait un être plus fort que lui, si les yeux de l'homme étaient, comme les siens, des vrilles de lumière qui dissipent les ténèbres en les fixant. Comme le sang est salé, au réveil il aura soif. Il se lèvera, il ira boire au plus proche point d'eau. Ensuite, il retournera se coucher.

Le verrons-nous?

Il y faut deux conditions, dont l'accord est rare: que l'aurore se lève dans le dos du chasseur; que la brise matinale souffle derrière le lion.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de simulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

Incendies forestiers dans l'ouest du Canada

Destruction de centaines de millions de pieds de bois dans les forêts de l'Ouest canadien l'an dernier

Les conditions forestières qui ont régné au Canada en 1924, durant la saison des risques d'incendie, ont été tout à fait contraires à celles de l'année précédente. En 1923 l'Est du Canada, subissait de lourdes pertes par le feu alors que les dommages étaient minimes dans l'Ouest ; mais durant l'année qui vient de se terminer, les provinces de l'Ouest, l'Alberta en particulier, ont beaucoup souffert, le nombre des sinistres s'étant élevé à 1,487, tandis que l'Est a été pratiquement indemne. La superficie des terres ravagées par le feu dans l'Ouest a atteint 1,185,345 acres, y compris les marécages, les clairières et les étendues couvertes de mort-bois. Sur ce total, 239,320 acres contenaient du bois marchand et 299,832 acres consistaient en jeunes peuplements. On estime que la destruction du bois marchand s'est chiffrée à 511,000,000 de pieds de bois de sciage et à 4,375,000 cordes de combustible et de bois à pulpe, le tout représentant une valeur de \$2,406,000. Une somme de \$71,725, à laquelle il faut ajouter le salaire des gardes forestiers, soit \$11,999, a été déboursée pour l'extinction de ces incendies. Il n'y a eu que 214 sinistres dans les réserves forestières fédérales de l'Ouest, c'est-à-dire 14 pour cent du total. L'étendue ravagée par le feu dans ces réserves a atteint 34,588 acres couver-

tes d'arbres adultes et 33,820 acres peuplées de jeunes arbres.

Nonobstant les efforts qui ont été faits en vue d'attirer l'attention du public sur les immenses pertes causées par les incendies forestiers dans notre pays, les conflagrations se sont succédées sans interruption. Les services forestiers des gouvernements fédéral et provinciaux et ceux des compagnies ferroviaires se sont appliqués avec un soin tout particulier, au cours de l'année dernière, à mettre l'opinion publique en garde contre les incendies forestiers. Sur 1,487 sinistres qui se sont déclarés l'année dernière dans l'Ouest du Canada, 992 ou approximativement 70 pour cent, ont été découverts et éteints avant qu'une étendue de plus de dix acres ait été ravagée. Si autant d'incendies ont pu être découverts et éteints avant qu'ils eussent pris trop d'ampleur, c'est grâce aux efforts intelligents des organisations chargées de protéger les forêts. En tenant compte des conditions particulièrement défavorables qui ont régné en 1924, les résultats obtenus peuvent être considérés comme satisfaisants. Cependant, la proportion des incendies causés par la négligence des colons (28 pour cent) et de ceux qui peuvent être attribués à l'imprudence des campeurs (22 pour cent) est restée aussi élevée qu'au cours des années précédentes ; on voit par là combien il est urgent de recourir à une publicité intensive et de punir avec plus de rigueur que jamais toute infraction à la loi. Les chemins

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aïnes*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garant, absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J. MONTREAL

de fer ont causé 21 pour cent des incendies, mais un très petit nombre de ces derniers ont ravagé une superficie de dix acres avant d'être éteints. Environ 5 pour cent ont été allumés par la foudre et une égale proportion est imputable aux méfaits d'incendiaires. Il est encourageant de noter que la proportion des incendies d'origine inconnue diminue constamment.

Bien que l'on ait eu à enregistrer 310 incendies au Manitoba, la saison a été normale dans cette province, car la superficie dévastée ne s'est élevée qu'à 48,000 acres, soit 54 pour cent de moins qu'en 1923. Sur ce total, 3,500 acres étaient peuplées d'arbres adultes. Dans la Saskatchewan, les pertes ont été assez considérables, puisque deux cent quarante-huit incendies ont dévasté une superficie de 502,000 acres, détruisant 158,000 acres de bois marchand et 153,000 de jeune peuplement. Dans l'Alberta, la saison a été exceptionnelle en ce que des conditions climatiques très différentes ont régné dans le nord et dans le sud de la province. Dans la partie méridionale, la saison dangereuse a été à peu près normale, mais au nord d'Edmonton les conditions ont été extrêmement défavorables jusqu'à la fin de juillet. L'accès difficile de la région où ces conditions existaient a causé des pertes probablement plus élevées que toutes celles que la province avait subies jusqu'alors. Le nombre des sinistres a été de 641, englobant une superficie de 615,000 acres. Dans la zone fédérale du chemin de fer, en Colombie-Britannique, la saison a comporté de sérieux dangers. Au total, 288 incendies se sont déclarés, dont 67 pour cent cependant affectaient moins de 10 acres. La superficie totale dévastée par les incendies a été de 18,449 acres.

LES CANADIENS CATHOLIQUES ET LA FRANCE

A la Chambre française, M. Lattier a reproché aux Canadiens catholiques de n'être pas venus assez nombreux au secours de la France. Abominable calomnie!

Le Canada a envoyé au front pendant la guerre 418,052 hommes. Les Canadiens-Français, qui sont environ le tiers de la population, ont fourni pour leur part 60,000 hommes, tous catholiques, dont ceux du célèbre 22^e régiment. Il faut de plus ajouter à ces catholiques français les catholiques anglais et irlandais. Il y a eu exactement 135,000 enrôlements de catholiques sur 590,000. Dans ce chiffre, les enrôlés nés à l'étranger entrent pour 275,000. Enfin, nombre de conscrits venaient d'Angleterre s'enrôler au Canada. Quand on veut rechercher la proportion des catholiques canadiens et des protestants, l'on ne peut ne pas tenir compte de cet aspect de la question. Est-il maintenant besoin de dire ici tout ce qu'a fait la province française de Québec pour les hôpitaux de la Croix-Rouge, tous les dons en argent et en nature envoyés en France? Dans leurs églises les Canadiens ne cessaient de prier pour la France, comme ils n'ont cessé de lutter pour sa langue et son influence depuis cent soixante ans. L'attitude à leur égard de certains radicaux français ne peut que leur faire une large plaie au cœur. Notre anti-cléricalisme nous nuit à l'étranger. (Le Pèlerin.)

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revasculariser les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage. Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture

marquée "C" et est absorbé par les muscles affaiblis et effectue la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.